STEPHEN E. AMBROSE

FRÈRES D'ARMES

BAND OF BROTHERS

COMPAGNIE E, 506e RÉGIMENT, 101e AIRBORNE :
DU DÉBARQUEMENT EN NORMANDIE AU NID D'AIGLE D'HITLER

ALBIN MICHEL

Stephen E. Ambrose

FRÈRES D'ARMES

Compagnie E,
506e régiment d'infanterie parachutiste,
101e division aéroportée ;
du débarquement en Normandie
au nid d'aigle de Hitler

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alain Deschamps

Albin Michel

Les bouquins de l'Atelier

À tous les membres de l'infanterie parachutiste
de l'armée des États-Unis (1941-1945),
qui portent le Purple Heart
non comme une décoration,
mais comme un insigne, celui de l'infanterie.

« À compter de ce jour jusqu'à la fin du monde,
que l'on se souvienne de nous à cette occasion ;
de nous, frères d'armes… »

William Shakespeare,
Henri V, acte IV, scène 3.

Préface

En juin 2000, Tom Hanks et Steven Spielberg sont venus passer quelques jours à La Nouvelle-Orléans pour participer à l'inauguration du National D-Day Museum (Musée national du jour J), et ils ont accaparé l'attention des visiteurs, des organisateurs, des journalistes, des caméras de télévision, etc. Des milliers d'anciens combattants de la Seconde Guerre mondiale ont assisté et participé aux diverses manifestations, principalement au défilé qui se déroulait sur un parcours de trois kilomètres. Ayant pris place dans des véhicules de l'armée, ils saluaient les centaines de milliers de personnes qui s'étaient massées sur les trottoirs et dont beaucoup agitaient des pancartes sur lesquelles était écrit un seul mot, « Merci », ou brandissaient des reproductions de deux premières pages du *Times-Picayune*, l'une annonçant la victoire sur l'Allemagne, l'autre la victoire sur le Japon. C'était le plus grand défilé – avec musiques et détachements militaires, reconstitutions d'époque, survols à basse altitude et, bien sûr, associations d'anciens combattants – depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Quand une unité de rangers est passée devant nous, Tom a sauté en bas de la tribune des officiels pour aller leur serrer la main et leur demander des autographes. Puis il s'est fait photographier au milieu d'eux. Steven en a fait autant avec des anciens combattants. Les stars étaient devenues de simples fans.

Ensuite, Tom et Steven se sont mis à travailler pour Home Box Office à une série adaptée de *Frères d'armes*. Ce qui m'a le plus impressionné, c'est leur souci de précision et leur volonté de rester fidèles à mon livre. Ils m'ont envoyé successivement les scénarios de chaque épisode et ont fait grand cas de mes commentaires et de mes suggestions, alors que je ne suis absolument pas scénariste. Je sais comment on écrit un livre, mais j'ignore tout de la façon dont on fait une série de télévision ou un film. Ils ont également envoyé des scénarios aux personnages principaux de cette histoire et ont interviewé des anciens de la compagnie E pour obtenir des compléments d'information. Mieux encore, chacun des comédiens choisis a téléphoné à celui dont il devait interpréter le rôle pour lui demander ce qu'il avait ressenti dans telle ou telle situation. Vous

avez souri ? Vous étiez exalté ? Déprimé ? Et ainsi de suite. Tom a même réussi à persuader Dick Winters de se rendre en Angleterre pour assister au tournage.

J'explique dans les « remerciements » comment j'en suis arrivé à écrire ce livre sur la compagnie E. Tom et Steven l'ont lu et ont décidé d'en faire une série de télévision, mais les choses n'ont pas été aussi simples. Pour commencer, il existe des centaines, ou plutôt des milliers de livres sur la Seconde Guerre mondiale. Ce qu'ils ont aimé dans *Frères d'armes*, c'est l'envergure du sujet – pratiquement la totalité de la campagne en Europe du Nord – mais plus encore le fait que j'aie choisi de focaliser mon attention sur une compagnie d'infanterie légère tout à fait exceptionnelle, et sur la personnalité et les actions des hommes qui la composaient. Comme moi, et comme beaucoup de lecteurs, ils ont été attirés par cette personnalisation. Le second conflit mondial a été tellement énorme, il a brassé tellement de personnalités, de généraux et d'hommes d'État éminents – ou moins éminents – que les gens se sont lassés de lire des livres sur Eisenhower et le haut commandement, Roosevelt et la stratégie de la guerre. Ce qu'ils recherchent à présent ce sont les expériences personnelles des soldats, des marins, des aviateurs. Ils veulent savoir ce qu'ils ont fait et comment ils ont pu le faire. Ils lisent pour se divertir, bien sûr, pour s'informer, pour s'instruire, mais aussi, et peut-être surtout, pour trouver une source d'inspiration.

Tom et Steven, comme beaucoup d'autres, sont fascinés par la Seconde Guerre mondiale. Ils sont conscients de tout ce que nous devons à ceux qui ont participé à ce conflit, et ils ont consacré une bonne partie de leur carrière à honorer les anciens combattants.

Je partage leurs sentiments et je suis très heureux de participer à leur côté à cette tentative de faire revivre les combats de la Seconde Guerre mondiale au travers de ces histoires individuelles.

S.A.

Carte 1. Théâtre des opérations - 101e division aéroportée
Belfast
ANGLETERRE
MER D'IRLANDE
Dublin
Liverpool
IRLANDE
MER DU NORD
Hambourg
Weser
Elbe
Brême
PAYS-BAS
BERLIN
Amsterdam
ALLEMAGNE
Oxford
Swindon
LONDRES
Nimègue
Aldbourne
Eindhoven
Ruhr
Leipzig
Uppottery
Membury
Southampton
Douvres
Anvers
Düsseldorf
Weimar
Torquay
Pas de Calais
Calais
Cologne
Lille
Tournai
Meuse
Rhin
MANCHE
St-Vith
Bastogne
TCHÉCO-SLOVAQUIE
Cherbourg
Utah Beach
Omaha Beach
Ardennes
Nuremberg
Sainte-Mère-Église
Le Havre
Luxembourg
Carentan
Seine
Oise
Reims
Ludwigshafen
Heidelberg
Bavière
Saint-Lô
Caen
Isigny
PARIS
Marne
Mourmelon
Brest
Haguenau
Danube
Joigny
Nancy
FRANCE
Munich
Inn
Salzbourg
Buchloe
Bad Reichenhall
Rosenheim
Orléans
Loire
Zell am See
Kaprun
Berchtes-gaden
Nantes
Innsbruck
AUTRICHE
OCÉAN ATLANTIQUE
SUISSE
Col du Brenner
0
200 km

1

« On avait tellement envie de ces ailes »

Camp Toccoa
Juillet-décembre 1942

Les hommes qui ont fait partie de la compagnie E du 506e régiment d'infanterie parachutiste, de la 101e division aéroportée de l'armée de terre américaine, venaient d'horizons très différents. Ils étaient agriculteurs ou mineurs, trappeurs ou fils du Sud profond. Certains étaient extrêmement pauvres, d'autres appartenaient à la classe moyenne. Un sortait de Harvard, un autre de Yale, et deux autres de l'UCLA[1]. Un seul était militaire de carrière et quelques-uns seulement étaient réservistes ou faisaient partie de la Garde nationale. C'étaient des soldats citoyens.

Ils se sont trouvés réunis à l'été 1942 alors que la guerre faisait rage en Europe depuis trois ans déjà. À la fin du printemps 1944, ils formaient une compagnie d'élite de l'infanterie légère aéroportée. À l'aube du jour J, leur première action d'éclat a consisté à réduire au silence une batterie allemande, équipée de quatre canons de 105 mm, qui tenait Utah Beach sous son feu. Puis ils ont ouvert la route jusqu'à Carentan avant de combattre en Hollande, de tenir bon à Bastogne, de mener la contre-offensive qui a mis fin à la bataille des Ardennes, de participer à la campagne sur le Rhin, et de s'emparer du nid d'aigle de Hitler, à Berchtesgaden.

Les pertes subies par la compagnie se sont élevées à près de 150 % de l'effectif de départ. Parvenue à son maximum d'efficacité, en Hollande, en octobre 1944, et dans les Ardennes, en janvier 1945, c'était une des meilleures unités d'infanterie au monde.

Une fois sa tâche accomplie, la compagnie a été dissoute et les survivants sont rentrés chez eux.

Les 140 hommes de troupe, sous-officiers et officiers qui constituaient l'effectif de départ, étaient arrivés à Camp Toccoa (Géorgie) – lieu de naissance de la compagnie – par des chemins différents, mais ils avaient plusieurs choses en commun. Ils étaient

blancs, car l'armée américaine pratiquait encore la ségrégation ; à trois exceptions près, ils étaient célibataires, et la plupart d'entre eux étaient des chasseurs et des sportifs.

Ils s'accordaient à prôner un système de valeurs bien particulier qui accordait une importance primordiale à la forme physique, à l'autorité hiérarchique et au fait d'appartenir à une unité d'élite. Ils étaient idéalistes, désireux de se fondre dans un groupe combattant pour une juste cause, en quête d'une équipe à laquelle ils pourraient s'identifier, se joindre, dont ils pourraient faire partie intégrante et qui deviendrait pour eux comme une seconde famille.

À les en croire, ils auraient été volontaires pour les parachutistes à cause des sensations fortes, de l'honneur et de la prime mensuelle de 50 dollars, pour les hommes de troupe, ou de 100 dollars, pour les officiers ; mais en réalité, ils avaient eu deux raisons profondes de choisir les troupes aéroportées. En premier lieu, et selon les propres termes de Robert Rader : « Le désir d'être meilleurs que les autres. » Chacun à sa façon, ils avaient réalisé comme Richard Winters qu'il était préférable de faire de leur mieux durant les années qu'ils allaient passer à l'armée, plutôt que de tourner en rond en se trouvant de mauvaises excuses comme les autres soldats qu'ils avaient côtoyés dans les centres de recrutement et pendant leurs classes. Ils voulaient que leur temps de service soit une expérience positive, stimulante, l'occasion d'apprendre et de mûrir.

En second lieu, ils savaient qu'ils allaient à la guerre, et ils ne voulaient pas la faire en compagnie de recrues peu motivées, mal préparées et mal entraînées. Entre être un parachutiste à la pointe du combat ou un simple biffin qui ne peut pas faire confiance à celui qui marche à ses côtés, ils en étaient arrivés à la conclusion qu'il était plus risqué de rester dans l'infanterie. Lorsqu'ils subiraient le baptême du feu, ils ne voulaient pas avoir honte de leurs compagnons d'armes, mais en être fiers.

La crise de 1929 ne les avait pas épargnés et ils en gardaient les cicatrices. Beaucoup d'entre eux avaient grandi avec la faim au ventre, des trous aux semelles de leurs chaussures, des pulls élimés ; sans voiture et, souvent, sans radio. Leurs études avaient été interrompues par la crise ou la guerre. « En dépit de ce contexte, j'aimais beaucoup mon pays, et je l'aime toujours », devait déclarer Harry Welsh quarante-huit ans plus tard.

Quelles qu'aient pu être leurs justes récriminations au sujet de la façon dont la vie les avait traités, ils n'étaient pas amers et ne gardaient pas rancune à leur pays natal.

La crise économique avait même eu pour eux des effets positifs. Ils étaient indépendants, habitués à travailler dur et à obéir aux ordres. Le sport ou la chasse, ou les deux, leur avaient donné confiance en eux et leur avaient fait prendre conscience de leur propre valeur.

Ils n'ignoraient pas qu'ils allaient devoir affronter de grands dangers, et faire plus que leur part. Ils n'appréciaient guère le fait de sacrifier plusieurs années de leur jeunesse pour une guerre dont ils n'étaient pas responsables. Ils préféraient lancer des balles de base-ball que des grenades et se servir d'un fusil de chasse plutôt que d'une arme de guerre ; mais, pris dans la tourmente du conflit mondial, ils avaient décidé de tirer tout le parti possible de leur carrière militaire.

Ils ne savaient pas grand-chose sur les troupes aéroportées, sinon qu'elles étaient de création récente et constituées uniquement de volontaires. On les avait prévenus que l'entraînement physique serait plus dur que tout ce qu'ils avaient connu jusque-là et tout ce qui se pratiquait dans les autres unités de l'armée de terre, mais ces jeunes lions ne demandaient que ça. Ils espéraient bien que cet entraînement les rendrait plus grands, plus forts, plus endurcis, comme tous ceux qui allaient combattre à leurs côtés.

Carwood Lipton se souviendra par la suite de cet été 1942 : « La crise était terminée. Une nouvelle vie commençait pour moi, et elle allait me transformer profondément. » Il en irait de même pour tous.

Le lieutenant Herbert Sobel, de Chicago, a été le premier membre de la compagnie E et son premier commandant, avec pour adjoint le sous-lieutenant Clarence Hester, originaire du nord de la Californie. Sobel était juif et citadin ; il avait gagné ses galons dans la Garde nationale. Hester avait commencé comme deuxième classe puis était passé par une OCS[2]. La plupart des chefs de section et de leurs adjoints, dont les sous-lieutenants Dick Winters, originaire de Pennsylvanie, Walter Moore, venu tout droit des champs de course californiens, et Lewis Nixon, né à New York et diplômé de Yale, étaient eux aussi frais émoulus des OCS. Quant à S.L. Matheson, il avait suivi, durant ses études à l'UCLA, la formation dispensée par

les ROTC[3]. À vingt-huit ans, Sobel était le plus âgé, les autres ayant au maximum vingt-quatre ans.

La compagnie E formait avec les compagnies D et F, et la compagnie de quartier général du bataillon, le 2e bataillon du 506e régiment d'infanterie parachutiste. Le chef de bataillon était le commandant Robert Strayer, un officier de réserve de trente-deux ans, et le régiment était commandé par le colonel Robert Sink, sorti de West Point en 1927. Le 506e allait être une unité expérimentale, le premier régiment de parachutistes dont les hommes suivraient tous ensemble la formation de base et l'entraînement au saut. Il s'écoulerait encore une année avant qu'il ne soit rattaché à la 101e division aéroportée, les « aigles hurleurs ».

Les officiers n'en savaient pas beaucoup plus que leurs hommes sur le métier de parachutiste ; c'étaient des professeurs qui souvent n'avaient guère plus d'un jour d'avance sur leurs élèves.

Les premiers sous-officiers étaient des militaires de carrière. Le soldat Walter Gordon, originaire du Mississippi, se souviendra plus tard : « On osait à peine lever les yeux sur eux, on les considérait presque comme des dieux parce qu'ils avaient gagné leurs ailes. C'étaient des parachutistes brevetés. Mais, merde, s'ils savaient faire un demi-tour, c'était seulement parce qu'ils avaient de l'avance sur nous. Nous étions de jeunes recrues. Plus tard, en y repensant, nous n'avions pour eux que du mépris. Ils ne faisaient pas le poids à côté de nos camarades qui étaient devenus entre temps caporaux et sergents. »

Frank Perconte, Herman Hansen, Wayne Sisk et Carwood Lipton ont été les premiers soldats de deuxième classe à rejoindre la compagnie E. Quelques jours plus tard, l'effectif d'origine était au complet : 132 hommes de troupe et sous-officiers, 8 officiers. La compagnie se composait de trois sections et d'un groupe de commandement ; chaque section se subdivisant en trois groupes de combat de douze hommes (équipés d'une mitrailleuse par groupe), plus un groupe de six hommes affecté au service d'un mortier de 60 mm.

À Camp Toccoa aussi, il y eut un grand nombre d'appelés et peu d'élus. « Beaucoup d'officiers ne faisaient que passer, a témoigné Winters. Rien qu'à les regarder, on voyait bien qu'ils ne feraient pas l'affaire. Certains de ces types étaient tendres comme du beurre, et si maladroits qu'ils ne savaient même pas comment tomber. »

En ce qui concerne le 506e régiment d'infanterie parachutiste, il a fallu tester 500 officiers et sous-officiers pour en choisir 148, et mettre 5 300 hommes à l'épreuve pour en sélectionner 1 800.

Comme les statistiques le montrent clairement, Camp Toccoa opérait un filtrage sévère. La tâche du colonel Sink consistait à former les recrues, à les endurcir, à leur apprendre les rudiments de la tactique d'infanterie, à les préparer pour l'école des troupes aéroportées, afin de constituer un régiment qu'il puisse conduire au combat. « On faisait le tri parmi les hommes, explique le lieutenant Hester ; on les obligeait à se sortir les tripes, et on éliminait ceux qui n'avaient rien dans le ventre. »

Le soldat Ed Tipper a conservé le souvenir de son premier jour à la compagnie E : « J'ai levé les yeux vers Mount Currahee et j'ai dit à quelqu'un : "Je parie que la dernière chose qu'ils nous demanderont de faire à la fin de l'entraînement, ce sera d'escalader cette montagne." [Mount Currahee est plus une colline qu'une montagne, mais il domine toute la région, et il surplombait le terrain d'entraînement de 300 m.] Quelques minutes plus tard, il y a eu un coup de sifflet. On a formé les rangs. Ils nous ont donné l'ordre de nous mettre en tenue de sport. On a obéi, reformé les rangs… et parcouru, aller et retour, en courant la plupart du temps, les 5 km qui nous séparaient du sommet de Mount Currahee. » Lors de cette première tentative, plusieurs d'entre eux ont dû abandonner, mais au bout d'une semaine, tous étaient capables de faire l'aller et retour en courant du début à la fin.

Laissons de nouveau la parole à Tipper : « À la fin de la deuxième semaine, ils nous ont dit : "Relax. Pas de course aujourd'hui." Pour le déjeuner on nous a servi d'énormes assiettées de spaghettis. À la sortie de la cantine, un coup de sifflet a retenti et ils nous ont dit : "Les ordres sont changés. Nous allons courir." On est monté jusqu'en haut de Mount Currahee. Il y en avait qui vomissaient leurs spaghettis partout. Deux ambulances nous suivaient, mais ceux qui ont abandonné et accepté la proposition des infirmiers de rentrer en ambulance ont été renvoyés à leur corps d'origine le soir même. »

Les nouveaux venus ont appris que Currahee dérivait d'un mot indien qui signifiait « nous combattons seuls », ce qui était bien la façon dont des parachutistes devaient s'attendre à faire la guerre. Aussi, ce mot est-il devenu le cri de guerre du 506e.

Trois ou quatre fois par semaine, officiers, sous-officiers et hommes de troupe escaladaient Mount Currahee. Avec de l'entraînement, ils sont arrivés à faire l'aller et retour, soit plus de 10 km, en 50 minutes. Chaque jour, ils accomplissaient un parcours du combattant particulièrement éprouvant, sans compter les pompes, les tractions, les flexions et autres mouvements de gymnastique.

En dehors des heures de préparation physique, ils apprenaient leur métier de soldat, en commençant par le maniement d'armes et l'exercice, sous les ordres d'un sergent instructeur, et en continuant par des marches de nuit avec le paquetage de campagne. La première était longue de 18 km, puis ils ont ajouté 2 ou 3 km chaque fois. Ces marches se déroulaient sans le moindre instant de repos et sans boire. « On était épuisés, pitoyables, se souviendra le soldat Burton "Pat" Christenson. On avait l'impression que si on ne buvait pas un peu d'eau on allait s'évanouir. » À la fin de chaque marche, le lieutenant Sobel vérifiait que le bidon de chaque homme était bien plein à ras bord.

Ceux qui ont réussi à tenir jusqu'au bout y sont parvenus grâce à une extraordinaire détermination et à leur volonté d'être reconnus comme des hommes d'exception. À l'image de tous les corps d'élite à travers le monde, les parachutistes américains avaient leurs propres insignes et leur propre symbolique. En sortant de l'école des troupes aéroportées, ils recevaient une paire d'ailes en métal argenté, à épingler sur la poche de poitrine gauche de leur vareuse, un insigne en tissu pour l'épaule gauche, un autre pour le béret, et avaient le droit de porter des brodequins de parachutiste, de glisser le bas de leurs pantalons dans leurs brodequins et de le faire « blouser ». « Aujourd'hui, ça a l'air idiot, reconnaîtra Gordon en 1990, mais à ce moment-là nous étions tous prêts à risquer notre peau pour pouvoir porter l'uniforme et les insignes des parachutistes. »

Les seuls moments de repos étaient les cours – sur les armes, la lecture des cartes, l'orientation à la boussole, la tactique d'infanterie, le travail de démolition, la signalisation, le codage et le décodage, le matériel radio, les téléphones de campagne, l'installation d'un central et la mise en place d'un réseau de fils. Pour l'entraînement au maniement de la baïonnette et au combat à mains nues, il fallait de nouveau se servir de ses muscles.

En leur remettant leurs armes, on leur a conseillé de traiter leur fusil comme ils traiteraient une épouse, avec douceur. Ils ne devaient plus le quitter et prendre soin de lui, dormir en sa compagnie lorsqu'ils seraient en campagne, le connaître intimement. Ils en sont arrivés à être capables de le démonter et de le remonter les yeux fermés.

Afin de préparer les nouvelles recrues pour l'école des troupes aéroportées, il y avait à Camp Toccoa une petite tour d'une douzaine de mètres de haut. Un harnais de parachute était attaché à des suspentes de 5 m de long, elles-mêmes accrochées à un câble passant sur une poulie. Lorsqu'on sautait de la tour après avoir enfilé le harnais, le déroulement contrôlé du câble freinait la chute de manière à donner l'impression d'un saut en parachute et d'une réception au sol.

Toutes ces activités étaient accompagnées de cris, de slogans, de chants et de jurons proférés à l'unisson. Le langage était ordurier. Ces jeunes gens de dix-neuf ou vingt ans venus de tous les États-Unis, libérés des contraintes familiales et socioculturelles, brusquement réunis au sein d'une société uniquement masculine, se servaient des mots pour créer entre eux des liens affectifs. Les plus courants étaient « con », « putain », « foutre », « merde » et leurs dérivés qui étaient susceptibles de remplacer indifféremment n'importe quel autre mot. Ils qualifiaient ainsi les cuisiniers de « foutus connards », de « putains de cons de cuistots » ; en parlant de ce qu'ils faisaient ou de la cuisine qu'ils servaient, ils disaient qu'ils « merdaient comme d'habitude », que c'était de la « foutue merde ». David Kenyon Webster, diplômé de Harvard en anglais, sorti premier de sa promotion, a avoué avoir eu beaucoup de mal à s'habituer à « ce langage exécrable, monotone et dénué d'originalité ». Pourtant, c'est ce parler qui a endurci ces adolescents en train de devenir des hommes et, surtout, qui a fait d'eux des initiés, les membres d'un groupe. Même Webster a fini par s'y faire… sans jamais parvenir à y prendre goût.

Ils n'apprenaient pas seulement à jurer, à tirer au fusil, à repousser sans cesse les limites de leur résistance physique, mais aussi à obéir du tac au tac, sans poser de question. Les petites infractions au règlement étaient punies séance tenante et valaient généralement vingt pompes à leurs auteurs. Les infractions plus sérieuses étaient sanctionnées par une suppression de permission ou

plusieurs heures de marche autour du terrain d'entraînement, avec le paquetage de campagne. Gordon se souvient d'un dicton qui avait cours à l'armée : « Nous ne pouvons pas vous obliger à obéir, mais nous pouvons vous faire regretter de ne pas avoir obéi. » Unis par leurs souffrances, soudés par les marches au pas cadencé, les chants à l'unisson et les expériences communes, ils devenaient peu à peu une famille.

Dès le début, les membres de la compagnie E ont appris à agir comme un seul homme. Au bout de quelques jours, ils étaient capables d'accomplir un quart de tour ou un demi-tour avec un ensemble parfait, de partir au pas redoublé ou au pas de course, de se laisser tomber à plat ventre pour faire des pompes, ou encore de crier d'une seule voix : « *Yes, Sir !* » ou « *No, Sir !* »[4].

Tout cela faisait partie des rites d'initiation communs à toutes les armées du monde. De même qu'apprendre à boire – presque uniquement de la bière, au foyer du camp puisqu'il n'y avait pas de ville à proximité – de grandes quantités de bière, tout en chantant des chansons de corps de garde. Vers la fin de la soirée, invariablement, l'un des buveurs insultait un de ses voisins en portant atteinte à la réputation de sa mère, de sa petite amie, de sa ville natale ou de sa région. Alors, ils en venaient aux mains, comme tous les jeunes soldats, et cela se terminait par des saignements de nez et des yeux pochés. Après quoi ils regagnaient leurs dortoirs en titubant et en hurlant des chants guerriers, se soutenant les uns les autres et devenant des compagnons d'armes.

Ces expériences partagées créaient une intimité rare. Des compagnons d'armes sont plus proches que des amis, plus proches que des frères. Leurs rapports sont différents de ceux des amoureux. Leur confiance et leur connaissance mutuelle sont totales. Ils en arrivent à ne rien ignorer de la vie de l'autre, de son histoire ; à savoir ce qu'il faisait avant de rejoindre l'armée, où et pourquoi il s'est engagé, ce qu'il aime manger et boire, quelles sont ses capacités. S'ils entendent quelqu'un tousser au cours d'une marche de nuit, ils savent immédiatement de qui il s'agit. Si l'un d'eux se faufile à travers bois lors d'une manœuvre de nuit, ils sont capables de le reconnaître en apercevant seulement sa silhouette.

Leur nouvelle identité se déclinait par référence à l'armée de terre, aux troupes aéroportées, au 506e RIP, 2e bataillon, compagnie E, et ainsi de suite, en descendant jusqu'à la section et au groupe. Le

soldat Kurt Gabel du 513e RIP a décrit son expérience en des termes qu'aurait pu utiliser n'importe quel membre de la compagnie E : « Jake, Joe et moi sommes devenus… une seule entité. Il existait beaucoup d'entités du même genre au sein de nos formations. De petits groupes de trois ou quatre hommes, appartenant généralement au même groupe de combat ou à la même section, formaient l'élément de base de ces véritables familles que constituaient les petites unités, et étaient volontiers reconnus comme des entités… Ces associations… n'étaient jamais remises en cause, ni renouvelées. Souvent, trois ou quatre de ces entités formaient un groupe de combat, conférant à celui-ci une incroyable efficacité. Les membres de telles entités étaient prêts à souffrir de la faim et du froid pour leurs compagnons, à mourir pour eux. Quant au groupe de combat auquel ils appartenaient, il ne manquait jamais de les protéger, de les tirer d'affaire, sans se soucier le moins du monde des conséquences, mais en les traitant de tous les noms pour avoir rendu cette intervention nécessaire. De tels groupes de combat, de mitrailleurs, d'éclaireurs ou d'observateurs étaient le résultat d'une combinaison miraculeuse[5]. »

Dans son ouvrage classique *The Warriors* (*Les Guerriers*), le philosophe J. Glenn Gray a parfaitement expliqué tout cela : « Les rapports existant au sein des organisations qui poursuivent un but commun et concret en temps de paix sont sans commune mesure avec les liens qui unissent des compagnons d'armes en temps de guerre… À son paroxysme, cette camaraderie atteint à un état d'exaltation… Deux hommes ne sont véritablement des camarades qu'à partir du moment où ils sont prêts à donner leur vie l'un pour l'autre, sans réfléchir, sans se soucier de tout perdre[6]. »

Née dans les camps d'entraînement et consolidée par les combats, cette camaraderie a duré toute la vie. Quarante-neuf ans après Camp Toccoa, le soldat Don Malarkey, originaire de l'Oregon, a décrit cet été 1942 : « C'était le début de l'expérience la plus importante de ma vie : appartenir à la compagnie E. Depuis lors, il ne s'est pas passé un jour sans que je remercie Adolf Hitler de m'avoir permis de faire partie du groupe d'hommes le plus talentueux et le plus stimulant qu'il m'ait été donné de connaître. » Tous les anciens membres de la compagnie E que j'ai interviewés pour ce livre m'ont dit quelque chose d'approchant.

Au fur et à mesure que l'entraînement devenait plus intensif, de nouveaux sous-officiers sortis du rang ont remplacé progressivement les sous-officiers de carrière. À la fin de la première année, les 13 sous-officiers de la compagnie E étaient tous de nouvelles recrues montées en grade, parmi lesquels l'adjudant-chef William Evans, les sergents-chefs James Diel, Salty Harris, Myron Ranney, les sergents Leo Boyle, Bill Guarnere, Carwood Lipton, John Martin, Robert Rader et Amos Taylor. « Ces hommes-là étaient des chefs que nous respections et que nous étions prêts à suivre n'importe où », expliquera un soldat.

Les officiers étaient tout aussi exceptionnels et, hormis le capitaine Sobel, commandant de compagnie, unanimement respectés. « Nous avions du mal à croire que des gens comme Winters, Matheson, Nixon et les autres puissent exister, se souviendra le soldat Rader. Ces gars-là étaient de premier ordre, et il nous paraissait miraculeux qu'ils se soucient de nous et acceptent de partager notre vie et nos épreuves. Ils nous ont appris à avoir confiance en nous… Winters a bouleversé nos vies. Il était très amical, et s'intéressait sincèrement à nous et à notre entraînement physique. Il était plutôt timide. Il n'aurait jamais dit merde, même s'il avait marché dedans. » Gordon ajoutera : « Si quelqu'un lui lançait : "Hé ! lieutenant, vous avez rendez-vous ce soir ?", il devenait rouge comme une pivoine. »

Matheson, qui fut rapidement promu au grade de capitaine et affecté à l'état-major du bataillon, puis finit général de division, était de tous les jeunes officiers celui qui avait le plus l'esprit militaire. Hester était « paternel », Nixon extravagant. Winters n'était rien de tout cela. Ce n'était ni un plaisantin ni un obstiné. « À aucun moment Winters ne s'est pris pour Dieu le Père. Jamais il ne s'est comporté autrement que comme un homme », précisera Rader. C'était un officier qui obtenait le maximum de ses hommes parce qu'il n'attendait d'eux qu'une seule chose : qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes. « On l'aimait tellement qu'on aurait détesté ne pas se montrer à la hauteur. » Les hommes de la compagnie E l'idolâtraient et l'idolâtrent aujourd'hui encore.

Le sous-lieutenant Winters se trouvait confronté à un problème majeur et permanent : le lieutenant Sobel (qui a été très vite promu capitaine).

Sobel était mince et plutôt grand, avec une tignasse noire. Il avait les yeux bridés, un grand nez busqué, le visage long et le menton fuyant. Citadin, vendeur dans un magasin de vêtements, il ignorait tout des activités de plein air. Il était gauche et tout le contraire d'un athlète. Pas un homme de sa compagnie qui ne soit en meilleure condition physique que lui. Son affectation était « risible » ; « il ne parlait pas comme tout le monde ». Il respirait l'arrogance.

Sobel était un tyran au petit pied qui se trouvait dans une situation où il disposait d'un pouvoir absolu. S'il n'aimait pas un des hommes placés sous ses ordres, pour n'importe quelle raison, il pouvait s'en débarrasser à la moindre infraction, réelle ou prétendue.

Il était capable de cruauté. À l'occasion de la revue de détail du samedi matin, il lui arrivait de s'arrêter devant un homme qui lui avait déplu d'une façon ou d'une autre, et de lui infliger une punition sous prétexte qu'il avait les « oreilles sales ». Après avoir supprimé des permissions pour cette raison à trois ou quatre reprises, il a imaginé un nouveau motif : « quillon[7] sale », et s'en est servi pour consigner une demi-douzaine d'hommes. Si le dimanche soir quelqu'un rentrait de permission en retard, le lendemain, après une longue journée d'entraînement intensif, il lui intimait l'ordre de creuser un trou de 2 m sur 2, et 2 m de profondeur, à l'aide de sa pelle-pioche. Puis, le trou une fois creusé, il lui ordonnait de le reboucher.

Sobel était bien déterminé à ce que sa compagnie soit la meilleure du régiment. Pour parvenir à ce résultat, il exigeait le maximum de ses hommes. Ils devaient courir plus vite, s'entraîner plus longtemps et plus dur.

Lorsque la compagnie escaladait Mount Currahee, Sobel imposait le train, levant la tête, agitant les bras, regardant par-dessus son épaule pour voir si tout le monde suivait bien. Avec ses grands pieds plats, il courait comme un canard en détresse, criant : « Les Japs vont vous rattraper ! » ou « Hi-ho Silver[8] ! ».

« Souvent, m'a dit Tipper, alors qu'on était tous à bout de forces après une longue course, et qu'on attendait impatiemment l'ordre de rompre les rangs, Sobel courait devant nous, de long en large, criant : "À vos rangs, fixe !" Il ne nous donnait pas la permission de souffler tant qu'on n'avait pas obéi à son commandement, qu'on ne s'était pas transformés en statues. Ce qui était, bien sûr, quasi impossible. Mais

on était prêts à faire tout ce qu'il voulait, quand il le voulait. On avait tellement envie de ces ailes. »

Gordon haïssait Sobel et n'a jamais cessé de le haïr par la suite. « Jusqu'à ce que j'atterrisse en France dans les premières heures du jour J, m'a-t'il confié en 1990, c'est contre ce gars-là que j'étais en guerre. » Avec d'autres engagés, Gordon avait fait le serment que Sobel ne survivrait pas aux cinq premières minutes de combat. Si l'ennemi ne le descendait pas, une bonne douzaine d'hommes de la compagnie E étaient prêts à s'en charger. Dans son dos, ses subordonnés le traitaient de tous les noms, l'épithète le plus couramment employée étant « putain de juif ».

Sobel était aussi dur avec les officiers et sous-officiers qu'avec les hommes. Tous suivaient le même entraînement physique, mais lorsque les simples soldats entendaient le dernier « Rompez les rangs ! » de la journée, ils étaient libres d'aller s'allonger sur leurs lits superposés, alors que les gradés devaient encore étudier leurs manuels, puis répondre à une interrogation sur le sujet que Sobel leur avait demandé de potasser. Parlant de ces réunions, Winters se souviendra de l'attitude de son supérieur : « Il était très autoritaire. Il n'y avait aucune communication entre nous. Sa voix était rauque et très haut perchée. Il criait au lieu de parler sur un ton normal. C'était agaçant. » Officiers et sous-officiers avaient surnommé leur commandant de compagnie « le Cygne noir ».

Sobel n'avait pas d'amis. Au mess, les autres officiers l'évitaient. Il partait toujours en permission seul. À la compagnie E, on ignorait tout de sa vie avant la guerre, et personne ne s'en souciait. Il avait ses favoris, en tête desquels venait l'adjudant-chef William Evans. Sobel et Evans montaient les hommes les uns contre les autres, accordant un privilège à l'un et le refusant à l'autre.

Tous ceux qui ont été à l'armée connaissent ce genre de personnage. Sobel était le type même du *chickenshit*[9]. Il arrivait à susciter le maximum d'angoisse à propos des choses les moins importantes. Dans *Wartime*, Paul Fussell a donné la meilleure définition possible de ce mot : « *Chickenshit* fait allusion à un comportement qui rend la vie militaire pire qu'il n'est nécessaire : harcèlement mesquin du plus faible par le plus fort ; lutte ouverte pour le pouvoir, l'autorité, le prestige ; sadisme mal travesti en discipline indispensable ; règlements de comptes permanents ; accent mis sur la lettre plutôt que sur l'esprit du règlement. Le

chickenshit est appelé ainsi – et non *horseshit* [crottin de cheval], ou *bullshit* [bouse de taureau], ou *elephantshit* [excréments d'éléphant] – parce qu'il est mesquin, méprisable, et prend très au sérieux tout ce qui n'a aucune importance[10]. »

Sobel imposait son autorité à ses subordonnés ; Winters gagnait leur respect. Les deux hommes étaient appelés à s'affronter. Personne ne me l'a dit ouvertement, tous les membres de la compagnie E n'en avaient pas conscience, et Winters ne l'avait pas voulu ainsi, mais Sobel et lui étaient en concurrence pour le titre de leader.

L'antipathie de Sobel pour Winters remontait à leur première semaine à Camp Toccoa. Ce jour-là, Winters dirigeait la séance de gymnastique. Il se tenait sur une estrade et montrait l'exemple. « J'aidais les hommes à bien exécuter les mouvements. Ces gars-là comprenaient vite, et ils étaient très attentifs. » Le colonel Sink est passé par là. Il s'est arrêté pour regarder et, à la fin de l'exercice, il s'est approché de Winters.

— Lieutenant, depuis combien de temps cette compagnie pratique-t-elle la gymnastique ?

— C'est la troisième séance, monsieur, a répondu Winters.

Sink l'a remercié et s'est éloigné. Quelques jours plus tard, sans consulter Sobel, il a promu Winters au grade de lieutenant. À compter de ce jour, Sobel en a voulu terriblement à Winters et lui a réservé tous les sales boulots, comme l'inspection des latrines ou la surveillance de la cantine.

« Il est possible de reconnaître un *chickenshit*, écrit Paul Fussell, au fait que son comportement n'est d'aucune utilité pour gagner une guerre[11]. » Winters n'était pas du même avis. Il pensait qu'au moins une partie de ce que faisait Sobel était nécessaire, même si sa façon de le faire était contestable. Pourquoi la compagnie E aurait-elle été meilleure que les autres, sinon parce qu'elle courait plus longtemps et plus vite, parce qu'elle passait plus de temps sur le terrain d'entraînement, parce que ses séances d'entraînement au combat à la baïonnette étaient ponctuées d'exhortations du genre : « Les Japs vont vous avoir ! » ?

Ce que Winters reprochait à Sobel, au-delà de la mesquinerie et de l'arbitraire de ses méthodes, c'était son manque de discernement. L'homme n'avait ni bon sens ni expérience militaire. Il ne savait pas

lire une carte. Au cours des exercices sur le terrain, il se tournait vers le commandant en second et lui demandait : « Hester, où sommes-nous ? » Hester s'efforçait de localiser leur position à sa place sans que cela se voie, « mais personne n'était dupe ».

Sobel se décidait sans prendre le temps de réfléchir, sans consulter qui que ce soit, et ses décisions précipitées étaient habituellement mauvaises. Une fois, à Camp Toccoa, la compagnie E participait à un exercice de nuit. Elle était supposée prendre position dans un bois, se tenir sur la défensive et attendre que « l'ennemi » se trouve à portée de fusil. « Aucun problème, se souviendra Winters. Du travail facile. Il suffisait de déployer la compagnie afin d'occuper les meilleures positions, et d'ordonner le silence. Nous avons attendu… attendu… attendu… Soudain, la brise s'est levée, les feuilles des arbres se sont mises à bruire, et Sobel s'est levé d'un bond en criant : "Les voilà ! Ils arrivent !" Bon Dieu ! Si nous avions été sur le champ de bataille, toute la compagnie aurait été liquidée. Je me suis dit : "Je ne peux pas aller au combat avec ce gars-là ! Il ne comprend vraiment rien à rien !" »

Winters reconnaissait que Sobel était « très strict en matière de discipline », et qu'il « avait mis sur pied une sacrée compagnie ». Et il ajoutait : « Bon Dieu ! Tous ceux qui voyaient la compagnie E trouvaient que les hommes étaient très performants. Nous étions en tête, loin devant, dans tous les domaines. » Le soldat Rader expliquait à propos de Sobel : « Il vous dépouillait de vos comportements de civil et de votre dignité, mais vous deveniez un des meilleurs soldats de l'armée de terre américaine. » Pour Winters, l'ennui avec Sobel c'était qu'il n'avait pas conscience « de l'agitation qu'il avait fait naître au sein de la troupe, ni du mépris qu'il suscitait ». « On peut commander en utilisant la peur ou en montrant l'exemple, expliquait-il. Celui qui nous commandait se servait de la peur. »

J'ai demandé à tous les membres de la compagnie E que j'ai interviewés si les liens extraordinairement étroits qui les unissaient, si l'exceptionnelle cohésion de leur unité, la remarquable longévité de l'identification avec cette unité étaient le fait de Sobel, ou si, au contraire, ils s'étaient forgés contre lui. Ceux qui n'ont pas répondu « les deux » ont reconnu que tout cela était dû à Sobel. Rod Strohl m'a regardé droit dans les yeux et a déclaré tout net : « Herbert Sobel

a fait la compagnie E. » D'autres encore ont exprimé des opinions similaires. Pourtant, presque tous le haïssaient.

C'est justement cette haine qui a contribué à rapprocher les membres de la compagnie. « Il n'y a absolument aucun doute à ce sujet, a reconnu Winters. C'était un sentiment que nous partagions tous ; officiers subalternes, sous-officiers et hommes de troupe. Nous ressentions tous exactement la même chose. Cela a créé un lien entre nous, a-t-il ajouté. Nous devions tous supporter Sobel. »

Ils le haïssaient tellement que même lorsqu'il avait toutes les raisons de s'attirer leur respect, il n'y parvenait pas. À Camp Toccoa, tout le monde, simples soldats et gradés, devait satisfaire à des tests d'endurance physique. Les membres de la compagnie E étaient dans une telle forme qu'ils n'avaient pas de raisons d'être inquiets. Ainsi tous étaient capables de faire 35 ou 40 pompes alors que le minimum exigé était de 30. « Mais nous étions tous très excités, m'a expliqué Tipper, parce que nous savions que Sobel avait bien du mal à faire 20 pompes. Quand il dirigeait la séance de gymnastique, il s'arrêtait toujours à ce niveau-là. Si ces tests n'étaient pas truqués, il allait être recalé et renvoyé… Les tests de Sobel se sont déroulés en public et tout à fait régulièrement. Je faisais partie des spectateurs particulièrement intéressés qui se trouvaient à une quinzaine de mètres de lui. Au bout de 20 pompes, il était visiblement éreinté, mais il a trouvé la force d'aller plus loin. À 24 ou 25, ses bras se sont mis à trembler et il est devenu cramoisi, mais il a continué lentement. Comment a-t-il réussi à faire 30 pompes, je l'ignore, mais il l'a fait. Nous n'avons rien laissé paraître, nous avons seulement secoué la tête en nous retenant de sourire. Sobel ne manquait pas de détermination. Nous nous sommes consolés en nous disant qu'il serait toujours aussi risible quoi qu'il fasse. »

Les parachutistes étaient des volontaires. Chaque homme, chaque officier était libre de s'en aller. Beaucoup l'ont fait, pas Sobel. Il n'était pas obligé de relever le défi qui consistait à devenir un officier de l'infanterie aéroportée, il aurait très bien pu prendre le commandement d'une compagnie d'intendance, mais sa volonté de réussir était aussi forte que celle de n'importe quel membre de la compagnie E.

Il était difficile de demander plus à la compagnie E qu'aux compagnies D et F, car le commandant Strayer, l'officier qui commandait le 2e bataillon, était presque aussi fanatique que Sobel.

Le jour de *Thanksgiving*[12], le colonel Sink a autorisé son régiment à festoyer et à se reposer, mais le commandant Strayer a estimé que le moment était venu pour son bataillon de partir en manœuvre durant deux jours. L'exercice en question comportait de longues marches, une attaque contre une position fortement défendue, une alerte aux gaz au beau milieu de la nuit, et la découverte des « rations K » (des boîtes de conserve contenant une sorte de ragoût, des crackers, du sucre candi et du jus de fruit lyophilisé).

Strayer a rendu ce *Thanksgiving Day* encore plus mémorable en fournissant la charcuterie et les abats traditionnels. Il a fait tendre des fils de fer à 45 cm au-dessus du sol, a commandé aux mitrailleurs de tirer des rafales au-dessus des fils, et a fait répandre sur le sol, sous les fils, les entrailles de porcs fraîchement tués : cœurs, poumons, tripes, foies, rognons et tout le reste. Les hommes ont été obligés de ramper sous les fils à travers cet abominable gâchis. « L'armée fait la distinction entre se traîner et ramper, m'a expliqué Lipton ; un bébé se traîne, un serpent rampe. Nous avons rampé. » Aucun d'entre eux n'a oublié cette expérience.

L'entraînement de base s'est terminé à la fin du mois de novembre 1942. Chaque membre de la compagnie E était passé maître dans sa spécialité : le service du mortier, le tir à la mitrailleuse, le tir au fusil, les transmissions, les premiers soins aux blessés, etc. Mais chacun pouvait tenir n'importe quel poste au sein de sa section, au moins de façon rudimentaire. Chaque simple soldat connaissait les devoirs d'un caporal ou d'un sergent et s'était préparé à le remplacer au pied levé en cas de nécessité. Tous ceux qui avaient tenu le coup jusqu'à la fin du séjour à Camp Toccoa avaient été poussés à bout au point de songer à se révolter. « Après ça, m'a dit Christenson, je pensais pouvoir supporter n'importe quoi. »

Un ou deux jours avant le départ de Camp Toccoa, le colonel Sink a lu dans le *Reader's Digest* un article à propos d'un bataillon de l'armée japonaise qui avait établi un record mondial en parcourant à pied plus de 150 km en trois jours à travers la péninsule malaise. « Mes hommes peuvent faire mieux que ça », a-t-il déclaré. Comme le bataillon de Strayer était le mieux entraîné, Sink l'a choisi pour apporter la preuve de ce qu'il avançait. Tandis que le 1er et le

3e bataillon prenaient le train pour se rendre respectivement à Fort Benning et Atlanta, le 2e est parti à pied.

Le 1er décembre, à 7 heures du matin, les compagnies D, E et F, plus la compagnie de QG du bataillon, se sont mises en marche. Chaque homme portait son arme et tout son barda. C'était dur pour les fusiliers, et terrible pour les mitrailleurs comme Gordon, ou ceux des groupes de mortiers, comme Malarkey. L'itinéraire choisi par Strayer était long de 190 km, dont plus de 150 sur de petites routes de campagne non goudronnées. Le temps était très mauvais, avec des pluies verglaçantes, un peu de neige et donc des routes boueuses et glissantes. « Le premier jour, racontera Webster, on a pataugé et on est tombés dans cette boue rouge. On jurait, on blasphémait, on comptait les minutes qui nous séparaient de la prochaine halte. » Ils ont marché toute la journée, jusqu'à la nuit. La pluie et la neige se sont arrêtées. Un vent froid et mordant s'est levé.

À 23 heures, le bataillon avait parcouru 65 km. Strayer a choisi le lieu du campement, une colline dénudée et balayée par le vent. La température est tombée au-dessous de zéro. Comme il a été impossible d'allumer les réchauds de campagne, les hommes ont dû se contenter de tartines beurrées avec de la confiture. À leur réveil, le lendemain matin à 6 heures, tout était couvert de gelée blanche. Chaussettes et brodequins étaient gelés et raides. Gradés et hommes de troupe ont été obligés d'ôter les lacets de leurs brodequins pour parvenir à les enfiler malgré leurs pieds enflés. Les armes étaient collées au sol par le gel. La toile des tentes craquait comme des *peanut brittles*[13].

Au matin de ce deuxième jour, il a fallu plusieurs kilomètres pour parvenir à échauffer les muscles raidis et douloureux, mais le troisième jour ce fut pire encore. Il restait plus de 60 km à couvrir, les 30 derniers sur la route nationale conduisant à Atlanta. Patauger dans la boue était pénible, mais le goudron s'est révélé encore plus terrible pour les pieds. Finalement, le bataillon est venu camper pour la dernière nuit sur le campus de l'université Oglethorpe, à la périphérie d'Atlanta.

Malarkey et son copain Warren « Skip » Muck ont dressé leur tente et se sont allongés pour se reposer. Quand on leur a annoncé que la soupe était prête, Malarkey n'a pas réussi à se lever. Il a dû marcher à quatre pattes jusqu'à l'endroit où l'on servait la soupe. Winters, son chef de section, l'a examiné et lui a dit de prendre place

dans une ambulance le lendemain matin pour gagner leur destination finale : Five Points dans le centre d'Atlanta. Malarkey a estimé qu'il pourrait tenir le coup jusqu'au bout et a décidé de suivre ses camarades malgré tout. Les radios et les journaux de Géorgie s'étaient fait l'écho de leur marche. Une foule enthousiaste bordait la route et les ovationnait. Strayer s'était débrouillé pour qu'une fanfare vienne au-devant de son bataillon. La rencontre a eu lieu 1,5 km avant Five Points. Jusque-là, Malarkey avait souffert le martyre. « Il m'est arrivé une chose étrange lorsque la fanfare s'est mise à jouer. Je me suis redressé, la douleur s'est envolée et j'ai fini cette marche comme si nous étions encore à Camp Toccoa et que je participais à une simple revue. »

Ils avaient parcouru 190 km en soixante-quinze heures, marchant effectivement pendant trente-trois heures et trente minutes, soit une moyenne de près de 6 km à l'heure. Des 586 officiers, sous-officiers et hommes de troupe du 2e bataillon, une douzaine seulement ne sont pas parvenus au terme de cette marche record, et quelques autres ont été contraints de s'appuyer sur leurs camarades au cours du troisième jour. Le colonel Sink avait tout lieu d'être fier. « Pas un seul n'a rompu les rangs, a-t-il déclaré à la presse, et les rares qui sont tombés, sont tombés en avançant. » Commandée par le lieutenant Moore, la 3e section de la compagnie E a été la seule de tout le bataillon à arriver au grand complet à l'université Oglethorpe. En récompense de son exploit, c'est elle qui a eu l'honneur d'ouvrir le défilé dans Atlanta.

2

« Debout ! Accrochez ! »

Fort Benning, Camp Mackall,
Fort Bragg, Camp Shanks
Décembre 1942-septembre 1943

Fort Benning[14] était encore plus misérable, si c'était possible, que Camp Toccoa ; surtout la zone tristement célèbre appelée Frying Pan (poêle à frire) où se déroulait l'entraînement au saut. C'était là que le 506e devait être cantonné dans de petites cabanes en bois mal tenues, installées sur un terrain sablonneux et nu. Les hommes de la compagnie E ont pourtant accueilli Fort Benning comme un soulagement dans la mesure où ils allaient enfin pouvoir suivre un entraînement spécialisé pour devenir des parachutistes, et ne plus passer l'essentiel de leur temps à faire des exercices physiques.

Le stage de parachutisme était censé commencer par une semaine de préparation physique (dite phase A) suivie de trois autres phases (B, C et D) qui devaient également durer une semaine chacune, mais le 506e a sauté la phase A. Étant arrivé directement de Camp Toccoa, le 1er bataillon avait entamé la phase A et mis dans l'embarras les sous-officiers de l'école des troupes aéroportées chargés des courses de fond et des séances de gymnastique. Les nouveaux arrivants se montraient volontiers moqueurs, couraient à reculons, défiaient les sergents-instructeurs à la course ou leur demandaient – après deux heures d'exercice qui laissaient les sergents haletants – si la séance d'échauffement allait bientôt se terminer et s'ils allaient enfin pouvoir passer aux choses sérieuses. Après avoir subi de tels affronts pendant deux jours, les malheureux sous-officiers ont expliqué à leur commandant de compagnie que les hommes du 506e étaient en bien meilleure condition physique qu'eux-mêmes. C'est ainsi que toutes les compagnies des trois bataillons du régiment ont commencé directement par la phase B.

Pendant une semaine, les hommes de la compagnie E se sont rendus tous les matins, en petites foulées, jusqu'aux hangars réservés

au pliage où ils ont appris à plier leurs parachutes. Ils revenaient à la Frying Pan, en courant, à l'heure du déjeuner, puis passaient l'après-midi à sauter sur des tas de sciure par la porte ouverte de simulacres de fuselages d'avions installés à 1,30 m du sol, et à se jeter dans le vide depuis des tours d'entraînement de 10 m de haut, leurs harnais étant accrochés à un câble métallique passant sur une poulie.

La semaine suivante, la phase C a été consacrée à des sauts en commandé ou en automatique depuis des tours de plus de 80 m de haut. L'une de ces tours, équipée d'un dispositif de chute contrôlée et d'amortisseurs, était destinée à familiariser les apprentis parachutistes avec le saut dans le vide et la secousse provoquée par l'ouverture du parachute ; les autres étaient des tours d'atterrissage qui leur permettaient d'étudier la meilleure façon de se recevoir au sol : le roulé-boulé. Chaque homme a effectué plusieurs sauts de jour et un de nuit.

Une soufflerie permettait de simuler un fort vent afin de leur apprendre à contrôler leur descente, puis à se placer contre le vent tout de suite après le roulé-boulé afin de pouvoir ramasser au plus vite leurs suspentes et leurs voilures, même par gros temps.

Après ces deux premières semaines, les hommes du 506e étaient prêts à passer à la phase D, la phase décisive, au cours de laquelle il leur faudrait effectuer cinq sauts réels depuis un avion C-47 pour mériter leurs ailes. Le soir précédant le premier saut, ils ont vérifié et plié leurs parachutes, puis les ont dépliés avant de les vérifier de nouveau et de les replier, et ainsi de suite jusqu'à 23 heures. Levés à 5 h 30, ils ont gagné à pied, et en chantant, les hangars de la base aérienne de Lawson Field. Ils se sont harnachés et assis sur des bancs en attendant leur tour d'embarquer à bord des C-47. Pour tromper leur anxiété, ils fumaient beaucoup, se lançaient des vannes, blaguaient, riaient nerveusement, allaient souvent aux latrines et ne cessaient de vérifier leurs parachutes : le principal, dorsal, et celui de secours, ventral.

Chaque avion pouvait emporter 24 parachutistes divisés en deux *sticks* (rangs) de 12. Pour la quasi-totalité d'entre eux, il s'agissait d'un baptême de l'air. Arrivé à 500 m d'altitude, le C-47 s'est mis à tourner en rond, la lumière rouge s'est allumée et le largueur, un sergent-instructeur, a crié : « Debout ! Accrochez ! » Chacun des 12 hommes du premier *stick* s'est levé, a saisi le mousqueton qui terminait la sangle attachée aux rabats du sac contenant son

parachute principal, et l'a accroché au câble qui courait tout le long de l'axe de la partie haute du fuselage.

— Numérotez-vous ! a crié le largueur.

— 12, prêt !

— 11, prêt !

Et ainsi de suite, en remontant. « Serrez les rangs et avancez jusqu'à la porte ! » Le premier homme du *stick* a effectué un quart de tour puis est venu se placer devant la porte grande ouverte. Pour une raison évidente, on leur avait conseillé de regarder droit devant eux, de ne surtout pas baisser les yeux. On leur avait également appris à placer leurs mains sur le bord extérieur de la porte, jamais sur le bord intérieur. Avec les mains à l'extérieur, il leur était impossible de se retenir et la moindre poussée, ou même simplement la sensation que celui qui les suivait allait les pousser, suffisait à les faire sortir de l'avion. Si l'envie leur avait pris de se cramponner fermement au bord intérieur de la porte, « les hommes qui les suivaient auraient été incapables de les contraindre à sortir, m'a expliqué Gordon. La peur décuple les forces ». Lorsqu'un largueur voyait un des hommes placer ses mains à l'intérieur, il devait le tirer en arrière pour laisser sauter les autres.

Selon le témoignage de Gordon, la plupart des hommes « étaient si bien préparés mentalement et tellement dans le coup qu'ils auraient presque pu sauter sans parachute. C'était à ce point-là ». Finalement, 94 % des hommes du 506e ont obtenu leurs ailes, un record qui tient toujours. Pour leur premier saut, ils se sont avancés l'un après l'autre ; dès qu'ils étaient dans l'encadrement de la porte, le largueur leur donnait une petite tape dans le dos et ils sautaient.

« Je me suis avancé en traînant les pieds jusqu'à la porte et j'ai sauté dans le vide ; un vide immense, à couper le souffle, se souviendra Webster. J'avais le cœur au bord des lèvres. J'ai eu un moment d'absence. » La sangle d'extraction a ouvert le sac contenant le parachute principal ; un cordon attaché à la cheminée du parachute a extrait la voilure du sac avant de se détacher. L'air a gonflé la voilure, et Webster a ressenti le terrible choc provoqué par l'ouverture.

« À partir de là, tout a été très amusant. Je suis descendu en dérivant et en oscillant, ou, comme disent les civils, en me balançant. Je regardais autour de moi avec joie. Le ciel était rempli de troufions pleins d'entrain qui criaient à tue-tête. »

Se retrouver devant la porte de l'avion grande ouverte constituait un moment de vérité. Des hommes qui s'étaient montrés remarquables au cours des entraînements, des hommes qui, par la suite, ont été décorés pour leur bravoure au combat, sont restés cloués sur place. Ils ont eu parfois une seconde chance, soit lors du même vol, après que leurs camarades eurent sauté, soit le lendemain ; mais la plupart de ceux qui sont restés figés à la première tentative n'ont jamais réussi à sauter.

Deux membres de la compagnie E ont refusé le saut. L'un des deux, le soldat Joe Ramirez, s'est retrouvé au fond de l'avion, mais après avoir vu sauter tous ses camarades, il a demandé au largueur à pouvoir essayer de nouveau. L'avion a refait un passage, et Ramirez a sauté. « Il fallait encore plus de cran que pour y aller du premier coup, avec les autres », conclura le soldat Rod Strohl.

Les membres de la compagnie E ont effectué leur deuxième saut l'après-midi du même jour, et, cette fois encore, ils se sont avancés jusqu'à la porte de l'avion l'un après l'autre. Le saut suivant a été en revanche une affaire de famille, le largueur criant : « *Go ! Go ! Go !* » tandis que les 12 hommes du *stick* se bousculaient pour franchir la porte. Au grand étonnement des largueurs, les *sticks* successifs ont évacué les avions en six secondes maximum. Carson a écrit dans son journal : « Je crois que je suis en train de devenir dingue de saut en parachute. Quand je suis sur le plancher des vaches je ne pense plus qu'aux sensations fortes que me procure le saut, et j'ai envie de sauter de nouveau. Au moment de la secousse provoquée par l'ouverture, je me mets à crier de toutes mes forces. »

Le quatrième saut a eu lieu la veille de Noël. Le lendemain, la compagnie E étant de repos, elle a pu festoyer et faire honneur à la dinde traditionnelle. Pour la quasi-totalité des hommes, c'était leur premier Noël loin de chez eux. « Ça ne ressemblait pas à un vrai Noël, a écrit Carson ; ni neige, ni sapin, ni cadeaux, ni maman, ni papa. »

Le 26 décembre, la compagnie E a effectué son cinquième saut, et chaque homme a reçu un certificat attestant qu'il était « à compter de ce jour un parachutiste breveté ». Puis le moment tant attendu est arrivé : ils ont reçu la récompense pour laquelle ils travaillaient depuis six mois, les ailes d'argent que l'on a épinglées sur leur poitrine. Après cet instant inoubliable, chaque membre de la

compagnie E, chaque membre du 506e est devenu à jamais un homme hors du commun.

Le colonel Sink a passé le régiment en revue avant de regrouper tous les hommes autour de lui. Debout sur une estrade, il a lu un ordre du jour dont chacun de ses subordonnés a obtenu par la suite une copie : « Vous appartenez à l'un des meilleurs régiments de l'armée de terre des États-Unis, et donc du monde. » Il a ajouté qu'il leur accordait une permission de dix jours, mais leur a rappelé que l'on attendait d'eux un comportement particulier, et pas seulement quand ils étaient en permission ; qu'ils étaient censés régler leur conduite dans la vie sur un certain credo. Ils devaient avoir une démarche fière, une allure militaire et une tenue soignée. « Souvenez-vous de notre cri de guerre, de notre devise, "Currahee" et de sa signification : "Nous combattons seuls." *Seuls, mais ensemble.* »

Avant de faire rompre les rangs, il a vivement conseillé aux permissionnaires « de ne pas finir en prison ». Ils ont ciré leurs brodequins, glissé le bas de leurs pantalons dans les guêtres de leurs brodequins avant de le faire « blouser », puis, arborant leurs ailes, ils ont quitté le camp. À leur arrivée chez eux, ils ont été un sujet d'émerveillement pour leurs parents et leurs amis, à cause de leur condition physique, bien sûr, mais plus encore de l'assurance qu'ils avaient acquise au cours des six derniers mois. Ils avaient suivi un entraînement intensif, qui avait éliminé trois de leurs camarades sur cinq, survécu au courroux et au harcèlement du capitaine Sobel, sauté d'un avion en plein vol. Ils faisaient désormais partie d'une élite.

Ils n'étaient pas autorisés pour autant à ignorer les règles et le règlement de l'armée. Le colonel Sink les avait avertis d'être de retour à Fort Benning en temps et heure, mais étant donné l'insuffisance des moyens de transport américains en janvier 1943, un nombre inquiétant d'hommes du 506e sont rentrés de permission en retard.

Le colonel Sink a passé le régiment en revue. Les hommes étaient en grande tenue. On les a conduits par une allée sablonneuse jusqu'à un espace dégagé, situé derrière les baraquements de la cantine. Sink a commandé : « Garde à vous ! » puis « Repos ! » et tous ont écouté en silence un lieutenant lire une liste de noms, un par compagnie,

choisis parmi ceux des permissionnaires revenus au camp avec le plus de retard.

« Soldat de deuxième classe John Doe, compagnie E », a appelé le lieutenant. Un tambour, qui se tenait à côté du lieutenant, a battu son instrument, produisant un roulement étouffé et lugubre. Deux sergents, armés de mitraillettes, se sont approchés du soldat John Doe, l'ont fait sortir des rangs, l'ont encadré et escorté jusqu'au lieutenant. Celui-ci lui a lu les ordres du colonel Sink : le soldat Doe était renvoyé des troupes aéroportées et remis à la disposition de l'infanterie.

Le lieutenant s'est avancé, a arraché successivement l'insigne du 506e, en tissu, cousu sur l'épaule gauche de Doe, les ailes en métal argenté épinglées sur sa poche de poitrine, l'insigne en tissu, en forme de parachute, cousu à son béret, et les a jetés par terre. Tout cela était tellement humiliant que tous, hommes de troupe, sous-officiers et officiers ont juré entre leurs dents. Webster écrira à sa mère : « Une chose nous a profondément révoltés : un lieutenant indigne de son rang a fait preuve d'un manque total de décence et de bon goût. Il se tenait derrière le tambour et a pris en photo tous les gars qui sont sortis des rangs. C'est déjà suffisamment dur d'être humilié devant ses camarades, mais être photographié au moment où l'on est déshonoré… Ce lieutenant aurait mérité d'être passé par les armes. »

Le soldat Doe n'était pas au bout de ses peines. Une jeep est arrivée et on en a déchargé ses affaires personnelles. Il a dû quitter ses brodequins de parachutiste et mettre des chaussures basses, ce qui l'obligeait à porter ses pantalons flottants à la façon d'un simple biffin (un « jambes droites », comme disent les parachutistes). Il a ramassé ses sacs et, suivi par les deux sergents armés de mitraillettes, il s'est éloigné tristement, image d'une terrible solitude, tandis que le tambour produisait toujours le même roulement lugubre. Semblable cérémonie s'est déroulée à neuf reprises.

Par la suite, les hommes du 506e ont évité de rentrer de permission en retard.

Fin janvier 1943, tout le régiment a franchi la Chattahoochee River pour gagner la partie de Fort Benning qui se trouve en Alabama. Cela ressemblait fort à une sortie de prison. La caserne était confortable, la nourriture bonne. Il y avait un superbe foyer et une salle de

cinéma. L'entraînement était consacré aux tâches qui attendaient chaque section, et plus particulièrement au combat en zone urbaine, à la reprise d'une agglomération rue par rue et maison par maison. Utiliser des explosifs, tirer à blanc sur les camarades, lancer des grenades fumigènes était amusant. C'est durant cette période que les hommes du 506e ont effectué leur sixième saut, le premier avec leurs fusils.

Le journal de Carson est révélateur de l'ambiance de ces jours d'hiver : « 8 février. Hier soir, comme on était de très mauvais poil, on a déclenché une bataille de polochons qui a mis la caserne sens dessus dessous. Au bout de trois heures de combat, on a trouvé qu'on était fatigués et on est allés se coucher… 11 février. [Le caporal Joe] Toye, [le sergent George] Luz et moi à Columbus. On est allés voir les filles et on a fait la fête. On s'est beaucoup amusés. Au cours de la soirée, j'ai fait la connaissance de Betty, la reine de Columbus. On est finalement rentrés à Fort Benning à 4 h 45 du matin… 12 février. Retour au Chickasaw Gardens de Columbus. Une autre bonne soirée. On s'entend rudement bien Betty et moi. On s'est tellement bien amusés qu'on est rentrés à 4 h 45. Réveil à 5 h 30. Je n'avais qu'un œil d'ouvert. »

Au mois de mars, le même commandement a retenti de nouveau : « Faites vos paquetages, on déménage ! » Camp Mackall (Caroline du Nord) était le siège du commandement des troupes aéroportées. C'était une merveille de réalisation de temps de guerre. Le 7 novembre 1942, il n'y avait là que 25 000 hectares de nature sauvage ; quatre mois plus tard on y trouvait une centaine de kilomètres de routes goudronnées, un terrain d'aviation disposant de trois pistes de 1 700 m autorisant l'atterrissage tout temps, 1 750 constructions dont un hôpital de 1 200 lits, cinq cinémas et six grands cafés en plein air. Les casernes étaient chauffées, les lits équipés de matelas. Le camp avait été baptisé ainsi en l'honneur du soldat John T. Mackall de la 82e division aéroportée, le premier parachutiste américain tué au combat lors de la Seconde Guerre mondiale. Le 8 novembre 1942, le jour même où commençaient les travaux, il était mort au cours du débarquement en Afrique du Nord.

L'entraînement est devenu plus intensif et plus sophistiqué. Les hommes sautaient désormais non seulement avec leurs fusils mais avec d'autres armes légères. Le bazooka devait être pris en charge

par un seul homme, les mitrailleuses aussi (le trépied pouvait néanmoins être séparé et emporté par un autre). Deux hommes se partageaient le mortier de 60 mm et son socle. Les parachutistes devaient également prendre avec eux vivres, munitions, cartes, grenades à main, explosifs, etc. Certains sautaient avec une charge de près de 50 kg.

Trois jours d'exercice dans les bois suivaient chaque saut, l'accent étant mis sur de rapides mouvements de troupes et des opérations de grande envergure, conduites derrière les lignes ennemies. À la tombée de la nuit, on indiquait aux chefs de sections leur position sur la carte et ils devaient se retrouver à un endroit précis au lever du jour.

Le capitaine Sobel avait choisi le soldat Robert « Popeye » Wynn comme agent de liaison afin de garder le contact avec les différentes sections placées sous ses ordres. Wynn s'est arrangé pour se « perdre », et en a profité pour rattraper son retard de sommeil. Le lendemain matin, Sobel a demandé à Wynn pourquoi il s'était perdu.

— Parce que je ne vois pas dans le noir, a expliqué Wynn.

— Vous avez intérêt à apprendre à voir la nuit, lui a conseillé Sobel.

Il l'a renvoyé à sa section, lui préférant Ed Tipper. « Avec mon aide, m'a raconté Tipper, Sobel a réussi à égarer ses cartes, sa boussole et d'autres choses encore au moment où il en avait le plus besoin. Comme nous étions plusieurs à "l'aider" de la même façon, il avait encore moins le sens de l'orientation que d'habitude et se perdait de plus en plus souvent. Nous espérions tous qu'il se montrerait tellement incapable qu'il finirait par être remplacé, et que nous n'aurions pas à aller au combat sous ses ordres. »

Sobel répétait à ses hommes : « Votre fusil est votre bras droit. Vous ne devez jamais vous en séparer. » À l'occasion d'un exercice de nuit, il a décidé de donner une leçon à ses hommes. Se déplaçant furtivement, l'adjudant-chef Evans et lui se sont glissés subrepticement jusqu'à la position tenue par la compagnie E pour subtiliser les fusils des soldats endormis. Leur mission a été un véritable succès. Au lever du jour, ils avaient récolté une cinquantaine de fusils. À grand bruit, l'adjudant-chef Evans a rassemblé la compagnie E, et le capitaine Sobel a commencé à expliquer à ses hommes qu'ils étaient de bien mauvais soldats.

Tandis qu'il s'époumonait, l'officier commandant la compagnie F est arrivé à la tête d'une cinquantaine de ses hommes. Très embarrassé, Sobel a dû se rendre à l'évidence : Evans et lui s'étaient égarés une fois de plus et, se trompant de bivouac, avaient volé des fusils appartenant à des hommes de la compagnie F.

Deux semaines plus tard, Sobel s'est blessé à un pied à l'occasion d'un saut. Evans et lui sont donc revenus à la caserne tandis que la compagnie E restait sur le terrain. Le capitaine et l'adjudant-chef en ont profité pour inspecter secrètement les chambrées. Ils ont fouillé les casiers, les vêtements et les affaires personnelles des hommes de la compagnie E. Ils leur ont fait les poches, ont fracturé des coffrets, lu les lettres de leurs petites amies et de leurs parents, et confisqué tout ce qu'ils considéraient comme des objets prohibés. « Je ne sais vraiment pas ce qu'ils pouvaient bien chercher, se demande encore Carson. À cette époque-là, il n'était pas encore question de drogue. »

Sobel a fait afficher une liste recensant les objets prohibés qu'il avait saisis, le nom des coupables et les punitions qui leur étaient infligées. En revenant de l'exercice, épuisés et sales, les hommes ont trouvé leurs affaires personnelles en désordre. Sous-vêtements, chaussettes, tubes de dentifrice, brosses à dents étaient entassés sur les lits superposés, et beaucoup de choses manquaient.

Rares étaient ceux qui n'avaient rien eu de confisqué. Dans la plupart des cas, il s'agissait de munitions non autorisées, de vêtements non réglementaires, de revues pornographiques. Des boîtes de jus de fruit et de pêches au sirop, dérobées à la cantine, avaient disparu, ainsi que des chemises de prix qui ne furent jamais retrouvées. Un des hommes collectionnait les préservatifs. En posséder quelques-uns était semble-t-il acceptable, mais en avoir deux cents constituait une infraction. Sobel les avait donc confisqués.

« En ce qui me concerne, m'a confié Tipper, cet épisode a marqué un tournant. Avant ce raid, je n'aimais pas Sobel, mais pas au point de le haïr. Après ça, il est devenu mon ennemi personnel, et j'ai décidé que je ne lui devais plus rien, ni obéissance ni loyauté ; absolument plus rien. On était tous furieux. »

Il y a même eu des conciliabules pour savoir qui serait chargé de descendre Sobel dès que la compagnie irait au combat, mais Tipper était d'avis qu'il s'agissait de paroles en l'air. « Par contre, je connaissais quelques gars qui parlaient peu mais qui étaient parfaitement capables de tuer Sobel si l'occasion se présentait. »

À la veille de l'exercice suivant, la compagnie E a été avertie que certains de ses membres seraient désignés pour jouer le rôle des blessés afin que toubibs et infirmiers puissent s'entraîner à soigner et panser des blessures, mettre des attelles, des éclisses et des plâtres, procéder à des évacuations sanitaires, etc. Au cours de l'exercice, le capitaine Sobel a appris qu'il serait au nombre des prétendus blessés. Des toubibs l'ont anesthésié pour de bon, ont baissé son pantalon et ont pratiqué une incision simulant une appendicectomie. Puis ils l'ont recousu et pansé avant de disparaître.

À son réveil, Sobel était, bien évidemment, furieux. Il a insisté pour qu'une enquête soit ouverte, mais celle-ci n'a rien donné car aucun membre de la compagnie E ne s'est révélé capable d'identifier les coupables.

L'excellence de la compagnie E s'est trouvée démontrée lorsque le secrétariat d'État à l'armée de terre a demandé que le 2e bataillon du commandant Strayer – rendu célèbre par sa « marche sur Atlanta » – passe des tests d'aptitude physique. Le bataillon a obtenu 97 % de réussite. Comme c'était le meilleur score jamais réalisé par un bataillon de l'armée de terre américaine, un certain colonel Jablonski, en poste à Washington, a pensé que Strayer avait truqué le résultat. « Ils nous ont fait repasser les tests une seconde fois, se rappelait Winters ; officiers, sous-officiers, hommes de troupe, non-combattants, cuisiniers, tout le monde… et nous avons totalisé 98 % de réussite. »

À la compagnie E, les promotions étaient rapides. Les trois sergents-chefs, James Diel, Salty Harris et Mike Ranney, étaient sortis du rang. De même que les sergents Leo Boyle, Bill Guarnere, Carwood Lipton, John Martin, Elmer Murray, Bob Rader, Bob Smith, Buck Taylor et Murray Roberts. Carson a été promu caporal. Le lieutenant Matheson a été affecté à l'état-major du régiment tandis que les lieutenants Nixon, Hester et George Lavenson rejoignaient l'état-major du bataillon. Jusqu'à la fin de la guerre, chaque fois qu'il y a eu une vacance à l'état-major du 2e bataillon, ce poste a été occupé par un officier de la compagnie E. « Voilà pourquoi les relations entre la compagnie E et les états-majors du bataillon et du régiment ont toujours été excellentes, m'a expliqué

Winters. C'est aussi la raison pour laquelle la compagnie E a été systématiquement choisie pour des missions capitales. »

Début mai 1943, un nouveau sous-lieutenant a rejoint la 1re section, celle de Winters. Il s'agissait d'un officier « malgré lui » nommé Harry Welsh. En avril 1942, il s'était engagé dans les parachutistes et avait été affecté au 504e régiment d'infanterie parachutiste, appartenant à la 82e division aéroportée. Après être passé par l'école des troupes aéroportées, il avait été promu sergent à trois reprises, et rétrogradé les trois fois parce qu'il ne cessait de chercher la bagarre. C'était un petit Irlandais très costaud, doué d'une incontestable aptitude au commandement. Son commandant de compagnie, qui l'avait remarqué, le recommanda pour suivre la formation dispensée par une OCS.

À sa sortie, Welsh a donc été affecté à la compagnie E du 2e bataillon du 506e RIP. Il aurait préféré revenir au 504e, mais la règle voulait que les officiers frais émoulus des OCS ne retournent pas dans leur unité d'origine, de crainte qu'ils ne se montrent trop familiers avec leurs anciens camarades. Sobel a désigné Welsh comme nouvel adjoint de Winters, et les deux hommes sont vite devenus inséparables. Leur relation était fondée sur un respect mutuel et une conception identique du commandement : « Les officiers doivent passer devant », selon la formule de Welsh.

Fin mai, les hommes du 506e ont refait leur paquetage et gagné Sturgis, au Kentucky, au bout d'un interminable voyage en train. Au dépôt ferroviaire, des jeunes filles de la Croix-Rouge leur ont offert du café et des beignets, des friandises qui allaient leur être interdites pendant un mois. Ils ont marché à travers la campagne avant de planter leurs *Pup Tents*[15], de creuser des latrines de fortune et de manger la nourriture que l'armée de terre destinait à ses troupes en campagne : de la viande de bœuf séchée, réduite en purée et tartinée sur des toasts ; une préparation surnommée *SOS*, c'est-à-dire *Shit on a Shingle*[16].

Ce n'était pas encore la guerre, mais c'était ce que l'armée de terre américaine pouvait concocter de plus approchant. Les manœuvres qui se sont déroulées au Kentucky, au Tennessee et en Indiana du 5 au 15 juillet 1943, ont regroupé des parachutistes et des troupes transportées par planeur à l'occasion de l'exercice aéroporté le plus important jamais organisé jusque-là.

Le 10 juin, le 506e RIP a officiellement rejoint la 101e division aéroportée, faisant de cette date un jour mémorable dans l'histoire de la division et remontant sérieusement le moral de ses troupes, du moins si l'on en croit les hommes de la compagnie E.

Les manœuvres opposant « l'armée rouge » à « l'armée bleue » se sont déroulées sur une vaste zone de collines et de montagnes boisées et désertes. La compagnie E a effectué trois sauts. Christenson a conservé un souvenir très précis de l'un d'eux. Il faisait très chaud ce jour-là. À l'intérieur du C-47 la température était étouffante, et les courants d'air surchauffé montant des collines ballottaient l'avion. Le caporal Denver « Bull » Randleman, qui était le dernier du *stick* et donc le plus éloigné de la porte ouverte, s'est mis à vomir dans son casque. Celui qui se trouvait juste devant lui s'est retourné pour jeter un coup d'œil et a lui aussi rendu son déjeuner. La contagion a gagné de proche en proche et tous n'ont pas réussi à se soulager dans leur casque. Le sol était couvert de vomi. L'avion empestait. Christenson, qui était en tête du *stick*, avait bien du mal à se retenir. « Mon estomac se soulevait… Je me demandais pourquoi cette lumière verte ne s'allumait pas. Enfin, la voilà ! Des cris ont retenti derrière moi : "*Go ! Go !* Nom de Dieu ! *Go !*" J'ai sauté dans l'air pur et frais, et j'ai eu l'impression que quelqu'un me donnait un coup de baguette magique sur la tête en disant : "Christenson, tout va parfaitement bien." Et c'était vrai. »

Les manœuvres imposaient à la compagnie des marches de nuit prolongées, des passages de torrents à gué, des escalades au cours desquelles les hommes montaient de trois pas puis redescendaient de deux, trébuchaient sur des pierres, des souches, des racines, et devaient se frayer un chemin à travers des sous-bois broussailleux, mais avaient parfois la chance de se voir offrir du poulet frit par les habitants des collines du Tennessee. Hommes de troupe, sous-officiers et officiers étaient fatigués et sales ; ils avaient mal partout.

Fin juillet, les manœuvres terminées, le 2e bataillon du 506e a reçu les félicitations du général William C. Lee qui commandait la 101e division aéroportée, pour sa « magnifique agressivité au combat », son « sens tactique » et le « haut niveau d'entraînement de ses hommes ». Le général Lee était persuadé que « les futurs tests démontreraient l'excellence de sa préparation et de son commandement ».

La compagnie E a gagné Camp Breckinridge (Kentucky), où il y avait des casernes, des douches chaudes et autres luxes ; mais le camp étant surpeuplé, il a fallu de nouveau coucher sous la tente avec le sol pour matelas. Heureusement, le séjour a été de courte durée car la plupart des hommes ont obtenu une permission de dix jours et, peu après leur retour, toute la division a pris le train pour Fort Bragg (Caroline du Nord).

Il a tout de suite paru évident que Fort Bragg n'était qu'une étape avant un embarquement pour l'outre-mer. La nourriture était meilleure, il y avait des casernes avec des lits, des douches chaudes et un certain confort. Mais le grand changement a été un renouvellement complet de l'équipement. Les hommes ont reçu de nouvelles tenues, de nouvelles armes et un nouveau paquetage. Ils passaient leurs journées au champ de tir, à essayer et à régler leurs nouveaux fusils et leurs nouvelles mitrailleuses.

Où allait-on les envoyer, vers l'est ou vers l'ouest, en Angleterre, en Méditerranée ou dans le Pacifique ? Personne n'en savait rien, des rumeurs couraient de section en section, les paris allaient bon train.

Durant les week-ends, les hommes se rendaient à Fayetteville pour « réamorcer la pompe » en fréquentant l'un des bars de la ville, le Town Pump. Les bagarres étaient fréquentes, déclenchées la plupart du temps par des parachutistes qui s'en prenaient aux simples biffins stationnés à Fort Bragg, ou asticotaient les membres des unités appartenant à la 101e division mais destinées à être transportées par planeur et non à être parachutées.

Bien que faisant partie des troupes aéroportées, ces derniers n'étaient pas des volontaires. Ils étaient traités par l'armée de terre comme des soldats de seconde zone, ne touchaient pas la prime mensuelle de 50 dollars, ne portaient ni insigne spécial ni brodequins de parachutiste, et ne pouvaient donc pas faire blouser le bas de leurs pantalons. Certains d'entre eux avaient fabriqué des affiches où l'on pouvait lire, en surimpression sur des photos de planeurs écrasés au sol et calcinés : « Engagez-vous dans les troupes transportées par planeur ! Pas de prime de vol. Pas de prime de saut. Mais pas le temps de s'ennuyer ! »

Quelques membres de la compagnie E se sont rendus au terrain d'aviation de Fort Bragg pour faire un tour en planeur. L'atterrissage à bord d'une de ces caisses en contreplaqué les a convaincus qu'il

valait mieux se servir d'un parachute. Le général Lee a voulu lui aussi tenter l'expérience et s'en est tiré avec plusieurs côtes fracturées.

— La prochaine fois, a-t-il maugréé, je sauterai en parachute.

— On vous l'avait bien dit ! lui ont répondu en chœur les membres des troupes transportées par planeur.

En juillet 1944, ils finiront par obtenir la prime de risque mensuelle de 50 dollars, et un insigne spécial.

À la mi-août 43, le général Lee a passé la division en revue, une fanfare a attaqué *Over There*[17] et les jeunes filles de la Croix-Rouge se sont mises à pleurer tandis que les hommes montaient dans les 20 trains qui les attendaient pour les conduire à la guerre. Spéculations et paris étaient de nouveau à l'ordre du jour : dans quelle direction allaient partir les trains ? Vers le nord, New York, l'Angleterre ou la Méditerranée ? Ou vers l'ouest, la Californie et le Pacifique ?

Les trains sont finalement remontés vers le nord jusqu'à Camp Shanks, à 50 km de New York, sur les bords de l'Hudson. Il y a eu des promesses de permissions à New York ; des promesses jamais tenues. Au lieu de ça, les inspections se sont succédé, puis les vaccinations.

« On nous a fait piqûre sur piqûre, racontera Christenson, jusqu'à ce que nos bras pendent lamentablement le long de notre corps comme des cordages mollis. »

Officiers et sous-officiers ont eu le temps d'apprendre par cœur le manuel intitulé *Préparatifs en vue d'un départ outre-mer*.

Sobel a rédigé un modèle de lettre destinée aux mères de ses subordonnés :

« Chère Madame,

« Bientôt votre fils [suivait un espace blanc où devaient figurer le grade, le prénom et le nom de l'intéressé] descendra du ciel pour combattre et vaincre l'ennemi. Il disposera des meilleures armes et des meilleurs équipements possibles, et il a suivi pendant des mois un entraînement dur et intensif qui l'a préparé à triompher sur le champ de bataille.

« Vos fréquentes lettres d'amour et d'encouragement lui donneront du cœur au combat. Ainsi, il ne pourra pas échouer, mais seulement gagner la gloire, vous rendre fier de lui, et s'attirer

l'éternelle gratitude de son pays pour les services rendus dans ces moments difficiles. »

Puis il a signé chaque lettre de la formule : « Capitaine Herbert M. Sobel, commandant de compagnie. »

La veille du départ, les hommes se sont procuré un peu de whisky. Comme ils ne buvaient que de la bière, ils l'ont très mal supporté. Christenson était tellement saoul qu'il s'est « pris de passion pour les toilettes ». Le caporal Randleman l'a trouvé là et a eu la gentillesse de le porter jusqu'à son lit. Le lendemain matin, l'air retentissait des gémissements et des grognements des victimes de la gueule de bois. La compagnie E est descendue vers les docks. De là, un bac l'a transportée jusqu'à un môle du port de New York où du café et des beignets servis par des jeunes filles de la Croix-Rouge ont aidé les mourants à revivre.

Lorsque les hommes ont appris qu'ils ne défileraient pas à travers New York avant de partir pour la guerre, contrairement à ce qu'ils avaient espéré, et qu'ils n'étaient pas autorisés à porter leurs brodequins, ils ont salué ces mauvaises nouvelles d'une bordée de jurons. On craignait que des espions à la solde de l'ennemi ne les voient et n'apprennent ainsi qu'une division aéroportée était en partance pour l'Europe. On leur a même demandé de retirer l'« aigle hurleur », l'insigne de la 101e cousu sur leur épaule gauche.

Winters ne se souviendra que d'un seul cas de dérobade au dernier moment. « Un officier médecin a été assez malin pour savoir quoi prendre afin de pouvoir se faire porter malade et manquer le départ. » Tous les autres se sont rangés en file indienne pour escalader la passerelle avec armes et bagages. En mettant le pied sur le *Samaria*, un paquebot reconverti en transport de troupes, chacun devait donner son nom à un contrôleur qui le portait présent. Il a fallu presque une journée entière pour faire embarquer 5 000 hommes sur un bateau construit pour accueillir 1 000 passagers. Finalement, des remorqueurs ont aidé le *Samaria* à quitter son poste d'amarrage et à prendre la direction de la haute mer. Les membres de la compagnie E se sont appuyés au bastingage pour voir la statue de la Liberté s'éloigner par l'arrière. Pour la quasi-totalité d'entre eux, c'était le premier voyage à l'étranger. Tous ressentaient déjà les premières atteintes du mal du pays, et

réalisaient « à quel point l'année écoulée avait été merveilleuse », selon la phrase inscrite sur *Currahee*, l'album-souvenir du régiment.

3
« Corvée de latrines »

Aldbourne
Septembre 1943-mars 1944

La surpopulation rendait les conditions de vie à bord du *Samaria* véritablement épouvantables. L'eau potable était strictement rationnée. Les douches débitaient de l'eau salée froide. Les hommes devaient porter leur gilet de sauvetage en permanence, ainsi que leur cartouchière et leur bidon, ce qui fait qu'ils ne cessaient de se cogner les uns aux autres. Ils dormaient tout habillés et, ne disposant que d'une couchette pour deux, il leur fallait passer une nuit sur deux sur le pont, dans une coursive ou bien là où ils pouvaient trouver un endroit pour s'asseoir ou s'allonger. La puanteur était tout simplement abominable.

On leur servait deux repas par jour. Christenson a fait le récit de son premier déjeuner : « La cambuse se trouvait à fond de cale, et j'ai pensé qu'on n'en finirait pas de descendre des échelles pour y parvenir. Les marches étaient glissantes de graisse, et quand on est enfin arrivés en bas, l'odeur était presque suffocante. Les cuistots portaient des vêtements blancs tout tachés, et l'accumulation des taches indiquait qu'ils ne se changeaient pas tous les jours. Ils nous ont servi des tomates et du poisson bouillis qu'ils puisaient dans de grandes marmites. »

Les hommes faisaient tout de même honneur à cette tambouille car ils étaient affamés. Aux yeux de Webster, la cambuse « avait des airs de maison de fous flottante ».

Au moins, les repas rompaient la routine quotidienne qui consistait à arpenter les ponts, à s'accouder au bastingage pour regarder les autres bateaux composant le convoi, ou à jouer à toutes sortes de jeux : poker, blackjack, dés. De grosses sommes d'argent changeaient de mains. Un soir, Carson a gagné 125 dollars qu'il a reperdus le lendemain. Certains auraient aimé lire, mais les livres étaient rares. Le capitaine Sobel a essayé d'organiser des séances de

gymnastique, mais la place manquait et il n'a réussi qu'à se ridiculiser.

Le 15 septembre 1943, le *Samaria* est entré dans le port de Liverpool, et le lendemain, un train a convoyé les membres de la 101e division vers le sud. Des camions les attendaient à la gare d'Ogbourne St. George pour les conduire à leur nouveau cantonnement, mais la nuit étant tombée, ils ont dû parcourir les deux ou trois derniers kilomètres à pied en s'éclairant avec des torches électriques. Confrontés au couvre-feu, les hommes ont compris qu'ils avaient atteint la zone des combats. Leur cantonnement se composait d'un ensemble de baraquements préfabriqués en tôle ondulée, chauffés par des poêles jumeaux et ventrus. À leur arrivée, on leur a remis des enveloppes de paillasse et de la paille pour les garnir, ainsi que de lourdes couvertures de laine qui provoquaient des démangeaisons, et ils sont allés se coucher.

Webster a décrit son réveil, le lendemain matin : « Je me suis cru transporté à Hollywood, sur un plateau de cinéma. Tout autour du cantonnement il y avait des maisons de campagne au toit de chaume et aux murs couverts de rosiers grimpants. De grands chevaux secouaient leurs longues crinières en martelant de leurs sabots les pavés des petites routes étroites et sinueuses. La place du village et la pelouse communale servaient d'écrin à une église romane du XIe siècle patinée par le temps et dont l'horloge carillonnait les heures à la façon de Big Ben. Cinq vieux pubs dont les enseignes se balançaient dans la brise nous ont souhaité la bienvenue au pays de la bière légère, brune et amère. » Ils se trouvaient à Aldbourne (Wiltshire) entre Swindon et Hungerford, à 130 km à l'ouest de Londres. La compagnie E allait rester là pendant neuf mois ; de loin son plus long séjour au même endroit.

Aldbourne était extrêmement différent de Camp Toccoa, Fort Benning ou Fort Bragg. Jusque-là, les hommes de la compagnie E avaient toujours été cantonnés dans des camps militaires isolés et refermés sur eux-mêmes. À présent, ils se trouvaient au beau milieu d'un petit village anglais dont les habitants étaient conservateurs, tenaient à leurs habitudes, et appréhendaient la venue de tous ces jeunes Yankees. Les risques de friction étaient importants, mais l'armée américaine avait mis en place un programme d'information qui s'est révélé efficace. Dès le premier matin et pendant presque toute la première semaine, les hommes ont été informés avec

précision des coutumes, du mode de vie et des habitudes anglais. Comme ils étaient parfaitement disciplinés, ils ont très vite compris qu'il leur faudrait réserver leur tempérament chahuteur pour Swindon, Birmingham ou Londres. À Aldbourne, ils devaient se contenter de boire leur bière tranquillement, à la manière britannique.

Ils ont également appris à manger, comme les Anglais, du lait en poudre, des œufs en poudre, des abricots secs, des pommes de terre en flocons, de la viande de cheval, des choux, des choux de Bruxelles et des rutabagas. Les produits vendus au foyer étaient rationnés : chaque homme avait droit à sept paquets de cigarettes, trois barres chocolatées, un paquet de chewing-gum, un savon, une boîte d'allumettes et un paquet de lames de rasoir par semaine.

Sobel n'avait pas changé. À la fin de la première semaine, les hommes ayant obtenu la permission d'aller danser à Swindon le samedi soir, il a publié un additif au règlement : interdiction de quitter sa vareuse pour danser. Comme il transpirait en dansant avec sa chemise en laine et sa vareuse également en laine, le soldat Tom Burgess, un garçon de ferme originaire du centre de l'Illinois, a ôté sa vareuse.

Le lundi matin, Sobel l'a convoqué dans son bureau.

— Burgess, vous étiez au bal en ville samedi soir, et l'on m'a dit que vous avez ôté votre vareuse.

— C'est exact, monsieur, mais j'ai vérifié dans le règlement militaire, il y est écrit en toutes lettres que l'on est autorisé à quitter sa vareuse si l'on porte une chemise en laine et que l'on s'agite ou que l'on danse.

Sobel a toisé son subordonné.

— Je vais vous dire ce que vous allez faire, Burgess. Vous garderez votre vareuse pour faire toutes vos corvées de la semaine, et vous dormirez avec toutes les nuits.

Burgess n'a pas quitté sa vareuse de la journée pendant les cinq jours qui ont suivi, mais les nuits, persuadé que Sobel ne viendrait pas vérifier, il l'a mise sur un cintre accroché au bord de son lit. Le samedi suivant, il a sollicité une permission pour aller danser. Sobel a jeté un coup d'œil à sa tenue avant de répondre :

— Je n'ai pas l'impression que vous ayez dormi avec cette vareuse toutes les nuits. Permission refusée.

On ne les avait pas envoyés en Angleterre pour danser mais pour préparer l'invasion de l'Europe continentale, et l'entraînement était intensif. Malarkey se croyait revenu à Camp Toccoa. Ils s'entraînaient six jours par semaine, à raison de huit à dix heures par jour. Au programme, des marches de 25, 30, 35 et 40 km, des opérations de nuit, des exercices de combat de rues, une heure quotidienne de combat au corps à corps, des cours de formation consacrés à la lecture de cartes, au secourisme, à la guerre chimique, aux caractéristiques et à l'utilisation des armes allemandes. Ils ont effectué une marche de 40 km en 24 heures, avec leur paquetage de campagne, puis, quelques jours plus tard, une autre marche de 40 km, en 12 heures cette fois-ci, avec leur équipement de combat. Ils suivaient également des cours spécialisés sur les pièges, les engins piégés, le déminage, les communications, etc.

Une fois par semaine ou presque, ils participaient à un exercice de deux ou trois jours. Les thèmes de ces exercices étaient destinés non seulement à les familiariser avec les mécanismes du combat, mais aussi à leur fournir les connaissances de base que tout fantassin se doit de posséder : comment lire le terrain et l'utiliser à son avantage, comment le terrain doit dicter la tactique à employer, et, par-dessus tout, comment s'adapter au terrain et vivre sur le pays pendant plusieurs jours sans perdre de son efficacité. Leurs officiers ne cessaient d'insister sur l'importance de telles connaissances, répétant qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort, qu'il leur faudrait faire instinctivement le bon choix du premier coup, car la guerre ne leur accorderait jamais une seconde chance.

Ainsi, les hommes de la compagnie E ont appris à connaître la campagne anglaise. Ils ont attaqué des villes, des collines et des bois. Ils ont creusé d'innombrables trous individuels, ont appris à y séjourner, à y dormir, en dépit de la pluie, du froid, de la faim.

Début décembre 1943, de nouveau sur le terrain, la compagnie E s'est enterrée au sommet d'une haute colline dénudée et balayée par le vent. Les chefs de section ont demandé à leurs hommes de creuser des trous individuels particulièrement profonds, ce qui était difficile vu la nature rocheuse du terrain. Peu après, un groupe de chars d'assaut Sherman est passé à l'attaque. Webster a écrit par la suite dans son journal : « Ils ont gravi la colline en rugissant comme des monstres préhistoriques. Ils se sont arrêtés, puis se sont détournés pour passer par notre travers. Un pourtant a chargé dans notre

direction. Mon trou n'était pas assez profond pour qu'il puisse passer sur moi sans me faire de mal, aussi je me suis mis à hurler désespérément : "Enjambe-moi ! Enjambe-moi !" Ce qu'il a fait. » Carson, lui, a noté : « C'était la première fois que je voyais un char d'assaut passer sur le trou dans lequel je me trouvais. Terrifiant. »

Gordon se souviendra du grand nombre d'exercices de nuit : « On partait dans la campagne, on rampait sous les clôtures, on franchissait les haies par des trouées, on traversait des bois, on passait des ruisseaux à gué. » À la faveur de ces exercices, les membres de chaque section, de chaque groupe de combat, qui se connaissaient déjà parfaitement bien, sont devenus véritablement intimes. « Même en pleine nuit, il me suffisait d'apercevoir une silhouette pour savoir de qui il s'agissait, m'a expliqué Gordon. Rien qu'à la façon dont le gars portait son béret ou son casque, dont il tenait son fusil. » La plupart des connaissances acquises à l'entraînement ont été très utiles au combat, mais c'est cette intimité, cette confiance totale, cette camaraderie confortées à l'occasion de ces longues nuits humides et froides, passées à crapahuter dans la campagne anglaise, qui se sont révélées les plus utiles.

Ils sautaient régulièrement en parachute, avec leur équipement complet de combat, apprenant à se servir de leurs suspentes pour se diriger vers des terres labourées et dégagées, et éviter les bois, les haies, les routes, les lignes électriques, télégraphiques ou téléphoniques, les murs. L'air froid et humide pénétrait par la porte ouverte du C-47, et ils avaient les pieds gelés quand la lumière verte s'allumait ; aussi lorsqu'ils touchaient le sol, les pieds leur brûlaient sous le choc. L'objectif principal de ces sauts était d'apprendre aux hommes à gagner le plus rapidement possible leur zone de rassemblement après l'atterrissage. Ce qui n'a pas été chose facile pour la 2e section de la compagnie E lors du premier saut, ses membres ayant finalement touché terre à 40 km de la zone de largage prévue.

La tension montait. Des membres de la 82e division aéroportée, stationnée non loin de là, racontaient à leurs camarades de la 101e division comment les combats s'étaient déroulés en Afrique du Nord et en Italie. Les officiers étaient particulièrement sensibles à la pression provoquée par l'imminence des combats. Sobel plus que

tout autre. « Son comportement était révélateur, se rappelle Winters. Il devenait de plus en plus aigri et sadique. C'était intolérable. »

« Une loterie avait été organisée pour désigner celui qui se ferait Sobel », m'a confié le sergent Earl Hale. Le capitaine Sobel s'était procuré un blouson de l'Air force, en peau de mouton. Il en était très fier et le portait lors des exercices, ce qui le rendait aisément repérable. Tipper se souvenait des exercices au cours desquels lui et ses camarades tiraient à balles réelles sur des cibles automatiques : « À plusieurs reprises, des balles ont sifflé aux oreilles de Sobel. Tirées de derrière lui ou de sur les côtés, elles venaient s'écraser à proximité de sa tête. Il se baissait précipitamment, se déplaçait par bonds en criant, puis se relevait. Les hommes riaient et faisaient de grands gestes. Je ne peux pas croire que Sobel pensait que tout cela était accidentel, mais peut-être que si. En tout cas, il continuait à sauter et à courir dans tous les sens, comme si de rien n'était. »

Par ailleurs, les hommes de la compagnie E jouaient des tours à leur commandant de compagnie. Le soldat George Luz possédait un don d'imitateur. Une nuit où la compagnie E menait le bataillon lors d'une marche à travers la campagne, les clôtures en fil de fer barbelé ne cessaient de ralentir la progression. Sobel marchait en tête. Une voix venue de l'arrière a demandé :

— Capitaine Sobel, pourquoi s'arrête-t-on tout le temps ?

— Les fils de fer barbelés, monsieur, a répondu Sobel en pensant s'adresser au commandant Oliver Horton qui commandait en second le bataillon.

— Coupez ces clôtures ! a lancé Luz en imitant la voix de Horton.

— Oui, monsieur !

Le lendemain matin, plusieurs fermiers des environs sont venus se plaindre au colonel Strayer que l'on avait coupé leurs clôtures, permettant ainsi à leurs vaches de vagabonder dans la nature. Strayer a convoqué Sobel.

— Pourquoi avez-vous fait couper ces clôtures ?

— Parce qu'on m'en a donné l'ordre, monsieur !

— Qui donc ?

— Le commandant Horton.

— Impossible, il est en permission à Londres.

Sobel est devenu fou furieux, mais il a été incapable de découvrir qui s'était moqué de lui et n'a donc pas pu user de représailles.

Plus que son caractère de *chickenshit*, c'était son côté sautillant, ses idioties du genre « Hi-ho, Silver ! », sa façon d'aborder les questions tactiques avec la légèreté d'un éléphant dans un magasin de porcelaine, qui inquiétaient les officiers, les sous-officiers et les hommes placés sous ses ordres. Le mécontentement allait croissant. Le sergent Myron « Mike » Ranney, de la 1re section, âgé de vingt et un ans, originaire du Dakota du Nord, et le sergent « Salty » Harris, de la 3e section, étaient les plus acharnés à marmonner que la compagnie courrait à la catastrophe si Sobel la conduisait au combat, mais ils étaient parfaitement conscients de se trouver dans une situation délicate et extrêmement dangereuse. S'ils agissaient, ils s'exposaient à être accusés d'insubordination, de mutinerie en temps de guerre ; s'ils ne faisaient rien, la compagnie risquait d'être massacrée.

Ranney, Harris et les autres sous-officiers espéraient que les chefs de section aborderaient le problème en présence du colonel Sink, ou bien que Sink lui-même prendrait conscience de la situation et relèverait Sobel de son commandement. Mais il fallait être bien naïf pour penser que de jeunes officiers dont le rôle consistait à épauler leurs supérieurs iraient se plaindre de leur commandant de compagnie à leur chef de corps ! Et de quoi auraient-ils bien pu se plaindre ? La compagnie E était toujours la mieux notée du régiment dans tous les domaines. Et comment espérer que le colonel Sink pourrait faire autre chose que soutenir un commandant de compagnie en butte à la fronde d'un groupe de sous-officiers ? Après tout, ces derniers n'étaient pas là pour jouer à un jeu ou provoquer un débat, mais pour se préparer à affronter l'armée la plus redoutée au monde.

Les messes basses ont continué. Le capitaine Sobel et l'adjudant-chef Evans étaient de plus en plus isolés, mais tenaient toujours les commandes.

Les permissions de fin de semaine et l'excellence des chemins de fer britanniques permettaient aux hommes d'échapper momentanément à la tension des préparatifs. En cette fin d'automne et ce début d'hiver 1943, l'Angleterre était le pays des merveilles pour ces jeunes Américains. La plupart des jeunes Anglais de leur âge se trouvaient en Italie, outre-mer ou dans des camps d'entraînement éloignés de chez eux ; aussi voyait-on partout des jeunes filles

solitaires, sans attaches et qui s'ennuyaient. La bière était bon marché et coulait à flots. Les soldats américains étaient bien payés, beaucoup mieux en tout cas que leurs homologues britanniques, et les parachutistes bénéficiaient d'une prime mensuelle de 50 dollars. Loin d'Aldbourne, ils oubliaient toute retenue ; ils se préparaient à tuer ou à être tués, et n'avaient pour la plupart que vingt ou vingt et un ans.

Webster parle de cette situation dans son journal, à la date du 23 octobre : « Je n'aime pas l'armée, mais je dois reconnaître que la plupart des hommes qui se trouvent sous l'uniforme ont l'impression d'être en vacances. Des gars qui travaillaient assidûment dans le civil se considèrent comme dégagés de toute obligation dès qu'ils se retrouvent à l'armée. Ils sont par exemple unanimes à reconnaître qu'ils ne prenaient pas de cuites aussi grandioses quand ils étaient chez eux. »

L'exaltation qu'ils ressentaient, le kaléidoscope d'impressions et de sensations qui s'imposaient continuellement à eux, le besoin désespéré d'oublier les rigueurs de l'entraînement, la pensée des combats à venir et le caractère de *chickenshit* de Sobel, tout cela contribuait à rendre cette période inoubliable et poussait la plupart des hommes qui la vivaient à en profiter au maximum. « Londres était pour moi un tapis volant, a écrit Carson. Il suffisait d'emprunter n'importe quelle rue pour croiser tous les uniformes du monde libre. La jeunesse et l'ardeur de ceux qui les portaient éclataient dans tous les parcs et tous les pubs, à Piccadilly, Hyde Park, Leicester Square, Trafalgar Square, Victoria. On voyait partout des soldats canadiens, sud-africains, australiens, néo-zélandais, français libres, polonais, belges, hollandais et, bien sûr, anglais et américains. J'ai eu la chance de pouvoir profiter de cette époque, car, même à vingt ans, j'étais conscient d'être le témoin et de faire partie de quelque chose qui ne se reproduirait jamais plus. Durant la Seconde Guerre mondiale, Londres était un monde en soi. »

Certains observateurs britanniques plus âgés se plaignaient de ces excès de boisson, de prostitution et de bagarres : « Le problème avec vous autres Yankees, c'est que vous êtes surpayés et obsédés par le sexe… et que vous êtes chez nous. » À quoi les Yankees rétorquaient : « Le problème avec vous autres "angliches", c'est que vous êtes sous-payés, asexués et placés sous le commandement du général Eisenhower. »

En prévision des pertes que les combats ne manqueraient pas de provoquer, l'encadrement de la compagnie E a été étoffé afin de parvenir au chiffre de deux officiers par section. Parmi les nouveaux venus figurait le sous-lieutenant Lynn « Buck » Compton, né à Los Angeles le dernier jour de 1921. Membre de l'équipe de base-ball de l'UCLA, il avait été élu meilleur joueur de l'année à son poste. Également membre de l'équipe de football américain de l'UCLA, il avait participé, le 1er janvier 1943, à la finale du championnat universitaire. Après être passé par une OCS, puis avoir suivi la formation dispensée par l'école des troupes aéroportées de Fort Benning, il avait rejoint la compagnie E à Aldbourne en décembre. Des années plus tard, il écrira : « En tant que nouveau membre de la compagnie, je me souviens d'avoir envié ceux qui avaient connu Camp Toccoa, de m'être senti hors du coup. »

Compton comprit rapidement que le lieutenant Nixon, désormais affecté à l'état-major du bataillon, n'appréciait guère les sportifs. Nixon chargea Compton de la préparation physique du bataillon, ce qui signifiait concrètement que Compton était le seul officier à être tenu de prendre la tête du bataillon lors des courses de fond. Du fait de son expérience, de sa carrière sportive, ou de son amour pour le jeu, Compton se lia très vite d'amitié avec les sous-officiers et certains hommes de troupe ; trop même au goût des autres officiers. Surpris à jouer aux dés avec quelques-uns de ses subordonnés, il se fit rappeler à l'ordre par le commandant en second, le lieutenant Winters.

Une inspection de la compagnie E par le colonel Strayer étant prévue pour le 30 octobre à 11 heures, le capitaine Sobel donna l'ordre au lieutenant Winters d'inspecter les latrines à 10 heures. Vers 9 h 30, le colonel Strayer demanda au lieutenant Winters de censurer le courrier des hommes de troupe, un travail qui ne pouvait être effectué à l'état-major. Winters sauta donc sur sa bicyclette pour gagner la petite chambre qu'il louait dans une maison d'Aldbourne. De retour à 10 heures, il laissa son vélo devant les baraquements, y entra pour inspecter les latrines et eut la surprise d'y trouver le capitaine Sobel en train de se livrer à sa propre inspection.

Sobel passa devant lui, tête basse, sans paraître le voir. Derrière le commandant de compagnie venait le soldat Joachim Melo, visiblement mécontent, armé d'un balai-éponge, trempé comme une

soupe, sale et ayant bien besoin de se raser et de se coiffer. Sobel partit sans dire un mot, Winters inspecta les latrines et estima que Melo avait fait du bon travail.

À 10 h 45, Winters entra dans la salle de rapport pour se préparer à l'inspection de la compagnie. Sans l'ombre d'un sourire, l'adjudant-chef Evans lui remit un document dactylographié ainsi rédigé :

« Compagnie E, 506e RIP, 30 octobre 1943.
Objet : punition en vertu de l'article 104 du règlement.
Destinataire : lieutenant R.D. Winters.
Indiquez, ci-dessous, si vous choisissez d'être puni en vertu de l'article 104 du règlement, ou de passer en cour martiale pour ne pas avoir inspecté les latrines ce jour à 9 h 45 comme je vous en avais donné l'ordre.
« [Signé] capitaine Herbert M. Sobel, commandant de compagnie. »

Winters alla trouver Sobel, le salua et après lui avoir demandé la permission de parler, lui dit :
— Capitaine, les ordres étaient d'inspecter les latrines à 10 heures.
— J'ai changé l'heure.
— Je n'en ai pas été informé.
— J'ai téléphoné et envoyé un courrier.
Winters s'est mordu la langue pour ne pas répondre qu'il n'avait pas le téléphone et n'avait vu aucun courrier. L'heure de l'inspection étant arrivée, le colonel Strayer passa les troupes en revue et inspecta les baraquements. Tout était parfait, y compris les latrines. Pendant ce temps-là, Winters avait réfléchi à la meilleure façon de répondre à son supérieur direct. Au bas du document dactylographié que lui avait remis Evans, il écrivit :

« Objet : punition en vertu de l'article 104 du règlement ou jugement en cour martiale.
« Destinataire : capitaine H.M. Sobel.
« Je demande à passer en cour-martiale pour ne pas avoir inspecté les latrines ce jour à 9 h 45.
« [Signé] lieutenant R.D. Winters, commandant en second. »

Sobel répondit le lendemain :

« 1. Jusqu'au 15 décembre 1943, aucune permission de 48 heures ne vous sera accordée.

« 2. Selon le code de justice militaire, vous devez entamer la procédure en déposant votre demande de comparution devant la cour martiale ainsi que votre lettre d'appel exposant vos objections. »

Winters s'accorda trois jours de réflexion. À ce qu'il croyait comprendre, Sobel essayait de lui dire : « Écoutez, soyez raisonnable, acceptez la punition et oubliez la cour martiale. » Sobel n'ignorait pas que Winters se moquait d'être privé de permission étant donné qu'il passait ses week-ends à Aldbourne, à lire et à faire du sport. Seulement, Winters en avait assez. Il voulait précipiter les choses. Il n'avait pas voulu le conflit qui l'opposait à Sobel pour le leadership à la tête de la compagnie E, mais il fallait bien trouver une issue à ce conflit. La compagnie n'était plus assez grande pour eux deux.

Le 4 novembre, Winters fit appel de la punition dont on le menaçait en vertu de l'article 104 du règlement. Sobel répondit le lendemain :

« 1. La punition infligée pour la raison ci-dessus par le soussigné ne sera pas levée par lui.

« 2. Lorsqu'un officier d'un grade supérieur au mien vous a confié une autre tâche, vous auriez dû déléguer la tâche dont je vous avais chargé en désignant un autre officier pour inspecter les latrines à votre place, sans attendre qu'il soit trop tard pour prendre, le cas échéant, les mesures qui s'imposaient avant l'arrivée du chef de corps. »

En déposant sa demande de comparution devant la cour martiale, Winters avait posé à l'état-major du 2e bataillon un problème qui n'était pas aussi drôle qu'il y paraissait. Les officiers ont étudié soigneusement le code de justice militaire afin d'y trouver un moyen de se tirer d'embarras. Ils ont finalement réussi, permettant au colonel Strayer d'annuler la punition et de déclarer l'affaire close.

Sobel n'était pas à bout d'arguments. Le lendemain, 12 novembre 1943, Evans remit à Winters un nouvel ordre dactylographié :

« Objet : défaut d'instruction de la corvée de latrines.

« Destinataire : lieutenant R.D. Winters.

« 1. Veuillez préciser, ci-dessous, les raisons qui vous ont conduit à ne pas instruire le soldat J. Melo des devoirs qui étaient les siens en tant que chargé de la corvée de latrines.

« 2. Veuillez expliquer pourquoi il était de service le 30 octobre à 10 h 30 sans être rasé. »

Winters décida de renoncer à se battre. « Allez-y, fusillez-moi. » C'est dans cette disposition d'esprit qu'il répondit au bas du questionnaire :

« 1. Défaut d'instruction du soldat J. Melo chargé de la corvée de latrines : Pas d'excuse.

« 2. Pourquoi était-il de service à 10 h 30 sans être rasé ? Pas d'excuse. »

Le jour suivant, le colonel Strayer décida, pour le bien de la compagnie E (où il n'était plus question que de la confrontation tant attendue entre Sobel et Winters), de muter Winters et de le nommer officier d'ordinaire du bataillon.

Winters a pris cela comme une insulte. « On donne habituellement ce genre de boulot à un gars qui ne sait rien faire de bien. »

Winters parti, Sobel toujours aux commandes, et les combats approchant, les sous-officiers de la compagnie E étaient furieux. Les sergents Ranney et Harris organisèrent une réunion. À l'exception d'Evans et d'un ou deux autres, tous les sous-officiers de la compagnie E étaient présents. Ranney et Harris proposèrent de présenter un ultimatum au colonel Sink : si Sobel n'était pas remplacé, ils rendraient leurs galons. Ils insistèrent sur la nécessité de faire front commun, d'éviter qu'il ne soit possible d'identifier des meneurs.

Cette proposition radicale suscita bien des commentaires, souleva de nombreuses questions et provoqua une inquiétude certaine, mais en fin de compte, ils furent unanimes à juger qu'il était impensable d'aller au combat sous les ordres de Sobel et que la seule façon de faire connaître à Strayer et Sink la force de leur conviction était de rendre leurs galons. Chaque sous-officier rédigea donc une lettre de démission. Celle de Lipton était tournée ainsi : « Je déclare par la présente rendre mes galons. Je ne veux plus être sous-officier à la

compagnie E. » Ce soir-là, Lipton était de permanence. Il rassembla donc les lettres de démission et les déposa sur le bureau du capitaine Sobel.

Aussitôt après, les sous-officiers démissionnaires réfléchirent à ce qu'ils venaient de faire et décidèrent de consulter Winters. À son arrivée, Ranney lui expliqua ce qu'ils avaient décidé.

« Ne faites pas ça. N'y pensez même pas. Cela s'appelle une mutinerie. »

Les sous-officiers protestèrent. Tandis que la discussion battait son plein, Sobel fit son entrée. Il y eut un grand silence. Sans dire un mot, Sobel alla jusqu'à son bureau pour y prendre un livre. Comme il repartait, Ranney demanda d'une voix qui se voulait normale : « Alors, lieutenant Winters, que pourrions-nous faire pour améliorer notre programme de préparation physique ? » Sobel ne parut guère préoccupé ; pourtant Winters était persuadé qu'il savait ce qui se tramait. « Merde ! Cela n'avait rien de secret. » Ranney ayant invité Evans à la réunion, celui-ci avait certainement prévenu Sobel. En fait, tout le bataillon ne parlait plus que des combats livrés par Sobel, d'abord contre Winters, puis contre ses sous-officiers. Il aurait fallu que le colonel Sink soit sourd, idiot et aveugle pour ne pas être au courant. En tout cas, il pouvait être reconnaissant au lieutenant Winters d'avoir finalement convaincu les contestataires de renoncer à leur projet d'ultimatum. Quelques jours plus tard, Sink se rendit à la compagnie E et réunit tous les sous-officiers. « Il nous a passé un sacré savon, se souviendra Lipton. Il nous a accusés d'avoir déshonoré notre compagnie et a menacé de nous faire tous jeter en prison pour des années. Il nous a expliqué que comme nous étions en train de nous préparer au combat, notre comportement pouvait être assimilé à une mutinerie en présence de l'ennemi, et que nous pourrions être fusillés. »

Heureusement pour le colonel Sink, la 101e division venait juste d'installer une école de saut en parachute au village voisin de Chilton Foliat, afin de former des médecins, des infirmiers, des aumôniers, des spécialistes des transmissions, des observateurs d'artillerie, etc., qui s'étaient portés volontaires pour être parachutés le jour J. Et qui donc mieux que Sobel pouvait commander un camp d'entraînement ?

Sink a donc envoyé Sobel à Chilton Foliat et l'a remplacé par le lieutenant Thomas Meehan de la compagnie B, lui donnant pour

commandant en second le lieutenant Patrick Sweeney de la compagnie A. Après quoi, il a réaffecté Winters à la compagnie E en tant que chef de la 1re section. Le sergent Ranney est redevenu deuxième classe, quant au sergent Harris, il a été muté. La période Sobel était terminée.

Meehan était tout le contraire de son prédécesseur. Mince, plutôt grand, svelte, il était compétent et avait du bon sens. Sévère mais juste, il était parfaitement maître de lui. « Sous ses ordres, m'a dit Winters, nous sommes devenus une compagnie normale. »

L'entraînement s'est intensifié. Le 13 décembre, la compagnie E a effectué un saut de nuit. Son parachute ne s'étant pas ouvert, le soldat Rudolph Dittrich, de la 1re section, a été le premier mort de la compagnie. Sections et groupes de combat participaient à des exercices de trois jours au cours desquels divers hommes de troupes étaient amenés à prendre le commandement, lieutenants et sergents étant supposés hors de combat. À la date du 12 décembre, Carson a écrit dans son journal : « Vous me voyez dans la peau d'un chef de section ? Non, c'est impossible. » Et pourtant si. Ils se préparaient à toutes les éventualités, y compris en apprenant à vivre sur le pays, ce qui incluait la pêche à la grenade et la chasse avec une arme de guerre.

Noël a été un jour férié, et ils ont pu se gaver de dinde. La Saint-Sylvestre a été plus calme. « On s'est contentés de veiller pour attendre la nouvelle année, a écrit Carson dans son journal. Je me demande ce qu'elle nous réserve, et combien d'entre nous verront 1945. »

Le 18 janvier, le général Bernard Law Montgomery, qui commandait le 21e groupe d'armées auquel la 101e division était rattachée, est venu à Chilton Foliat et Aldbourne en inspection. Il a passé le 506e RIP en revue, puis il a commandé aux hommes de rompre les rangs et de se regrouper autour de sa jeep. Grimpant sur le capot, il leur a dit tout le bien qu'il pensait d'eux. « Après avoir vu le 506e, je plains les Allemands. »

Au fur et à mesure que les jours allongeaient et que les conditions météorologiques devenaient de plus en plus favorables à des opérations d'envergure, la tension montait. Fatalement, tous ces jeunes hommes pensaient à la mort. Peu en parlaient, mais Webster,

lui, a abordé le problème très directement : « Cesse de te faire du souci pour moi, écrivait-il à sa mère. Je me suis engagé dans les parachutistes pour me battre et j'ai bien l'intention de le faire. Au besoin, je suis prêt à mourir en combattant, mais ne te tracasse pas pour ça, aucune guerre ne peut être gagnée sans que de jeunes hommes meurent. Toutes ces choses qui nous sont précieuses ne pourront être sauvegardées que grâce au sacrifice de quelques-uns. »

À partir de février, les exercices ont impliqué des unités de plus en plus importantes. Les sept divisions – dont la 101e aéroportée – composant la future force d'invasion ont commencé à répéter le débarquement en Normandie.

Le 23 mars, les 2e et 3e bataillons du 506e RIP ont effectué un saut collectif à l'occasion de la visite d'inspection conduite par le Premier ministre britannique Winston Churchill, le général Dwight D. Eisenhower, commandant suprême des forces alliées, le général Omar Bradley, commandant la 1re armée, le général Maxwell Taylor, commandant la 101e division (le général Lee, victime d'une crise cardiaque en février, avait été rapatrié), et un grand nombre d'autres gros bonnets.

Le saut a été un formidable succès. Formant un V parfait, les C-47 sont arrivés en vrombissant. Churchill et les généraux assistaient à l'opération depuis une tribune construite pour l'occasion. Les parachutistes ont commencé à sauter, *stick* après *stick*, et rapidement plus d'un millier d'hommes et de parachutes déployés ont empli le ciel d'un déluge qui semblait ne jamais devoir prendre fin. Dès qu'ils avaient touché le sol, les parachutistes se débarrassaient rapidement de leur parachute, gagnaient l'aire de rassemblement en courant comme des fous, formaient les faisceaux puis les rangs. Les visiteurs ont été très étonnés par leur vitesse d'exécution. Sur l'album souvenir du régiment on peut lire : « Les gars de Currahee ont fait une grosse impression. »

Une fois le régiment rassemblé devant la tribune, le général Taylor a invité Churchill et Eisenhower à passer les hommes en revue, ce qu'ils ont fait, s'arrêtant de temps à autre pour poser une ou deux questions à l'un d'entre eux. Ainsi, Eisenhower s'est arrêté devant Malarkey : « Soldat, d'où êtes-vous originaire ? » (Dans les mois qui ont précédé le jour J, Eisenhower s'est adressé à des milliers

d'hommes à l'occasion de semblables inspections, et sa première question a toujours été la même.)

— Astoria, Oregon, a répondu Malarkey.

— Et que faisiez-vous avant la guerre ?

Malarkey a expliqué qu'il était étudiant à l'université d'Oregon. Ike lui a demandé s'il avait l'intention de reprendre ses études après la guerre, et qui avait remporté le traditionnel match de football américain opposant chaque automne l'université d'Oregon à l'université de l'État d'Oregon ; puis il s'est tourné vers Churchill pour l'inviter à poser une question à son tour.

« Eh bien, mon garçon, comment trouvez-vous l'Angleterre ? » Malarkey l'a assuré qu'il aimait beaucoup l'Angleterre, comme il avait toujours aimé la littérature et l'histoire anglaises. Churchill lui a promis de le renvoyer dans ses foyers le plus vite possible. « C'est resté pour moi un moment particulièrement mémorable », a déclaré Malarkey.

Après le saut collectif effectué en présence de Churchill et Ike, des exercices de plus grande ampleur ont eu pour but de perfectionner la coordination des troupes aéroportées (parachutistes et planeurs), de l'infanterie, de l'aviation et de la marine. Des manœuvres similaires se sont déroulées dans tout le sud-ouest de l'Angleterre, combinant parachutages massifs et opérations amphibies.

À l'occasion d'une de ces manœuvres, le sergent Guarnere donna l'ordre aux soldats Warren Muck et Malarkey de tirer au mortier en direction d'une cible blanche de 2 m sur 2, étalée sur une dune située à 500 ou 600 m en avant d'eux. Malarkey tira une première fois, trop long ; puis une deuxième fois, trop court. À ce moment-là, le général Taylor et quelques officiers de son état-major sont arrivés sur les lieux. L'un des officiers a demandé à Guarnere de faire une démonstration de tir au mortier pour le général. Guarnere a ordonné à Malarkey et Muck de tirer trois coups. Ces derniers ont introduit successivement et rapidement trois obus dans le tube. Boum ! Le premier tomba en plein sur la cible. Boum ! Boum ! Les deux autres tombèrent sur ce qui restait de la cible.

— Sergent, demanda le général Taylor, est-ce que votre groupe de combat est toujours aussi adroit ?

— Oui, monsieur, mes gars ne manquent jamais leur coup.

La 101e division a regagné en train ses casernements du Wiltshire et du Berkshire. Le général Taylor et son état-major étaient tout à fait

conscients qu'il restait encore beaucoup de choses à mettre au point. Les gars de Currahee avaient bien appris leur leçon en matière de tactique des petites unités, il fallait à présent faire en sorte qu'ils trouvent parfaitement leur place au sein d'un vaste ensemble.

4
« Hitler, prends garde ! On arrive ! »

Slapton Sands, Uppottery
1er avril-5 juin 1944

La 101e division aéroportée, la 82e division aéroportée et la 4e division d'infanterie constituaient le VIIe corps. Le VIIe et le Ve corps (1re et 29e divisions d'infanterie) formaient la 1re armée américaine placée sous le commandement du général Omar Bradley. Eisenhower avait confié à Bradley la mission d'établir deux têtes de pont de part et d'autre de la baie des Veys, à l'endroit où la côte normande tourne à angle droit – courant d'est en ouest dans le département du Calvados, elle se dirige droit au nord après être entrée dans le département de la Manche pour former le littoral oriental de la presqu'île du Cotentin. Le Ve corps devait débarquer à l'est de Grandcamp, sur les plages de Vierville, Saint-Laurent et Colleville, une zone dont le nom de code était Omaha Beach, tandis que le VIIe corps débarquerait à l'ouest de l'estuaire de la Douve sur une plage rebaptisée Utah Beach. La 1re armée américaine constituerait ainsi l'aile droite des forces d'invasion, le centre et l'aile gauche s'étendant jusqu'à l'estuaire de l'Orne, à 65 ou 70 km plus à l'est.

Eisenhower avait besoin d'ouvrir un front suffisamment large afin de pouvoir débarquer rapidement assez de divisions d'infanterie pour submerger les forces ennemies retranchées derrière le mur de l'Atlantique. (Une plaisanterie circulait parmi les troupes aéroportées : « Hitler a commis une erreur grossière quand il a construit son mur de l'Atlantique ; il a oublié d'y mettre un toit. ») D'une certaine façon, le débarquement paraissait devoir être plus facile à Utah Beach que sur les quatre autres plages. En arrière des trois plages où devaient débarquer Anglais, Canadiens et Français libres – Sword Beach (Colleville-Plage, Lion-sur-Mer et Saint-Aubin), Juno Beach (Bernières et Courseulles) et Gold Beach (Ver-sur-Mer et Asnelles) –, des villas, des boutiques, des hôtels, des

casinos dissimulaient autant de nids de mitrailleuses. À Omaha Beach, du haut du coteau escarpé fermant le fond de la plage, les Allemands, installés dans un réseau de tranchées digne de la Première Guerre mondiale, pourraient canarder les troupes sortant des engins de débarquement. À Utah Beach en revanche, il n'y avait ni constructions ni escarpements, seulement quelques défenses en béton armé abritant de l'artillerie et des nids de mitrailleuses, la plus importante étant située vers le milieu de la plage au lieu-dit La Madeleine (du nom d'un pèlerinage datant de l'époque des Vikings) ; et les dunes seraient plus faciles à escalader que le coteau d'Omaha Beach.

À Utah Beach, le problème c'était l'arrière-pays, les basses terres s'étendant derrière les dunes et sur lesquelles paissaient les vaches qui produisent le lait dont on fait du beurre et des fromages réputés. Seules quatre routes en terre, étroites et surélevées d'un mètre par rapport aux pâturages environnants, menaient vers l'intérieur. Le maréchal Erwin Rommel, commandant en chef des troupes allemandes, avait fait inonder les prés dans l'intention de contraindre toute force d'invasion, infanterie ou blindés, à emprunter les routes – les « chaussées », comme les appelaient les officiers de l'état-major chargés de la planification du débarquement. Rommel avait installé la plus grande partie de son artillerie en arrière de la zone inondée, dans des casemates et des blockhaus camouflés d'où elle pouvait balayer les quatre routes ; quant à son infanterie, il était prévu qu'elle se replierait sur des positions défensives situées à l'extrémité ouest des quatre routes, d'où elle pourrait repousser plus aisément tout envahisseur.

Eisenhower avait chargé la 101e division de s'emparer préventivement des débouchés des quatre routes et des positions de repli de l'infanterie allemande, puis de réduire l'artillerie au silence. La méthode choisie était un parachutage massif dans la nuit précédant le débarquement afin de profiter de l'effet de surprise pour désorganiser les troupes allemandes et faire un maximum de dégâts avant qu'elles ne puissent réagir.

Il s'agissait d'une opération complexe, délicate et risquée. Pour qu'elle ait la moindre chance de réussir, il était nécessaire de la répéter, mais pour que ces répétitions soient utiles et efficaces, il fallait trouver en Grande-Bretagne un environnement similaire à celui d'Utah Beach.

À Slapton Sands (Devon), sur la côte sud-ouest de l'Angleterre, toutes les conditions étaient réunies : la longue plage étroite et le cordon de dunes étaient séparés de l'arrière-pays par un lac peu profond et des marais attenants qu'on ne pouvait franchir que par deux ponts. C'est là que le VII^e corps répéta le rôle qu'il aurait à jouer le jour J.

Fin avril 1944, le VII^e corps participa à l'exercice baptisé *Tiger* (*Tigre*). Les hommes de la compagnie E furent transportés en camion jusqu'à la station balnéaire de Torquay où ils passèrent la nuit confortablement installés dans un hôtel du front de mer. Le lendemain, 26 avril, ils remontèrent dans les camions pour gagner une zone située en arrière de Slapton Sands et dont la population civile avait été évacuée. Ils dormirent à la belle étoile jusqu'à minuit, puis les camions les « larguèrent » sur ce qui était censé être leur zone d'atterrissage. Après s'être regroupés, ils marchèrent à travers la brume jusqu'à une hauteur distante de la mer d'un à deux km, au sommet de laquelle ils organisèrent une position défensive afin de garder le pont qui se trouvait en contrebas.

« À l'aube, a écrit Webster, nous avons aperçu une flotte d'engins amphibies qui se dirigeait lentement vers la plage. Je n'avais jamais vu autant de bateaux rassemblés ; rien n'est plus impressionnant qu'une flotte d'invasion. »

Webster n'avait pas assisté par contre au désastre de la veille au soir. À l'occasion d'un précédent entraînement, des torpilleurs allemands avaient réussi à se glisser parmi les transports de troupes et les engins de débarquement de gros tonnage à bord desquels se trouvaient les hommes de la 4^e division d'infanterie, parvenant à en couler deux et à en endommager plusieurs autres. Plus de 900 hommes avaient péri noyés, mais cet « incident » avait été tenu secret par les Alliés de peur qu'il ne porte atteinte au moral des troupes appelées à traverser la Manche pour débarquer en France. (Le secret a été gardé pendant plus de quarante ans, de toute évidence par honte.)

Webster regarda les hommes de la 4^e division d'infanterie remonter la plage, franchir les dunes et dépasser les positions tenues par la compagnie E. Il écrira par la suite qu'ils « transpiraient, juraient, haletaient ». Il notera également qu'on leur avait interdit à tous de parler, dans leurs lettres, de leur « excursion à Torquay ». Dans l'après-midi, les hommes de la compagnie E effectuèrent une

marche de 40 km puis bivouaquèrent pour la nuit dans un bois. Au matin du 28 avril, les camions sont venus les reprendre pour les ramener à Aldbourne.

Le week-end suivant, Malarkey, Chuck Grant, Skip Muck et Joe Toye obtinrent une permission et se rendirent à Londres en compagnie du meilleur ami de Muck : Fritz Niland, du 501e RIP, originaire de Tonawanda (État de New York). Dans la capitale, ils retrouvèrent Bob Niland, le frère de Fritz, qui était chef de section à la 82e division aéroportée, et avait déjà combattu en Afrique du Nord et en Sicile. Ils passèrent la soirée dans un pub à écouter Bob Niland parler de la guerre. Malarkey n'a jamais oublié une de ses remarques : « Si vous jouez au héros, les Allemands feront très, très vite de vous un héros mort ! » Dans le train qui les ramenait à Aldbourne, Malarkey confia à Muck qu'il pensait que Bob Niland avait perdu de son efficacité.

Durant la première semaine du mois de mai 1944, la compagnie E s'est entraînée à attaquer des positions d'artillerie, des ponts, des « chaussées » et d'autres objectifs en relation avec les actions qu'elle allait devoir mener en Normandie ; parfois après avoir sauté d'un avion, d'autres fois après avoir été transportée à pied d'œuvre et larguée par des camions.

Du 9 au 12 mai, la 101e division participa à la répétition générale du débarquement, nom de code : opération *Eagle* (*Aigle*). La compagnie E rejoignit Uppottery, le terrain d'aviation d'où elle devait décoller dans la nuit précédant le jour J. Hommes et équipements embarquèrent à bord des avions qui seraient utilisés cette nuit-là. La durée du vol, le largage et le rassemblement avaient été calqués, dans la mesure du possible, sur ce qui se passerait en réalité[18].

L'embarquement a été rendu difficile par l'importance du paquetage que chacun transportait. À l'image de tous les soldats partant pour la guerre, qui ont toujours eu tendance, en tous temps et en tous lieux, à vouloir parer à toute éventualité, les hommes de la compagnie E étaient surchargés. Afin de les protéger des effets d'éventuelles armes chimiques, leurs tee-shirts à manches longues et leurs caleçons longs avaient été traités spécialement, mais cela les rendait encombrants, puants, irritants et imperméables – ce qui provoquait une abondante transpiration ; d'autant que leurs battle-

dress étaient traités également. Chaque parachutiste avait un couteau pliant fixé au revers de sa vareuse afin de pouvoir se débarrasser de son harnais de parachute s'il venait à atterrir dans un arbre. Les poches de son ample pantalon contenaient une cuillère, un rasoir, des chaussettes de rechange, de petites serviettes de toilette jetables, une lampe de poche, des cartes, trois jours de rations K, un paquet de rations d'urgence (quatre barres de chocolat, un paquet de bonbons, du café en poudre, du sucre et des allumettes), des munitions, une boussole, deux grenades à fragmentation, une mine antichars, une grenade fumigène, une *Gammon bomb* (un engin explosif antichars contenant deux livres de plastic) et des cigarettes (deux cartouches). Par-dessus son uniforme, chaque homme portait des bretelles et un ceinturon auxquels étaient accrochés un pistolet de calibre .45[19] dans son étui (ce pistolet faisait partie de l'équipement individuel standard des officiers et sous-officiers ; les hommes de troupe pouvaient porter leur arme de poing personnelle, et la plupart le faisaient), un bidon d'eau, une pelle-pioche, une trousse de premier secours et une baïonnette ; et par-dessus tout cela, il fallait encore enfiler le harnais auquel étaient fixés le parachute principal (dans le dos) et le parachute de secours (sur la poitrine). Un masque à gaz était sanglé au mollet gauche, et un poignard au mollet droit. Le fusil ou la mitrailleuse, démontés, ou un élément de mortier, ainsi qu'une musette contenant des sous-vêtements de rechange, une réserve de munitions et, parfois, des bâtons de TNT, étaient portés en bandoulière et trouvaient place sur le ventre, sous le parachute de secours, laissant les mains libres d'agir sur les suspentes. Il restait encore à passer la tête par le trou du gilet de sauvetage surnommé Mae West, et à coiffer le casque.

Certains ajoutaient une troisième arme blanche, d'autres réussissaient à trouver un peu de place pour un supplément de munitions. Chargé de sa mitrailleuse, Gordon estimait peser le double de son poids. Il fallait aider la plupart des parachutistes à embarquer, et une fois à bord, tous étaient tellement coincés qu'ils ne pouvaient plus bouger.

Le général Taylor avait dû remuer ciel et terre afin d'obtenir le nombre de C-47 nécessaire à l'opération *Eagle*. Ces avions étaient très demandés pour assurer des missions de soutien logistique sur tous les théâtres d'opérations européens, et le commandement du transport de troupes par air était toujours le dernier sur la liste. Il

avait même été trompé sur la marchandise, les réservoirs des avions n'étant pas protégés par un blindage spécial anti-DCA.

Le briefing réservé à la compagnie E s'est déroulé les 10 et 11 mai. On lui a assigné pour objectif une batterie d'artillerie chargée de couvrir la plage de débarquement. Le décollage a eu lieu le 11 à la tombée de la nuit, puis les avions ont décrit des cercles au-dessus du sud-ouest de l'Angleterre afin que le vol dure environ deux heures et demie. Le largage s'est déroulé peu après minuit et les choses se sont passées sans problèmes pour la compagnie E. Il n'en a pas été de même pour toutes les autres compagnies. La compagnie de QG du 2e bataillon se trouvait dans des avions qui ont été pris au milieu d'un raid aérien allemand sur Londres. Ayant rompu la formation pour éviter les défenses antiaériennes, les pilotes n'ont pas réussi à localiser la zone de largage. Huit des neuf avions transportant la compagnie H du 502e RIP ont largué leurs parachutistes sur le village de Ramsbury, à une quinzaine de kilomètres de la zone de largage. Vingt-huit avions ont regagné le terrain d'où ils avaient décollé sans avoir pu procéder au largage. D'autres ont largué leurs parachutistes au hasard, avec pour conséquence de nombreux accidents et près de 500 blessés (fractures, entorses, foulures, etc.).

Le haut commandement des troupes aéroportées s'est consolé de ce gâchis en se disant que la tradition théâtrale veut qu'une répétition générale ratée laisse présager une grande première.

Le mercredi 31 mai 1944, les membres de la compagnie E gagnèrent les camions qui les attendaient, rangés en file sur la route de Hungerford. La moitié de la population d'Aldbourne et presque toutes les jeunes filles célibataires étaient là pour leur dire au revoir. Beaucoup avaient les larmes aux yeux. Pourtant les bagages qu'ils laissaient derrière eux pouvaient faire espérer leur retour.

L'entraînement avait pris fin. Il avait duré vingt-deux mois presque sans interruption. Les hommes étaient aussi endurcis physiquement qu'il était humainement possible de l'être. Même des boxeurs ou des footballeurs professionnels n'étaient pas en meilleure forme qu'eux. Ils étaient disciplinés, habitués à obéir instantanément et sans poser de questions. Devenus experts dans l'utilisation de leurs armes personnelles, ils n'ignoraient rien de l'armement des armées alliées, s'étaient familiarisés avec les armes allemandes et étaient capables de les utiliser. Ils savaient se servir d'un émetteur-

récepteur radio et connaissaient une grande variété de signaux de la main et du bras, et de signaux de fumée. Ils possédaient parfaitement la tactique d'infanterie, qu'il s'agisse d'attaquer une batterie, un blockhaus, un réseau de tranchées ou une colline défendue par des mitrailleuses. Instruit des devoirs et des responsabilités d'un chef de groupe ou de section, chaque homme de troupe était prêt à les assumer en cas de nécessité. Ils savaient dynamiter un pont ou rendre des pièces d'artillerie inutilisables. Ils pouvaient fortifier une position en un instant, vivre sur le pays, dormir dans des trous individuels, marcher pendant toute une journée et la nuit suivante. Ils se connaissaient et se faisaient confiance. Leurs compagnons d'armes étaient les meilleurs amis qu'ils aient jamais eus et qu'ils n'auraient jamais. Ils étaient prêts à mourir pour eux ; plus important encore, ils étaient prêts à tuer pour eux.

Ils s'étaient préparés à ce qui les attendait, mais subir le baptême du feu est une expérience extrême pour laquelle on ne peut jamais être parfaitement prêt. On y pense des années à l'avance. C'est une épreuve qui génère angoisse, impatience, tension, peur de l'échec. C'est un événement d'autant plus mystérieux que ceux qui l'ont vécu sont incapables d'en parler, d'expliquer à quoi cela ressemble ou ce que l'on ressent, sinon que le fait d'être pris pour cible et de tirer pour tuer provoque des réactions émotionnelles insoupçonnées. Quels qu'aient été la dureté et le réalisme de l'entraînement que l'on a suivi, on n'est jamais tout à fait prêt à affronter l'intensité de l'événement lui-même.

Voilà pourquoi les hommes de la compagnie E étaient anxieux, mais confiants en eux-mêmes en quittant Aldbourne.

La zone de rassemblement de la compagnie E était un vaste pré attenant au terrain d'aviation d'Uppottery et situé à une quinzaine de kilomètres de la côte sud-ouest de l'Angleterre. Les hommes logeaient sous des tentes pyramidales. « Nos conditions de vie se sont nettement améliorées, a écrit Webster. On passe notre temps au mess (une tente rectangulaire) à s'empiffrer de bonnes choses ("Vous en voulez encore, les gars ? Servez-vous. Prenez-en autant que vous voulez.") : du poulet frit, de la salade de fruits, du pain blanc avec beaucoup de beurre. Même si nous étions conscients qu'on nous

engraissait avant de nous envoyer à l'abattoir, cela ne nous empêchait pas de nous resservir. »

Des militaires anglais portant des uniformes allemands et des armes allemandes parcouraient le camp en permanence afin de familiariser les hommes de la compagnie E avec l'apparence et l'armement de l'ennemi.

Le vendredi 2 juin, le lieutenant Nixon (devenu officier renseignements du bataillon) et le capitaine Hester (devenu officier opérations-instruction du bataillon) ont briefé les officiers de la compagnie E. À l'aide de cartes et de maquettes de terrain, Nixon et Hester leur ont expliqué que la compagnie serait larguée sur Sainte-Marie-du-Mont, à une dizaine de kilomètres au sud-est de Sainte-Mère-Église, et qu'elle aurait pour mission d'anéantir la garnison allemande du village puis de s'emparer et de tenir le débouché de la chaussée nº 2 – la route venant de La Madeleine – au nord du village de Poupeville. La 3e section serait plus particulièrement chargée de faire sauter la ligne de communication reliant La Madeleine à l'arrière-pays.

La précision des informations fournies par les officiers renseignements à l'occasion des briefings était absolument stupéfiante. Ils faisaient circuler des photos aériennes de la zone de largage retenue qui montraient non seulement les routes et les constructions, mais jusqu'aux trous individuels. Un membre du 506e RIP se souviendra que sa compagnie avait été informée que le commandant de la garnison allemande de Saint-Côme-du-Mont, le village qui constituait son objectif, possédait un cheval blanc, promenait son chien tous les soirs à 20 heures, et fréquentait un instituteur français habitant, dans une rue transversale, une maison voisine d'une batterie d'artillerie qui tenait la chaussée nº 1 sous son feu[20].

Chaque officier de la compagnie E devait mémoriser la mission globale de la compagnie, mais aussi les diverses missions de sa section et des autres sections, jusque dans les moindres détails. Il devait également être capable de dessiner de mémoire une carte de sa zone d'opérations. Nixon et Hester ont expliqué clairement à leurs interlocuteurs qu'à Utah Beach, la force principale des Allemands ne résidait pas tant dans leurs défenses côtières que dans leur capacité à contre-attaquer. À l'instant même où des éléments de la 4e division d'infanterie s'engageraient sur les chaussées, ils se retrouveraient

face aux unités de réserve mobiles de l'armée allemande. En conséquence, Nixon et Hester ont insisté plus particulièrement sur un point : quels que soient la position, l'effectif et l'armement de leur section, les chefs de section devraient attaquer de toutes leurs forces les unités ennemies qu'ils verraient faire mouvement en direction des chaussées. À Utah Beach, la réussite dépendrait de l'aptitude de la 101e division à retarder et à entraver la contre-attaque allemande, et même un retard supplémentaire de cinq minutes pourrait faire la différence entre succès et échec. La mission de chaque section prenait du même coup une importance capitale.

« J'avais l'impression que la victoire dépendait de nous, m'a raconté Winters ; que cette opération de débarquement était notre affaire. »

Le samedi 3 juin, Winters et les autres chefs de section ont conduit leurs hommes à la tente où s'était déroulé le briefing et, leur montrant maquettes et cartes, leur ont répété ce qu'ils avaient appris la veille.

Ce jour-là, pris d'une envie pressante, le sergent Guarnere attrapa au vol une vareuse qu'il pensait être la sienne et sortit précipitamment de sa tente pour aller aux latrines. En s'accroupissant, il mit machinalement la main dans une des poches de la vareuse et y trouva une lettre. Comme elle était adressée au sergent Martin, Guarnere comprit qu'il s'était trompé de vêtement, mais continua tout de même à lire. La lettre était de la main de la femme de Martin. Ils s'étaient mariés en 1942, en Géorgie, et elle connaissait la plupart des membres de la compagnie E. Guarnere lut : « Ne le dis pas à Bill [Guarnere], mais son frère a été tué à Cas[s]ino, en Italie. »

« Vous imaginez la rage qui m'a pris, racontera Guarnere. Je me suis juré qu'en arrivant en Normandie je tuerais tous les Allemands. J'étais comme fou. M'envoyer en France revenait à lâcher dans la nature un tueur, un dangereux maniaque. »

Le dimanche 4 juin, chaque homme a reçu sa dotation en munitions, un drapeau américain à coudre sur la manche droite de sa vareuse, l'équivalent de 10 dollars en francs français – des billets récemment imprimés à Washington –, ainsi qu'un nécessaire d'évasion contenant une carte de France imprimée sur soie, une

minuscule boussole en cuivre et une scie à métaux. Officiers et sous-officiers ont décousu leurs galons et peint des raies verticales (pour les officiers) ou horizontales (pour les sous-officiers) à l'arrière de leur casque. Tous ont appris par cœur la sommation que devraient faire les sentinelles, *flash*, et le mot de passe, *thunder* (tonnerre), auquel les sentinelles devraient répondre *welcome* (bienvenue). On leur a également distribué de ces petits jouets bon marché faits d'une lamelle de métal souple fixée sur une demi-coque de métal dur moulée en forme de carapace d'insecte, que l'on appelait « grillons » parce qu'en tenant le jouet entre le pouce et l'index et en appuyant avec le pouce sur la lamelle on produisait un bruit rappelant le grésillement de cet insecte. Au signal produit par une simple pression, « clic-clac », devrait répondre une double pression, « clic-clac… clic-clac ».

Les hommes ont passé le reste de la journée à nettoyer leurs armes à feu, à affûter leurs armes blanches, à régler leurs parachutes, à vérifier et revérifier sans fin leurs équipements en fumant cigarette sur cigarette. Beaucoup d'entre eux se sont fait raser le crâne, soit totalement, soit en ne gardant qu'une crête de cheveux courts à la façon des Hurons. Les soldats Forrest Guth et Joseph Liebgott ont fait office de coiffeurs, au tarif de 15 cents par tête.

Venant à passer par là, le colonel Sink a dit en souriant : « J'ai oublié de vous en informer, mais nous avons appris, il y a quelques semaines, que les Allemands racontent aux civils français que l'avant-garde des forces d'invasion alliées sera composée de parachutistes américains, des criminels, des bagnards, des psychopathes, aisément reconnaissables à leur crâne rasé. »

Désireux de détendre l'atmosphère, le lieutenant Raymond Schmitz, qui commandait la 3e section, défia Winters à la boxe :

— Allez, Winters, retrouvons-nous derrière les tentes.

— Non, tire-toi.

Schmitz insista, finissant par proposer :

— O.K., je te défie à la lutte.

— Nom de Dieu, ça suffit, ça fait trop longtemps que tu me cherches ! Allons-y.

Winters avait pratiqué la lutte à l'université. Schmitz fut immédiatement projeté au sol, si brutalement qu'il eut deux vertèbres fracturées et dut être transporté à l'hôpital, ratant ainsi le

départ pour la Normandie. C'est son adjoint, le sous-lieutenant Robert Mathews, qui a pris le commandement de la 3e section, avec le sergent Lipton comme adjoint. Jusqu'au soir, des petits plaisantins sont venus trouver Winters pour lui demander, le sourire aux lèvres, de bien vouloir leur fracturer un bras, une jambe ou une vertèbre.

Le général Taylor a passé la compagnie E en revue. « Battez-vous comme des lions pendant trois jours et trois nuits, et vous serez relevés. » Trois jours et trois nuits, cela paraissait acceptable. « Je tiendrai le coup », a pensé Winters. Le général Taylor leur a également ordonné de se lever et de s'accrocher dès que leur C-47 approcherait des côtes de France. Si l'un d'entre eux venait à être touché par la DCA, il voulait qu'il meure debout, comme un homme. Il y avait une raison pratique à cet ordre grandiloquent : dans le cas où un avion serait atteint et abattu par les défenses antiaériennes allemandes, les parachutistes qu'il transportait auraient beaucoup plus de chances de s'en tirer s'ils étaient déjà prêts à sauter et si la porte était ouverte. Pour finir, le général Taylor a demandé à la section de Malarkey de se battre à l'arme blanche jusqu'au lever du jour. « Et surtout, pas de prisonniers ! »

Au soir du 4 juin, la compagnie E s'est vu proposer un menu de fête : steak, petits pois, purée de pommes de terre, pain blanc, glace et café ; le tout à volonté. C'était la première fois qu'ils mangeaient de la glace depuis leur arrivée en Angleterre, neuf mois auparavant, et le sergent Martin s'est rappelé qu'on lui avait dit : « Quand on te servira de la glace au dîner, tu sauras que le grand soir est arrivé. »

Mais le vent soufflait en tempête, et au moment où, sanglés dans leur harnais de parachute et portant tout leur barda, ils se préparaient à gagner leurs avions, le contrordre est arrivé. Eisenhower venait de prendre la décision de reporter le débarquement à cause des mauvaises conditions météorologiques.

On les a conduits jusqu'à une grande tente rectangulaire où on leur a offert une séance de cinéma. Gordon se rappelait qu'il s'agissait de *Mr. Lucky*, avec Cary Grant et Laraine Day[21]. Les sergents Lipton et Elmer Murray (les sous-officiers opérations de la compagnie) n'ont pas assisté à la projection du film. Ils ont passé la soirée à discuter des différentes situations de combat qui pourraient se présenter et des meilleures façons d'y faire face.

Dans l'après-midi du lundi 5 juin, le vent s'est calmé et le ciel s'est légèrement dégagé. Comme quelqu'un avait dégoté de la peinture noire et de la peinture verte, certains se sont peint le visage à la façon des guerriers sioux, traçant des raies en travers du front et le long de l'arête du nez. D'autres se sont noirci la figure avec du charbon de bois.

À 20 h 30, les hommes se sont alignés par *sticks* de 18 – chaque avion ne devant emporter ce jour-là que 18 parachutistes – avant de se diriger vers les hangars. « Personne ne chantait, personne ne criait, a écrit Webster, on aurait dit une marche funèbre. » Winters se souviendra d'être passé près d'une batterie antiaérienne servie par des artilleurs anglais. « C'était la première fois que je voyais des Angliches exprimer une émotion ; ils avaient vraiment les larmes aux yeux. »

Aux hangars, chaque largueur s'est vu remettre deux liasses de feuilles de papier à distribuer aux membres de son *stick*. Dans son message aux hommes de son régiment, le colonel Sink écrivait : « Ce soir est le grand soir. Dieu soit avec chacun de vous, soldats d'élite. » Quant à l'ordre du jour du général Eisenhower, il commençait par : « Soldats, marins et aviateurs des forces expéditionnaires alliées ! Vous allez partir pour la grande croisade à laquelle nous nous préparons depuis plusieurs mois. Le monde entier a les yeux fixés sur vous… » Et il s'achevait par : « Bonne chance ! Implorons Dieu tout-puissant afin qu'il donne sa bénédiction à cette grande et noble entreprise. »

En même temps que ces exhortations, les largueurs ont distribué des pilules contre le mal de l'air. Qui en a eu l'idée ? Mystère ; pourquoi les a-t-on distribuées ? Mystère encore plus grand dans la mesure où le mal de l'air a rarement été un problème pour les troupes aéroportées.

Il y avait autre chose de nouveau : les parachutistes britanniques avaient eu l'idée des *leg bags*, des sacs pouvant contenir un supplément de munitions, une radio, un trépied de mitrailleuse, du matériel médical, des explosifs puissants, etc. Ces sacs étaient destinés à être attachés à l'une des jambes du parachutiste par un système de fixation facilement détachable et étaient reliés au harnais du parachute par une corde de 6 ou 7 m de long enroulée sur elle-même au départ. Au moment de l'ouverture de son parachute, le parachutiste était censé détacher le sac de sa jambe et le laisser

tomber sous lui en permettant à la corde de se dérouler. Ainsi, le sac touchait le sol le premier et, en théorie, le parachutiste atterrissait tout près de son équipement supplémentaire. Cela paraissait sensé, seulement aucun parachutiste américain n'avait encore sauté avec un *leg bag*. Par contre, les Yankees avaient tout de suite été enthousiasmés par le principe de ce sac et l'avaient bourré de toutes sortes de choses : mines, munitions, mitraillettes démontées, etc.

Les hommes de la compagnie E ont jeté dans les camions qui les attendaient leurs bardas, leurs parachutes et leurs *leg bags*, avant d'y monter eux-mêmes et de se laisser conduire jusqu'à leurs avions respectifs.

« Une fois arrivés, a écrit Winters dans son journal, nous nous sommes équipés et harnachés. C'est à ce moment-là qu'un bon largueur peut être très utile aux hommes dont il a la charge. Il lui faut déployer des trésors d'ingéniosité pour les aider à mettre leur équipement en place, à le fixer, à enfiler leur harnais de parachute par-dessus tout ça, et à se sentir malgré tout à l'aise et en sécurité ; mais il doit aussi avoir le bagou d'un bon vendeur pour les persuader que tout est parfait. »

Ainsi équipés pour le combat, ils se sont assis sous les ailes des avions. Leur nervosité ne cessait de croître. « C'est le genre de saut où les ennuis commencent *après* l'atterrissage ! » lançaient les uns. « C'est le saut à 10 000 dollars ! » (ils étaient tous couverts par une assurance-vie GI d'un montant de 10 000 dollars) renchérissaient les autres. À tour de rôle, ils se sont levés et sont allés jusqu'au bord de la piste pour se soulager. Pour recommencer quelques minutes plus tard. Joe Toye se souviendra que le lieutenant Meehan, leur commandant de compagnie, était venu leur dire : « Pas de prisonniers ! Rappelez-vous, on ne fait pas de prisonniers. »

L'embarquement a commencé à 22 heures. Les largueurs ont aidé leurs hommes à embarquer car chacun portait entre 45 et 60 kg. Un des parachutistes de la 101e division a résumé le sentiment des 13 400 hommes des deux divisions aéroportées. Avant de franchir la porte de son avion, il s'est tourné vers l'Est et a crié : « Hitler, prends garde ! On arrive ! »

À 23 h 10, les C-47 ont commencé à décoller. En arrivant à 300 m d'altitude, ils se sont mis à décrire des cercles afin de se regrouper et d'adopter une formation en V (un grand V constitué de V plus petits comptant chacun trois avions : un leader et deux ailiers). Tandis

qu'ils prenaient la direction de la France, la plupart des hommes avaient toutes les peines du monde à ne pas s'endormir. C'était un effet pervers des pilules contre le mal de l'air. Durant toute cette nuit et la journée suivante, beaucoup de parachutistes ont éprouvé des difficultés à rester éveillés. Joe Toye, lui, a dormi durant tout le vol. « Je n'ai jamais été aussi calme de ma vie. Nom de Dieu, j'étais plus excité lors des entraînements ! »

Dans l'avion de Winters, le soldat Joe Hogan a entonné une chanson, mais le vrombissement des moteurs couvrait sa voix. Dans l'avion de Gordon, comme dans la plupart des autres, les hommes priaient ou étaient perdus dans leurs pensées. Le soldat Wayne Sisk, originaire de Virginie-Occidentale, a brisé le silence : « Est-ce que quelqu'un veut acheter une bonne montre ? » Tous les autres ont éclaté de rire, ce qui a eu pour effet de détendre l'atmosphère.

Winters a prié pendant tout le vol, prié pour survivre à tout cela et se montrer à la hauteur des événements. « Je pense que tous les hommes se demandaient comment ils allaient réagir sous le feu de l'ennemi. »

Le lieutenant Schmitz étant à l'hôpital, le sergent Lipton se retrouvait largueur. Le pilote de son avion a donné le choix aux parachutistes qu'il transportait : soit laisser la porte ouverte pour avoir de l'air et une meilleure chance d'évacuer l'avion si celui-ci venait à être touché, soit fermer la porte, ce qui leur permettrait de fumer. Ils ont choisi de garder la porte ouverte, et Lipton a fait le voyage allongé par terre, la tête sortant par la porte. La plupart des hommes étaient endormis ou assoupis, à cause des pilules.

Pendant la traversée de la Manche, Lipton a pu assister à un spectacle que personne n'avait vu avant lui et que personne n'a revu depuis ; un spectacle inoubliable pour tous ceux qui ont eu la chance de le contempler depuis les airs : une flotte d'invasion forte de 6 000 bâtiments se dirigeant vers la côte normande.

Gordon Carson se trouvait dans le même avion que le sous-lieutenant Welsh. Au cours de la traversée, Welsh a lancé à ceux qui se trouvaient près de la porte ouverte : « Regardez en bas. » « On ne voyait partout que des sillages, se souviendra Carson. Personne avant nous n'avait vu autant de bateaux rassemblés. Il y avait de quoi être impressionné de participer à quelque chose d'aussi grandiose. »

Le mardi 6 juin à 1 heure du matin, les avions passèrent entre Jersey et Guernesey. Le pilote de l'appareil où se trouvait Winters annonça : « Vingt minutes avant le largage ! » Un membre de l'équipage ouvrit la porte. Winters fut pris dans un tourbillon d'air frais ; apercevant la côte normande, il cria : « Debout ! Accrochez ! » La lampe rouge s'alluma.

À 1 h 10, les C-47 arrivèrent au-dessus de la terre ferme et entrèrent du même coup dans un banc de nuages, ce qui les contraignit à rompre la formation. Les leaders continuèrent tout droit tandis que les ailiers dégageaient de part et d'autre. C'était la réaction naturelle, inévitable, de pilotes craignant une possible collision en plein ciel. Lorsqu'ils ressortirent du banc de nuages, qui ne mesurait guère que 2 ou 3 km, les avions étaient isolés les uns des autres. Seuls les leaders étaient équipés de l'appareil qui devait leur permettre de se diriger sur les balises Eureka déclenchées par les éclaireurs[22]. Ayant perdu le contact visuel, les pilotes des autres avions se trouvaient désormais dans l'impossibilité de savoir quand allumer la lampe verte déclenchant le largage. Ils pouvaient seulement le faire au jugé.

Perdus, déconcertés, effrayés, les pilotes eurent brusquement une raison supplémentaire de s'inquiéter : les batteries antiaériennes allemandes commençaient à les prendre pour cible. Des balles traçantes bleues, vertes et rouges indiquaient la trajectoire des projectiles. Il s'agissait de munitions de petits calibres, du 20 et du 40 mm, et lorsqu'elles atteignaient leur but, cela faisait un bruit semblable à celui produit par de petits cailloux frappant une plaque de tôle. Quelques projectiles réussirent tout de même à perforer le fuselage de l'avion dans lequel se trouvait Harry Welsh, à l'endroit précis où celui-ci était assis une minute auparavant.

Les pilotes étaient censés réduire leur vitesse avant d'allumer la lampe verte et de procéder au largage, mais comme l'expliquera Gordon : « Ils se sont trouvés pris dans l'engrenage de la guerre alors qu'ils n'avaient aucune expérience du combat. Ils étaient complètement terrorisés et devaient se décider rapidement. Alors, au lieu de couper les gaz, ils se sont dit : "Bon Dieu ! Plus vite je m'en irai d'ici, plus j'aurai de chances de sauver ma peau. C'est dommage pour les gars qui sont là-derrière, mais tant pis, je me tire." »

Ils augmentèrent donc la vitesse et, bien que volant pour la plupart à près de 250 km/h et n'ayant pas la moindre idée de

l'endroit où ils se trouvaient – sinon qu'ils étaient quelque part au-dessus de la Normandie –, ils appuyèrent sur le bouton commandant l'allumage de la lampe verte.

Les hommes se sont mis à crier : « Allons-y ! Allons-y ! » Ils voulaient évacuer les avions au plus vite. Jamais ils n'auraient pensé être si impatients de sauter.

« Le C-47 à bord duquel je me trouvais rebondissait et zigzaguait, se souvient Lipton, et les gars hurlaient : "Tirons-nous de là !" » Les avions ne volaient pas à plus de 200 m d'altitude, et les balles traçantes se rapprochaient de plus en plus. « Au moment où elles ont commencé à éclater juste derrière la queue de l'appareil, poursuit Lipton, la lumière verte s'est allumée. » Il sauta. Le soldat James Alley était en deuxième position, le soldat Paul Rogers en troisième. On avait dit à Alley de lancer son *leg bag* dans le vide et de le suivre dans la nuit ; ce qu'il a fait, mais il s'est retrouvé allongé sur le plancher, à moitié dehors. Son *leg bag* se balançait dans les airs et menaçait de l'écarteler. Heureusement, Rogers, qui était « fort comme un bœuf », l'a jeté dehors et a sauté derrière lui.

Leo Boyle était le dernier de son *stick*. Quand la lumière verte s'est allumée il y a eu une formidable turbulence et les hommes ont commencé à se jeter dans le noir. L'avion a fait une embardée. Boyle a été projeté sur le plancher. Le C-47 volait désormais obliquement et Boyle a dû monter en rampant vers la porte ouverte, se hisser à la force des bras, puis basculer dans le vide et la nuit.

Des traçantes éclataient de tous les côtés. Piloté par le lieutenant Harold Cappelluto, l'avion qui était le leader du groupe 66 a été frappé par des projectiles qui l'ont traversé de part en part, faisant jaillir des étincelles. Le C-47 a poursuivi son vol et conservé sa vitesse pendant une ou deux minutes puis a viré lentement sur la droite. « Cappelluto a allumé ses feux d'atterrissage, se souvient Frank DeFlita, le pilote de l'avion qui venait juste derrière. On a eu l'impression qu'il allait réussir à se poser, mais son appareil a heurté une haie d'arbres et explosé. » C'était l'avion qui transportait le lieutenant Thomas Meehan – successeur du capitaine Sobel –, l'adjudant-chef Evans et le groupe de commandement de la compagnie E, y compris le sergent Elmer Murray qui, au lieu d'assister à la projection de *Mr. Lucky*, avait eu une longue conversation avec le sergent Lipton sur la meilleure façon de faire

face aux diverses situations de combat. Il n'a malheureusement pas eu l'occasion de pouvoir mettre ses idées en pratique.

Avant même d'avoir combattu, la compagnie E avait perdu un de ses chefs de section (Schmitz, hospitalisé), son commandant (Meehan, tué), son adjudant de compagnie (Evans, tué), et un de ses sous-officiers opérations (Murray, tué).

Le soldat Rod Strohl faisait partie de ceux qui étaient tellement chargés qu'ils avaient choisi de se passer de parachute de secours.

« Je me souviens d'avoir pensé : "Oh, et puis merde, si j'en ai besoin, tant pis, je n'aurai pas le temps de souffrir, et si je n'en ai pas besoin, tant mieux." » Son avion a été abattu, mais la totalité des parachutistes et de l'équipage a pu sauter à temps.

George Luz se trouvait dans le même avion que le sous-lieutenant Welsh. Il avait eu beaucoup de mal à s'équiper car, en plus de son propre barda, il emportait une radio et des batteries, et il n'avait réussi à monter dans l'avion qu'avec l'aide d'un groupe d'aviateurs. Une fois à l'intérieur, il s'était tourné vers son chef de section : « Lieutenant, vous m'avez mis en cinquième position. Je n'arriverai jamais jusqu'à la porte. » Welsh lui avait donc dit de changer de place avec le soldat Roy Cobb. Quand la DCA est entrée en action, Cobb a crié :

— Je suis touché !

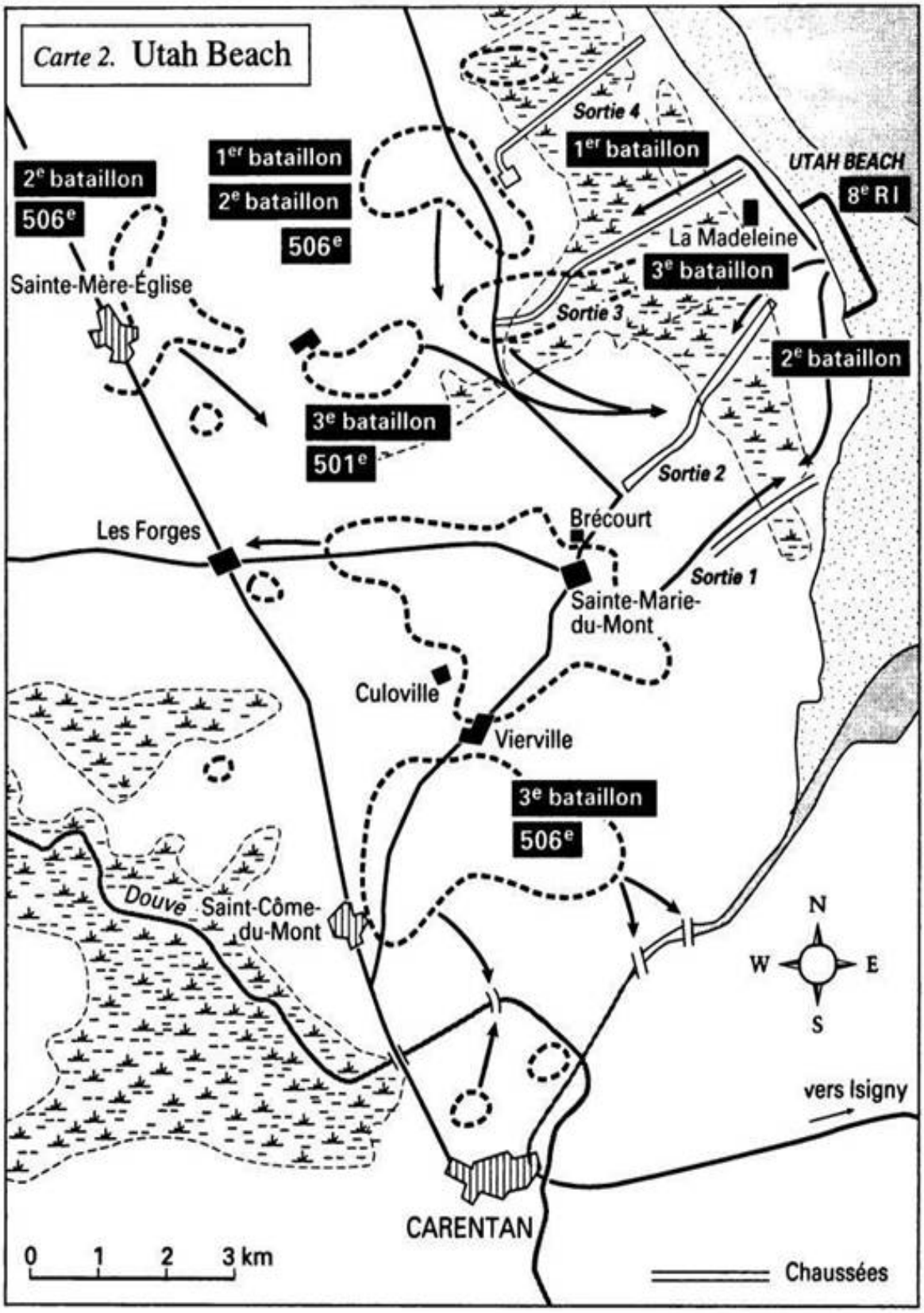
— Tu peux tenir debout ? lui a demandé Welsh.

— Non, impossible.

— Décrochez-le, a ordonné Welsh.

Mike Ranney a décroché Cobb.

« Cobb était vraiment en rogne, racontera Rader. S'être entraîné aussi dur pendant deux ans et ne pas pouvoir faire le grand saut, c'était terrible. » La lampe rouge s'est allumée et a clignoté quelques instants avant d'être brisée par un éclat d'obus. « Je ne savais plus quoi faire, m'a expliqué Welsh, alors j'ai crié "Go" et j'ai sauté. » Luz a donné un coup de pied dans son *leg bag* – qui contenait la radio et divers équipements – pour lui faire franchir la porte, et il a sauté dans la nuit, comme 13 000 et quelques autres représentants de la fine fleur de la jeunesse américaine, qui s'entraînaient depuis deux ans en vue de ce moment, et constituaient la première vague d'assaut lancée contre l'Europe continentale, la forteresse d'Adolf Hitler.


Carte 2. Utah Beach
Sortie 4
1er bataillon
UTAH BEACH
8e RI
1er bataillon
2e bataillon
506e
2e bataillon
506e
La Madeleine
3e bataillon
Sainte-Mère-Église
Sortie 3
2e bataillon
3e bataillon
501e
Sortie 2
Brécourt
Les Forges
Sortie 1
Sainte-Marie-du-Mont
Culoville
Vierville
3e bataillon
506e
Douve
Saint-Côme-du-Mont
N
W
E
S
vers Isigny
CARENTAN
0 1 2 3 km
Chaussées

5
« Suivez-moi ! »

Normandie
6 juin 1944

Ils ont sauté alors que les avions volaient trop bas et trop vite. Ils étaient trop chargés et utilisaient une nouvelle technique qu'ils n'avaient pas eu le temps d'expérimenter. À la sortie de l'avion, leurs *leg bags* se sont détachés, sont tombés comme des pierres et ils ne les ont presque jamais retrouvés. Les rafales de vent les ballottaient de côté et d'autre. À cause du poids de leur paquetage et de la vitesse excessive des C-47, la secousse provoquée par l'ouverture de leur parachute a été plus violente que tout ce qu'ils avaient connu jusque-là. Ayant sauté de 170 m d'altitude, parfois moins, ils ont atterri quelques secondes seulement après l'ouverture de leur parachute, et l'atterrissage a été rude. Résultat : ils ont été couverts de bleus pendant au moins une semaine.

Dans un passage de son journal, écrit quelques jours plus tard, le lieutenant Winters a essayé de retrouver quelles avaient été ses pensées durant ces quelques secondes passées dans les airs : « Nous volons à près de 250 km/h. O.K., allons-y. Bon Dieu, mon *leg pack* fout le camp et mon équipement avec ! Fais gaffe, mon gars ! Fais gaffe ! Nom de Dieu, ils essaient de m'avoir avec leurs mitrailleuses ! Laisse-toi dériver par là, essaie de te rapprocher de ce fichu *leg pack*. Le voilà qui atterrit à côté de cette haie. Bon Dieu, cette mitrailleuse ! Il y a une route et des arbres – j'espère que je vais pouvoir les éviter. Boum ! Je ne m'en suis pas trop mal tiré. Vite, il faut que je me débarrasse de ce parachute. »

Burt Christenson a sauté juste derrière Winters. « Rien ne se passait comme à l'entraînement et brusquement il y a eu une secousse terrible quand mon parachute s'est ouvert. » Son *leg bag* s'est détaché, et il l'a perdu de vue. Il pouvait entendre la cloche de Sainte-Mère-Église, et apercevoir un feu qui brûlait dans ce même village. « Une mitrailleuse m'a pris pour cible. J'ai tiré de toutes mes

forces sur les suspentes. Nom de Dieu ! Je me dirigeais tout droit vers une rangée d'arbres. Je descendais trop vite. » Il a dû lever les jambes pour éviter les branches les plus hautes. « J'ai été pris de panique. À une vingtaine de mètres au-dessous de moi, et à moins de 10 m sur ma gauche, une batterie de quatre pièces antiaériennes de 20 mm tirait sur un C-47 qui nous survolait. » Heureusement pour Christenson, les artilleurs allemands lui tournaient le dos, et le vacarme les a empêchés de l'entendre atterrir à moins de 40 m d'eux.

Christenson a coupé au couteau les sangles de son harnais pour se débarrasser au plus vite de son parachute. Il a dégainé son six-coups et s'est accroupi au pied d'un pommier. Il est demeuré immobile un moment, bougeant seulement les yeux. « Soudain, quelque chose a remué à une dizaine de mètres de moi, et j'ai aperçu la silhouette d'un homme casqué se déplaçant à quatre pattes. J'ai sorti mon "grillon" et j'ai appuyé une fois sur la lamelle, "clic-clac". Pas de réponse. La silhouette avançait dans ma direction. »

Christenson a braqué son revolver sur l'inconnu et appuyé à nouveau sur la lamelle de son « grillon », « clic-clac ». L'homme a levé les mains. « Pour l'amour de Dieu, ne tire pas ! » Il s'agissait du soldat Woodrow Robbins, qui devait aider Christenson à servir une des mitrailleuses.

— Bougre d'imbécile ! a grondé à voix basse Christenson. Tu es complètement dingue ! Pourquoi tu ne t'es pas servi de ton « grillon » ?

— J'ai perdu la lamelle souple.

Le taux d'adrénaline de Christenson a baissé lentement. En cherchant à s'éloigner des positions ennemies, les deux hommes se sont heurtés à Bull Randleman. Montrant le cadavre qui gisait à ses pieds, Randleman leur a expliqué qu'après s'être débarrassé de son parachute, il avait commencé par fixer sa baïonnette au bout de son fusil. Bien lui en avait pris, car brusquement un Allemand l'avait chargé baïonnette au canon. Randleman avait détourné l'arme de son adversaire et celui-ci était venu s'empaler sur sa baïonnette. « Ce mangeur de choucroute avait mal choisi son homme pour un combat à la baïonnette », m'a expliqué Christenson.

Quand le sous-lieutenant Welsh a sauté, l'avion se trouvait « au maximum » à 90 m d'altitude. Au moment où il s'est jeté dans le vide, un autre C-47 s'est écrasé juste au-dessous de lui. Le souffle de

l'explosion l'a projeté vers le haut et sur le côté, lui sauvant la vie. Son parachute a eu tout juste le temps de ralentir suffisamment sa chute pour que le choc de l'atterrissage, bien que très douloureux, ne soit pas fatal.

La plupart des hommes de la compagnie E ont connu une expérience similaire. Très peu d'entre eux sont restés dans les airs suffisamment longtemps pour avoir la possibilité de s'orienter avec précision. Ils ont seulement pu déterminer où se trouvait la côte en se basant sur la direction de vol des avions.

Ils ont atterri très loin les uns des autres. Ils avaient espéré que la zone de largage, centrée sur Sainte-Marie-du-Mont, serait la plus restreinte possible afin de pouvoir se regrouper rapidement, mais la décision des pilotes de rompre la formation en entrant dans le banc de nuages avait brouillé tous leurs plans, les éparpillant de Carentan, au sud, à Ravenoville, au nord, soit une distance de 18 km à vol d'oiseau. Quant aux éclaireurs de la compagnie, le caporal Richard Wright et le soldat Carl Fenstermaker, ils avaient amerri dans la Manche, leur avion ayant été abattu (recueillis par le H.M.S. *Tartar*, ils devaient être ramenés en Angleterre par les soins du Air Sea Rescue).

Le soldat Tom Burgess a atterri près de Sainte-Mère-Église. Comme la plupart des autres parachutistes, il ignorait où il se trouvait. Au-dessus de lui, des avions passaient à basse altitude en vrombissant, poursuivis par des balles traçantes. Le ciel était plein de parachutistes américains, des silhouettes indistinctes et impossibles à identifier couraient ou rampaient dans les prés, et des mitrailleuses crépitaient de tous les côtés. Après avoir coupé au couteau le harnais de son parachute, Burgess s'est servi de son « grillon » en réponse au « clic-clac » d'un lieutenant qu'il ne connaissait pas. Ensemble, ils ont pris la direction de la plage en suivant les haies. D'autres soldats les ont rejoints. Ils appartenaient à différents régiments de la 82e et de la 101e. En chemin, ils ont eu de brefs accrochages avec des patrouilles allemandes.

Choisi comme éclaireur de tête par le lieutenant, Burgess s'est retrouvé, au point du jour, à l'intersection de deux haies. Dissimulé derrière l'une d'elles, un soldat allemand s'est dressé brusquement dans le dos de Burgess et a tiré sur lui. La balle a traversé la joue droite, fracturé l'os malaire et démantibulé l'articulation temporo-

mandibulaire avant de ressortir par l'arrière du cou. Du sang giclant de sa joue, de son cou et de son oreille, Burgess suffoquait.

« Je voulais vivre, se souviendra-t-il quarante-cinq ans plus tard. On nous avait inculqué que la meilleure chose à faire en cas de blessure, c'était de ne pas paniquer. »

Il s'est donc efforcé de rester calme. Ses compagnons l'ont pansé de leur mieux et emmené jusqu'à une grange proche. Une fois là, il s'est écroulé dans le foin et évanoui.

« La nuit suivante, un paysan français est entré dans la grange, s'est assis à côté de moi et m'a pris la main. Il l'a même embrassée. » Il avait apporté une bouteille de vin. Au matin du 7 juin, il est allé chercher deux infirmiers et leur a prêté une charrette attelée d'un cheval avec laquelle ils ont pu transporter le blessé jusqu'à la plage. Évacué vers l'Angleterre puis vers les États-Unis, Burgess a débarqué à Boston la veille de Noël 1944. Longtemps réduit à ne consommer que des aliments liquides, il a pu à nouveau mâcher pour la première fois en mars 1945, soit neuf mois après le dernier repas pris à Uppottery, le 5 juin 1944, la veille du jour J.

Le soldat Gordon a atterri très brutalement. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, mais savait parfaitement ce qu'il voulait faire en premier : assembler sa mitrailleuse. Il s'est caché dans une haie et a procédé à l'assemblage à tâtons. À peine avait-il fini qu'il a vu une silhouette se diriger dans sa direction. « J'ai reconnu John Eubanks à sa démarche. » Peu après, Forrest Guth les a rejoints. Une autre silhouette est sortie de l'obscurité. Gordon a demandé à Eubanks de lancer l'interpellation convenue, mais avant même qu'Eubanks n'ait eu le temps de réagir, la silhouette a crié : « Flash ! » Surpris, Eubanks s'est trompé de mot de passe, répondant « éclair » au lieu de « tonnerre », et la silhouette a réagi immédiatement en dégoupillant une grenade et en la lançant sans attendre dans la direction des trois hommes de la compagnie E. Fort heureusement, ils ont eu le temps de se disperser avant l'éclatement de la grenade et n'ont pas été atteints. Lorsqu'ils se sont relevés, la silhouette avait disparu, ce qui a été probablement une bonne chose pour eux dans la mesure où le nouvel arrivant était vraiment trop nerveux pour qu'on puisse lui faire confiance.

Le trio a suivi une haie en direction de la plage. Un parachutiste américain a traversé le pré en courant, s'est accroupi et a sauté dans

un fossé (la visibilité était excellente car le ciel s'était dégagé, découvrant la lune qui était dans son troisième quartier). Gordon a demandé à ses deux compagnons de ne pas bouger pendant qu'il allait aux nouvelles. Il a rampé jusqu'au fossé. « Je me suis trouvé face à deux pupilles dilatées et à la gueule d'un pistolet. »

« C'est toi, Gordon ? » a lancé le sergent Floyd Talbert. Ils étaient désormais quatre et ils se sont dirigés vers la plage en marchant à quatre pattes et en rampant. Une demi-heure environ avant le point du jour, Guth a cru entendre le bruit caractéristique d'un convoi de camions transportant une unité d'infanterie américaine. Pourtant, c'était impossible, le débarquement n'avait pas encore commencé. De formidables explosions se sont produites à l'intérieur des terres, mettant un terme à ses interrogations. Le bruit qu'il avait entendu était celui des obus de gros calibre tirés par les canons des bâtiments de guerre qui avaient pris position au large de la plage.

Les quatre de la compagnie E ont finalement rejoint un groupe du 502e RIP qui venait tout juste de s'emparer d'un point fortifié allemand installé dans une grosse ferme dominant plusieurs carrefours, à Ravenoville, au nord d'Utah Beach. Ils ont passé la journée du 6 juin à aider ceux du 502e à repousser plusieurs contre-attaques ennemies et, au matin du 7, ils sont partis vers le sud à la recherche de leur compagnie.

Jim Alley a atterri derrière une maison, sur un de ces murs français couronnés de morceaux de verre. Victime de plusieurs coupures, il s'est réfugié au fond du jardin. Tandis qu'il était occupé à se débarrasser de son harnais de parachute à l'aide de son couteau, quelqu'un lui a saisi le bras. Il s'est retourné et a vu une jeune femme sortie d'un buisson.

« *Me, American*, a-t-il chuchoté. *Go away, go away !* » La jeune femme est repartie vers la maison. Ayant retrouvé son *leg bag*, Alley a fait l'inventaire de son paquetage (13 obus de mortier de 60 mm, quatre mines terrestres, des munitions pour son fusil M-1, des grenades à main, des rations, le socle du mortier, etc.) et a entrepris d'escalader le mur. En arrivant au sommet, il a essuyé un tir de mitrailleuse. La rafale l'a manqué d'une trentaine de centimètres, le couvrant de plâtre avant qu'il ait le temps de se laisser retomber dans le jardin.

Il est resté allongé un moment, réfléchissant à ce qu'il devait faire. Après avoir mangé une de ses *Hershey bars*[23], il a décidé de partir par le devant de la maison. Mais il n'a pas eu le temps de mettre son projet à exécution, car la jeune femme est ressortie de la maison et l'a regardé avant de franchir le portail. Alley a pensé : « C'est foutu. Cette fois-ci, c'est la bonne ! Il va falloir que j'affronte l'ennemi ici même. » La jeune femme est revenue, suivie par un soldat. « J'ai braqué mon fusil sur lui, et il a fait de même. » Heureusement, ils se sont reconnus à temps. Le nouveau venu appartenait au 505e RIP.

— Mais bon sang, demanda Alley, où est-ce que j'ai atterri ?

— À Sainte-Mère-Église.

Il a rejoint les rangs du 505e. Au lever du jour, il est tombé sur Paul Rogers et Earl McClung, deux hommes de la compagnie E, et tous trois ont passé une bonne partie de la semaine qui a suivi à combattre avec le 505e.

Dans toute la presqu'île du Cotentin, durant la nuit du 5 au 6 juin, puis la journée du 6, tous les parachutistes américains ont agi de même, participant à des escarmouches, se regroupant en unités de circonstance, harcelant les Allemands, défendant les positions conquises, puis tentant de rejoindre leur unité d'origine. C'était exactement ce qu'on leur avait demandé de faire. La qualité de leur entraînement et leur confiance en eux ont renversé une situation qui aurait pu tourner au désastre, en tirant paradoxalement avantage du fait que les parachutages avaient été trop dispersés, ce qui aurait dû être un grave inconvénient. Confrontés à des informations relatant une multitude d'actions sur toute la région, les Allemands ont surestimé grossièrement le nombre de leurs adversaires et réagi de façon confuse et hésitante.

Winters avait atterri à la lisière de Sainte-Mère-Église. Il pouvait voir l'incendie qui faisait rage près de l'église, et entendre la cloche qui appelait les habitants du village à combattre le feu. Comme il n'avait pas retrouvé son *leg bag*, il ne possédait qu'une arme, sa baïonnette, fixée à l'un de ses brodequins. Son premier soin fut de s'éloigner des tirs de mitrailleuses et d'armes légères qui se répondaient sur la place de l'église. Au moment où il se mettait en route, un parachutiste atterrit juste à côté de lui. Il l'aida à se débarrasser de son parachute et, après lui avoir emprunté une grenade, décida : « Revenons vers l'église et essayons de retrouver

mon *leg bag*. » Voyant que le soldat hésitait, Winters lui donna l'ordre de le suivre, mais alors qu'ils revenaient sur leurs pas, une mitrailleuse les prit pour cible. « Tant pis pour ce fichu *leg bag* », marmonna Winters. Ils repartirent en direction du nord afin de contourner Sainte-Mère-Église avant de se diriger vers l'est et la plage. Quelques minutes plus tard, apercevant plusieurs silhouettes, Winters se servit de son « grillon ». Un double « clic-clac » lui répondit, et le sergent Lipton fit son apparition.

Lipton avait atterri dans un jardin clos de murs, derrière la mairie de Sainte-Mère-Église, à proximité de l'église. En perdant son *leg bag*, il avait perdu son arme, mais il possédait toujours son poignard et, dans une musette, deux grenades et du matériel de démolition. Il avait franchi une porte et suivi une rue qui l'éloignait de l'église et de l'incendie. Au-delà de la dernière maison il y avait un gros poteau indicateur en ciment sur lequel était écrit le nom du village. Lipton s'était approché très près pour déchiffrer les lettres une à une malgré l'obscurité : « Sainte-Mère-Église ».

Le ciel était plein de parachutistes. Ne voulant pas risquer de servir de cible à un compatriote trop nerveux, Lipton avait couru se placer près du point de chute de deux d'entre eux et, sans leur laisser le temps d'avoir une réaction malheureuse, s'était empressé de se faire connaître. Les deux parachutistes appartenaient à la 82e division aéroportée et se trouvaient à une dizaine de kilomètres de ce qui aurait dû être leur point de chute. Le sergent Guarnere, puis Don Malarkey, le caporal Joe Toye et Robert « Popeye » Wynn les avaient rejoints. Quelques minutes plus tard, Lipton et ses compagnons tombaient sur Winters.

— J'ai vu un poteau indicateur par là-bas, expliqua Lipton. Le village s'appelle Sainte-Mère-Église.

— Parfait, répondit Winters. Je sais où nous sommes. À partir de là, je peux m'orienter.

Il prit la tête du petit groupe, les entraînant dans la direction de Sainte-Marie-du-Mont. En chemin, ils furent rejoints par plusieurs hommes du 502e RIP. Vers 3 heures, voyant venir sur la route une patrouille motorisée allemande, ils lui tendirent une embuscade, et Guarnere put venger son frère une première fois en faisant sauter les deux camions de tête. Les deux autres ont réussi à continuer leur route, mais les Américains firent quelques prisonniers.

Peu après, une mitrailleuse les prit pour cible et leurs prisonniers en profitèrent pour tenter de s'échapper, mais Guarnere les abattit froidement à coups de pistolet. « Sans remords », a-t-il précisé en évoquant l'incident, quarante-sept ans plus tard. « Sans pitié. Aussi facilement qu'on écrase un cafard. » Après une pause, il a ajouté : « Aujourd'hui, nous sommes différents de ce que nous étions à l'époque. »

Vers 6 heures, le groupe Winters rejoignit le capitaine Jerre Gross (commandant la compagnie D) et une quarantaine de ses hommes. Ensemble, ils progressèrent vers Sainte-Marie-du-Mont situé à environ 8 km au sud-est. Quelques minutes plus tard, ils tombèrent sur l'état-major du 2e bataillon du 506e RIP, commandé par le lieutenant-colonel Robert Strayer, qui avait déjà réussi à regrouper une quarantaine d'hommes. Winters put récupérer un fusil M-1, un revolver, une cartouchière, un bidon et une provision de munitions.

« Je me suis senti enfin prêt à combattre ; surtout après avoir emprunté de quoi manger à l'un des gars. » Lipton trouva une mitraillette et les autres purent compléter leur armement.

Tandis que les Américains faisaient mouvement vers Sainte-Marie-du-Mont, depuis le nord, le colonel Frederick von der Heydte, l'officier allemand qui commandait le 6e régiment de parachutistes – l'unité chargée de la défense de la zone – en faisait autant, depuis le sud. C'était un officier expérimenté, sorti de l'école militaire au milieu des années 20 et qui avait combattu en Pologne, en France, en Russie, en Crète et en Afrique du Nord. Il était ce jour-là l'officier allemand du rang le plus élevé présent dans la région, car les officiers généraux commandant les deux divisions stationnées dans le Cotentin se trouvaient à Rouen pour participer à un jeu de stratégie militaire. Des trois bataillons que commandait le colonel von der Heydte, un se trouvait à Carentan, un autre à Sainte-Marie-du-Mont, et le troisième à Sainte-Mère-Église. Tous les hommes des deux derniers s'efforçaient de localiser et d'attaquer l'ennemi, mais la confusion provoquée par les informations faisant état d'une multitude de parachutages rendait toute contre-attaque concertée impossible.

Voulant se rendre compte par lui-même, le colonel von der Heydte a fait le trajet en moto de Carentan à Sainte-Marie-du-Mont, et il est monté au dernier étage du curieux clocher Renaissance de l'église

paroissiale. De là, à 50 ou 60 m de haut, on a une vue magnifique sur Utah Beach. Ce qu'il a vu lui a coupé le souffle. « Tout le long de la plage, se rappelait-il en 1991, à l'occasion d'une interview, des centaines de petits bateaux déversaient chacun 30 ou 40 hommes. Derrière eux, on apercevait des bâtiments de guerre dont les canons de gros calibre tiraient en continu. Personne jusque-là n'avait vu une flotte de guerre aussi nombreuse. »

Autour de l'église, dans le petit village et au-delà dans les prés verts quadrillés de haies, tout était calme. Les fusillades sporadiques de la nuit avaient cessé au lever du jour.

N'apercevant ni soldats allemands ni soldats américains, von der Heydte redescendit du clocher et poussa jusqu'au manoir de Brécourt, à moins de 2 km au nord, où l'artillerie allemande avait installé une batterie de quatre pièces de 88 mm, enterrées et camouflées. Les artilleurs allemands n'étaient pas à leur poste ; de toute évidence, ils s'étaient dispersés après les parachutages de la nuit. Von der Heydte repartit en trombe à Carentan où il donna l'ordre à son 1er bataillon d'aller occuper Sainte-Marie-du-Mont et Brécourt, et de trouver les artilleurs nécessaires pour servir la batterie de Brécourt qui était très bien placée pour canonner les barges de débarquement et les bâtiments de guerre qui se trouvaient au large.

Au même moment, c'est-à-dire vers 7 heures environ, la compagnie E ne se composait encore que de deux officiers, trois sous-officiers et sept hommes de troupe disposant de deux mitrailleuses, un bazooka (sans munitions) et un mortier de 60 mm. Quand le 2e bataillon du 506e RIP de la 101e division aéroportée américaine a atteint un hameau appelé Le Grand-Chemin, à 3 km environ au nord de Sainte-Marie-du-Mont, il a essuyé un feu nourri. La colonne s'est arrêtée. Winters et ses hommes se sont assis par terre pour se reposer. Dix minutes ou un quart d'heure plus tard, le lieutenant George Lavenson, un ancien de la compagnie E devenu officier personnel du bataillon, est arrivé en suivant la route et a lancé : « Winters, on vous demande en première ligne. »

Devenus respectivement officier opérations et officier renseignements du bataillon, le capitaine Hester et le lieutenant Nixon, deux amis intimes de Winters, lui ont expliqué qu'à quelques centaines de mètres en avant d'eux, au-delà des haies qui leur

bouchaient la vue, et à proximité d'une grosse ferme appelée Manoir de Brécourt, il y avait une batterie allemande de quatre pièces de 88 que les services de renseignements alliés n'avaient pas repérées parce qu'elles étaient enterrées, dissimulées par des haies et reliées par un réseau de tranchées couvert de broussailles et d'arbres. La position était défendue par une section forte d'une cinquantaine d'hommes (appartenant au 1er bataillon du colonel von der Heydte). La batterie venait d'entrer en action, canonnant Utah Beach, à 5 km au nord-est.

À ce moment-là, le 2e bataillon du 506e RIP n'était fort que d'une centaine d'hommes, alors que son effectif normal s'élevait à 600 hommes, et le lieutenant-colonel Strayer devait occuper toute la zone s'étendant autour du Grand-Chemin et la défendre des contre-attaques ennemies. Il ne pouvait pas se permettre de distraire une trop grande partie de ses faibles forces pour attaquer la batterie de Brécourt. Hester a donc demandé à Winters de s'en charger.

Il était 8 h 30. Le capitaine Sobel n'allait pas tarder à prendre une petite revanche sur Hitler, l'armée de terre américaine était sur le point d'encaisser les bénéfices de ses investissements en entraînement et en équipement ; quant au peuple américain, il allait être récompensé d'avoir élevé une aussi admirable jeunesse. La compagnie que Sobel, l'armée de terre américaine et les États-Unis avaient créée et entraînée à cet effet, se préparait à passer à l'action.

Winters se mit au travail immédiatement et instinctivement. Il demanda à ses hommes de se débarrasser de tout ce qu'ils transportaient à l'exception de leurs armes, munitions et grenades, puis leur expliqua qu'il avait opté pour une rapide attaque frontale sous le couvert de tirs de protection provenant de diverses positions aussi proches que possible des pièces d'artillerie.

Le pré dans lequel se trouvait la batterie avait une forme très irrégulière ; les haies qui l'entouraient formaient sept angles aigus, ce qui offrait à Winters la possibilité de canarder les Allemands de différentes directions. Tout en avançant vers l'ennemi, il disposa ses deux mitrailleuses (servies par les soldats John Plesha, Walter Hendrix, Cleveland Petty et Joe Liebgott) de part et d'autre de la haie conduisant à l'objectif. Tout en rampant vers sa position d'attaque, Winters aperçut un casque allemand qui se déplaçait au niveau du

sol – le soldat qui le portait marchait à croupetons le long d'une tranchée, et seule sa tête était visible. Winters tira sur lui à deux reprises avec son M-1 et le soldat s'écroula. Puis Winters donna l'ordre au sous-lieutenant Compton de prendre avec lui le sergent Guarnere et le soldat Malarkey et de faire mouvement vers la gauche en rampant à travers le pré, afin de s'approcher le plus près possible de la première pièce d'artillerie pour pouvoir lancer des grenades dans la tranchée. Enfin, il envoya les sergents Lipton et Ranney sur sa droite, le long d'un taillis, avec l'ordre d'attaquer la position ennemie par le flanc.

Winters se réservait de conduire l'attaque frontale en suivant la haie ; entraînant avec lui le caporal Joe Toye, les soldats Robert « Popeye » Wynn et Gerald Lorraine (ce dernier appartenait à l'état-major du régiment ; il était le chauffeur de la jeep du colonel Sink).

L'entraînement qu'ils avaient reçu se révéla efficace. Lipton expliquera : « Nous combattions en équipe. Personne ne cherchait à jouer les vedettes. Nous étions comme une machine bien rodée. Aucun d'entre nous ne bondissait pour prendre d'assaut une mitrailleuse ; nous la réduisions au silence par une habile manœuvre, un travail d'équipe ou un tir de mortier. Usant de ruse, nous évitions les actes d'héroïsme. Nous avions appris que les héros se faisaient tuer avant d'avoir fait leur boulot, alors qu'il n'y avait rien de plus important que de remplir sa mission. »

En suivant le taillis, Ranney et Lipton se rendirent compte qu'ils ne pouvaient pas voir les positions allemandes à cause des broussailles et des replis du terrain. Lipton décida donc de grimper dans un arbre, mais il n'y en avait pas d'assez gros pour qu'il puisse se dissimuler derrière le tronc. Celui qu'il choisit avait de nombreuses petites branches sur lesquelles il s'assit en équilibre précaire. Les branches se balançaient et il serait exposé à la vue des Allemands s'ils regardaient dans sa direction. À environ 75 m de lui, il pouvait apercevoir une quinzaine de soldats ennemis, certains accroupis dans des tranchées, d'autres couchés sur le ventre, à découvert. Tous tiraient en direction du lieutenant Winters et étaient bien trop occupés par ce qui se passait devant eux pour remarquer la présence de Lipton.

Armé d'une carabine récupérée pendant la nuit, Lipton tira sur un des Allemands qui se tenaient à découvert. Celui-ci parut piquer du nez. Lipton tira de nouveau, mais sa cible ne bougea pas et il se

demanda si la hausse de la carabine avait été correctement réglée. Il tira pour la troisième fois, juste au-dessous de la tête de l'Allemand et la poussière vola à l'endroit précis où il avait visé. Le réglage de la hausse était donc bon et sa première balle avait fait mouche. Alors, il se mit à tirer aussi vite que possible depuis son poste de tir branlant.

Le sous-lieutenant Compton était armé d'une mitraillette Thompson que lui avait donnée un lieutenant de la compagnie D qui s'était cassé la jambe à l'atterrissage. Flanqué de Guarnere et Malarkey, il rampa à travers le pré jusqu'à la haie. Pris sous le feu croisé de la mitrailleuse qui se trouvait sur leur gauche, de Lipton et Ranney qui étaient derrière eux, et du groupe Winters qui les attaquait de front, les Allemands ne virent pas venir Compton, Guarnere et Malarkey. Lorsque Compton franchit la haie, l'effet de surprise fut total. Artilleurs et fantassins ennemis étaient à sa merci, mais lorsqu'il appuya sur la détente de la mitraillette, il ne se passa rien ! L'arme était enrayée.

Au même moment, Guarnere sauta dans la tranchée, à côté de Compton, Winters cria « Suivez-moi ! » et le groupe d'assaut se rua dans la direction du groupe Compton. Se voyant attaqués de toutes parts, les artilleurs allemands prirent la fuite, imités par les fantassins, et Compton, Guarnere et Malarkey leur lancèrent des grenades. Compton avait fait partie de l'équipe de base-ball de l'UCLA et avait été élu meilleur joueur universitaire de la saison à son poste. La distance qui le séparait des fuyards était à peu près équivalente à la distance entre la *home plate* et la deuxième base d'un terrain de base-ball. Il effectua un tir tendu et sa grenade frappa un Allemand à la tête avant d'exploser. Tirant avec leurs fusils, lançant des grenades et criant à tue-tête, Winters et son groupe rejoignirent Compton, Guarnere et Malarkey. Le sang battait à tout rompre dans leurs veines, et l'adrénaline leur donnait une force surhumaine.

Blessé au postérieur, Wynn tomba dans la tranchée. Il ne cessait de brailler : « Je suis désolé, lieutenant, j'ai fait le con ! Je suis désolé… » Voyant arriver une grenade allemande, ils se jetèrent tous à plat ventre.

« Joe ! fais gaffe ! » hurla Winters. La grenade avait atterri entre les jambes de Joe Toye. Alerté par le cri de Winters, Toye fit un bond de côté. En explosant, la grenade brisa le fut de son fusil, mais lui-

même n'était pas blessé. « Si Winters n'avait pas été là, j'aurais aujourd'hui une voix de soprano », a reconnu Toye en 1990.

Winters lança encore quelques grenades avant de poursuivre les fuyards en compagnie du sergent Guarnere et du soldat Gerald Lorraine. Trois des artilleurs allemands se mirent à courir à travers prés en direction du Manoir de Brécourt.

« Ne les laissez pas filer ! » hurla Winters. Lorraine en abattit un avec sa mitraillette ; Winters épaula son fusil, pressa la détente et tua son homme d'une balle en pleine tête ; Guarnere rata le troisième, mais Winters eut le temps de lui loger une balle dans le dos. L'Allemand n'étant que blessé, Guarnere le truffa de plomb avec sa mitraillette. Comme il criait toujours « À l'aide ! à l'aide ! », Winters ordonna à Malarkey de l'achever d'une balle dans la tête.

Un quatrième Allemand jaillit de la tranchée, une centaine de mètres plus loin. Winters le vit, adopta la position du tireur couché, visa posément et tua son homme une fois encore. Quinze ou vingt minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait commandé l'assaut et les hommes de la compagnie E venaient de s'emparer du premier des quatre canons.

Winters se dit que les Allemands étaient encore nombreux et n'allaient pas tarder à contre-attaquer. Il se laissa tomber dans la tranchée, rampa jusqu'à une intersection et jeta un œil dans la tranchée perpendiculaire.

« Deux Allemands étaient en train d'installer une mitrailleuse et se préparaient à ouvrir le feu. J'ai tiré le premier, blessant l'un à la hanche et l'autre à l'épaule. »

Revenu en arrière, Winters demanda à Toye et Compton de tirer en direction du deuxième canon et regagna le premier canon. Entre-temps, Lipton était descendu de son perchoir et se dirigeait lui aussi vers le premier canon. Au passage, il s'arrêta pour saupoudrer des sulfamides sur la blessure de Wynn et lui faire un pansement. Wynn s'excusait encore d'avoir gaffé. L'officier-technicien Andrew Hill, qui appartenait à l'état-major du régiment, arriva sur ces entrefaites.

— Où se trouve l'état-major du régiment ? cria-t-il à Lipton.

— Par là, derrière, répondit Lipton en indiquant de la main la direction.

Hill leva la tête pour mieux voir, et une balle le frappa en plein front, ressortant derrière l'oreille, le tuant sur le coup. Après cela, les hommes de la compagnie E ne se déplacèrent qu'en suivant les

tranchées à croupetons, car les mitrailleuses allemandes tiraient pratiquement en continu. Seul Malarkey fit exception. Voyant que l'un des deux Allemands tués par Winters – et qui gisait à une trentaine de mètres de la tranchée – avait un étui noir à la ceinture, il pensa qu'il contenait un Luger. Brûlant d'envie de posséder un de ces pistolets, il sortit de la tranchée et courut à travers le pré, pour découvrir finalement que l'étui ne contenait qu'un viseur de canon. « Idiot ! Ça grouille de Boches par ici ! Reviens ! » hurla Winters. Apparemment, les Allemands ont dû croire que Malarkey était infirmier ; toujours est-il que les mitrailleurs ne s'intéressèrent à lui qu'au moment où il revint en courant vers la tranchée. Tandis que les balles sifflaient autour de lui, il plongea dans l'encuvement où se trouvait le premier canon capturé par la compagnie E.

Winters aurait voulu rendre cette pièce d'artillerie inutilisable, mais c'était difficile sans matériel de démolition. Lipton arriva à ce moment-là et lui dit qu'il en avait dans la musette qu'il avait laissée en arrière, avant l'assaut. Winters lui donna l'ordre d'aller la chercher, puis jugea qu'il était temps de s'occuper du deuxième canon.

Laissant trois hommes à la garde du premier, il prit la tête d'un groupe de cinq hommes et tous les six suivirent la tranchée en lançant des grenades et en tirant avec leurs fusils. Ils retrouvèrent les deux Allemands à la mitrailleuse que Winters avait blessés et les firent prisonniers. Les artilleurs qui servaient le deuxième canon préférèrent se replier, et Winters put s'emparer de cette deuxième pièce de 88 en n'ayant qu'un seul tué.

Manquant d'hommes et de munitions pour poursuivre son avance, Winters envoya un courrier demander à ses mitrailleurs de le rejoindre. Entre-temps, six soldats allemands qui en avaient assez de la guerre s'avancèrent dans la tranchée qui conduisait à l'encuvement du deuxième canon, les mains sur la tête et criant : « Pas tuer ! Pas tuer ! »

Rejoint par ses mitrailleurs et le soldat D. Hall, de la compagnie A, Winters commanda l'assaut contre le troisième canon. Hall, qui chargeait en tête, fut tué, mais le canon tomba aux mains des hommes de la compagnie E. Winters en laissa trois pour garder sa nouvelle prise, puis revint vers le deuxième canon.

Sur place, il trouva une boîte contenant des documents et des cartes qui indiquaient les emplacements de toutes les batteries

d'artillerie et de tous les nids de mitrailleuses de la presqu'île du Cotentin. Il s'empressa d'envoyer cartes et documents, mais également ses prisonniers et une demande de munitions et de renforts, à son chef de bataillon. « Nous étions trop peu nombreux et trop dispersés. C'était dangereux pour notre sécurité. » À l'aide des grenades qui lui restaient, Winters entreprit de détruire les postes de radio, les téléphones de campagne et les télémètres pris aux Allemands.

Le capitaine Hester le rejoignit le premier, apportant avec lui des paquets de TNT et quelques grenades incendiaires au phosphore. Winters introduisit un paquet de TNT puis une grenade dans le tube de chacune des trois pièces d'artillerie, ce qui eut pour effet de faire éclater la culasse, donnant à chaque canon l'aspect d'une banane à demi pelée. Lorsqu'il revint avec son matériel de démolition, Lipton fut très déçu de constater que celui-ci n'était plus nécessaire.

Les renforts arrivèrent peu après : cinq hommes commandés par le lieutenant Ronald Speirs de la compagnie D. L'un d'eux, « Rusty » Houch, de la compagnie F, sortit de la tranchée pour lancer une grenade en direction du quatrième canon. Atteint par une rafale de mitrailleuse, il fut tué sur le coup.

Speirs mena l'attaque contre la dernière pièce de 88, réussissant à la mettre hors d'usage, au prix de deux tués.

Voyant que ses hommes et ceux du lieutenant Speirs étaient pris sous le feu continu des mitrailleuses installées dans les haies proches du Manoir de Brécourt, Winters leur commanda de battre en retraite. Les quatre canons étant détruits, il n'y avait aucune raison de tenir la position conquise. Les mitrailleurs se replièrent les premiers, suivis par les fusiliers. Winters fermait la marche. Avant de s'en aller, il jeta un dernier coup d'œil dans la tranchée. « Un des Allemands blessés que nous laissions derrière nous essayait encore de braquer une mitrailleuse dans notre direction. J'ai dû l'achever d'une balle en pleine tête. » Il était 11 h 30. Trois heures s'étaient écoulées depuis que Winters avait reçu l'ordre de détruire la batterie du Manoir de Brécourt.

Réduite à une douzaine d'hommes – l'équivalent d'un groupe –, renforcée à la fin par Speirs et ses hommes, la compagnie E venait de réduire au silence une batterie allemande qui commandait la chaussée nº 2 et tenait Utah Beach sous son feu. Une ligne

téléphonique reliait cette batterie à un observateur d'artillerie installé dans une casemate située à l'extrémité ouest de la chaussée nº 2, et celui-ci avait réglé le tir de la batterie sur les hommes de la 4e division d'infanterie au moment où ils commençaient à débarquer sur la plage. L'importance du rôle joué par la compagnie E est difficile à évaluer avec précision, mais son action a certainement sauvé bien des vies et facilité voire rendu possible la progression des chars vers l'intérieur des terres. Il serait très exagéré de prétendre que la compagnie E a sauvé la situation à Utah Beach, mais parfaitement justifié d'affirmer qu'elle a largement contribué au succès du débarquement.

Winters avait perdu quatre de ses hommes et deux autres étaient blessés. Lui et son groupe avaient tué 15 ennemis, en avaient blessé beaucoup plus et fait 12 prisonniers ; autant dire qu'ils avaient anéanti la section d'élite (forte d'une cinquantaine de parachutistes appartenant au 1er bataillon du colonel von der Heydte) qui défendait les quatre pièces d'artillerie, et mis en fuite les artilleurs qui servaient ces canons. Dans une analyse rédigée en 1985, Lipton écrit : « Cette attaque est un rare exemple d'opération au cours de laquelle un petit groupe d'assaut bien commandé a vaincu et mis en déroute une force de défense occupant des positions fortifiées. C'est le moral de fer des hommes de la compagnie E, la rapidité et l'audace de l'attaque frontale, le fait d'être pris sous un feu croisé, qui ont démoralisé les Allemands et les ont convaincus qu'ils étaient attaqués par des forces beaucoup plus importantes. »

D'autres facteurs ont également joué un rôle, par exemple l'excellence de l'entraînement suivi par la compagnie E, sans oublier qu'il s'agissait de son baptême du feu. Le 6 juin 1944, les hommes ont pris des risques qu'ils n'ont pas repris par la suite. Lipton a reconnu que s'il avait été un vétéran, il n'aurait pas grimpé dans cet arbre et ne se serait pas exposé à ce point. « Mais ce jour-là, on était déchaînés. »

« La première fois, on ne réalise pas bien, m'a confié Guarnere. Ce que j'ai fait ce matin-là, je ne l'ai plus jamais refait. Jamais. » S'il avait eu un tant soit peu d'expérience, Compton aurait agi différemment, il n'aurait pas franchi cette haie aussi imprudemment.

« J'étais persuadé d'être invulnérable, m'a aussi expliqué Lipton. J'avais l'impression que si une balle venait dans ma direction elle serait détournée, ou bien que je bougerais au dernier moment. »

Dans *Wartime*, Paul Fussell écrit qu'un soldat qui subit le baptême du feu se dit : « Cela *ne peut pas* m'arriver. Je suis trop intelligent, agile, bien entraîné, beau gosse, aimé de tous, saoul, etc. » Par la suite, à ce sentiment d'invulnérabilité succède un : « Cela pourrait m'arriver à moi aussi, je ferais mieux d'être plus prudent. Je peux minimiser le danger en faisant plus attention à la façon dont je me mets à couvert, en évitant de me servir de mon arme inconsidérément afin de ne pas risquer de signaler ma position, en restant toujours extrêmement vigilant, etc.[24] »

Dans son analyse de la mission, Winters rend hommage à l'armée de terre américaine qui l'a si bien préparé pour ce qu'il appelle « mon apogée ». Il avait tout fait juste, repérant soigneusement les positions à attaquer, disposant ses mitrailleurs et ses tireurs d'élite de façon à bénéficier de tirs de protection, choisissant ses meilleurs hommes (Compton, Guarnere et Malarkey d'une part, Lipton et Ranney de l'autre) pour les missions les plus dangereuses, et menant lui-même l'assaut au moment opportun.

Winters pensait que si Sobel avait commandé ce jour-là, il aurait entraîné ses 13 hommes dans un assaut frontal au cours duquel il aurait été tué ainsi que la plupart de ses subordonnés. Comment savoir s'il avait tort ou raison de penser ainsi ? Comment savoir si les hommes de la compagnie E auraient pu accomplir cet exploit, auraient été aussi disciplinés, aussi endurants (ils étaient sur le terrain depuis 1 h 30 du matin, après un début de nuit sans sommeil ; ils étaient meurtris et couverts de bleus à cause de la violence de la secousse consécutive à l'ouverture de leur parachute et de la rudesse de l'atterrissage), aussi experts à manier toutes sortes d'armes s'ils n'avaient pas été formés par Sobel ?

Le colonel Sink a proposé Winters pour la médaille d'honneur du Congrès, mais en ce qui concerne la campagne de Normandie, cette décoration exceptionnelle n'a été décernée qu'à un seul homme par division ; à la 101e division aéroportée, le lieutenant-colonel Robert Cole (chef du 3e bataillon du 502e RIP), qui avait mené une charge à la baïonnette, a été l'heureux élu. Winters a reçu la *Distinguished Service Cross* ; Compton, Guarnere, Lorraine et Toye ont obtenu la *Silver Star* (l'étoile d'argent), et Lipton, Malarkey, Ranney, Liebgott, Hendrix, Plesha, Petty et Wynn, la *Bronze Star* (l'étoile de bronze).

Environ un mois plus tard, Winters a été convoqué à l'état-major de son régiment. Sink, Strayer et tous les officiers d'état-major étaient assis à une table sous une tente. À la place d'honneur siégeait S.L.A. Marshall, l'historien de l'armée de terre américaine. Winters se souviendra qu'il y avait de « l'électricité » dans l'air. « Tous ces diplômés de West Point auraient été capables de "tuer" pour se trouver à ma place, pour avoir l'occasion d'être assis en face de Marshall.

— O.K., lieutenant, a commencé Marshall, racontez-moi ce que vous avez fait là-bas le jour J. Vous avez pris cette batterie de pièces de 88 mm, c'est ça ?

— Oui, monsieur, c'est exact.

— Expliquez-moi comment vous avez fait.

— Eh bien, monsieur, j'ai établi une base de feux, nous avons progressé sous le couvert de cette base de feux et nous avons pris le premier canon. Puis nous avons répété la manœuvre pour le deuxième, le troisième et le quatrième canon.

— O.K. Avez-vous autre chose à ajouter ?

— Non, monsieur, c'est tout. »

En tant qu'officier subalterne confronté à tous ces officiers d'état-major, Winters s'était dit qu'il valait mieux ne pas trop en faire et présenter l'affaire comme l'application pure et simple d'une tactique répétée à l'entraînement.

Quand le livre de Marshall intitulé *Night Drop* (*Parachutage de nuit*) est paru, Winters a constaté, écœuré, que l'historien avait oublié la compagnie E, se contentant d'écrire que « le [2e]bataillon déployé avait amusé la batterie allemande de loin… », alors qu'il faisait le récit complet de la prise d'une batterie d'obusiers de 105 mm au Holdy, à l'ouest de Sainte-Marie-du-Mont, par le 1er bataillon du 506e RIP. Marshall écrit que le 1er bataillon alignait pour l'occasion 195 hommes[25]. « Avec le même nombre d'hommes de la compagnie E, j'aurais pu prendre Berlin ! » a commenté Winters.

Vers 12 h 15, le sergent Leo Boyle rejoignit sa compagnie. Il avait atterri dans la zone de largage de la 82e division aéroportée, s'était perdu, avait réussi à comprendre où il se trouvait, s'était dirigé vers Sainte-Marie-du-Mont et avait fini par retrouver la compagnie E. « Je suis tombé en premier sur Winters. Il était fatigué. Je me suis

présenté à lui. Il a grommelé, c'est tout ce que j'ai réussi à obtenir de lui. Je pensais qu'il serait plus heureux de me voir, mais il venait de vivre des moments de très grande tension. » Les hommes se congratulaient les uns les autres, discutant de ce qu'ils avaient accompli, tentant de reconstituer le déroulement des événements. Ils étaient victorieux, heureux, fiers, conscients de leur importance. L'un d'eux avait trouvé du cidre dans un cellier. Le cruchon circula de main en main. Quand il arriva dans celles de Winters, celui-ci se dit qu'il « mourait de soif et avait besoin de se remonter le moral ». Il surprit ses hommes en buvant une grande goulée – le premier alcool qu'il ait jamais bu. « Sur le coup, j'ai pensé que ça me calmerait, mais il n'en a rien été. »

Le sous-lieutenant Welsh rejoignit la compagnie à son tour. Il avait participé à divers accrochages aux côtés des hommes de la 82e. Il transportait son parachute de secours dans son sac à dos. « Je voulais l'envoyer à Kitty en lui demandant de se confectionner une robe pour notre mariage qui devait avoir lieu après la guerre. J'étais résolument optimiste. »

Les tirs de mitrailleuses venus de la haie qui se trouvait de l'autre côté de la route, en face du Manoir de Brécourt, se sont intensifiés. Winters disposa ses mitrailleurs afin de répondre par un tir de harcèlement. Malarkey avait retrouvé le tube de son mortier mais pas le socle. Il planta le tube dans le sol et tira une douzaine d'obus en direction du Manoir. Guarnere mit un autre mortier en batterie et l'imita. Ils ont découvert par la suite que chacun de leurs coups avait fait mouche. « Ce genre de savoir-faire ne s'apprend pas, c'est un don du ciel », a remarqué Winters. Quand Malarkey s'est trouvé à court de munitions, le tube de son mortier était presque complètement enterré, et un vieux paysan a dû prendre une pelle pour l'aider à le dégager.

Vers midi, les premiers éléments de la 4e division d'infanterie débarquée à Utah Beach sont arrivés au Grand-Chemin. Welsh se souviendra des « visages des premiers fantassins arrivant de la plage et qui dégueulaient tripes et boyaux à la vue des cadavres convulsés et criblés de balles des soldats américains et allemands ».

La compagnie E était forte désormais d'une cinquantaine d'hommes. Personne ne sachant ce qu'était devenu le lieutenant Meehan, Winters se retrouvait de facto commandant de compagnie. Le lieutenant Nixon est arrivé sur ces entrefaites, suivi de quatre

chars Sherman. Il a demandé à Winters d'indiquer les positions ennemies aux tankistes, puis de fournir l'appui d'infanterie nécessaire pour une attaque. Winters a grimpé à l'arrière du premier char et a dit à son chef : « Tirez le long de ces haies là-bas, et là, et là, et en direction du Manoir. Nettoyez tout ce qui reste. »

Les chars ont avancé en vrombissant. Pour les tankistes, c'était le baptême du feu, la première occasion de tirer sur l'ennemi avec leurs mitrailleuses de calibres 7,62 mm et 12,7 mm, et leur canon de 75 mm.

« Ils ont littéralement coupé les haies en petits morceaux, se souvient Welsh. On aurait pu croire qu'ils ne s'arrêteraient jamais de tirer. »

En milieu d'après-midi, le Manoir étant aux mains des hommes de la compagnie E, la famille de Valavieille sortit de sa demeure ancestrale. En tête venaient le colonel de Valavieille, un vétéran de la Grande Guerre, et M^me^ de Valavieille, suivis de leurs deux fils Louis et Michel, deux adolescents. Michel est sorti dans la cour les mains au-dessus de la tête, en compagnie de quelques soldats allemands qui étaient restés en arrière pour se rendre. Prenant Michel pour un Allemand ou pour un collaborateur, un parachutiste américain lui a tiré dans le dos. Michel de Valavieille a survécu, mais il lui a fallu six mois pour guérir de ses blessures dans un hôpital anglais (il a été le premier blessé français évacué par Utah Beach). Il est devenu par la suite maire de Sainte-Marie-du-Mont, puis fondateur et conservateur du musée d'Utah Beach, avant de décéder il y a quelques années.

En fin d'après-midi, les Allemands se retirèrent de Sainte-Marie-du-Mont ; la compagnie E et le reste du 2^e^ bataillon y firent leur entrée, puis s'avancèrent, en direction du sud-sud-ouest, jusqu'au hameau de Culoville où le lieutenant-colonel Strayer établit son PC. Winters installa ses hommes pour la nuit, mit en place des sentinelles et des postes avancés. Chacun mangea ses rations K, puis Winters s'en alla seul effectuer une patrouille de reconnaissance. S'éloignant du village, il entendit le bruit des pas d'une troupe marchant sur une route pavée. Le son particulier des bottes cloutées indiquait qu'il s'agissait de soldats allemands. Il s'allongea dans un fossé et la patrouille ennemie passa tout près de lui sans le voir. Il pouvait sentir l'odeur caractéristique des soldats allemands, un

mélange de tabac et de cuir trempé de sueur : « Cette fois-ci, ça n'est pas passé loin ! » se dit-il.

Le sous-lieutenant Welsh se souviendra quant à lui d'avoir fait les cent pas parmi les hommes endormis en songeant qu'ils avaient vu la mort de près, qu'elle leur avait tourné autour durant toute la journée, mais qu'ils ne s'étaient jamais sentis concernés. « Ils n'étaient pas venus jusque-là pour avoir peur ni pour mourir, mais pour vaincre. » Sur le point de s'endormir, Lipton se remémora la discussion qu'il avait eue dans l'avion avec le sergent Murray, à propos de leur baptême du feu et de ce qu'ils feraient dans telle ou telle situation ; puis il sombra dans le sommeil « content et reconnaissant que la journée se soit si bien passée ».

Alors qu'il préparait son couchage, Winters entendit les Allemands « tirer des rafales de mitraillettes, de toute évidence en l'air, et brailler à tue-tête comme une bande de gamins ivres en train de faire la fête ».

Avant de se coucher, il nota dans son journal : « Je n'ai pas oublié de m'agenouiller afin de remercier Dieu de m'avoir aidé à survivre à cette journée, et de lui demander son aide pour le lendemain du jour J. »

Après quoi, il s'est fait une promesse : s'il revenait de cette guerre, il chercherait une ferme isolée, quelque part, et passerait le reste de sa vie au calme et en paix.

6

« En avant ! »

Carentan
7 juin-12 juillet 1944

Le 7 juin, aux premières lueurs du jour, le capitaine Hester est venu trouver Winters : « Winters, je suis désolé de vous faire ça après ce que vous avez enduré hier, mais je veux que la compagnie E prenne la tête de la colonne qui va marcher sur Vierville. »

Le 2e bataillon avait atteint les objectifs qui lui avaient été fixés pour le jour J ; il s'était rendu maître des chaussées, facilitant le débarquement de la 4e division d'infanterie et son avancée vers l'intérieur des terres. La tâche suivante consistait à pousser vers le sud, en direction de Carentan, afin de faire sa jonction avec les troupes américaines débarquées à Omaha Beach. L'itinéraire prévu passait par Culoville, Vierville et Saint-Côme-du-Mont avant de franchir la Douve.

Après avoir nettoyé Vierville, le 2e bataillon s'est dirigé sur Angoville-au-Plain. La compagnie E était cette fois-ci en réserve. Le reste de la journée s'est passé à repousser les contre-attaques allemandes menées par le 6e régiment de parachutistes du colonel von der Heydte. Le lendemain, le 1er bataillon du 506e RIP s'est emparé de Saint-Côme-du-Mont, à environ 3 km au nord de Carentan, sur une hauteur dominant la vallée de la Douve et Carentan. Le colonel Sink a établi son PC à Angoville-au-Plain, et la compagnie E a pris position de façon à défendre le QG du régiment ; ce qu'elle a fait pendant les trois jours qui ont suivi.

La compagnie E a mis ce délai à profit pour reprendre son souffle et refaire ses forces. Récupérant peu à peu les hommes que les hasards des largages avaient dispersés dans toute la presqu'île du Cotentin, elle voyait ses effectifs grossir d'heure en heure. Il était toujours aussi difficile de dormir, à cause des tireurs embusqués, des contre-attaques surprises, des tirs d'artillerie et de mortier. Enterrer les morts, hommes et animaux, est devenu une nécessité, car les

cadavres, gonflés, commençaient à se décomposer et à empuantir l'atmosphère.

Un autre problème, qui allait poursuivre les troupes aéroportées durant toute l'année suivante, est apparu. Chaque village libéré, en France, puis en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne et en Autriche, regorgeait de vins, d'eaux-de-vie et de liqueurs d'une qualité qui avait de quoi surprendre le GI moyen. Le soldat Shifty Powers et l'un de ses camarades ont découvert une boutique de marchand de vins à Saint-Côme-du-Mont. Après y avoir pénétré par effraction, ils se sont mis à goûter différentes bouteilles pour déterminer celle qu'ils préféraient. Emportant chacun la bouteille de leur choix, ils sont ressortis par l'arrière, afin de boire en paix. « De temps en temps, un tireur embusqué essayait de nous avoir. Nous entendions les balles frapper les murs et ricocher autour de nous, et nous aimions beaucoup ça. »

Le sous-lieutenant Welsh a trouvé une barrique de calvados. « J'ai cru qu'il allait la boire à lui tout seul, raconte Winters. Je lui ai parlé à plusieurs reprises, mais j'ai réalisé plus tard qu'il n'avait pas entendu un traître mot de ce que je lui avais dit ; et ce n'était certainement pas parce qu'il était dur d'oreille. Nous avons réglé ce problème dans les jours qui ont suivi. » Pas pour longtemps. Ces jeunes guerriers vivaient des moments de trop grande tension, et il y avait beaucoup trop d'alcool à portée de main pour que le problème soit facile à résoudre.

Le 10 juin, le soldat Alton More demanda à Malarkey de l'accompagner dans une expédition jusqu'à Sainte-Mère-Église afin de vérifier ce que contenaient des musettes qui avaient été entassées dans un terrain vague. More avait un physique à la John Wayne. Fils d'un tenancier de saloon de Casper, dans le Wyoming, il avait épousé une jeune fille qu'il avait connue au collège et leur premier enfant était né alors qu'il se trouvait en Angleterre. Malarkey accepta de l'accompagner. En arrivant sur place, il réalisa que les musettes en question avaient appartenu à des soldats américains morts au combat et se sentit très mal à l'aise. Malgré tout, il aida More à vider leur contenu afin de récupérer les friandises, les produits de toilette, les rations et l'argent.

Soudain, More tomba à genoux et dit d'une voix presque inaudible : « Foutons le camp d'ici. » Jetant un coup d'œil dans sa direction, Malarkey le vit avec une paire de chaussons en tricot pour

bébé dans les mains. Ils abandonnèrent tout ce qu'ils avaient rassemblé et regagnèrent Saint-Côme, bien résolus à se montrer désormais plus respectueux envers leurs compagnons morts.

Les Allemands morts ne leur inspiraient pas le même respect. Les GI profitaient du moindre moment de répit pour faire la chasse aux souvenirs ; les plus recherchés étant les pistolets Luger, les montres, les poignards, les drapeaux et tout ce qui portait une croix gammée. Quand Rod Strohl a fini par rejoindre la compagnie E, au jour J plus quatre, Liebgott s'est précipité vers lui : « Hé, Strohl ! Strohl ! J'ai quelque chose à te montrer ! » Et il a exhibé un anneau récupéré en coupant le doigt d'un soldat allemand qu'il avait tué d'un coup de baïonnette.

Entre-temps, venant d'Omaha Beach, la 29e division d'infanterie s'était emparée d'Isigny, à 11 km à l'ouest de Carentan. Comptant 4 000 habitants, cette dernière ville se trouve à la fois sur la route conduisant de Cherbourg à Caen et Saint-Lô, et sur la ligne de chemin de fer Paris-Cherbourg. N'ayant pas réussi à s'accrocher aux hauteurs situées au nord de la Douve, les parachutistes allemands du 6e régiment s'étaient repliés dans la vallée, et le colonel von der Heydte avait reçu du maréchal Erwin Rommel l'ordre de « défendre Carentan jusqu'au dernier homme[26] ».

Ce 10 juin 1944, des éléments de la 29e division d'infanterie et de la 101e division aéroportée ont fait leur jonction au nord-est de Carentan, dans les environs de Brévands. La tête de pont était désormais bien établie, mais pour pouvoir avancer vers l'intérieur, il était indispensable de chasser les Allemands de Carentan. La progression des troupes américaines était fortement ralentie par le manque d'artillerie et de blindés, la valeur et la détermination de l'ennemi, la présence des haies. Haute souvent de 2 m, voire plus, assez résistante pour stopper un char d'assaut, chaque haie constituait une position ennemie et il y en avait un nombre invraisemblable. Il fallait déployer des efforts surhumains pour en prendre seulement une, et à moins de 50 m derrière celle-ci il y en avait une autre. C'était le pire endroit pour mener une offensive terrestre ; cela revenait à s'emparer d'une ville maison par maison, à attaquer un réseau de tranchées digne de la Grande Guerre ; mais il fallait en passer par là.

Le général Collins avait lancé le VII^e corps vers le nord, en direction de Cherbourg (le plus grand port de Normandie, et donc un objectif stratégique majeur), et vers l'ouest, en direction de la côte (afin de couper les lignes de communication des troupes allemandes présentes dans la presqu'île du Cotentin), mais il ne fallait pas s'attendre à de rapides progrès tant que le goulet d'étranglement de Carentan n'aurait pas sauté. Une mission qui incombait à la 101^e division aéroportée.

Le général Taylor a décidé d'attaquer simultanément de trois directions différentes. Le 327^e RI arriverait du nord et le 501^e RIP du nord-est, tandis que le 506^e RIP effectuerait une marche de nuit qui lui permettrait de contourner Carentan et d'arriver par le sud-ouest. Ces trois attaques coordonnées devaient débuter le 12 juin à 5 heures.

Le capitaine Sobel avait imposé à la compagnie E d'innombrables exercices de nuit : marches forcées dans la campagne et à travers bois, orientation à la boussole, problèmes spécifiques posés par les mouvements et le commandement d'une troupe la nuit. Les hommes étaient parfaitement à l'aise dans l'obscurité ; certains affirmaient même voir mieux la nuit que le jour.

À en croire Winters (qui faisait fonction de commandant de compagnie, Meehan n'étant toujours pas considéré comme tué au combat, mais seulement porté disparu), seuls les officiers d'état-major éprouvaient des difficultés la nuit. Ils avaient « bûché » la théorie mais n'étaient pas allés s'entraîner sur le terrain, nuit après nuit, comme les officiers subalternes, les sous-officiers et les hommes de troupe. Une carence qui avait été mise en évidence au cours de la nuit précédant le jour J. « Ce sont eux qui ont eu des problèmes pour s'orienter et localiser leurs objectifs, explique Winters. Ils ont eu également beaucoup de mal à traverser les haies. Livrés à eux-mêmes, les officiers subalternes, sous-officiers et hommes de troupe ont trouvé leur chemin et leurs objectifs sans trop de difficultés, et sans carte. »

Cette carence se révéla de nouveau flagrante durant la nuit du 11 au 12 juin. La compagnie F se mit en route la première, suivie par la compagnie E. Pour atteindre Carentan, elles devaient traverser une zone marécageuse, franchir un pont, puis avancer à travers prés en direction du chemin de fer. Les marais et les haies rendaient la

progression difficile. Les deux compagnies ont perdu le contact à de nombreuses reprises. La compagnie F tomba sur un passage particulièrement difficile et, après avoir réussi à le franchir, repartit à vive allure sans se soucier du fait que la compagnie E était confrontée aux mêmes difficultés. Les ordres provenant du QG du régiment et relatifs aux missions respectives du 1er et du 2e bataillon, furent modifiés. Les compagnies s'arrêtèrent, les hommes creusèrent des trous et mirent les mitrailleuses en batterie ; puis ils reçurent l'ordre de reprendre leur progression.

La zone traversée par le 2e bataillon avait déjà été le théâtre de combats meurtriers. Le sol était jonché de cadavres de soldats américains et allemands, d'armes et de matériels divers, difficiles à repérer dans le noir. Après avoir franchi la Douve et pris la direction de la ligne de chemin de fer, la compagnie E a perdu une fois encore le contact avec la compagnie F. « Je savais que sur un terrain aussi difficile nous aurions du mal à atteindre notre objectif, que nous étions trop espacés et donc sans défense », se souviendra Lipton.

Winters essaya de contacter l'état-major par radio. L'opérateur parlait à voix basse derrière sa main en cornet. Une mitrailleuse allemande MG 42 (la meilleure au monde) tira plusieurs courtes rafales quelque part sur la gauche. Lipton s'approcha de son mitrailleur, lui murmura de mettre son arme en batterie et de la pointer dans la direction des rafales ; puis il s'éloigna silencieusement pour disposer le reste de sa section. « J'ai sursauté en entendant [le mitrailleur] armer sa mitrailleuse. Pour ce faire, il fallait ramener la culasse en arrière à deux reprises, puis la relâcher. Dans le silence de la nuit, cela devait s'entendre à plus de 500 m, ce qui risquait de ruiner tous nos efforts pour avancer silencieusement afin de prendre les Allemands par surprise. » Mais il ne s'est rien passé et Lipton a pu respirer un peu plus librement.

Le contact une fois rétabli, la compagnie E s'est remise en marche. En travers du sentier qu'elle suivait gisait le cadavre d'un soldat allemand dont le bras droit se dressait vers le ciel. Tous les hommes l'enjambèrent, mais le soldat Wayne « Skinny » Sisk saisit la main tendue et la serra tout en marchant sur le ventre gonflé, produisant un bruit bizarre.

« Désolé, mon gars », murmura Sisk avant de continuer son chemin.

Plus loin, le sentier tournait brusquement sur la droite. « Il y avait là un Allemand qui braquait son fusil dans ma direction, se rappellera Carson. Il avait dû effrayer la moitié de la compagnie avant moi. Je me suis dit : “Pourquoi diable ne tire-t-il pas, qu’on en finisse ?” Il était mort et la rigidité cadavérique l’avait transformé en statue. »

La compagnie E a atteint la ligne de chemin de fer et a établi une nouvelle position défensive. Un message leur ayant appris qu’ils devaient s’attendre à voir arriver des blindés allemands, Lipton demanda à Tipper de s’installer sur le talus avec son bazooka. Toute retraite étant impossible, il lui faudrait réussir ou mourir.

— Tipper, murmura Lipton, on compte sur toi. Ne rate pas ton coup.

— Non.

Un problème s’est aussitôt posé à Tipper : le soldat Joe Ramirez qui devait l’approvisionner en munitions paraissait extrêmement nerveux. « Ça va aller, Joe. Assure-toi seulement que tu as deux roquettes prêtes. Nous n’aurons pas de temps à perdre, pas une fraction de seconde. » Ramirez s’éloigna et il revint avec deux roquettes antichars. Horrifié, Tipper l’entendit dire qu’il avait retiré les deux goupilles de sûreté (une fois dégoupillée, une roquette peut exploser si on la laisse tomber par terre).

— Remets ces goupilles en place, murmura Tipper. Je te dirai quand il faudra les enlever.

— Je ne sais pas où elles sont, lui répondit Ramirez en tenant les roquettes à bout de bras pour les éloigner de lui. Je les ai jetées.

— Bon sang de bon Dieu ! Trouve-les !

Comme Ramirez n’y arrivait pas, Tipper dut se mettre à quatre pattes pour l’aider à chercher. Ils finirent par les retrouver et Tipper les réinséra précautionneusement. Les bras de Ramirez tremblaient. « Quand les roquettes furent désarmées, Joe s’est calmé et a cessé de trembler, mais c’est moi qui ai pris le relais. »

Il n’y a finalement pas eu d’attaque. Étant à cours de munitions après six jours de durs combats et ne recevant plus de ravitaillement, le colonel von der Heydte avait quitté Carentan avec le gros de ses forces, ne laissant derrière lui que quelques éléments d’une seule compagnie qui avaient pour consigne de tenir la ville le plus longtemps possible, pendant qu’il irait se réapprovisionner afin de lancer une contre-attaque depuis le sud-ouest. La cinquantaine de

parachutistes allemands demeurés sur place disposaient, entre autres, d'une mitrailleuse qui tenait la route de Périers (N 171) sous son feu, et de mortiers de 80 mm braqués sur l'intersection de la N 171 et de la N 13.

La compagnie E a repris sa progression en direction du nord-est. À 5 h 30, le 2e bataillon du 506e RIP était prêt à passer à l'attaque. Son objectif était précisément l'embranchement des nationales 13 et 171. Les derniers cent mètres à parcourir pour y parvenir étaient en ligne droite et en pente douce. Il y avait un fossé peu profond de part et d'autre de la chaussée. La compagnie E attaquerait en empruntant la route, couverte sur son flanc gauche par la compagnie F, et suivie par la compagnie D. Les ordres étaient de pénétrer dans Carentan et de rejoindre le 327e RI qui arrivait du nord.

Tout était calme. Pris d'un besoin pressant, le lieutenant Lavenson, un ancien de la compagnie E devenu officier personnels du bataillon, s'est avancé dans un pré. On pouvait voir ses fesses blanches dans la faible lumière de l'aube. Les prenant pour cible, un tireur d'élite allemand fit mouche du premier coup. (Ramené en Angleterre, Lavenson a été ensuite évacué vers les États-Unis, mais l'avion qui le transportait est tombé dans l'Atlantique.)

Winters était furieux. À cause des ordres et contrordres successifs en provenance du QG du régiment, il avait fallu toute la nuit pour que le régiment se retrouve enfin en position d'attaque et les hommes étaient épuisés. « Cela n'aurait pas dû se passer ainsi. Les choses n'avaient pas été très difficiles et pourtant il nous avait fallu la nuit entière pour gagner notre position. » La compagnie E ignorait ce qui l'attendait, mais il n'était plus temps d'effectuer une reconnaissance. Il n'y avait eu ni préparation d'artillerie ni frappes aériennes et, soudain, l'ordre tomba : attaque à 6 heures.

La 1re section, l'ancienne section de Winters, placée désormais sous le commandement du sous-lieutenant Welsh, se trouvait sur la gauche de la route, dans la légère courbe précédant la dernière ligne droite. La 2e section était sur la droite, et la 3e se tenait en arrière, en réserve. Les hommes étaient allongés dans les fossés, attendant les ordres. Le silence régnait. Les Allemands se gardaient bien de révéler leur présence et de faire savoir qu'ils disposaient d'une mitrailleuse et de mortiers.

À 6 heures précises, Winters lança : « En avant ! » Welsh montra l'exemple en se mettant à courir sur la route, aussitôt suivi par sa

section. C'est à ce moment-là que le mitrailleur allemand ouvrit le feu. Il était idéalement placé pour anéantir la compagnie tout entière. La violence de la riposte fit éclater la 1re section. Welsh et les six hommes qui venaient derrière lui continuèrent sur leur lancée tandis que les autres (une petite trentaine) se jetaient à plat ventre dans les fossés. Winters bondit au milieu de la route, très agité et hurlant : « En avant ! En avant ! » mais sans réussir à faire sortir ses hommes des fossés où ils se tenaient allongés, le nez dans l'herbe, cherchant à s'aplatir du mieux qu'ils pouvaient.

Winters entendait derrière lui le lieutenant-colonel Strayer, les lieutenants Hester et Nixon, et d'autres officiers de l'état-major du bataillon qui lui criaient : « Faites-les avancer ! Faites-les avancer ! »

Winters se débarrassa de son paquetage et, brandissant son fusil M-1, se précipita vers le fossé gauche en braillant comme un fou : « Avancez ! Avancez ! » Il se mit à botter le cul de ses hommes, puis traversa la route, sans cesser de brailler, pour aller botter le cul de ceux qui se trouvaient dans le fossé droit.

« Je me démenais comme un beau diable. Personne ne m'avait jamais vu dans cet état. » Il retraversa la route. Les balles sifflaient autour de lui. « Bon Dieu, se dit-il, j'ai une sacrée veine, je suis protégé par un charme » ; mais il était au désespoir car Harry Welsh, son meilleur ami, était là-bas devant, en train d'essayer de s'occuper de cette mitrailleuse. « Si je ne fais rien, pensa-t-il, c'est un homme mort ; ça ne fait aucun doute. »

Les hommes refusaient toujours de bouger, mais ils ont levé les yeux. « Je n'oublierai jamais la surprise et la peur que j'ai lues sur ces visages tournés vers moi. » Le mitrailleur allemand concentra son tir sur cet énergumène qui constituait une cible facile. « Les balles continuaient de ricocher sur la route, tout autour de moi, avec un bruit sec. »

« Nous étions tous cloués sur place, se souvient Strohl. Nous ne pouvions plus bouger, et Winters a bondi au milieu de la route en hurlant : "Allez ! En avant ! Immédiatement !" »

Avant cela, personne à la compagnie E n'avait entendu Winters crier. « C'était si peu dans son caractère, que nous sommes partis en courant comme un seul homme », a expliqué Strohl.

Winters a une autre explication : « La discipline a payé. Les hommes ont reçu le message et sont passés à l'attaque. »

En dépassant Winters, le sergent Talbert lui a crié :

— Quand on sera à l'embranchement, où faut-il aller ?
— Tournez à droite.

(En 1981, Talbert a écrit à Winters : « Je n'oublierai jamais le moment où je vous ai vu au milieu de cette route. Vous avez été pour moi un exemple, et tous mes gars pensaient la même chose. »)

Pendant ce temps-là, Welsh s'efforçait de neutraliser la mitrailleuse. « On s'est retrouvés tout seuls, et je n'arrivais pas à comprendre où les autres avaient bien pu passer. » Grâce à la diversion créée par Winters, le mitrailleur allemand avait oublié Welsh et les six hommes qui l'avaient suivi. Tous les sept ont lancé des grenades et tiré en direction de la mitrailleuse, jusqu'à ce qu'elle finisse par se taire[27].

Le reste de la compagnie est arrivé à l'embranchement au pas de course. Winters a envoyé la 1re section sur sa gauche et la 2e sur sa droite, avec l'ordre de nettoyer les maisons avoisinantes. Un homme lançait des grenades par les fenêtres, puis un autre enfonçait la porte et abattait les éventuels survivants. Liebgott et Tipper ont procédé de cette façon, mais en ressortant d'une des maisons, Tipper a reçu un choc : « J'ai été frappé de plein fouet par une locomotive qui m'a rejeté à l'intérieur de la maison. Je n'avais rien entendu, je n'avais mal nulle part, je chancelais mais je tenais toujours mon M-1. » Les mortiers allemands venaient d'entrer en action. Liebgott s'est précipité au secours de Tipper, l'a aidé à s'asseoir, l'a assuré qu'il n'avait rien de grave et a appelé un infirmier.

Welsh est arrivé à ce moment-là. Il a fait une piqûre de morphine à Tipper qui voulait à tout prix se relever. C'était impossible, il avait les deux jambes fracturées et une blessure grave à la tête. Welsh et Liebgott l'ont tiré jusque dans la rue. « Je me revois allongé au pied d'un mur. Il y avait des explosions dans la rue et des éclats d'obus ricochaient sur le mur au-dessus de ma tête. » Welsh a réussi à le transporter jusqu'à l'infirmerie de campagne qui venait d'être installée dans une grange toute proche.

Les mortiers et les tireurs d'élite allemands continuaient de faire des ravages. Lipton a conduit la 3e section jusqu'à l'embranchement et a tourné sur la droite. Il y a eu plusieurs explosions dans la rue. Lipton s'est collé contre un mur et a crié à ses hommes d'en faire autant. Un obus de mortier est tombé à 2 ou 3 m devant lui et il a reçu des éclats dans la joue gauche, le poignet droit et la jambe

droite, à hauteur de l'aine. Il a lâché son fusil, s'est affalé par terre, a porté la main à sa joue et a senti qu'il y avait un gros trou ; mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était le sang qui jaillissait de son poignet droit. Le sergent Talbert s'est avancé jusqu'à lui afin de lui poser un garrot.

C'est seulement à ce moment-là que Lipton a ressenti sa blessure à l'aine. Il a passé sa main entre ses jambes puis l'a regardée : elle était couverte de sang.

« Talbert, je crois que je suis gravement blessé. » Le sergent a fendu la jambe de pantalon avec son couteau pour mieux se rendre compte et a répondu : « Tout va bien. »

« Je me suis senti vraiment soulagé », se souviendra Lipton. Les deux éclats d'obus avaient pénétré dans le gras de la cuisse, « manquant le plus important ».

Talbert a chargé Lipton sur son épaule et l'a porté jusqu'à l'infirmerie où on lui a fait une piqûre de morphine avant de panser ses plaies.

« Pendant ces moments terribles où nous nous trouvions sous le feu de l'ennemi, j'ai entendu quelqu'un réciter un *Je vous salue, Marie*, racontera Malarkey. J'ai levé les yeux et j'ai vu le père John Maloney marcher au milieu de la route en récitant son chapelet pour administrer les derniers sacrements aux mourants. » (Maloney a reçu la *Distinguished Service Cross*.)

Winters a été blessé par une balle qui avait ricoché et traversé le cuir d'un de ses brodequins. Cela ne l'a pas empêché de rester à la tête de sa compagnie le temps de recenser les munitions encore disponibles et de discuter avec Welsh (pendant que celui-ci essayait d'extraire la balle avec son couteau, mais sans y parvenir) des préparatifs nécessaires pour établir une position défensive dans l'éventualité d'une contre-attaque allemande.

Il était 7 heures et l'objectif était atteint. La compagnie F avait opéré sa jonction avec des éléments du 327e RI, Carentan était aux mains des troupes américaines, le lieutenant-colonel Strayer avait fait son entrée en ville et rencontré l'officier commandant le 3e bataillon du 327e. Tous les deux avaient pénétré dans la boutique d'un marchand de vins et ouvert une bonne bouteille pour boire à leur victoire.

Winters se rendit à l'infirmerie du bataillon où 10 de ses hommes recevaient déjà les premiers soins. Un médecin explora sa blessure à

la base du mollet avec une paire de brucelles, retira la balle et nettoya la plaie avant de la saupoudrer de sulfamides et de faire un pansement. Après quoi, Winters put circuler parmi les blessés. L'un d'eux était le soldat Albert Blithe.

— Comment ça va, Blithe ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Je ne vois plus clair, monsieur. Je ne vois plus rien.

— Du calme, détendez-vous. Vous avez gagné votre billet de retour. On va vous emmener loin de tout ça en vitesse. Vous allez retourner en Angleterre. Tout va bien se passer. Détendez-vous.

Winters fit mine de s'éloigner, mais Blithe se redressa sur son séant.

— Du calme, répéta Winters. Ne bougez pas.

— Je vois ! Je vois clair, monsieur ! Je vous vois !

Blithe se leva et rejoignit la compagnie. « Je n'avais jamais été témoin de ce genre de chose, a expliqué Winters. Il était tellement terrorisé qu'il était devenu aveugle. C'était dingue. Ce gosse ne voyait plus rien, et tout ce dont il avait besoin, c'était que quelqu'un lui parle et le calme. »

Les Allemands n'allaient pas manquer de contre-attaquer ; ils arriveraient sûrement du sud-ouest en empruntant la route par laquelle la compagnie E était entrée en ville. La configuration du terrain dictait la façon dont ils allaient procéder. De ce côté-là, un promontoire de hautes terres s'avançait jusqu'à l'entrée de Carentan. De part et d'autre tout était inondé ; vers le nord, au-delà de la ligne de chemin de fer, et vers le sud, de l'autre côté de la route. Le général Taylor a décidé d'avancer de quelques kilomètres vers l'ouest et d'établir une position défensive sur la hauteur.

Winters est allé prendre ses ordres. La compagnie E serait à l'aile droite. Il a cherché à se procurer des munitions. Leo Boyle et quelques autres soldats de la 1re section ont déniché et « libéré » une charrette chargée de munitions, puis l'ont tirée jusqu'à la grange abritant l'infirmerie. Comme Boyle et ses camarades se préparaient à poursuivre leur route, quelqu'un a crié : « Un char ennemi ! »

« Je suis sorti prudemment de l'infirmerie et j'ai aperçu vaguement la silhouette de la tourelle d'un char à travers une haie qui se trouvait à quelques mètres de là. Avant que j'aie le temps de réagir, la mitrailleuse du char a ouvert le feu et une balle m'a traversé

la jambe gauche au-dessus du genou, me jetant par terre. » Boyle a été conduit en camion jusqu'à Utah Beach et évacué vers l'Angleterre. « En route, on a croisé le capitaine Sobel qui transportait du ravitaillement vers le front avec une jeep. »

Un tir de bazooka a obligé le char à se replier. Winters a réorganisé sa compagnie et pris la direction du sud-ouest en suivant la voie ferrée. Après avoir progressé de 3 km sans rencontrer de résistance significative, il a établi une position défensive à l'abri d'une haie. Les Allemands étaient juste en face, derrière la haie suivante, et dirigeaient sur la compagnie E un tir de harcèlement, prenant pour cible tout ce qui bougeait.

À la tombée du jour, la compagnie E a été ravitaillée en vivres et en munitions et s'est installée pour la nuit. Winters a reçu un message de l'état-major du bataillon : ordre d'attaquer à 5 h 30, aux premières lueurs du jour.

Vers 3 heures, des Allemands se sont avancés dans le pré qui s'étendait entre les deux haies ; non pas une patrouille de reconnaissance, silencieuse et furtive, mais deux groupes de soldats manifestement ivres, tirant des rafales de mitraillettes et lançant des défis aux Américains. « Ils nous ont fichu la frousse, se souvient Winters. C'était tellement inattendu, incompréhensible. » Il redoutait une attaque de nuit, mais les Allemands ont disparu aussi soudainement qu'ils étaient apparus.

Gordon et sa mitrailleuse, Sisk et Guth occupaient un avant-poste à l'extrême droite de la position tenue par la compagnie E, contre le talus de la voie ferrée. Gordon était « mal à l'aise et pas très rassuré » car il ne pouvait pas se dissimuler et se sentait « très exposé ». Le sergent Talbert a rejoint les trois hommes et, jugeant leur situation trop dangereuse, les a fait reculer jusqu'à la ligne de défense principale.

Toute la nuit, Talbert a parcouru cette ligne dans les deux sens, organisant des tours de veille afin que tous les hommes puissent prendre un peu de repos. Au milieu de la nuit, il leur a commandé de mettre baïonnette au canon. Comme la température fraîchissait, il a ramassé une pèlerine abandonnée par un soldat allemand et l'a jetée sur ses épaules. Vers 3 heures, il a secoué le soldat George Smith avec le canon de son revolver pour le réveiller, car Smith devait relever un de ses camarades. Assommé de fatigue, Smith était dans un état quasi comateux. Quand il a fini par se réveiller, il a vu, à la faible

lumière de la lune, cette silhouette vêtue d'une pèlerine allemande qui se penchait sur lui et le menaçait avec un revolver. Bondissant sur ses pieds, son fusil à la main, baïonnette au canon, il s'est jeté sur Talbert qui a essayé de l'arrêter en criant : « Smith ! C'est Tab ! Arrête ! » Mais Smith a poussé son attaque jusqu'à ce qu'il réussisse à planter sa baïonnette dans la poitrine de Talbert. Heureusement sans atteindre ni le cœur ni les poumons, mais l'infortuné sergent était hors de combat et il a fallu le transporter jusqu'à l'infirmerie, à 3 km en arrière.

À 5 h 30, la compagnie E était fin prête à passer à l'attaque. Au moment même où Winters lança ses hommes à l'assaut, le colonel von der Heydte donna l'ordre aux parachutistes de son régiment de contre-attaquer sur tout le front. Des deux côtés, l'artillerie, les mortiers, les mitrailleuses et les fusils se mirent à tirer sans discontinuer. La confusion était totale, le feu très intense ; les hommes étaient morts de fatigue et leur taux d'adrénaline était au plus bas ; le général Taylor pressait ses troupes d'avancer plus vite, officiers et sous-officiers répétaient ses ordres en criant. À un moment, la compagnie E échangea des coups de feu avec une autre compagnie de la 101e division, puis quelques chars Sherman, arrivés en renfort, tirèrent sur des soldats américains ! C'était le chaos !

Sous la violence du feu ennemi, la compagnie F, qui se tenait sur le flanc gauche de la compagnie E, céda et dut reculer. (Le commandant de cette compagnie fut relevé de ses fonctions sur-le-champ par le lieutenant-colonel Strayer.) Affaiblie sur son flanc droit, la compagnie D recula à son tour. La compagnie E restait donc seule, isolée, son flanc droit protégé par la voie ferrée, son flanc gauche complètement à découvert. Elle fit appel à ses tireurs d'élite.

Gordon appuya sa mitrailleuse sur la barrière qui fermait une ouverture pratiquée dans la haie (il avait perdu son trépied le jour J) et se mit à tirer en rafales. Un obus de mortier tomba à 10 m devant lui et il reçut des éclats à la jambe et à l'épaule. Le même obus blessa Rod Strohl, mais tous les deux restèrent à leur poste et continuèrent à tirer. Winters, Compton, Welsh et les autres officiers se déplaçaient d'un bout à l'autre de la ligne de front, s'efforçant de sauver la situation, encourageant leurs hommes et s'assurant qu'ils faisaient l'impossible pour stopper l'avance allemande.

Sur le flanc gauche de la compagnie E, là où aurait dû se trouver la compagnie F, un char allemand entreprit d'enfoncer une haie. Welsh

demanda au soldat John McGrath de prendre son bazooka et de le suivre. Ils coururent jusqu'au milieu du pré, s'accroupirent, mirent le bazooka en batterie, le chargèrent et Welsh ordonna à McGrath de tirer. La roquette frappa la tourelle mais rebondit sur le blindage. Les tankistes allemands braquèrent aussitôt leur canon de 88 sur Welsh et McGrath et firent feu. L'obus passa en vrombissant juste au-dessus de la tête des deux Américains, les manquant de moins d'un mètre. Le tireur n'avait pu abaisser suffisamment son canon parce que le pilote tentait d'escalader la haie partiellement écrasée sous ses chenilles.

Welsh rechargea le bazooka. McGrath n'arrêtait pas de répéter : « Lieutenant, vous allez me faire tuer ! Vous allez me faire tuer ! » Mais il resta à son poste et visa soigneusement. Canon pointé vers le ciel, le char allemand était au sommet de son escalade. McGrath tira juste avant qu'il ne bascule en avant, l'atteignant au « ventre », la seule partie qui n'était pas protégée par un blindage. Il y eut une explosion et le char s'embrasa.

C'était le tournant de la bataille. Les autres chars allemands, qui suivaient en file celui que McGrath venait de détruire, enclenchèrent la marche arrière et commencèrent à reculer. Entre-temps, les officiers du QG du bataillon avaient réussi à stopper la retraite des compagnies D et F, à les regrouper et à les renvoyer au combat, comblant ainsi le vide qui s'était créé sur le flanc gauche de la compagnie E.

Les Allemands repassèrent tout de même à l'attaque. Ils tentèrent un mouvement tournant par le nord, en suivant la voie ferrée, mais Winters repoussa cette tentative grâce à ses mortiers. La compagnie E avait tenu bon. Le 12 juin, elle avait perdu 10 hommes lors de la prise de Carentan ; le 13, elle en perdit 9 de plus pour défendre cette même ville.

Gordon quitta son poste pour aller trouver Winters. Un éclat d'obus de mortier lui avait traversé le mollet et sa blessure à l'épaule saignait, mais ce qui le préoccupait, c'était le furoncle qui s'était formé au bas de son mollet, juste au-dessus du brodequin. Il expliqua à Winters que la douleur était intolérable et qu'il fallait absolument qu'il le fasse inciser. Winters lui répondit de se rendre à l'infirmerie et Gordon parcourut les 3 km en clopinant.

L'infirmier qui le vit arriver, saignant de l'épaule et de la jambe, avec l'air de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis trois jours et qui sort tout droit d'une terrible bataille, lui demanda ingénument s'il était blessé.

« Oui, mais la question n'est pas là. Mon problème, c'est ce furoncle. Incise-le. » L'infirmier incisa le furoncle puis examina les blessures. « Ton épaule sera vite guérie, mais la blessure à la jambe est grave. » Les deux plaies s'étaient refermées et la jambe de Gordon virait au bleu.

— Elle va te causer de sérieux problèmes. Il va falloir t'évacuer.

— Pas question ! protesta Gordon ; je n'ai pas prévenu le lieutenant Winters.

— Ne t'inquiète pas, je m'en chargerai.

Gordon accepta finalement d'être évacué.

À 16 h 30, 60 chars de la 2e division blindée suivis par des troupes fraîches appartenant à la 29e division d'infanterie sont venus relever la compagnie E. « C'était merveilleux de voir ces chars arroser les Allemands avec leurs mitrailleuses lourdes, avant de foncer droit sur les haies ennemies avec tous ces fantassins frais et dispos qui marchaient à leurs côtés… Ils ont fichu une de ces pagailles ! » se souviendra Winters.

En y repensant, quarante-sept ans plus tard, il jubilait en se frottant les mains.

À 23 heures, le 506e a reçu l'ordre de se replier sur Carentan. Les officiers ont cantonné leurs hommes chez les habitants dont les maisons n'avaient pas été détruites. Winters et les autres officiers de la compagnie E se sont installés dans un hôtel abandonné par ses propriétaires. Avant de se coucher, ils ont pris le temps d'aller faire une ronde. À son retour, Welsh s'est assis sur une marche de l'escalier et s'est endormi là. Winters, lui, a dormi dans un lit et a conservé un souvenir inoubliable de cette nuit de sommeil.

Le lendemain, 14 juin, les coiffeurs ont ouvert leur boutique et les hommes du 506e ont fait la queue pour se faire raser et couper les cheveux (ils ont pu aussi se procurer des boissons alcoolisées, de la nourriture et toutes sortes de choses dans les maisons abandonnées et les magasins, mais en payant ce qu'ils prenaient). Winters s'est rendu à l'infirmerie pour faire renouveler son pansement, puis il s'est

offert cinq jours de repos. C'est durant cette période qu'il rédigea les passages de son journal qui traitent du jour J et sont cités dans le chapitre précédent. Pendant ce temps, Welsh faisait fonction de commandant de compagnie. Le colonel Sink a rendu visite à Winters pour le féliciter du travail accompli par la compagnie E le 13 juin, lorsqu'elle avait tenu l'aile droite des forces américaines, empêchant une percée allemande qui aurait pu être décisive et changer l'issue de la bataille pour Carentan. Sink a également appris à Winters qu'il l'avait proposé pour la médaille d'honneur du Congrès pour l'action qu'il avait menée au Manoir de Brécourt, le jour J. Winters a pensé que c'était gratifiant, mais s'est demandé pourquoi ses hommes n'avaient pas droit, eux aussi, à une médaille.

À propos de l'épisode du 13 juin, le colonel Sink a confié à Walter McCallum, le correspondant de guerre du *Washington Star* : « Ce sont les qualités de chef du lieutenant Winters qui lui ont permis de tenir cette position cruciale et de repousser l'ennemi avec ses mortiers et ses mitrailleuses. Il s'est comporté là-bas comme un grand soldat. Sa bravoure personnelle et son expérience du combat lui ont permis de tenir cette position cruciale à un moment particulièrement critique[28]. »

La compagnie E est allée occuper une position défensive au sud de Carentan. Le deuxième jour, un GI a parcouru la ligne de défense établie le long d'une enfilade de haies, à la recherche de Don Malarkey et Skip Muck. Il s'agissait de Fritz Niland. Finissant par trouver Muck, il lui a parlé un instant, puis est allé voir Malarkey mais n'a eu que le temps de lui faire ses adieux et de lui annoncer qu'il rentrait chez lui.

Quelques minutes après le départ de Niland, Muck est venu voir Malarkey. « Son sourire d'Irlandais malicieux avait fait place à un air renfrogné. »

— Est-ce que Niland t'a expliqué pourquoi il rentrait chez lui ?

— Non, a répondu Malarkey.

Muck lui a donc raconté toute l'histoire. La veille, Fritz Niland était allé en jeep jusqu'à l'endroit où se trouvait cantonnée la 82e division aéroportée, pour voir son frère Bob, celui qu'ils avaient rencontré à Londres et qui avait expliqué à Malarkey que s'il jouait les héros, les Allemands auraient tôt fait de s'occuper de lui ; ce qui avait conduit Malarkey à conclure que Bob Niland avait perdu

courage. En arrivant sur place, Fritz Niland avait appris que son frère était mort le jour J. Sa section étant encerclée par les Allemands, et l'un de ses mitrailleurs ayant été tué, il avait récupéré la mitrailleuse et s'était efforcé de tenir l'ennemi à distance par un tir de harcèlement, jusqu'à ce que ses hommes succombent sous le nombre. Il avait vidé plusieurs boîtes de munitions avant d'être tué à son tour.

Après quoi, Fritz Niland avait gagné les positions tenues par la 4e division d'infanterie, pour voir un autre de ses frères, également chef de section. Lui aussi était mort le jour J, à Utah Beach. De retour à la compagnie E, Fritz Niland était tombé sur le père Francis Sampson qui le cherchait pour lui apprendre que son troisième frère, un pilote qui se trouvait sur le théâtre d'opérations Chine-Birmanie-Inde, avait été tué la semaine du débarquement. La mère de Fritz avait reçu les trois télégrammes du ministère de la Guerre le même jour.

Fritz était donc le seul survivant, et l'armée voulait qu'il soit rapatrié dans les plus brefs délais. Le père Sampson l'a accompagné à Utah Beach d'où un avion l'a conduit à Londres, première étape de son voyage de retour vers les États-Unis.

Les hommes de la compagnie E ont reçu l'ordre de creuser des trous individuels. Au sud de Carentan, les deux armées en présence campaient sur leurs positions, mais les échanges de tirs étaient incessants et de plus en plus violents, car les deux camps recevaient continuellement des renforts d'artillerie et d'armes lourdes ; l'un depuis les plages de débarquement, l'autre depuis les régions avoisinantes.

Durant le jour, les hommes de la compagnie E restaient enterrés, prenant bien soin de ne pas se montrer, mais toujours prêts à repousser une attaque d'infanterie. Le lieutenant Nixon, officier renseignement du bataillon, a voulu tester la résistance de l'unité allemande qui faisait face à la compagnie E. Le lieutenant Winters a donc demandé un volontaire pour conduire une patrouille de reconnaissance en plein jour. Comme personne ne se proposait, Winters a désigné Guarnere et l'a envoyé à Nixon qui l'a briefé et lui a donné une carte sur laquelle figuraient toutes les haies des environs, ainsi qu'un groupe de bâtiments de ferme situé à 1 km des

positions tenues par la compagnie E, et qui paraissait être un poste de commandement allemand.

Se dissimulant derrière les haies, le sergent Guarnere et quatre hommes, dont Albert Blithe et Joseph Lesniewski (originaire d'Érié, Pennsylvanie), s'avancèrent vers les lignes ennemies. Blithe atteignit le premier la haie conduisant aux bâtiments de ferme, mais un tireur d'élite allemand lui logea une balle dans le cou.

« Foutons le camp d'ici ! » hurla Guarnere. Les mitrailleuses allemandes ouvrirent le feu sur la patrouille qui se replia, et les mitrailleuses américaines leur répondirent.

Un peu plus tard, Malarkey fut désigné pour conduire une autre patrouille de reconnaissance destinée à tester les forces ennemies. À un certain moment, l'homme de tête, le soldat Sheehy, s'avança jusqu'à une haie. En voulant le rejoindre, Malarkey marcha sur une grosse branche tombée par terre et la brisa. Aussitôt un casque allemand surgit au-dessus de la haie, mais Sheehy tua celui qui le portait d'une rafale de mitraillette en pleine figure.

Voyant d'autres soldats allemands accourir en renfort, Malarkey donna l'ordre de repli. La patrouille rejoignit son unité à toutes jambes, si vite que Rob Bain, qui portait le poste de radio, avait du mal à suivre. En se retrouvant sain et sauf au milieu de ses camarades, Bain eut ce commentaire : « Apparemment, les patrouilles sont tout à fait nécessaires, mais elles me semblent être une bonne façon de prendre du plomb dans les fesses. »

Le lendemain a été relativement calme. Des vaches normandes bien nourries paissaient dans le pré situé derrière les positions tenues par la compagnie E. Le trou individuel du soldat Woodrow Robbins, mitrailleur de la 1re section, se trouvait à environ 5 m de celui du soldat Christenson.

« Hé, Chris, si on allait dans le pré chercher un peu de cette viande sur pieds ! » Christenson a refusé de sortir de son trou, mais Howell, lui, a accepté. Robbins et lui ont rampé jusqu'à une vache, l'ont abattue et dépecée, et sont revenus avec l'un des deux quartiers arrière. Robbins a coupé des steaks pour tous ses camarades de section qui les ont fait cuire sur des feux allumés au fond de leurs trous. La nuit suivante, Robbins et Howell ont accroché le reste de la carcasse à un arbre puis l'ont recouverte d'une pèlerine. Ils pensaient pouvoir ainsi remplacer leurs rations K par de la viande rouge

pendant quelques jours. C'était compter sans la pluie d'éclats d'obus produite par les duels d'artillerie incessants qui a criblé leur garde-manger de ferraille. Le lendemain, en voulant festoyer de nouveau, les hommes de la 1re section se sont coupé la langue et les gencives.

Le 23 juin, Christenson fut pris pour cible par un tireur d'élite allemand posté à 600 m de lui. Chris plongea derrière une haie en criant à Robbins d'arroser avec sa mitrailleuse les arbres d'où était parti le coup de feu. Robbins tira une cinquantaine de balles. « J'ai entendu les autres rouspéter nerveusement, se souviendra Christenson. Quand une mitrailleuse rompait ainsi le silence, la tension montait d'un cran, dans l'attente de la riposte. » Elle n'a pas tardé. Au loin, quatre mortiers se mirent à éructer successivement. « Ces bruits, terribles pour les nerfs, annonçaient que quatre obus de mortier se dirigeaient dans notre direction. L'angoisse de l'attente donnait le frisson. C'était atroce, indescriptible. Et puis, boum ! le premier a éclaté à moins de 2 m devant Robbins, Howell et leur mitrailleuse. »

Howell bondit en arrière et courut vers le trou individuel de Christenson au moment même où le deuxième obus de mortier tombait presque au même endroit que le premier. « Si proche qu'on pouvait sentir l'odeur de la poudre ! » Howell sauta dans le trou de Christenson. « J'étais plié en deux et incapable de bouger tellement nous étions à l'étroit, se souviendra Chris. J'avais du mal à respirer, mais je ne pouvais pas m'empêcher de rire nerveusement, car Howell ouvrait des yeux grands comme des soucoupes et marmonnait des "Nom de Dieu ! Oh, mon Dieu !" chaque fois qu'un obus éclatait. Howell était costaud et la pression qu'il exerçait sur moi m'a paniqué. Je suffoquais. » Heureusement, le bombardement s'est arrêté.

Après deux semaines passées sur la ligne de front, sans pouvoir se laver ni se raser, les hommes de la compagnie E empestaient. Beaucoup souffraient de dysenterie ; tous étaient en permanence trempés de sueur car ils ne quittaient jamais leur casque et portaient toujours les vêtements et sous-vêtements spécialement traités pour les protéger des effets d'éventuelles armes chimiques, qu'ils avaient revêtus la veille du jour J. Ils avaient les cheveux collés par la

transpiration, la crasse et la terre. Ils ressemblaient à Joe et Willie, les personnages des dessins humoristiques de Bill Mauldin[29].

Le 29 juin, la 83e division d'infanterie est venue relever la 101e division aéroportée. « Ils étaient impeccables, raconte Christenson, et chaque compagnie avait son effectif au complet. En nous voyant, hirsutes et débraillés, ils ont eu un choc. »

Quitter la ligne de front a été une délivrance pour les hommes de la compagnie E. La pensée d'une nuit entière de sommeil ininterrompu, sans avoir à supporter les tirs de harcèlement, sans risquer d'être envoyé en patrouille, la perspective de manger chaud, de dormir au sec et, surtout, de prendre une douche, leur causaient une joie indicible.

Le 6 juin, au moment de sauter sur la Normandie, la compagnie E était forte de 139 officiers, sous-officiers et hommes de troupe. Le 29 juin, lorsqu'elle a été relevée, son effectif avait été réduit à 74 officiers, sous-officiers et hommes de troupe (le chiffre des pertes du 506e RIP a été le plus élevé de tous les régiments engagés dans la campagne de Normandie : 983 tués ou blessés au total, soit 50 % environ de l'effectif de départ). La compagnie E déplorait 18 tués au combat : les lieutenants Thomas Meehan et Robert Mathews, l'adjudant-chef William Evans, les sergents Elmer Murray, Murray Robert, Richard Owen et Carl Riggs, les caporaux Jerry Wentzel, Ralph Wimer et Hermin Collins, les soldats Sergio Moya, John Miller, Gerald Snider, William McGonigal, Ernest Oats, Elmer Telstad, George Elliott et Thomas Warren.

La défense de Carentan a été la dernière opération de la campagne de Normandie à laquelle ait participé la 101e division aéroportée. À partir de la fin juin, elle a été progressivement regroupée dans un camp installé au nord de Utah Beach, avec radio, téléphone, panneau d'affichage, police militaire, revues d'armement, exercices sur le terrain de manœuvre et programme d'entraînement. En compensation, il y avait des douches chaudes et d'innombrables possibilités de petites combines.

À la compagnie E, le roi des débrouillards s'est révélé être le soldat Alton More. Il trouva le moyen de s'introduire dans le principal entrepôt de ravitaillement, situé à proximité d'Utah Beach. De son premier raid, il revint chargé de deux cartons, un de macédoine de

fruits et un d'ananas en tranches. « Je n'avais jamais rien mangé d'aussi bon, se souviendra Harry Welsh, mais je n'ai jamais été aussi malade de ma vie. Nous avions perdu l'habitude de ce genre de nourriture. » Par la suite, More est revenu de ses expéditions quotidiennes avec des produits plus variés.

Le général Maxwell Taylor rendit visite aux hommes de la compagnie E pour les féliciter d'avoir été les seuls à tenir bon le 13 juin, à Carentan, alors qu'ils se trouvaient à l'aile droite des forces américaines. Tous se souvenaient de la promesse qu'il leur avait faite la veille du jour J : « Battez-vous comme des lions pendant trois jours et trois nuits, et vous serez relevés. »

Le général Omar Bradley fit une courte apparition, le temps d'une cérémonie de remise de décorations. Debout sur une petite estrade installée au milieu du terrain de manœuvre, il lut les citations des 11 hommes qui allaient se voir décerner la *Distinguished Service Cross*, au nombre desquels le général Taylor, l'aumônier Maloney et le lieutenant Winters. « Pour moi, cela a été un moment de grande fierté », m'a confié Winters, qui se rappelait qu'après la cérémonie Bradley avait demandé aux hommes de rompre les rangs et de se rassembler autour de lui.

« Est-ce qu'il y a parmi vous des journalistes, des correspondants de guerre ? a-t-il demandé. Si c'est le cas, je ne veux pas que mes propos soient répétés… Ce que je tiens à vous dire, c'est que les choses se présentent très bien, et qu'au point où nous en sommes, il est possible, à mon avis, que nous soyons à Berlin pour Noël. »

« Je peux tenir le coup jusque-là, s'est dit Winters. Mon Dieu, faites que je sois rentré à la maison pour Noël. »

Le 1er juillet, il reçut des nouvelles de sa promotion au grade de capitaine. Le 10 juillet, la compagnie E gagna Utah Beach afin de se préparer à embarquer pour l'Angleterre. « En découvrant la plage, se souviendra Winters, et cette armada de bateaux qui s'étendait à perte de vue dans toutes les directions, en voyant flotter le drapeau américain, j'ai été ému aux larmes, et j'ai eu les jambes en coton pendant un bref instant. »

Le soldat More effectua un dernier raid sur l'énorme stock de surplus militaires. Il pénétra par effraction dans le principal parc de véhicules et vola une moto et son side-car qu'il dissimula dans les dunes avant de demander au « capitaine » Winters s'il pouvait les

charger sur le bateau et les ramener en Angleterre. « Faites comme vous voulez », lui répondit Winters.

Le lendemain, tandis que la compagnie E gravissait la rampe du gigantesque LCT, More a démarré la moto et gravi le versant ouest de la dune. Il était convenu que Malarkey lui ferait un signe de la main dès que tout le monde aurait embarqué et que le moment du départ serait venu. De son côté, Malarkey avait prévenu l'équipage. À l'heure H, il s'est planté au milieu de la rampe et a fait le signal convenu. More a dévalé, le versant est de la dune, traversé la plage et monté la rampe en faisant pétarader son engin.

À bord du LCT, le commandant a demandé à Winters : « Lieutenant, qu'est-ce que vos hommes aimeraient manger : du poulet ? du bifteck ? de la glace ? des œufs ? »

Le LCT est entré dans le port de Southampton au soir du 12 juin. Le lendemain matin, un train a transporté la compagnie E (à l'exception de More et Malarkey qui ont fait le voyage en moto) jusqu'à Aldbourne. « C'était merveilleux d'être de retour, se souviendra Winters. Tout le monde était content de nous revoir. On avait l'impression de rentrer à la maison. »

7
Soins aux blessés et faux départs

Aldbourne
13 juillet-16 septembre 1944

« C'est la seule fois où j'ai vu l'armée faire les choses comme il faut, reconnaissait Gordon Carson. Ils nous ont mis dans ces LCT qui nous ont transportés jusqu'à Southampton, nous ont ramenés à Aldbourne, nous ont donné deux uniformes neufs, notre arriéré de solde – plus de 150 dollars – et une permission d'une semaine. Le lendemain matin, à 7 ou 8 heures, nous étions dans le train pour Londres. »

Les hommes de la compagnie E n'ont pas gardé beaucoup de souvenirs de cette semaine passée à Londres. De tous les militaires ayant participé au débarquement de Normandie, les parachutistes américains étaient les premiers à revenir en Angleterre. Les journaux étaient pleins de leurs exploits et tous les Londoniens voulaient leur offrir une bière ou les inviter à dîner – du moins les premiers jours –, mais les jeunes héros ont un peu exagéré. Ils ont trop bu, cassé trop de chaises et de carreaux, provoqué trop de bagarres avec des non-parachutistes. Cette semaine a été l'une des plus folles de toute l'histoire de la capitale anglaise. Un journal a affirmé que les dégâts avaient été comparables à ceux causés par le *Blitz*. Une plaisanterie circulait : la police militaire américaine de Londres avait mérité une citation présidentielle pour services exceptionnels rendus durant la semaine où la 101e division aéroportée se trouvait en ville.

Tous n'avaient pas choisi de passer leur permission à Londres. Harry Welsh est allé en Irlande rendre visite à des parents. Winters est resté à Aldbourne pour se reposer, réfléchir et écrire aux parents des tués et des blessés. Une fois guéris de leurs blessures, Gordon et Lipton ont visité l'Écosse.

Après avoir été évacué de Normandie, Gordon s'est retrouvé dans un hôpital où on lui a fait des greffes de peau avant de plâtrer sa jambe depuis la hanche jusqu'aux orteils. Comme il était le seul de la

salle à avoir été blessé au combat – les autres étant malades ou ayant été blessés accidentellement en Angleterre –, il était « l'objet d'un profond respect ». « Je leur inspirais une admiration mêlée de crainte. » À trois reprises, des officiers sont venus épingler un *Purple Heart*[30] sur son oreiller. « Je baissais modestement les yeux et murmurais des remerciements au petit groupe venu voir le héros. » Puis il cachait la médaille et attendait les suivantes.

Après huit semaines d'hospitalisation, il a été réaffecté à la compagnie E. (Dans les troupes aéroportées, on renvoyait les blessés guéris à leur compagnie d'origine, ce qui était, de l'avis de tous les parachutistes, une politique très sage ; dans l'infanterie, les blessés qui étaient de nouveau bons pour le service actif étaient affectés là où l'on avait besoin d'eux, ce qui, de l'avis unanime, était la chose la plus stupide que l'armée de terre ait pu imaginer.)

Le sergent Talbert a rejoint la compagnie E peu après Gordon. Comme sa blessure ne lui avait pas été infligée par l'ennemi mais par la baïonnette du soldat Smith, il n'avait pas reçu de *Purple Heart*. Gordon lui a proposé de réparer cet oubli en lui offrant une de ses trois médailles. La 3e section s'était mise en frais pour accueillir Talbert comme il convenait. Gordon et Rogers avaient écrit un poème intitulé *La Nuit de la baïonnette* immortalisant Talbert, Smith « et la baïonnette qui était la cause de leur différend ». Heureusement pour la postérité, ce poème n'a pas été conservé (ou du moins, ses auteurs n'ont pas voulu me le confier, de peur que je ne le publie dans ce livre). Indigné, Talbert a déclaré : « J'avais dix fois le temps de descendre ce fichu bâtard d'un coup de revolver avant qu'il ne se jette sur moi, mais nous ne pouvions pas nous permettre de perdre un homme à ce moment-là. »

Quelques-uns des blessés redoutaient de rester infirmes. Malarkey s'en est rendu compte un jour où Don Moone et lui étaient assis dans le hall du mess. Lipton est passé devant eux, et Malarkey a lancé en guise de plaisanterie : « Salut, l'estropié ! » Lipton s'est retourné, les a saisis au collet et les a soulevés de leurs chaises, se vantant d'être encore capable de les rosser l'un après l'autre voire tous les deux en même temps. Ils ont pâli, et Malarkey s'est excusé, affirmant qu'il voulait plaisanter. Un peu plus tard, Lipton est revenu les voir, rouge de confusion, regrettant de s'être emporté et leur expliquant qu'il avait peur que les séquelles de sa blessure à la main ne l'empêchent de rejouer au football américain.

Sous-jacente aux débordements londoniens et aux timides tentatives d'humour de Gordon, il y avait la terrible réalité à laquelle ces hommes venaient d'être confrontés.

Le soir du retour à Aldbourne, le sergent Martin s'est rendu au baraquement abritant la 1re section et, constatant que la moitié des gars qui avaient séjourné là de septembre 1943 à mai 1944 étaient manquants, il a dit à Guarnere :

— Bon Dieu, Bill, cette cambuse était pleine à craquer et la voilà déjà à moitié vide alors qu'on a à peine commencé à faire la guerre. On n'a pas la moindre chance de s'en tirer.

— Si les baraquements sont à moitié vides après une seule maudite petite manœuvre en Normandie, a surenchéri Guarnere, c'est foutu, on ne rentrera jamais chez nous.

Ils sont allés en permission en Écosse et se sont fait tatouer en se disant : « Merde, après tout, pourquoi pas ? On a eu tellement de pertes en si peu de temps et on a encore toute la guerre devant nous… »

Le soldat David Kenyon Webster avait sauté le jour J avec la compagnie de QG du 2e bataillon, puis avait été blessé quelques jours plus tard et évacué vers l'Angleterre. Guéri, il était revenu à Aldbourne avant ses camarades. Le jour où « la mince colonne des survivants épuisés a fait son entrée dans le camp », il s'est caché dans le baraquement de la Croix-Rouge de peur que l'un d'entre eux ne le regarde droit dans les yeux et ne lui demande : « Où diable étais-tu, Webster, quand les Boches ont lancé cette terrible contre-attaque à l'ouest de Carentan, que la compagnie F a cédé du terrain et que le flanc gauche de la compagnie E s'est trouvé à découvert ? »

Sa gêne mise à part, Webster était fou de joie de revoir ses camarades. Il a écrit : « On connaissait tout le monde au bataillon, de vue sinon de nom, et on avait l'impression de faire partie d'une grande famille. On était plus proches de tous ces gars qu'on ne le serait jamais d'aucun civil. »

Il a demandé à servir de nouveau dans les rangs de la compagnie E. À la compagnie de QG du bataillon, il avait passé son temps à réapprovisionner les autres en munitions et ne s'était servi de sa mitrailleuse qu'une seule fois.

« J'avais une furieuse envie d'action. Je voulais en finir avec cette guerre. Je voulais combattre comme fusilier au sein d'une compagnie parachutiste. » Il a finalement intégré la 1re section.

Une lettre reçue par ses parents à cette époque est révélatrice de son état d'esprit du moment : « Mes jours sont comptés. Je ne pense pas survivre à la prochaine opération. Si je ne reviens pas, essayez de ne pas le prendre trop mal. Je souhaiterais pouvoir vous convaincre d'adopter vis-à-vis de la mort une attitude aussi désinvolte que la nôtre. Dans l'ardeur du combat, on s'attend à ce qu'il y ait des pertes, à ce que quelqu'un soit tué, et l'on n'est pas surpris quand un camarade reçoit une rafale de mitrailleuse en pleine figure. Il faut continuer malgré tout. Ce n'est pas comme dans la vie civile où la mort est toujours tellement inattendue. »

Quand sa mère lui a écrit pour lui faire part de la vive inquiétude que lui causait son attitude (mais aussi la décision de son jeune frère qui venait de s'engager dans les parachutistes), il a répondu avec brusquerie : « Préférerais-tu que ce soit le fils de quelqu'un d'autre qui meure dans la boue ? Tu veux que l'on gagne la guerre, mais apparemment, tu refuses que tes fils soient mêlés à ce carnage. C'est une attitude étrangement contradictoire. Il faut bien que quelqu'un se charge de tuer l'ennemi, que certains d'entre nous soient incorporés dans l'infanterie ou s'engagent dans les parachutistes. Si tous les Américains adoptaient la même attitude que toi, personne ne combattrait, tout le monde serait dans l'intendance, et nous serions un drôle de pays. »

« Quand les hommes sont à la guerre, pensait Lipton, ils se soumettent à l'inéluctable. Ne pouvant rien changer à leur situation, ils l'acceptent. Ils s'endurcissent rapidement, s'habituent à l'odeur de la mort, aux cadavres, aux destructions, aux massacres, au danger. La vue d'ennemis tués ou blessés les laisse indifférents. Quand il s'agit de leurs camarades, ils n'éprouvent qu'une émotion fugitive, mêlée d'un bref sentiment de triomphe à la pensée d'être sains et saufs. (En voyant tomber leurs camarades, beaucoup de soldats se disent : Dieu merci, c'est lui qui a écopé, pas moi ; une attitude qui peut être, a posteriori, la cause d'un sentiment de culpabilité.) Il y a encore du travail à faire, une guerre à gagner, et ils ne veulent penser qu'à ça.

« Dès qu'ils ne sont plus au front, qu'ils se retrouvent dans un camp de repos, ils recommencent à penser, ils se rappellent comment leurs camarades ont été blessés ou tués. Ils se souviennent des moments où ils sont passés à deux doigts de la mort. Loin des combats, la mort, la destruction ne leur paraissent plus

inéluctables – la guerre pourrait prendre fin, leur prochaine mission pourrait être annulée. Avec de pareilles pensées en tête, les hommes deviennent nerveux à l'idée de devoir retourner au front, mais dès qu'ils y sont, leurs doutes et leur nervosité s'envolent, ils redeviennent insensibles, impitoyables, impassibles. Ils ont de nouveau un travail à faire, ils retrouvent confiance en eux et l'exaltation du combat ; la volonté de se surpasser et de vaincre reprend le dessus. »

Même si cela peut sembler une vision un peu idéaliste, c'était bien ainsi que Lipton et beaucoup d'autres à la compagnie E, dans les troupes aéroportées, dans l'armée de terre américaine – mais aussi dans les autres armées participant au conflit – vivaient cette guerre. Bien évidemment, l'analyse de Lipton ne s'applique pas à tous les soldats. Des millions d'hommes ont participé à la Seconde Guerre mondiale. Aucun d'entre eux ne peut parler au nom de tous les autres. Pourtant, les réflexions de Lipton fournissent des éléments qui nous permettent de tenter de comprendre comment les hommes acceptent d'endurer la guerre.

À leur retour de Normandie, beaucoup de membres de la compagnie E éprouvaient de la haine envers les Allemands et étaient absolument convaincus que les Alliés allaient gagner la guerre. Webster a écrit à ses parents : « J'espère y retourner le plus vite possible, car je dois aux Allemands un certain nombre de balles et autant de grenades à main que je pourrai leur lancer. » Les Allemands avaient égorgé, tué à coups de baïonnette ou fusillé des parachutistes ficelés dans leur harnais. Ils avaient détruit une infirmerie. À cause de ces atrocités, ajoutait Webster, « nous serons sans pitié ». Et l'issue finale de la guerre ne faisait pour lui aucun doute : « Après avoir participé à l'établissement de cette tête de pont, ce déploiement de forces militaires à couper le souffle, je sais que nous ne pouvons pas perdre. Quant aux parachutistes, ils ne pensent qu'à se venger. J'espère bien retourner là-bas pour participer à la mise à mort. »

Les promotions se succédaient. Welsh et Compton ont été promus lieutenants. Le régiment ayant besoin d'officiers subalternes pour combler les vides, Winters a proposé que le sergent-chef James Diel, qui avait fait fonction d'adjudant de compagnie en Normandie,

reçoive son brevet d'officier. Le colonel Sink ayant donné son accord, Diel est devenu sous-lieutenant et a été affecté à une autre compagnie du 506e RIP. Winters a désigné Lipton pour le remplacer. Leo Boyle et Bill Guarnere ont été promus sergents-chefs. Don Malarkey, Warren Muck, Paul Rogers et Mike Ranney sont passés directement de simples soldats à sergents (Ranney avait déjà été sergent, mais avait été rétrogradé à la suite de la « mutinerie » contre Sobel). Pat Christenson, Walter Gordon, John Plesha et Lavon Reese sont devenus caporaux.

Diplômé de Harvard, passionné de littérature anglophone, Webster rêvait de devenir romancier ; il louait l'armée ou la critiquait en se fondant sur son expérience personnelle et en faisant preuve d'une rare perspicacité. Ses longues lettres à ses parents contiennent des portraits croqués sur le vif de quelques-uns de ses compagnons d'armes, à commencer par le soldat Roy Cobb – blessé au-dessus de la Normandie, dans l'avion de Harry Welsh, il n'avait donc pas pu faire le grand saut : « C'est un vieux soldat qui a neuf ans d'ancienneté à son actif. Il a toujours eu une bonne longueur d'avance sur l'armée. Ses états de service, variés et pittoresques, comprennent : 1. le débarquement en Afrique du Nord avec la 1re division blindée ; 2. une jaunisse carabinée qui a obligé à l'évacuer vers les États-Unis à bord d'un transport de troupes, puis, celui-ci ayant été torpillé, à bord d'un destroyer ; 3. plusieurs mois d'entraînement à l'école des troupes aéroportées ; 4. une opportune blessure à la jambe au-dessus de la Normandie. Grand, mince, soiffard, toujours bon caractère. »

Le premier groupe de la 1re section était commandé par « le petit Johnny Martin, un excellent soldat, un tire-au-flanc de première, très intelligent et capable de régler tous les problèmes qui peuvent se poser, au combat comme en garnison ; il se débrouille toujours pour obtenir les meilleurs équipements, la meilleure nourriture et le baraquement le plus confortable ».

« Bull » Randleman commandait le deuxième groupe. « Il rouspète tout le temps, mais peut se montrer très service-service comme je m'en suis rendu compte le jour où il a rapporté à l'adjudant de compagnie que je lui avais ri au nez quand il m'avait demandé d'ôter mon bonnet de laine à la cantine. Les officiers

désapprouvent l'attitude désinvolte du sergent Martin et considèrent Bull comme un sous-officier tout à fait acceptable. »

Le groupe auquel appartenait Webster était placé sous les ordres du sergent Robert Rader. « Je ne pense pas que Rader ait jamais été un tire-au-flanc ; c'est le parfait sous-officier de garnison, le genre qui connaît tous les commandements qu'il faut aboyer au nez des recrues pour faire leur instruction, qui peut tirer gloire d'un maniement d'armes plein de punch et du bruit des paumes claquant sur les crosses, qui supporte mal ceux qui se font porter pâles et feintent les exercices de nuit. »

Les adjoints des chefs de groupes, les caporaux William Dukeman, Pat Christenson et Don Hoobler, « laissent généralement leurs supérieurs faire tout le travail. Dukeman a le chic pour couper aux exercices de nuit et filer à Londres tous les week-ends ; c'est merveilleux de le voir faire ». Christenson était l'adjoint de Randleman ; « un travail facile », selon Webster, car Randleman était aussi consciencieux que Rader. « Christenson est de taille moyenne et bâti en athlète ; avec ses cheveux blonds bouclés, c'est le seul beau mec de la compagnie E. Hoobler est son contraire, à tous égards. Je ne connais personne d'autre qui aime vraiment se battre, qui prenne plaisir à faire la guerre. Insouciant, chanceux, il se porte volontaire pour toutes les patrouilles au combat et tous les boulots peinards en garnison. C'est l'un des meilleurs soldats de la compagnie et l'un des plus populaires. »

De l'avis de Webster (et il avait eu l'occasion de se faire une opinion durant son temps à la compagnie de QG du bataillon), les membres de la 1re section de la compagnie E étaient « plus intelligents que ceux de toutes les autres sections du régiment ». Pour la première fois depuis qu'il était dans l'armée, et à sa grande satisfaction, il avait rencontré des hommes qui parlaient de reprendre des études après la guerre ; parmi eux, le caporal Dukeman et les sergents Muck, Carson et Malarkey. Des hommes que Webster appelait des « nouveaux sous-officiers ». Leur âge moyen ne dépassait pas vingt et un ans, ils ne connaissaient pas le code de justice militaire sur le bout du doigt, se moquaient bien du « règlement qui régissait l'existence de tant de militaires de carrière ». Ils étaient très proches de leurs hommes et n'avaient pas servi à Panama, à Hawaï ou aux Philippines. « C'étaient des "soldats civils". Ce sont eux qui ont sauvé l'Amérique. »

Webster était également impressionné par certains officiers. Il décrit Winters comme « un individu plutôt grand et très athlétique, adepte de la gymnastique suédoise en garnison et très agressif au combat ». Welsh était devenu son adjoint. « Petit, mat de peau, paresseux, l'esprit vif, c'est le seul officier du 2e bataillon capable de faire une conférence intéressante et instructive sur un sujet d'actualité. » Le lieutenant Compton, qui commandait désormais la 2e section, était, aux yeux de Webster, un homme génial, amical, très apprécié de tous. Il avait convaincu ceux qui envisageaient de reprendre des études que l'UCLA était le seul endroit où l'on pouvait acquérir une bonne instruction.

Un nouveau venu, le lieutenant Thomas Peacock, avait pris le commandement de la 1re section. « Il obéit aux ordres sans poser de questions, sans discuter ni penser… Il est très estimé par ses supérieurs et cordialement détesté par ses hommes. Il est trop service-service. » Un jour que la 1re section revenait à Aldbourne après une marche de dix heures à travers la campagne, il a ordonné à ses hommes de disputer un match de base-ball parce que celui-ci était inscrit au programme de la journée. « Peacock est un fanatique du règlement. Officier approvisionnement du bataillon durant la campagne de Normandie, il était dans son élément, mais en tant que chef de section, ses hommes le détestent. »

L'adjoint de Peacock était le sous-lieutenant Bob Brewer, un superbe athlète, mais très jeune, que Webster jugeait « trop vite grandi et puéril ».

Durant l'été 1944, la compagnie E a disposé d'un excellent cantonnement. Les officiers logeaient à proximité de la place du village dans une ravissante maison de brique derrière laquelle se trouvaient des écuries que les hommes avaient nettoyées et qu'ils utilisaient comme baraquement. Dans chaque stalle quatre hommes pouvaient loger confortablement et bénéficier d'une obscurité et d'une intimité bienvenues. Ils pouvaient s'y cacher et beaucoup ne s'en sont pas privés quand les exercices de nuit ont recommencé, au point que Winters a dû prendre l'habitude de s'assurer que personne ne se dissimulait sous les couchettes ni parmi les vêtements pendus aux portemanteaux. Non seulement chaque stalle constituait une planque idéale, mais elle était haute de plafond et bien aérée, équipée d'un poêle et d'une grande porte épaisse qui assurait une bonne

insonorisation. Il y avait suffisamment de place pour pendre les uniformes et les sacs, et jouer aux cartes ou aux dés.

Pour se divertir, les hommes écoutaient Armed Forces Network (AFN), la radio de l'armée américaine qui émettait de 7 heures à 23 heures, diffusait de la musique swing en continu, le bulletin d'information de la BBC toutes les heures, et retransmettait occasionnellement le *Bob Hope Show*. Ils préféraient cela aux programmes de la BBC, même s'il leur fallait supporter les messages du SHAEF[31] les exhortant à rester propres, à saluer leurs supérieurs, à éviter de se battre (« Souvenez-vous, les gars, si vous avez envie de vous battre, patientez jusqu'à votre prochaine rencontre avec les Allemands ! »).

Quand ils n'aimaient pas la musique diffusée par AFN, ils pouvaient passer sur la radio allemande et écouter Axis Sally et Lord Haw Haw qui diffusaient des airs à la mode entre lesquels étaient intercalés des messages de propagande si grossiers qu'ils en étaient comiques.

En plus de la radio, il y avait deux séances de cinéma par semaine, généralement des westerns plutôt anciens. De temps à autre, un spectacle produit par le United Service Organizations (USO) passait dans la région, mais les stars restaient à Londres.

Glenn Miller a fait exception. Le 25 juin a été pour Malarkey « le grand jour de cet été 1944 », car il était l'un des six hommes de la compagnie E à avoir reçu un ticket pour le concert donné à Newbury par Glenn Miller et son Army Air Force Band[32]. Quarante-sept ans plus tard, Malarkey se souvenait encore du programme de cette soirée : Miller et son orchestre avaient ouvert, comme de coutume, avec *Moonlight Serenade*[33] (« Le thème le plus stimulant que l'on ait jamais composé », selon Malarkey), suivi de *In the Mood*[34].

Les week-ends, quand leur unité n'était pas en état d'alerte, les hommes se voyaient accorder une permission. Malarkey et More sautaient sur leur moto et gagnaient les plages de la côte Sud – Brighton, Bournemouth ou Southampton – pour se baigner et se dorer au soleil. Un jour, au retour d'une de ces excursions, ils trouvèrent un message du capitaine Sobel qui désirait leur faire savoir qu'il avait été informé du vol de la moto. Il n'avait pas l'intention d'intervenir et se contenterait de récupérer la moto quand la compagnie E retournerait au combat. Malarkey était persuadé que

l'attitude relativement conciliante de Sobel était la conséquence de son désir de ne pas affronter le capitaine Winters.

Le revers de la médaille, c'était la reprise des entraînements. « J'ai l'impression que nous sommes punis pour être allés en Normandie », écrivait Webster. Défilés, revues, exercices de tirs, exercices sur le terrain, de jour comme de nuit, se succédaient sans répit.

Winters avait réussi à ramener subrepticement de Normandie en Angleterre un stock de munitions. Il s'en servait pour faire comprendre aux nouvelles recrues ce que l'on ressent lorsqu'on monte à l'assaut sous le couvert d'un tir de protection rasant. Cette façon de procéder était risquée pour les hommes en manœuvre, bien sûr, mais aussi pour Winters car l'usage des balles réelles était interdit. Si quelqu'un avait été blessé ou tué, il aurait été pleinement responsable. Mais il pensait que cela valait la peine de courir le risque, parce qu'il avait appris le 6 juin, au Manoir de Brécourt, que la clé du succès consistait à disposer mitrailleurs et tireurs d'élite de manière à bénéficier de tirs de protection croisés et rasants, puis à progresser sous le couvert de ces tirs. Il avait appris également qu'en faisant bien son travail on limitait les pertes.

L'entraînement était nécessaire pour intégrer les nouveaux (ils arrivaient directement des États-Unis, tout frais émoulus de l'école des troupes aéroportées, et constituaient la moitié de l'effectif de la compagnie) et pour leur administrer une sorte de pré-baptême du feu. Mais nécessaires ou non, les exercices étaient haïs par les anciens. Pourtant, comparé au précédent séjour à Aldbourne, l'été 1944 était une vraie partie de plaisir. « Nous n'avions plus à subir le caractère vindicatif d'Herbert Sobel et de l'adjudant-chef Evans, ni la discipline qu'ils faisaient régner, expliquera Malarkey. L'impartialité et la compassion de Dick Winters avaient remplacé les injustices et les excès commis par son prédécesseur, ce qui a énormément renforcé l'esprit de corps au sein de la compagnie. »

Le moral était bon car les inconvénients d'un programme d'entraînement rigoureux étaient compensés par le fait de passer l'été à Aldbourne, et non en Normandie. « Chaque fois, écrivait Webster à ses parents, que je pense à ceux qui sont dans le Pacifique et vivent dans la jungle ou sur un récif de corail, ou à ceux qui sont dans l'infanterie, en France, et progressent laborieusement, sans musique ni divertissement, jusqu'à ce qu'ils soient blessés ou tués, je

remercie Dieu et le général Eisenhower de nous avoir ramenés en Angleterre. » Personne à la 101e division aéroportée n'ignorait que les hommes de la 4e division d'infanterie, qui avaient été leurs partenaires le jour J, étaient toujours au front, dormaient dans leurs trous individuels sans pouvoir se laver, se nourrissaient de rations K, étaient blessés, se faisaient tuer.

Chaque jour apportait son lot de rumeurs. Le 10 août, le général Eisenhower vint passer la division en revue. Tous étaient convaincus que le prochain saut serait pour bientôt. Une conviction renforcée le 12 août par la distribution de nouveaux équipements flambant neufs. Certains pensaient qu'on allait les envoyer dans le Pacifique, d'autres parlaient de l'Inde ou de Berlin.

Toutes ces rumeurs étaient ridicules, mais elles étaient alimentées par le fait que, cet été-là, la 101e division a préparé 16 opérations et que toutes ont été annulées. Jusqu'à la fin juillet, le front de Normandie est demeuré relativement stable, puis la 1re armée de Bradley a effectué une percée à Saint-Lô, la 3e armée de Patton est arrivée en Normandie et les forces terrestres américaines se sont emparées successivement des diverses zones de largage envisagées avant même que les parachutistes n'aient eu le temps de planifier leurs interventions.

Le 17 août, la compagnie E fut mise en état d'alerte et briefée en vue d'un saut dans la région de Chartres, avec pour mission d'établir des barrages routiers afin de priver les troupes allemandes de Normandie de ravitaillements et de renforts, et de leur couper la retraite. Puis les hommes furent transportés en autocar jusqu'au lieu de regroupement, l'aérodrome de Membury, à proximité d'Aldbourne, où ils retrouvèrent les deux autres compagnies du 2e bataillon. On leur servit du bifteck, des œufs, du poulet frit, du pain blanc, du lait et des glaces. Ils vérifièrent leur armement et leurs équipements, assistèrent à un nouveau briefing et discutèrent de leur objectif.

Les nouveaux étaient surexcités, tendus, impatients, nerveux. Les vétérans étaient inquiets.

« Je déteste l'idée d'y retourner », a écrit Webster dans son journal. Il redoutait par-dessus tout d'être tué pendant sa descente en parachute alors qu'il se balancerait dans les airs, sans défense ; ou encore de rester accroché à un arbre ou à un poteau téléphonique, et d'être tué d'un coup de fusil ou à coups de baïonnette avant d'avoir

pu se libérer. Il s'était procuré un pistolet automatique de calibre 11,43, mais cette arme de poing ne lui serait d'aucune utilité contre une mitrailleuse. S'il survivait au saut, il pensait pouvoir s'arranger de la suite des événements.

Pour patienter, il tentait d'engager la conversation avec les vétérans qui l'entouraient, mais ceux-ci se montraient peu bavards. Il notera dans son journal : « Les gars ne sont plus aussi enthousiastes ni aussi pressés de passer à l'action qu'avant la Normandie. Ils n'ont plus envie de se battre. »

Spéculant sur l'avance rapide de Patton, l'offensive alliée en Italie, la poussée irrésistible de l'armée rouge sur le front de l'Est, les remous qui agitaient le haut commandement de la Wehrmacht à la suite de l'attentat du 20 juillet contre Hitler, certains espéraient un rapide effondrement de l'Allemagne. La plupart auraient accueilli avec joie l'annonce d'une telle nouvelle, mais pas Webster.

« Je ne comprends pas pourquoi vous souhaitez une fin rapide des combats, écrivait-il à ses parents. Si nous n'apportons pas les horreurs de la guerre au cœur même de l'Allemagne, si nous n'allons pas combattre dans leurs villages, détruire leurs maisons, enfoncer les portes de leurs caves, tuer quelques-unes de leurs têtes de bétail pour les manger, si nous n'encombrons pas leurs rues de cadavres de soldats allemands affreusement décomposés, comme cela s'est passé en France, les Allemands prépareront une autre guerre, sans se soucier des horreurs qu'elle ne manquerait pas de provoquer. Il faut vaincre l'armée allemande sur son propre sol si nous voulons vraiment mettre un terme à ce gâchis ; une rapide victoire aujourd'hui, un effondrement soudain, laisseraient le territoire allemand relativement intact et le peuple allemand avide de vengeance. Je souhaite plus que personne que cette guerre se termine, mais je ne veux pas que nous laissions derrière nous le germe d'un nouveau conflit. »

Le 19 août était la date choisie pour l'opération dans la région de Chartres ; il s'agissait d'un saut de jour. Ce matin-là, à Membury, les hommes du 2e bataillon se sont levés à l'aube après une nuit sans sommeil passée à transpirer sur leurs lits de camp et à envisager toutes sortes d'éventualités. Ils se sont habillés en silence, l'air absent et sombre. Personne ne s'est fait couper les cheveux à la Mohawk. Personne n'a crié : « Hitler, prends garde ! On arrive ! » Ils avaient

plutôt envie de murmurer : « Maman, si tu pries parfois pour moi, c'est le moment ou jamais. »

Et puis, la radio annonça l'heureuse nouvelle : les chars de l'armée Patton venaient juste de s'emparer de la zone de largage prévue dans la région de Chartres ! L'opération fut donc annulée. Les hommes criaient de joie, sautaient en l'air, riaient aux éclats, bénissaient le général Patton et ses tankistes, poussaient des hourras, dansaient ! Dans l'après-midi, ils retournèrent à Aldbourne.

Il a été décidé que le 506e RIP célébrerait une cérémonie du souvenir à la mémoire des morts de la campagne de Normandie, le dimanche 28 août dans la matinée. Quand les hommes ont appris qu'ils devraient renoncer à leur dimanche matin, il y eut un formidable concert de grognements désapprobateurs et de récriminations. Un simple soldat résuma l'opinion de beaucoup de ses camarades : il était prêt à honorer les morts le samedi matin ou le lundi toute la journée, mais vraiment pas d'accord pour le faire pendant son temps libre. Pourtant, tout cela n'était que des mots, la réaction de soldats exerçant leur droit de ronchonner. Le moment venu, ils revêtirent leur tenue numéro un et suivirent les autres.

La compagnie E fut transportée en autocar au quartier général régimentaire installé sur la propriété de lord Wills, à Littlecote, non loin de Chilton Foliat, où elle retrouva les autres compagnies au milieu d'une vaste et tendre pelouse. Une fanfare jouait la marche funèbre sur un tempo si lent que personne ne parvenait à marcher en cadence, mais dès que le régiment fut en place, les 2 000 jeunes soldats américains se sont assis, formant comme un tapis brun sur le gazon, devant le grand château ; un spectacle qui ne pouvait laisser indifférent.

L'aumônier McGee prononça un discours, disant que les morts avaient été réellement héroïques, qu'ils n'étaient pas morts pour rien, que l'Amérique valait la peine que l'on meure pour elle, et ainsi de suite. Les hommes furent beaucoup plus impressionnés par la prière régimentaire, écrite par le lieutenant James Morton et lue par l'aumônier :

« Dieu tout-puissant, nous nous agenouillons devant Toi et Te demandons de faire de nous les instruments de Ta fureur afin de frapper les forces démoniaques qui ont répandu la mort, la misère et l'avilissement parmi les peuples de la Terre… Sois à nos côtés quand

nous sauterons de nos avions dans les sombres abîmes, et que nous descendrons en parachute au milieu du feu de l'ennemi. Donne-nous une volonté de fer et un courage sans faille quand nous quitterons notre harnais de parachute pour saisir nos armes et combattre. Les légions de l'enfer sont innombrables, Seigneur, bénis nos armes afin que nous les affrontions et les vainquions en Ton nom et au nom de la liberté et de la dignité de l'homme… Fais que nos ennemis qui ont vécu par l'épée renoncent à la violence ou périssent par l'épée. Aide-nous à Te servir vaillamment et à nous montrer humbles dans la victoire. »

Le général Taylor prit ensuite la parole, mais son discours fut couvert par le bruit d'une formation de C-47 qui survolait le château. Enfin, quelqu'un lut à haute voix et d'un ton monocorde la liste des tués et des disparus. Elle paraissait interminable – ils étaient 414 – et en entendant le nom de ceux qui avaient appartenu à la même compagnie, à la même section, au même groupe qu'eux, les hommes retenaient leur souffle. Chaque fois qu'il connaissait le nom du soldat cité, Webster pensait à « la famille du mort ou du disparu, assise tranquillement dans une maison, un appartement où venait de se créer un vide impossible à combler ». La longue litanie se termina abruptement par l'appel d'un soldat dont le nom commençait par la lettre Z. Le régiment quitta la pelouse en bon ordre, marchant au pas sur l'air de *Onward Christian Soldiers* (*En avant, soldats chrétiens*).

La 101e division aéroportée faisait désormais partie de la 1re armée aéroportée alliée qui regroupait les 17e, 82e et 101e divisions aéroportées américaines (ces trois divisions constituant le 18e corps d'armée), la 1re brigade parachutiste polonaise, les 1re et 6e divisions aéroportées britanniques, et un régiment d'infanterie écossais, le 52e Lowlanders (aéroporté). Le général Lewis Brereton commandait la 1re armée et le général Matthew Ridgway le 18e corps ; le général Maxwell Taylor avait conservé le commandement de la 101e division et le général James Gavin commandait la 82e.

Tous ces généraux et leurs officiers d'état-major de grade supérieur étaient impatients d'envoyer la 1re AAA au combat, mais chaque fois qu'ils élaboraient un plan, briefaient leurs hommes, les regroupaient en vue de l'embarquement, les forces terrestres alliées les devançaient, prenant possession de la zone de largage envisagée, et la mission devait être annulée.

Cela s'est produit de nouveau à la fin août. Le 30, à minuit, le général Taylor ordonna le rassemblement du 506e par compagnies. Les hommes reçurent l'ordre de se tenir prêts pour un départ à 8 heures, destination Membury. À l'aérodrome, durant les préparatifs habituels, on leur proposa de changer leur argent de poche : des francs belges contre leurs livres sterling. Ils apprirent ainsi la localisation de leur objectif avant même d'aller au briefing (les officiers de la trésorerie aux armées avaient expliqué à ceux qui n'avaient pas un sou vaillant qu'ils allaient rencontrer pas mal de difficultés).

La zone de largage se situait à proximité de Tournai, juste de l'autre côté de la frontière franco-belge par rapport à Lille. Le but recherché : ouvrir la voie à la 2e armée britannique qui tentait de franchir le canal de l'Escaut et d'entrer en Belgique. Deux jours de briefings, de préparation intensive et de menus de fête suivirent. Mais le 2 septembre, la division blindée de la Garde, qui faisait partie de la 2e armée britannique, s'empara de Tournai et l'opération aéroportée dut être décommandée. Une nouvelle accueillie avec le même soulagement que l'annulation de l'opération dans la région de Chartres. Pourtant, la détermination du haut commandement à relancer les parachutistes dans la mêlée était si manifeste que, dans les autocars qui les ramenaient à Aldbourne, les hommes se disaient qu'un jour ou l'autre ils ne reviendraient pas de l'aérodrome.

Plus les armées alliées poursuivaient leur avance à travers la France et la Belgique, et plus l'état-major de la 1re AAA était impatient de prendre part à la bataille. Il disposait des meilleurs officiers, des meilleures troupes présentes sur le théâtre d'opérations européen, bénéficiant de formidables équipements, d'une mobilité sans égale, et possédant le moral le plus élevé qui soit. Officiers, sous-officiers et hommes de troupe étaient des vétérans éprouvés qui désiraient avoir une nouvelle chance de montrer le rôle que les parachutistes pouvaient jouer dans une guerre moderne. De tous les atouts dont disposait Eisenhower, les troupes aéroportées étaient de loin celui qu'il utilisait le moins. Il voulait que les forces alliées continuent d'avancer à un rythme très soutenu, puis choisir le moment opportun pour frapper un coup décisif avant que les Allemands ne puissent récupérer de leurs six semaines de retraite à travers la France. Quand Montgomery lui proposa d'utiliser les

troupes aéroportées dans une opération complexe, audacieuse et dangereuse, mais potentiellement décisive, qui consisterait à franchir le Rhin en Hollande, Eisenhower accepta aussitôt, à la grande satisfaction du haut commandement de la 1re AAA.

Le nom de code choisi pour l'opération était *Market-Garden* ; son objectif : permettre à la 2e armée britannique, dont la division blindée de la Garde, de traverser le sud de la Hollande et de franchir le Rhin en suivant une ligne Eindhoven-Son-Veghel-Grave-Nimègue-Arnhem. Les chars anglais emprunteraient une seule route sur laquelle parachutistes américains, anglais et polonais auraient déroulé un tapis rouge après avoir pris le contrôle des nombreux ponts à franchir.

Renforcée par la 1re brigade parachutiste polonaise, la 1re division aéroportée britannique sauterait sur Arnhem et constituerait l'extrémité du dispositif. La 82e division aéroportée américaine sauterait sur Nimègue ; quant à la 101e elle serait larguée au nord d'Eindhoven, et son rôle consisterait à prendre et tenir Eindhoven, Son, Veghel et Grave pour ouvrir la partie sud de la route suivie par l'offensive. Le 2e bataillon du 506e RIP serait plus spécialement chargé de prendre intact le pont franchissant le canal Wilhelmine, à Son, avant de joindre ses forces à celles du 3e bataillon pour attaquer et tenir Eindhoven jusqu'à ce que la division blindée de la Garde franchisse les ponts.

Il s'agissait d'un plan brillant mais complexe. Le succès dépendrait du respect scrupuleux d'un planning établi quasiment à la seconde près, de la réussite de l'effet de surprise, de la combativité des troupes engagées, mais aussi de la chance. Si tout se déroulait au mieux, les troupes britanniques se retrouveraient de l'autre côté du Rhin, dans les plaines du nord de l'Allemagne, et la route de Berlin leur serait ouverte. Dans le cas contraire, l'atout majeur que constituaient les troupes aéroportées aurait été gaspillé en vain, le port d'Anvers ne serait pas ouvert (Eisenhower ayant décidé que les troupes nécessaires à la prise d'Anvers participeraient plutôt à l'opération *Market-Garden*) ce qui entraînerait des problèmes d'approvisionnement pour l'ensemble des forces alliées présentes sur le théâtre d'opérations européen, et la guerre se prolongerait durant l'hiver 1944-1945.

Non seulement Eisenhower devait reporter la prise d'Anvers, mais il lui fallait stopper Patton à l'est de Paris afin que la 2e armée

britannique dispose de suffisamment de carburant. En résumé, l'opération *Market-Garden* était un coup de dés sur lequel les Alliés étaient prêts à miser tous leurs jetons.

Le 14 septembre 1944, la compagnie E est revenue à Membury en autocar. Le 15, elle a été briefée. Les nouvelles se voulaient rassurantes. Il était question de la plus grande opération aéroportée de l'histoire, car trois divisions allaient être engagées, et il s'agissait d'un saut de jour. Contrairement à ce qui s'était passé en Normandie, les Allemands allaient être pris par surprise, les défenses antiaériennes seraient très faibles, et l'opposition au sol quasi inexistante, du moins dans un premier temps.

En attendant le départ, beaucoup jouaient gros jeu. Le soldat Cecil Pace, une des nouvelles recrues, était un joueur invétéré. Au grand dépit des vétérans, il gagna 1 000 dollars aux dés.

Le colonel Sink prononça un discours d'encouragement : « Vous allez avoir affaire à des chars britanniques, quelques Sherman et des Cromwell. Ne confondez pas les Cromwell avec des Panzer. Ces divisions de la Garde sont des unités d'élite, les meilleures de l'armée britannique. Impossible d'y entrer si l'on n'a pas un Sir devant son nom et un pedigree long d'un mètre. Mais ne vous moquez pas d'eux. Ce sont de bons soldats. Une chose encore. Je ne veux voir personne se balader en Hollande avec un de ces bonnets de laine sur la tête. En Normandie, le général Taylor a vu un homme du 506e qui portait ce genre de bonnet et il m'a passé un savon. Je ne tiens pas à me faire engueuler de nouveau ; compris ? Je sais que vous n'y tenez pas non plus, alors, si vous voulez absolument porter un bonnet de laine, portez-le sous votre casque et ne quittez surtout pas votre casque en présence du général Taylor. Je sais que vous êtes capables d'accomplir la mission qui vous a été confiée, je ne vous parlerai donc pas de combat. En Normandie, votre unité a su mériter une citation présidentielle. Que les anciens prennent en main les nouveaux, et tout se passera au mieux. »

Webster a noté que c'était toujours un plaisir d'écouter le colonel Sink parce qu'il savait parler de la guerre de façon sensible, réaliste et humoristique. Le général Taylor était exactement le contraire. À en croire Webster, il avait « une attitude si optimiste, si chef de claque que c'en était écœurant. Le colonel Sink savait que les hommes détestaient combattre. Jusqu'à la fin de la guerre, le général

Taylor s'est entêté à croire que ses petits gars ne pensaient qu'à tuer des Allemands. Nous préférions le colonel Sink ».

Le 16 septembre, le soldat Strohl, qui était à l'hôpital depuis le 13 juin, obtint des médecins une permission de vingt-quatre heures. Il gagna Aldbourne en auto-stop ; à son arrivée, il tomba par hasard sur le capitaine Sobel qui transportait les équipements de la compagnie E à Membury. Sobel lui expliqua que la compagnie était en partance pour le front ; Strohl lui dit qu'il voulait être du voyage et lui demanda de le conduire jusqu'à l'aérodrome.

« Vous allez être porté en absence irrégulière », prévint Sobel. Strohl répondit qu'il ne pensait pas avoir de gros ennuis en choisissant d'aller au combat avec sa compagnie. Sobel lui dit alors de grimper dans le camion.

« C'était stupide de ma part. J'étais encore aussi faible qu'un chaton », reconnaissait Strohl quarante ans plus tard.

Mais il n'avait pas l'intention de laisser ses copains retourner au combat sans lui. Une fois à Membury, il s'équipa et prit place à bord d'un C-47.

Robert « Popeye » Wynn, qui avait été blessé au postérieur le 6 juin en participant à la destruction de la batterie allemande du Manoir de Brécourt, avait été opéré et se trouvait en convalescence dans un hôpital du pays de Galles quand il apprit que, s'il était absent de sa compagnie pendant plus de quatre-vingt-dix jours, il serait affecté à une autre unité lorsqu'il serait déclaré à nouveau bon pour le service. Wynn ne voulait surtout pas entendre parler de ça. Il réussit à persuader le sergent chargé des autorisations de sortie de le renvoyer à Aldbourne avec un certificat le déclarant inapte au service armé. En y arrivant, le 1er septembre, il jeta le certificat à la poubelle et fut réincorporé dans la 3e section.

Comme il n'était pas complètement rétabli, il dut rester debout durant tout le vol vers la Hollande, car il lui était très pénible de s'asseoir. Mais il se trouvait là où il voulait être : il retournait au combat avec ses copains de la compagnie E.

8

« La route de l'enfer »

Hollande
17 septembre-1er octobre 1944

C'était une magnifique journée de fin d'été dans le nord de l'Europe : vent nul et ciel bleu lumineux. L'opération aéroportée alliée a été une surprise totale pour les Allemands. Aucun avion de la Luftwaffe n'est venu contester la suprématie de l'armada aérienne. Au-dessus de la Hollande, elle a essuyé quelques tirs de DCA, des tirs qui se sont intensifiés à l'approche des zones de largage, mais les pilotes n'ont pas rompu la formation, ne se sont pas dérobés comme cela s'était produit au-dessus de la Normandie.

La compagnie E a été larguée juste à l'endroit prévu, tout comme les autres compagnies de la division. L'atterrissage s'est passé en douceur dans des champs fraîchement labourés ; jamais les hommes de la compagnie E n'avaient pris contact avec le sol aussi confortablement. Webster a écrit plus tard à ses parents : « C'était le terrain de saut le plus plat et le plus parfait que j'aie jamais vu. En fait, la Hollande n'est qu'un vaste terrain de saut. » Quant à l'histoire officielle de la 101e, elle parle de ce saut comme du « plus réussi que la division ait jamais effectué, que ce soit à l'entraînement ou au combat[35] ».

Winters se souvenait d'un seul problème : la nécessité de s'éloigner au plus vite de la zone de largage afin d'éviter d'être renversé ou écrasé par un planeur ou du matériel tombé du ciel. « Il pleuvait littéralement des équipements : casques, fusils, paquets. » Alors que Malarkey courait vers la zone de regroupement (signalée par des grenades fumigènes), il a entendu un fracas au-dessus de lui : deux planeurs qui venaient d'entrer en collision sont tombés comme des pierres et se sont écrasés au sol. En l'absence de toute opposition, la compagnie E a pu se regrouper rapidement et se diriger vers son objectif : le bourg de Son et le pont sur le canal Wilhelmine.

La route nord-sud menant d'Eindhoven à Veghel, Nimègue et Arnhem était en partie goudronnée, en partie pavée de brique ; elle était assez large pour que deux voitures puissent se croiser mais pas deux camions. Comme la plupart des routes hollandaises, elle était surélevée de un mètre environ par rapport aux champs environnants, et les véhicules et les piétons qui l'empruntaient se découpaient sur l'horizon.

Cette route était l'épine dorsale de l'opération *Market-Garden*. La tâche des parachutistes américains consistait à en prendre le contrôle ainsi que celui des nombreux ponts qu'elle franchissait, pour ouvrir la voie au 30e corps britannique et à la division blindée de la Garde afin qu'ils puissent atteindre Arnhem et franchir le Rhin.

La compagnie E ayant atterri à une quinzaine de kilomètres au nord d'Eindhoven, elle devait donc commencer par marcher droit au sud. Le 1er bataillon avançait à travers champs, à l'ouest de la route, le 2e suivait la route, précédant le 3e qui se tenait en réserve. L'ordre de marche du 2e bataillon était le suivant : compagnie D, compagnie E, compagnie de QG, compagnie F.

Quand la colonne entra dans Son, les habitants étaient massés des deux côtés de la route, comme pour un défilé. Contrairement à ce qui s'était passé en Normandie où la plupart des villageois français étaient demeurés invisibles, les Hollandais laissaient éclater leur joie d'être libérés. Le prêtre de la paroisse distribua des cigares. Le drapeau hollandais, interdit par l'occupant allemand, flottait à toutes les fenêtres. Des gens offraient aux parachutistes des pommes et d'autres fruits. Les propriétaires de bars ont ouvert les robinets et distribué des verres de bière. Tant et si bien que les officiers eurent beaucoup de mal à faire avancer leurs hommes.

À la sortie de Son, à quelques centaines de mètres du pont, la tête de la colonne essuya le feu d'un canon de 88 et d'une mitrailleuse qui prenaient la route en enfilade, mais il n'y eut ni morts ni blessés. Les hommes de la compagnie D se dispersèrent à droite de la route, ceux de la compagnie E à gauche. Ils progressaient en tirant au fusil et au mortier et finirent par réduire l'ennemi au silence, mais les Allemands avaient fait leur travail, retardant l'avance des Américains le temps nécessaire aux derniers préparatifs du dynamitage du pont.

Quand les premiers parachutistes américains arrivèrent à une vingtaine de mètres du canal, le pont leur explosa à la figure. Une nuée de gros morceaux de poutres et de grosses pierres vola dans les

airs. Winters et Nixon, qui se trouvaient côte à côte, se plaquèrent à terre sous une grêle de débris. Winters pensa que ce serait la pire des façons de mourir au combat !

Le colonel Sink commanda au 2e bataillon d'assurer des tirs de protection tandis que le 1er bataillon s'efforcerait de trouver un moyen de franchir le canal. Apercevant deux barques à rames qui flottaient entre deux eaux près de la rive opposée, le caporal Gordon Carson décida de passer immédiatement à l'action. Il se déshabilla, effectua un plongeon de départ de compétition impeccable, traversa le canal à la nage et ramena une des barques qui servit à transporter une partie du premier groupe jusqu'au beau milieu de l'eau avant de sombrer. Plus pratiques, des hommes du 1er bataillon, aidés par l'adjudant Lipton et plusieurs hommes de la compagnie E, réquisitionnèrent les portes d'une grange proche et s'en servirent pour établir une passerelle au-dessus du vide causé par le dynamitage du pont. Sa mission accomplie, l'arrière-garde allemande se replia, ce qui permit aux sapeurs affectés au régiment de consolider la passerelle ; mais elle était tout de même si fragile qu'elle ne pouvait supporter que le poids de quelques hommes et il fallut des heures au 506e pour franchir ce mauvais pas.

Le soir tombait. Le colonel Sink fut informé que la division blindée de la Garde était stoppée par des canons de 88, à quelques kilomètres au sud d'Eindhoven. De plus, il ignorait l'importance des forces allemandes chargées de défendre la ville. En conséquence, il commanda à son unité de faire halte pour la nuit.

Les chefs de section postèrent des sentinelles. Ceux qui n'étaient pas de garde dormirent à l'abri de meules de foin, de bûchers, de tout ce qu'ils purent trouver. Les soldats Hoobler et Webster, 1re section, 2e groupe du sergent Rader, s'avancèrent jusqu'à une ferme. Le fermier leur fit bon accueil et les conduisit jusqu'à sa grange, mais elle était déjà occupée par la compagnie de QG du régiment (leur devise était : « Vous tuez les Allemands, nous pillons les Hollandais ») qui n'apprécia pas l'irruption des nouveaux venus. Ils suivirent donc le Hollandais jusqu'à la cuisine de la ferme où il leur offrit une demi-douzaine de bocaux remplis de viande, de pêches et de cerises. Hoobler lui donna quelques cigarettes et Webster une barre de chocolat. Le fermier alluma une cigarette et aspira la fumée goulûment – c'était sa première cigarette digne de ce nom depuis cinq ans – mais garda le chocolat pour son petit garçon qui n'en avait

encore jamais mangé. Webster se dit qu'il préférait les Hollandais aux Anglais et aux Français.

Le lendemain matin, la progression a repris en suivant la route. Le 1er bataillon marchait en tête, suivi par le 2e puis le 3e. En arrivant à proximité d'Eindhoven, une ville de 100 000 habitants qui paraissait s'élever abruptement au-dessus des riches terres noires environnantes, le colonel Sink commanda à son régiment de se déployer. Le 2e bataillon formait l'aile gauche et la compagnie E se trouvait à l'extrémité gauche du dispositif. Winters lança un ordre par radio : « Lieutenant Brewer, envoyez des éclaireurs en reconnaissance et suivez-les. » Brewer disposa la 1re section comme l'enseignait le manuel : les éclaireurs ouvraient la marche, les hommes se tenaient le plus loin possible les uns des autres et se déplaçaient rapidement. La section a progressé ainsi à travers des champs fraîchement labourés et des jardins maraîchers, en direction des premières maisons ; mais quelque chose clochait : Brewer marchait à la tête de ses hommes, et en voyant son étui à cartes qui lui battait la cuisse, ses jumelles pendues à son cou, on ne pouvait ignorer qu'il s'agissait d'un officier. Qui plus est, il mesurait près de 1,90 m et constituait donc une cible facile. Gordon l'a comparé à un maréchal passant ses troupes en revue.

« Reculez ! lui cria Winters dans la radio. Restez en arrière ! » Mais Brewer ne pouvait pas l'entendre. Il a continué à avancer. Tous les hommes de la compagnie et du bataillon avaient prévu ce qui n'a pas manqué de se produire.

Un coup de fusil claqua. Un tireur embusqué avait fait feu depuis une des maisons. Brewer tomba « comme un arbre abattu par un bûcheron expérimenté ». La balle lui avait traversé le cou juste sous la mâchoire. Gordon et deux autres soldats coururent vers lui malgré les ordres qui leur commandaient de ne pas s'arrêter, quoi qu'il arrive, et de laisser les blessés aux infirmiers. Ils se penchèrent sur Brewer qui saignait abondamment.

« Merde alors ! dit l'un d'eux. Laissons-le. Il est foutu, il va mourir. » Ils s'éloignèrent, laissant leur chef de section baigner dans son sang. Brewer avait tout entendu. Il guérit de sa blessure et rejoignit par la suite la compagnie E, mais n'a jamais oublié ni pardonné aux trois hommes qui l'avaient abandonné.

Après cet incident, les Allemands (principalement des tireurs embusqués) n'ont opposé qu'une faible résistance et le 506e est entré dans Eindhoven sans autre difficulté. Les Hollandais sont sortis dans les rues pour les accueillir. Beaucoup parlaient anglais : « C'est si bon de vous voir ! » « On est bien content que vous soyez venus ! » « On a attendu si longtemps ! » Ils apportaient des chaises, du thé chaud, du lait frais, des pommes, des poires, des pêches. Drapeaux et brassards aux couleurs nationales, cachés depuis des années, fleurissaient sur toutes les maisons et toutes les manches de chemise. Les acclamations étaient assourdissantes. Les parachutistes américains devaient crier pour se faire entendre. « C'était la démonstration de remerciements la plus sincère à laquelle nous ayons jamais assisté, a écrit Webster, et cela nous a fait énormément plaisir. »

Il leur a fallu le reste de la journée pour se frayer un chemin parmi la foule et prendre possession des ponts sur la Dommel, mais cela n'avait pas d'importance car les tankistes britanniques ne sont arrivés qu'en fin d'après-midi et ont commencé par s'occuper de leur cantonnement car c'était l'heure du thé.

Winters posta des sentinelles. Ceux qui n'étaient pas de garde participèrent aux réjouissances. Ils posèrent pour des photos, signèrent des autographes – certains ont signé « Monty » d'autres, « Eisenhower » –, burent un ou deux apéritifs ; puis on les invita à dîner : rôti de veau, légumes frais, compote de pommes et lait. Les habitants d'Eindhoven se pressaient pour les voir, comme s'ils avaient été des stars de cinéma. En y repensant, Winters hochait la tête : « C'était absolument incroyable. »

La compagnie E a passé le reste de la nuit à Tongelre, une banlieue nord-est d'Eindhoven, dans des trous individuels creusés à la hâte. Au matin du 19 septembre, Winters a reçu l'ordre de faire mouvement vers le nord-est, jusqu'à Helmond, afin d'élargir le corridor tenu par les Alliés, et d'aller au contact de l'ennemi. Un escadron de chars Cromwell, appartenant aux hussards de la Garde royale, était chargé de les accompagner. Certains des hommes ont grimpé à l'arrière des blindés. « Quand nous nous sommes mis en route, a écrit Webster, les chars ont toussé, aboyé, cliqueté et grincé comme à leur habitude. »

Winters a mené une marche forcée jusqu'à Nuenen, à environ 7 km d'Eindhoven, sans rencontrer la moindre résistance, seulement

des Hollandais qui les acclamaient et leur offraient à manger et à boire. Webster fit remarquer que Nuenen était le village natal de Vincent Van Gogh. « Qui ça ? » demanda Rader.

Au-delà de Nuenen, l'opération n'a plus été une partie de plaisir. Les Allemands étaient revenus de leur surprise et commençaient à lancer des contre-attaques. « Des chars boches ! » cria le soldat Jack Matthews.

« Bon Dieu ! » jura Webster en sautant des Cromwell avec les autres et en se couchant dans le fossé. À moins de 400 m, le premier d'une colonne de blindés allemands « sortit d'un fourré comme une bête féroce et malfaisante ».

Forte d'une cinquantaine de chars, la 107e brigade de Panzers, stationnée à Helmond, contre-attaquait en direction de Nuenen. « Nous n'avions jamais vu autant de chars allemands à la fois », se souviendra Winters. Le sergent Martin aperçut un Panzer embusqué derrière une clôture à une centaine de mètres de lui. Comme un Cromwell arrivait, Martin courut vers lui, l'escalada et expliqua au chef de char qu'un blindé ennemi se trouvait en contrebas, sur la droite. Le Cromwell continua d'avancer. Martin prévint le chef de char que s'il allait plus loin, l'équipage du Panzer n'allait pas tarder à le voir apparaître.

— Moâ, je ne le voâ pas, mon vieux, a répondu le chef de char ; et si je ne le voâ pas, je ne peux pas tirer sur lui.

— Bon sang ! cria Martin en sautant sur la route et en s'éloignant pour se mettre à l'abri, vous allez le voir très vite.

Le Panzer ouvrit le feu. L'obus de 88 perfora le blindage du Cromwell. Il y eut une explosion et des flammes. L'équipage évacua par la trappe de la tourelle, le dernier à sortir étant le tireur qui dut se hisser à la force des bras car il avait perdu l'usage de ses jambes. Devenu la proie des flammes, le Cromwell continua sur sa lancée, forçant Bull Randleman à se déplacer en direction de l'ennemi pour éviter d'être écrasé. Un deuxième Cromwell s'avança et subit le même sort. Successivement, quatre chars britanniques furent mis hors de combat par les canons de 88 des Panzers. Les deux derniers préférèrent faire demi-tour et regagner Nuenen, et la compagnie E les suivit.

Le sergent Rogers saignait abondamment. « Paul, tu es blessé ? » demanda Lipton. Des années plus tard, Lipton se souvenait encore

de la réaction de Rogers : « Il a proféré une bordée de jurons qui a duré une bonne minute. Ça ne lui ressemblait pas. »

Le lieutenant Buck Compton fut blessé au postérieur. L'infirmier Eugene Roe vint à son secours, ainsi que le sergent Malarkey et trois soldats dont Ed Heffron. En voyant arriver Heffron, Compton leva les yeux et gémit : « Elle me disait tout le temps de tirer mon gros cul de là. » Il regarda les cinq hommes qui l'entouraient et leur ordonna : « Barrez-vous. Laissez les Allemands s'occuper de moi. »

Étant donné son poids, sa carrure et l'intensité des tirs ennemis, ils étaient tentés de lui obéir, mais Malarkey, Guarnere et Joe Toye allèrent jusqu'à une ferme proche réquisitionner la porte d'un bâtiment annexe. Elle servit de brancard pour hisser le blessé sur la route et l'allonger à plat ventre à l'arrière d'un des deux chars britanniques qui battaient en retraite.

La balle qui avait atteint Compton avait traversé la fesse droite puis la gauche. En voyant cela, Lipton ne put s'empêcher de rire.

— Tu es le premier gars que je connaisse à avoir été blessé par une seule balle qui a réussi à lui faire quatre trous !

— Si je pouvais descendre de ce char, grogna Compton, je te tuerais.

D'autres hommes de la compagnie E rejoignirent Compton à l'arrière des deux Cromwell. Strohl et Gordon qui avaient couvert l'un des flancs de la compagnie, Strohl avec un mortier et Gordon avec sa mitrailleuse, durent se replier en courant à travers champs, à découvert, pour rejoindre leur unité. Le poids de leurs armes les ralentissait. Des balles soulevaient des mottes de terre à leurs pieds. Une clôture en bois haute d'un petit mètre leur barrait l'accès à la route. « Nous l'avons sauté comme deux chevaux », se souvient Strohl.

Une fois en sûreté de l'autre côté de la clôture, ils firent une pause pour reprendre leur souffle.

— Jamais nous n'arriverons à refaire un truc pareil, s'étonna Strohl.

— Je ne peux même pas croire que nous l'ayons vraiment fait, répondit Gordon.

Ils repartirent et rejoignirent les Cromwell ; Gordon monta à l'arrière de l'un d'eux, mais Strohl était épuisé. Il n'eut que la force de tendre la main. Gordon la saisit et hissa son camarade à ses côtés au moment où celui-ci allait s'évanouir, le mettant en sûreté.

Séparé de son groupe, blessé à l'épaule, Randleman se réfugia dans une grange. Un soldat allemand arriva en courant, mais Randleman réussit à le tuer d'un coup de baïonnette, puis recouvrit le cadavre de foin avant de se cacher lui-même dans le foin.

De retour à Nuenen, les hommes de la compagnie E ont trouvé refuge dans des maisons ; ils se déplaçaient à l'abri des bâtiments, ce qui leur a permis, d'établir un tir de riposte. Ils ont réussi à contenir les Allemands mais n'ont pas été capables de les forcer à reculer. Il y eut de nombreux blessés dont le sergent Chuck Grant. Le soldat Robert Van Klinken fut tué par une rafale de mitrailleuse alors qu'il essayait de gagner une position de tir avec son bazooka. Le soldat James Miller, une nouvelle recrue de dix-neuf ans, fut tué par une grenade à main qui lui explosa dans les reins.

Le soldat Ray Cobb tremblait de peur. Webster entendit le sergent Malarkey le réconforter « comme une mère rassure son enfant effrayé par un cauchemar » : « Tout va bien, Cobb, ne t'inquiète pas, on ne va pas y retourner. C'est fini. Calme-toi, Cobb, ne t'en fais pas. »

Martin alla jusqu'à l'un des Cromwell, qui était caché derrière une maison. Il montra le clocher de l'église au chef de char et lui demanda de le démolir parce que les Allemands s'en servaient de poste d'observation.

« Désolé, mon vieux, c'est impossible, répondit le chef de char. Nous avons l'ordre de faire le moins de dégâts possible. Nous sommes dans un pays ami. »

Les Allemands accentuaient la pression. Ils avaient pour objectif d'atteindre la route Eindhoven-Nimègue – « la route de l'enfer », comme l'ont surnommée par la suite ceux de la 101e – afin de la couper ; mais ils n'ont pu dépasser Nuenen.

Winters décida de se replier à la faveur de l'obscurité mais, avant de céder du terrain, il voulait faire un prisonnier afin de l'interroger. Il demanda des volontaires pour une patrouille, mais personne ne s'est manifesté.

— Sergent Toye ? a-t-il appelé.

— Oui, monsieur, je suis là.

— J'ai besoin de deux volontaires.

Toye choisit le caporal James Campbell et un soldat, et tous les trois se mirent en route. Pour gagner un bois proche, ils durent

enjamber des cadavres de soldats britanniques et américains. Un Allemand tira sur eux. Toye demanda à ses deux subordonnés de rester où ils étaient, puis il rampa pour atteindre le bois, contourna l'Allemand et s'approcha de lui par-derrière pour venir lui piquer le dos avec sa baïonnette. L'Allemand n'opposa aucune résistance. En le poussant devant lui, Toye regagna le village et livra son prisonnier.

La compagnie E a battu en retraite jusqu'à Tongelre. Winters a constaté que les Hollandais qui les acclamaient le matin même avaient l'air tristes et déçus, qu'ils rentraient les drapeaux et fermaient leurs volets, comme s'ils s'attendaient à ce que les Allemands reprennent Eindhoven. « On n'avait pas le moral nous non plus, se souviendra Winters. On revenait en ville dans un triste état. »

Après s'être assuré que ses hommes étaient logés et nourris, Winters se rendit au QG du bataillon. Il y trouva le lieutenant-colonel Strayer et son état-major en train de rire aux éclats. Ils étaient attablés devant un copieux souper et semblaient d'excellente humeur. En voyant Winters, Strayer se tourna vers lui et lui demanda avec un grand sourire : « Comment ça s'est passé aujourd'hui, Winters ? » Le visage crispé, Winters répondit : « Aujourd'hui, j'ai perdu 15 de mes hommes et pris une sévère déculottée. » Autour de la table, les conversations cessèrent brusquement.

La compagnie E a pu prendre un peu de repos cette nuit-là. Étant cantonnée à Tongelre, elle a assisté en spectatrice au bombardement, par 70 appareils de la Luftwaffe, de la colonne de ravitaillement britannique stationnée à Eindhoven. Les alliés ne disposant pas de canons antiaériens, les Allemands ont pu tirer de puissantes fusées éclairantes à parachute, puis faire plusieurs passages pour larguer toutes leurs bombes. La ville a beaucoup souffert. Il y eut 227 morts et plus de 800 blessés parmi la population.

Le lendemain matin, Strayer envoya les compagnies D et F réoccuper Nuenen. Elles y trouvèrent le sergent Randleman qui occupait le terrain à lui tout seul, les Panzers étant repartis dans la direction du nord-ouest, vers Son. La compagnie E établit un dispositif défensif rapproché autour d'Eindhoven et resta là pendant deux jours.

Au matin du 22 septembre, Winters reçut l'ordre de faire monter ses hommes dans des camions. Le 506e déménageait pour gagner Uden, sur la route de l'enfer, afin de défendre cette localité contre une attaque de Panzers venus d'Helmond, signalée par la résistance hollandaise. La compagnie E, la compagnie de QG du régiment, sous le commandement du lieutenant-colonel Charles Chase (commandant en second du 506e), et trois chars britanniques devaient former l'avant-garde, mais il n'y avait de place dans les camions que pour la centaine d'hommes de la compagnie de QG et une section de la compagnie E (la 3e). Winters, le lieutenant Welsh et le capitaine Nixon se joignirent au convoi.

Les camions et les trois Cromwell traversèrent Son, St. Oedenrode et Veghel, puis entrèrent dans Uden sans rencontrer la moindre résistance. Winters et Nixon grimpèrent en haut du clocher de l'église pour avoir une vue d'ensemble. Ils constatèrent aussitôt que des Panzers étaient en train de couper la route entre Veghel et Uden. Puis Winters repéra une patrouille qui venait vers Uden. Il redescendit l'escalier quatre à quatre, rassembla la 3e section et dit à ses hommes : « Soldats, il n'y a pas de raison de s'affoler. La situation est normale : nous sommes encerclés. » Il organisa une contre-attaque, sortant rapidement d'Uden pour aller à la rencontre de la patrouille allemande et la frapper vite et fort, l'obligeant à battre en retraite précipitamment. Le lieutenant-colonel Chase ayant demandé à Winters d'établir un dispositif défensif, la compagnie E, aidée par la compagnie de QG, installa des barrages sur toutes les voies d'accès à Uden.

Winters chargea l'adjudant Lipton de rassembler tous les hommes qu'il trouverait, quelle que soit leur unité, pour assurer la défense du périmètre. Apercevant deux militaires britanniques qui passaient par là, Lipton en prit un par l'épaule et lança : « Vous deux, venez avec moi ! »

L'homme toisa calmement Lipton des pieds à la tête et lui demanda : « Adjudant, est-ce ainsi que l'on s'adresse à un officier dans l'armée américaine ? » Regardant de plus près, Lipton vit qu'il avait sur son battle-dress des galons de commandant. « Non, monsieur, a-t-il balbutié. Je suis désolé. » En s'éloignant, le commandant esquissa un demi-sourire.

Les Allemands ne sont pas revenus à la charge. S'ils avaient su qu'il n'y avait à Uden que 130 hommes et 3 Cromwell, ils seraient

immédiatement passés à l'attaque et auraient certainement pris la bourgade d'assaut, mais la rapide et violente contre-attaque menée par Winters aux dépens de leur patrouille avancée les avait probablement convaincus qu'Uden était tenu par des forces beaucoup plus importantes. Quelle que soit la raison de leur décision, ils ont changé d'objectif, choisissant Veghel plutôt qu'Uden.

Winters et Nixon sont remontés en haut du clocher d'où ils pouvaient voir jusqu'à Veghel, 7 km plus au sud. « C'était fascinant, se souviendra Winters ; on était assis derrière les lignes allemandes et on regardait leurs chars s'approcher de Veghel, et l'aviation allemande qui mitraillait en rase-mottes. Tout cela représentait une énorme puissance de feu. » Les membres de la compagnie E qui se trouvaient à Veghel ce jour-là ont gardé le souvenir d'un véritable enfer, du bombardement le plus intense qu'ils aient jamais subi.

C'était une bataille acharnée, la plus terrible à laquelle le 506e ait participé, et la situation était critique. « Pour l'ennemi, couper la route Eindhoven-Arnhem ne signifiait pas seulement mettre le pied sur un ruban de goudron, souligne l'histoire de la division. Cette route était encombrée de véhicules de transport britanniques de toutes sortes. La couper signifiait l'obstruer d'un bout à l'autre en provoquant un embouteillage monstre composé de véhicules qui n'auraient soudain nulle part où aller, et condamner du même coup tous les véhicules ainsi pris au piège à la destruction par le feu. Du point de vue des forces alliées qui se trouvaient à Nimègue et Arnhem, cela revenait à sectionner une artère vitale, car les approvisionnements nécessaires à leur survie – vivres, munitions, fournitures médicales – ne leur parviendraient plus[36]. »

Webster se trouvait à Veghel. Quand les Allemands déclenchèrent leur offensive, il se réfugia dans une cave avec une demi-douzaine d'hommes de la compagnie E et quelques civils hollandais. « L'ambiance était terriblement déprimante, écrira-t-il par la suite ; les civils gémissaient, hurlaient, chantaient des cantiques et disaient leurs prières. »

À l'abri sous une porte cochère en compagnie des autres membres du 3e groupe de la 1re section, le soldat Don Hoobler voulut faire une blague au soldat Farris Rice en imitant à la perfection le sifflement d'un obus. Rice se jeta à plat ventre, et Hoobler éclata de rire :

— Ha ! ha ! ha ! Mon gars, je t'ai bien eu !

— Nom de Dieu, Hoobler, c'est vraiment pas bien de faire ça à un pote !

Bzziou… Boum ! Un obus éclata tout près et Hoobler cessa de rire.

Une jeep arriva en trombe avec à son bord le colonel Sink. Il sauta à bas du véhicule et se mit à courir à droite et à gauche en aboyant des ordres, rassemblant les hommes des compagnies E, D et F pour établir un périmètre de défense avec la consigne de tirer sur tout ce qui bougeait.

Webster et les autres quittèrent leur cave et allèrent prendre position dans un verger. Webster et le soldat Don Wiseman se mirent à creuser frénétiquement leur trou individuel, mais quand ils sont arrivés à un bon mètre de profondeur, de l'eau se mit à suinter.

Se trouver sans défense sous un tir d'artillerie très intense est un avant-goût de l'enfer, le pire aspect du combat. Les obus arrivaient par groupes de trois. « On était assis dans nos trous, Wiseman et moi, et on maudissait le sort, a écrit Webster à ses parents. Chaque fois qu'on entendait un obus arriver, on fermait les yeux et on se mettait la tête entre les genoux. Dès que l'obus était passé, on relevait la tête et on se regardait en souriant. J'avais mal au cœur. J'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir me tirer de là. On sentait l'odeur de la poudre, et une nuée noire et nauséabonde environnait nos trous. Un méchant bout de métal chaud, de quelques centimètres carrés, a atterri sur les genoux de Wiseman et ça l'a fait sourire. Trois de plus, et trois autres, et trois autres encore. Ce n'est pas étonnant que des hommes meurent d'épuisement au combat. L'artillerie a le pouvoir de vous ôter la joie de vivre. »

Les choses se sont calmées suffisamment pour que les hommes chargés de l'approvisionnement puissent distribuer des rations anglaises. Webster cria à Hoobler de lui lancer une boîte. Hoobler était assis à même le sol, riant, plaisantant et pique-niquant avec quatre ou cinq autres parachutistes. « Viens la chercher, répondit-il. Les 88 font une pause. »

Au même moment, on entendit le sifflement d'un obus. Hoobler sauta dans son trou et ses copains s'empilèrent sur lui.

Les hommes passèrent la nuit dans leurs trous individuels. Il bruinait et l'air était glacial. Assis, la tête posée sur les genoux, enveloppés dans leur imperméable, ils essayaient de dormir.

À Uden, Winters et Nixon avaient été contraints d'abandonner leur poste d'observation dans le clocher. Un tireur d'élite les avait

repérés et pris pour cible, faisant sonner les cloches. Surpris et assourdis, les deux officiers se sont précipités dans l'escalier. « Je ne pense pas que nos pieds aient touché les marches plus de deux ou trois fois », déclarera Winters.

Il installa son poste de commandement dans une boutique située à un carrefour, à l'extrémité sud de la localité. Les propriétaires, la famille Van Oer, l'accueillirent avant de descendre à la cave. Winters demanda à ses hommes de pousser les meubles et les tapis dans un coin de la pièce, et de regrouper dans l'espace ainsi dégagé les mitrailleuses, les munitions, les cocktails Molotov et les explosifs disponibles, afin d'être prêts à s'opposer à toute offensive allemande. En cas d'attaque de chars, son plan consistait à lancer des charges explosives et des cocktails Molotov sur les Panzers depuis les fenêtres du deuxième étage – une méthode de défense antichar typiquement russe.

Ceci fait, Winters gagna l'autre extrémité de la localité, le coin nord-ouest. De part et d'autre de la route, il y avait un manoir et une taverne qui se faisaient face. Winters demanda à Welsh de barrer la route entre les deux bâtiments à l'aide d'un des chars britanniques et d'installer son PC dans le manoir.

Ensuite, Winters partit inspecter les autres barrages routiers, puis, à 22 heures, revint jeter un dernier coup d'œil à la position tenue par le lieutenant Welsh. Le Cromwell était bien là où il était censé être, mais il n'y avait personne à l'intérieur ni alentour ; quant aux hommes de la compagnie E, ils brillaient par leur absence. Affolé, Winters alla frapper à la porte du manoir. Une bonne vint ouvrir. Elle ne parlait pas anglais, il ne parlait pas hollandais, mais elle finit par comprendre qu'il voulait voir « les soldats ». Elle le conduisit donc à l'autre bout du vestibule et ouvrit une porte sur un grand salon magnifiquement meublé.

« Le spectacle que j'ai découvert m'a laissé sans voix, racontera Winters. Assis par terre, devant un grand feu qui ronflait dans la cheminée, une jeune et belle Hollandaise soupait d'œufs et de jambon en compagnie d'un lieutenant anglais. » La jeune fille sourit à Winters. Le lieutenant tourna la tête et demanda : « Mon char est bien toujours devant la porte ? » Winters laissa éclater sa colère, et le lieutenant sortit sans demander son reste. Winters le suivit jusqu'à la porte en se demandant où pouvaient bien être Welsh et ses hommes. Il traversa la route et il lui suffit de jeter un coup d'œil à l'intérieur de

la taverne pour avoir la réponse à sa question : ils étaient affalés sur le comptoir, la tête sur les avant-bras, assoupis.

« Harry et moi avons eu une petite explication, conclut Winters en termes polis. Satisfait de voir que le barrage routier allait enfin fonctionner comme je l'entendais et que je pouvais donc m'offrir une bonne nuit de sommeil sans craindre une percée ennemie, je suis allé me coucher. »

À Veghel, les Allemands ont poursuivi leur offensive durant toute la nuit et le début de la matinée suivante, jusqu'à ce que des chars et des avions britanniques réussissent à les repousser. Le 506e reprit sa progression, parvenant à Uden dans l'après-midi du 24 septembre. Les hommes de la compagnie E qui avaient été pris au piège à Veghel, étaient persuadés que la section isolée à Uden avait été anéantie et vice versa. Aussi, quand ils se retrouvèrent tous à Uden et qu'ils constatèrent que la compagnie n'avait subi aucune perte, laissèrent-ils éclater leur joie.

En voyant ceux qui avaient subi le bombardement de Veghel se mettre à creuser des trous individuels de plus de un mètre de profondeur, ceux qui avaient eu la chance de passer la nuit précédente à Uden se sont étonnés. Eux-mêmes ne s'étaient pas donné cette peine et leurs officiers étaient logés chez l'habitant. Le lieutenant Peacock, de la 1re section, s'approcha de Webster et lui demanda de le suivre. Webster sortit de son trou et suivit Peacock jusqu'au logement que celui-ci occupait au-dessus d'un magasin de vins et spiritueux, sur la place du village.

— Prenez ce balai et balayez cette pièce, ordonna Peacock.

— Oui, monsieur, répondit Webster en se disant que ce lieutenant était décidément un drôle de type, et en se répétant qu'il préférerait être clochard et mourir de faim dans le civil, plutôt que d'être simple soldat dans l'armée.

Les Allemands n'avaient pris ni Uden ni Veghel, mais n'avaient pas renoncé. Au soir du 24 septembre, ils attaquèrent la route de l'enfer par l'ouest, au sud de Veghel, et réussirent à la couper de nouveau.

Même si l'objectif initial de l'opération *Market-Garden* avait été abandonné (le 20 septembre, les Allemands avaient repris le pont d'Arnhem au bataillon du colonel John Frost, appartenant à la

1re division aéroportée britannique, et toute la division était désormais sur la défensive ; quant à la division blindée de la Garde, elle avait été stoppée le 22 septembre à quelques kilomètres au sud d'Arnhem), il demeurait indispensable de tenir la route ouverte. Des dizaines de milliers de soldats alliés dépendaient d'elle pour leurs approvisionnements. Les unités présentes au nord de Veghel étaient la 101e division aéroportée américaine, à Uden, la 82e division aéroportée américaine, à Nimègue, la 1re division aéroportée britannique, au sud d'Arnhem, la division blindée de la Garde, la 43e division du Wessex, la 1re brigade parachutiste polonaise, le 4e régiment du Dorset et le 2e régiment de cavalerie de la Garde, entre Nimègue et Arnhem. Si la 101e ne parvenait pas à reprendre le contrôle de la route et à la maintenir ouverte, ce qui était déjà une défaite majeure ne manquerait pas de se transformer en un véritable désastre, une catastrophe.

Le général Taylor demanda au colonel Sink de réduire le saillant établi par les Allemands au sud de Veghel. Le 25 septembre à 3 heures, Sink donna l'ordre à ses chefs de bataillon de préparer leurs hommes à faire mouvement. À 4 h 45, le 506e se mit en marche, quittant Uden en direction de Veghel. Le 1er bataillon était sur la droite, le 3e sur la gauche, et le 2e en arrière, en réserve. Vers 7 heures, les hommes, fatigués, ont traversé Veghel. À 8 h 30, les 1er et 3e bataillons déclenchèrent l'attaque contre le saillant. Au début, les choses se sont bien passées, mais très vite le feu ennemi, artillerie et mortiers, s'intensifia. Établis dans une tranchée tout le long de la route, les chars allemands, des Tiger flambant neufs équipés de canons de 88, ouvrirent le feu avec leurs mitrailleuses et leurs canons. La compagnie E retrouvait là ses vieux adversaires de Sainte-Marie-du-Mont et de Carentan, les parachutistes du 6e régiment du colonel von der Heydte. Une telle concentration de forces sur un front aussi étroit était, potentiellement, terriblement meurtrière. Vers midi, les trois bataillons du 506e furent contraints de stopper leur progression et de s'enterrer.

Sink demanda au lieutenant-colonel Strayer d'opérer un mouvement tournant par la gauche avec son 2e bataillon et l'aide des Sherman britanniques. Un bois de jeunes pins qui bordait la route sur la gauche (à l'est) ferait écran, dissimulant la manœuvre. La compagnie E prendrait la tête du bataillon.

Depuis son arrivée en Hollande, la compagnie E avait d'abord attaqué vers le sud, en direction de Son et d'Eindhoven, puis vers l'est, en direction de Nuenen, et enfin vers le nord, en direction d'Uden. À présent, il s'agissait d'attaquer vers l'ouest, le quatrième des points cardinaux. C'est ainsi que combat une troupe encerclée. C'était de cette façon que les troupes aéroportées avaient été entraînées à se battre.

Nixon et Winters sont allés repérer le terrain. À la lisière du bois, il y avait un sentier ferme et solide, praticable pour les chars. C'était parfait, seulement le bois se trouvait à 350 m de la route, distance qu'il faudrait franchir à découvert pour donner l'assaut final.

Winters disposa la compagnie selon la formation habituelle : les éclaireurs précédant deux colonnes largement déployées, les hommes gardant leurs distances. Ils avaient traversé la moitié du champ séparant le bois de la route, quand les mitrailleuses allemandes commencèrent à tirer. Tous se jetèrent à plat ventre.

Guarnere et Malarkey mirent leur mortier de 60 mm en batterie. Guarnere annonçait les azimuts et les distances, Malarkey servait le mortier ; il était le seul à ne pas être allongé sur le sol. Son premier tir réduisit une mitrailleuse ennemie au silence.

Winters hurlait ses ordres. Il voulait que les mitrailleuses entrent en action. Les mitrailleurs s'installèrent dans une légère dépression et ouvrirent le feu. Repérant de l'autre côté de la route un Tiger enterré jusqu'à la tourelle, Winters donna l'ordre aux mitrailleurs de le prendre pour cible.

En se tournant sur sa droite, Winters vit que Nixon examinait son casque avec un grand sourire. Une balle de mitrailleuse en avait perforé le devant, mais sous un angle tellement aigu qu'elle était ressortie sur le côté sans causer plus de mal qu'une simple brûlure au front.

Le feu allemand étant trop intense, Winters décida de ramener la compagnie à l'abri du bois. Les mitrailleurs continueraient d'entretenir une base de feux pendant que les fusiliers battraient en retraite, puis ces derniers prendraient le relais pour permettre aux mitrailleurs de se replier à leur tour.

Quand Lipton rejoignit Winters à la lisière du bois, celui-ci lui dit : « Les mitrailleurs vont avoir besoin d'un supplément de munitions. Trouvez ce qu'il faut et apportez-le-leur. » Lipton courut jusqu'à l'un

des chars britanniques (ils étaient restés de l'autre côté du bois, hors de vue des Allemands, ce qui avait mis en fureur les hommes de la compagnie E). Les Sherman étaient équipés de mitrailleuses du même calibre que celles des troupes aéroportées américaines. Lipton obtint des tankistes anglais quatre caisses de munitions. Il en donna deux au sergent-chef Talbert et en prit deux lui-même ; puis ils coururent jusqu'aux mitrailleurs qui se trouvaient au beau milieu du champ et tiraient en continu, déposèrent les quatre caisses, firent demi-tour et coururent de nouveau comme des dératés pour regagner le bois. « Les Allemands étaient de piètres tireurs, se souviendra Lipton. Nous avons réussi à nous en sortir tous les deux. »

Juste au moment où les parachutistes allemands commençaient à tirer au mortier sur les mitrailleurs américains, les fusiliers de la compagnie E ouvrirent le feu tous ensemble, permettant à leurs camarades mitrailleurs de se replier sans encombre.

Winters se précipita vers le Sherman de tête afin de « parler au chef de char entre quatre-z-yeux ». Il lui signala qu'il y avait un Tiger à demi enterré de l'autre côté de la route. « Si vous avancez jusqu'au repli de terrain qui se trouve à la lisière du bois, vous serez en position de défilement de caisse vous aussi, et vous pourrez lui tirer dessus. »

Winters redescendit et le char démarra aussitôt. Suivi par celui qui se tenait à sa gauche, il se fraya péniblement un chemin à travers les jeunes pins, renversant ceux qui se dressaient sur sa route. En arrivant à la lisière du bois, il pivota sur sa gauche pour se mettre en position de tir mais le Tiger l'avait devancé. L'obus de 88 atteignit son but, frappant le tube du canon du Sherman et ricochant sur la caisse. De toute évidence, le chef de char allemand avait tiré au jugé en se basant sur les mouvements des arbres abattus par le Sherman.

Le chef de char anglais passa en marche arrière, mais avant qu'il n'ait eu le temps de reculer, le Tiger plaça un second coup au but – en plein dans la tourelle – qui perfora le blindage. La déflagration lui ayant arraché les deux mains, le chef de char anglais tenta de sortir par la trappe de la tourelle en se hissant à la force des bras, mais une partie de sa réserve de munitions explosa, le tuant sur le coup et l'envoyant voler dans les airs. Les autres membres de l'équipage étaient morts à leur poste. (Le Sherman continua de brûler pendant tout l'après-midi et toute la nuit suivante, tandis que ses munitions

explosaient par intervalles.) Puis le Tiger pointa son canon de 88 sur le second Sherman et le mit hors de combat du premier coup.

Les hommes de la compagnie E ont passé le reste de la journée et la nuit sous une pluie ininterrompue, à bombarder la route avec leurs mortiers de 60 mm. Des membres de la compagnie de QG sont venus leur prêter main-forte avec des mortiers de 81 mm. L'artillerie alliée qui se trouvait à Veghel est entrée dans la danse, mais prudemment car des éléments du 502e RIP attaquaient le saillant par le sud.

Pour la compagnie E, la nuit du 25 au 26 septembre 1944 a été longue, triste et dangereuse. Seul le capitaine Nixon, l'officier renseignement du bataillon, a passé une excellente soirée. Il avait dégoté on ne sait où une bouteille de genièvre et l'a bue à lui tout seul. Il avait une bonne excuse pour cela : il avait côtoyé la mort cet après-midi-là lorsqu'une balle de mitrailleuse avait perforé son casque. Complètement saoul, il a passé une partie de la nuit à chanter et à rire avant de sombrer dans l'inconscience.

Aux premières heures du 26 septembre, les Allemands ont battu en retraite. Au lever du jour, le 506e a repris possession de la route de l'enfer sans rencontrer la moindre résistance. Une fois de plus, les parachutistes américains restaient maîtres du terrain après une bataille acharnée.

Dans l'après-midi, le régiment a regagné Uden, toujours sous la pluie. En arrivant à destination, après la tombée de la nuit, les hommes étaient morts de fatigue. Le lendemain après-midi, pour la première fois depuis leur départ d'Angleterre, dix jours auparavant, ils ont reçu du courrier. Cet événement a renforcé l'opinion générale selon laquelle la campagne de Hollande était terminée, du moins en ce qui concernait les troupes américaines.

Cette hypothèse s'est révélée fausse, mais il était néanmoins exact que la phase offensive de la campagne avait pris fin, sur un constat d'échec.

Pour les 101e et 82e divisions aéroportées américaines, ainsi que pour les unités de blindés et d'infanterie britanniques, l'opération *Market-Garden* était une expérience déprimante. Pour la 1re division aéroportée britannique, c'était un désastre. Le 17 septembre 1944, jour de son largage sur la rive nord du Rhin, elle était forte de 10 005 hommes. Le 26, jour de son évacuation, elle n'en comptait

plus que 2 163. Ses pertes s'élevaient à près de 8 000 hommes, tués, blessés ou faits prisonniers. Non seulement aucun gain stratégique ou tactique n'était venu compenser de telles pertes, mais les Alliés se trouvaient dans l'obligation de défendre un saillant qui ne menait nulle part, une étroite bande de territoire qui s'avançait imprudemment au milieu des lignes allemandes, était cernée de toutes parts par des forces ennemies supérieures en nombre et en armement, et dépendait pour ses approvisionnements d'une seule route, terriblement vulnérable : la route de l'enfer.

Dix jours plus tôt, l'euphorie régnait dans le camp des Alliés. Le sentiment qui prévalait pouvait se résumer d'une phrase : encore une opération et la guerre serait terminée. Depuis la percée en Normandie, début août, les Allemands n'avaient cessé de battre en retraite, et tout le monde partait du principe qu'ils n'avaient plus ni blindés ni munitions, que leurs unités avaient perdu toute cohésion et que leur moral était au plus bas ; autant de suppositions qui reposaient sur l'une des erreurs les plus graves commises par les services de renseignement alliés.

En fait, à la mi-septembre, les Allemands étaient sur le point de réaliser un miracle. Ils étaient en train de regrouper leurs unités, de les renforcer, de les réapprovisionner, de renouveler leur équipement et d'établir une ligne de défense cohérente. Eisenhower tirera les leçons de cette expérience ; en mars 1945, il écrira à sa femme : « Je me garde bien de considérer des Allemands comme hors de combat tant qu'ils ne sont pas dans nos cages ou dans la tombe[37] ! »

Opération à haut risque, *Market-Garden* avait échoué. Eisenhower l'avait choisie de préférence à deux autres offensives possibles qui avaient dû être ajournées car l'essentiel du carburant et des munitions disponibles devait être réservé à l'opération *Market-Garden*. La première était l'attaque d'Anvers par les Canadiens. La possession d'Anvers, l'un des plus grands ports européens, était indispensable pour assurer les approvisionnements d'une offensive destinée à franchir le Rhin. Anvers ne sera finalement pris et ouvert au trafic allié que fin 1944, ce qui signifie que les Forces expéditionnaires alliées ont combattu pendant tout l'automne 44 avec des moyens limités. La seconde offensive ajournée était celle que Patton et sa 3e armée s'apprêtaient à lancer au sud des Ardennes. Patton a toujours été persuadé que s'il avait disposé des moyens accordés à Montgomery pour l'opération *Market-Garden*, il aurait

pu franchir le Rhin dès l'automne 44 et s'ouvrir la route de Berlin. Il est permis d'en douter, mais nous ne saurons jamais s'il avait raison ou tort puisqu'on ne lui a pas donné sa chance.

Jusqu'à la fin de sa vie, Eisenhower a insisté sur le fait que l'opération *Market-Garden* était un risque qui devait être couru. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de l'interviewer, entre 1964 et 1969, nous avons discuté de cette opération. Il reprenait toujours le même argument : la première règle lorsqu'on poursuit un ennemi qui bat en retraite consiste à ne pas le lâcher, à garder le contact, à maintenir la pression afin de pouvoir saisir la moindre occasion. La route du Nord était la plus courte pour atteindre l'Allemagne. Une fois le Rhin franchi, elle devenait également la plus facile. Eisenhower pensait que l'opération *Market-Garden* avait été très près de réussir et qu'il aurait été criminel de ne pas la tenter.

Jusqu'à ce que j'entreprenne cette étude consacrée à la compagnie E, j'étais d'accord avec son analyse. À présent, je m'interroge. La compagnie E était une des meilleures compagnies d'infanterie des forces expéditionnaires alliées. Elle avait remporté des victoires spectaculaires en Normandie. Son moral était au plus haut, son équipement excellent. Quand elle a sauté sur la Hollande, elle était composée d'un heureux mélange de vétérans et de jeunes recrues, de vieux briscards et de sang neuf. Ses officiers étaient expérimentés, déterminés et courageux ; ses sous-officiers étaient hors du commun.

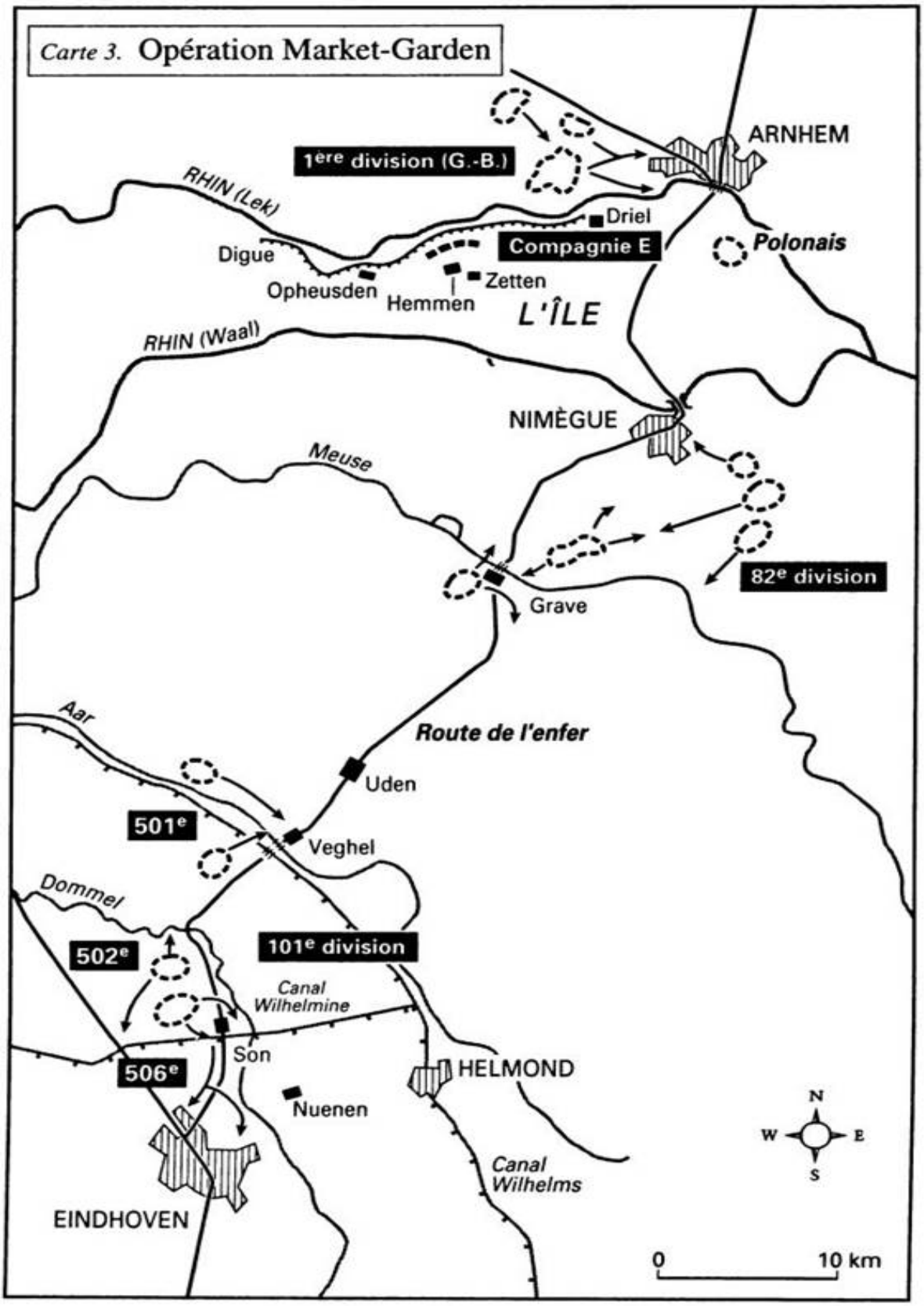
Pourtant, au cours des dix premiers jours passés en Hollande, elle n'a connu que l'échec, prenant même une « sévère déculottée », selon l'expression employée par Winters en réponse à la question de Strayer, le soir de l'attaque manquée en direction d'Helmond. Elle n'a pas réussi à s'emparer du pont de Son, elle n'a pas pu percer à Nuenen et, pour la première fois, a dû battre en retraite ; sa progression en direction d'Uden a été stoppée, et son attaque initiale contre le saillant établi par les Allemands au sud de Veghel s'est soldée par un échec.

Les raisons en sont multiples. La première, et la plus décisive, tient au fait que dans tous les cas, la compagnie E était en situation d'infériorité numérique et possédait une puissance de feu plus faible. Les troupes aéroportées alliées ne disposaient pas des effectifs et de l'artillerie nécessaires pour affronter victorieusement les blindés allemands. Deuxième raison, les Allemands alignaient des troupes

d'élite qui, si elles n'ont pas surpassé la compagnie E, l'ont du moins égalée. Troisième raison, le manque de coordination entre tankistes britanniques et parachutistes américains. La division blindée de la Garde et la compagnie E n'avaient pas été préparées à combattre ensemble. La compagnie E a eu à pâtir de cette carence à Nuenen, à Uden et au sud de Veghel. En Normandie, au Manoir de Brécourt et à Carentan, la compagnie E avait travaillé efficacement avec les tankistes américains. En Hollande, la coopération avec les tankistes britanniques a été totalement inefficace.

Sur un plan plus général, l'opération *Market-Garden* avait le défaut de se dérouler sur un front beaucoup trop étroit. Cette offensive le long d'une seule route était particulièrement vulnérable aux attaques sur les flancs. Les Allemands l'ont tout de suite compris et en ont profité pour lancer de furieuses contre-attaques tout le long de la route et des deux côtés.

Rétrospectivement, il semble évident que seuls des chefs trop confiants ont pu accepter l'idée qu'une force d'invasion composée de plusieurs divisions et de troupes britanniques, américaines et polonaises, pourrait être approvisionnée en utilisant une seule route. La compagnie E a été l'une des 150 et quelques compagnies qui ont fait les frais de cet excès de confiance. Le 27 septembre, elle ne comptait plus que 132 officiers, sous-officiers et hommes de troupe sur les 154 qui avaient sauté, dix jours plus tôt, sur la Hollande.


Carte 3. Opération Market-Garden
ARNHEM
1ère division (G.-B.)
RHIN (Lek)
Driel
Compagnie E
Polonais
Digue
Opheusden
Hemmen
Zetten
L'ÎLE
RHIN (Waal)
NIMÈGUE
Meuse
82e division
Grave
Aar
Route de l'enfer
Uden
501e
Veghel
Dommel
502e
101e division
Canal Wilhelmine
Son
506e
HELMOND
Nuenen
Canal Wilhelms
EINDHOVEN
N
W
E
S
0
10 km

9
L'île

Hollande
2 octobre-25 novembre 1944

Comme toutes les autres unités composant les troupes aéroportées américaines, la compagnie E avait suivi l'entraînement d'une unité d'infanterie légère, entraînement qui avait mis l'accent sur les mouvements rapides, les manœuvres audacieuses et l'utilisation des armes légères. Elle avait été employée en tant que telle en Normandie et durant ses dix premiers jours de présence en Hollande. En revanche, de début octobre à fin novembre 44, elle allait participer à une véritable guerre de tranchées plus caractéristique de la Première Guerre mondiale que de la Seconde.

La région dans laquelle elle a combattu alors est une « île en terre » enserrée entre les deux bras principaux du delta du Rhin. La zone tenue par la 101e division aéroportée américaine était délimitée à l'est par une ligne joignant les villes d'Arnhem, sur le bras septentrional du Rhin (le Lek), et de Nimègue, sur le bras méridional (le Waal) ; et à l'ouest par une autre ligne joignant les bourgades d'Opheusden sur le Lek, et de Dodewaard sur le Waal. Les Allemands tenaient les territoires s'étendant au nord et à l'ouest de cette zone.

L'île en question était une région agricole située au-dessous du niveau de la mer et quadrillée par d'innombrables fossés de drainage. Des digues de 7 m de haut, assez larges à leur sommet pour porter une route à deux voies, contenaient les hautes eaux provoquées par les flux de la mer du Nord. Les flancs des digues étaient parfois abrupts, mais descendaient le plus souvent en pente douce, donnant à ces ouvrages d'art une largeur à la base qui pouvait atteindre une centaine de mètres.

Les collines s'élevant sur la rive droite (nord) du Lek donnaient un avantage certain aux artilleurs allemands, qui disposaient par ailleurs de stocks de munitions apparemment inépuisables (les usines d'armement de la Ruhr se trouvaient seulement à une

centaine de kilomètres en amont), suffisants en tout cas pour leur permettre de tirer au canon de 88 sur tout ce qui bougeait. Dans l'île, tous les déplacements s'effectuaient de nuit ; le jour, les hommes restaient à l'abri dans leurs trous individuels, des postes d'observation ou des bâtiments. Comme souvent dans le nord-ouest de l'Europe en automne, le temps était épouvantable : froid et humide, généralement pluvieux ; un décor parfait pour un film sur la Grande Guerre.

Des régiments entiers d'artillerie britannique avaient pris position dans l'île pour soutenir la 101e division. Les combats qui se déroulaient étaient donc principalement des duels d'artillerie, le rôle de l'infanterie se limitant à se tenir prête à repousser une éventuelle offensive de l'infanterie allemande et à fournir des observateurs avancés aux artilleurs. Des patrouilles sortaient toutes les nuits pour surveiller l'ennemi et maintenir le contact avec lui ; mais la plupart du temps, les hommes de la compagnie E et ceux des autres compagnies de la 101e restaient assis au fond de leurs trous et prenaient leur mal en patience, tout comme leurs pères en 1918. Leur incapacité à riposter aux tirs d'artillerie ajoutait au sentiment de frustration, général et accablant.

Bien sûr, on n'était plus en 1918. Les hommes de la compagnie E assistaient aux interventions des premiers avions à réaction, et voyaient les traînées de condensation laissées par les V2 – les premiers missiles balistiques de l'histoire – tirés sur Londres. Par contre, comme les combattants du front ouest, de 1914 à 1917, ils ne bénéficiaient d'aucun appui blindé, car dans l'île, un char aurait été une cible trop facile.

Les rations confortaient aussi leur impression de participer à un film sur la Grande Guerre plutôt qu'à une vraie bataille de la Seconde Guerre mondiale. La compagnie E était ravitaillée par les Britanniques, et les rations anglaises, dites 14 en 1, étaient infectes. Selon le caporal Gordon, « elles permettaient de survivre, mais ne remontaient pas le moral ». Les hommes de la 101e détestaient particulièrement le corned-beef et le lourd pudding du Yorkshire, ainsi que la soupe de queue de bœuf, décrite comme « des os nageant dans de la graisse », et ils avaient pris l'habitude de verser le tout dans une grande marmite, d'ajouter les légumes qu'ils pouvaient récupérer et de faire une espèce de ragoût. Heureusement, ils pouvaient se procurer des fruits frais en abondance, principalement

des pommes et des poires. Les vaches que personne ne trayait plus étaient soulagées du contenu de leurs pis gonflés à craquer, et ce lait améliorait l'ordinaire, mais les hommes de la 101e n'avaient pas de café et se sont vite lassés du thé.

Le pire, c'était les cigarettes anglaises, « un petit peu de tabac et une quantité monstrueuse de foin », à en croire le caporal Rod Bain. Deux bonnes surprises malgré tout : la ration quotidienne de rhum et la récupération de rations allemandes. Les biscuits secs étaient durs comme du béton, mais la viande en conserve et le fromage en tube étaient savoureux et nourrissants.

Comme cela s'était passé tout le long du front ouest durant la Grande Guerre, les habitants de l'île avaient été évacués (la densité de population de la Hollande est l'une des plus élevées au monde). Les possibilités de se livrer au pillage étaient donc innombrables, et les hommes de la 101e ne se sont pas fait prier. Webster a écrit à ce sujet : « Les civils sont persuadés à tort que seuls les Allemands et les Russes forçaient les tiroirs, les placards et les poulaillers alors que tous les GI de ma connaissance avaient pris l'habitude de le faire. » Montres, pendules, bijoux, petits (et gros) meubles et, bien sûr, boissons alcoolisées disparaissaient ainsi – du moins ce qui restait après le passage des Britanniques.

La stabilité du front rappelait la Grande Guerre. La compagnie E a passé deux mois dans l'île, effectuant une centaine de patrouilles, repoussant plusieurs attaques, brûlant une quantité incroyable de munitions, subissant des pertes, mais quand elle a été relevée, la ligne de front n'avait pas bougé d'un pouce.

C'est le 2 octobre 1944 que la compagnie E est arrivée dans l'île, en camion, par le magnifique pont de Nimègue dont la 82e division aéroportée américaine s'était emparée le 20 septembre à 20 heures. Après avoir franchi le Waal, les camions ont parcouru encore une quinzaine de kilomètres, dépassant des dizaines de pièces d'artillerie britanniques soigneusement camouflées, pour gagner le village de Zetten qu'ils ont atteint à la nuit.

Le 506e RIP devait remplacer à lui seul la 43e division du Wessex et tenir un front long d'une bonne dizaine de kilomètres. Le 2e bataillon se trouvait à l'aile droite (à l'est), et la compagnie E à l'extrême droite, au contact des premiers éléments du 501e RIP.

Forte seulement de 130 hommes, la compagnie E était chargée de tenir à elle seule presque 3 km de front. Des soldats britanniques l'ont accueillie à Zetten et ont conduit les éléments de tête jusqu'aux positions qu'ils devaient occuper désormais.

— À quoi ça ressemble, par là-bas ? demanda Webster.

— C'est la planque, mon vieux.

Constatant que les nombreux cratères provoqués par les obus de 88 et de 105 mm paraissaient tout récents, Webster a compris que la réalité devait être bien différente. Au bout de trois heures de marche, la patrouille est parvenue à destination : un groupe de maisons blotties au pied d'une énorme digue. Le Lek coulait de l'autre côté de la digue dont il était séparé par 1 km de prairies détrempées. Partout alentour, on voyait des maisons incendiées, des animaux morts, des bandes chargeurs de mitrailleuses vides et des caisses de munitions, également vides.

Pour tenir le secteur de front qui lui avait été assigné, Winters a installé son PC à Randwijk et dispersé les 2e et 3e sections le long du versant sud de la digue, gardant la 1re section en réserve. Ne disposant pas d'effectifs suffisants pour établir une ligne de défense continue, il plaça des avant-postes aux endroits qui lui semblaient le plus propices à des infiltrations ennemies, gardant le contact avec eux par radio, par téléphone ou par patrouille, et il envoyait régulièrement jusqu'à la rive du Lek des patrouilles de trois hommes chargés de surveiller les mouvements de l'ennemi et de servir d'observateurs d'artillerie avancés.

Le 5 octobre à 3 h 30, Winters envoya le sergent Art Youman et les soldats James Alley, Joe Lesniewski, Joe Liebgott et Rod Strohl en patrouille, avec pour mission d'occuper un avant-poste installé dans un bâtiment proche d'un moulin à vent, sur le versant sud de la digue. Le bâtiment en question était situé au bord d'une route nord-sud reliant le petit village de Nijburg, au sud, à un bac franchissant le Lek, au nord.

Quand la patrouille atteignit la route, Youman demanda à Lesniewski de monter au sommet de la digue jeter un coup d'œil. Lorsque Lesniewski parvint en haut en rampant comme on le lui avait appris, il eut la mauvaise surprise d'apercevoir la silhouette d'une mitrailleuse allemande installée au bord de la route. Derrière elle, dans l'obscurité, il devina un soldat allemand qui se préparait à

lancer une grenade à manche dans la direction de la patrouille Youman.

Au même moment, les autres membres de la patrouille entendirent des voix provenant du versant nord de la digue. Liebgott, qui était à la traîne, demanda : « C'est toi, Youman ? »

Lesniewski donna l'alerte à ses camarades à l'instant même où l'Allemand lançait sa grenade. D'autres Allemands ont, eux aussi lancé des grenades. Lesniewski reçut un éclat dans le cou. Alley fut terrassé par l'éclatement d'une autre grenade qui lui causa trente-deux blessures au côté gauche (visage, cou et bras). Strohl et Liebgott ne furent que légèrement blessés, mais la radio que portait Strohl était mise hors d'usage.

La patrouille Youman était tombée par hasard sur une compagnie SS qui avait traversé le Lek à la faveur de la nuit et tentait de s'infiltrer au sud de la digue, afin d'effectuer une attaque de diversion destinée à préparer l'opération de grande envergure que la 363e division des Volksgrenadiers devait lancer au point du jour contre l'aile gauche du 506e RIP, à Opheusden.

Les Américains de la 101e division aéroportée ne savaient pas qu'une autre compagnie SS avait déjà franchi la digue et se regroupait derrière leurs lignes. Ils ignoraient également que l'offensive déclenchée ce jour-là n'était pas une simple contre-attaque localisée, mais que les Allemands avaient pour objectif de reconquérir toute l'île.

À la suite de l'accrochage avec la première compagnie SS, la patrouille Youman s'est repliée en hâte sur le PC de Winters, distant d'un bon kilomètre.

— Vite, Alley ! ne cessait de répéter Strohl, magne-toi le cul, il faut se tirer d'ici.

— J'arrive, j'arrive, répondait Alley en marchant tant bien que mal.

À 4 h 20, Strohl se présenta au PC de compagnie pour signaler la pénétration ennemie[38] ; Winters mit immédiatement sur pied une nouvelle patrouille constituée d'un groupe et demi appartenant à la 1re section, plus le sergent Leo Boyle, du groupe de commandement, porteur d'une radio.

Le sergent-chef Talbert courut à la grange où couchaient ses hommes et se mit à crier : « Debout ! Tout le monde dehors ! Les Boches ont fait une percée ! Bon Dieu ! Allez-vous vous lever ? »

Réveillés en sursaut, Webster et ses camarades attrapèrent leurs fusils et sortirent.

Winters prit la tête de la patrouille de 15 hommes et l'entraîna au pas accéléré en suivant le versant sud de la digue. Comme ils approchaient de l'endroit où devait se trouver la compagnie SS, celle-ci se mit à tirer des balles traçantes en direction du sud. Pour Winters, ces tirs étaient incompréhensibles ; pensant qu'il n'y avait rien dans cette direction, il supposa que les Allemands devaient être nerveux et un peu désorientés. Il décida d'arrêter la patrouille et d'aller en reconnaissance.

Laissant le commandement au sergent Boyle, il rampa jusqu'au sommet de la digue. Sur l'autre versant (le versant nord), un fossé profond de un mètre courait parallèlement à la base de la digue et permettait d'approcher de la route en se tenant à couvert. Il revint vers la patrouille, plaça deux de ses hommes pour protéger ses arrières et son flanc droit, puis entraîna les autres à sa suite, par-dessus la digue jusqu'au fossé providentiel qu'ils suivirent précautionneusement en direction de la route.

Arrivé à 200 m de celle-ci, Winters arrêta de nouveau la patrouille avant de continuer seul, en éclaireur. La route surplombait la prairie d'un bon mètre. En s'approchant, Winters entendit des voix de l'autre côté de la route. Regardant sur sa droite, il vit des soldats allemands au sommet de la digue, près d'une mitrailleuse. Leurs silhouettes se découpaient sur le ciel nocturne. Ils portaient de longues capotes d'hiver et étaient coiffés du casque dont la forme datait de la Première Guerre mondiale. Winters était dans le fossé, à environ 25 m d'eux. C'était exactement comme dans le film *All Quiet on the Western Front*[39].

Après avoir rejoint la patrouille en rampant, il expliqua la situation à ses hommes et donna ses ordres : « Nous devrons ramper jusque là-bas sans faire le moindre bruit, et nous dépêcher, car le jour va bientôt se lever. »

La patrouille s'avança jusqu'à une quarantaine de mètres de la mitrailleuse allemande. En chuchotant, Winters désigna une cible à chacun de ses hommes, soit un des soldats, soit un des mitrailleurs, puis il demanda à Christenson de mettre en batterie sa mitrailleuse de 7,62, lui donnant l'ordre de concentrer son tir sur la mitrailleuse ennemie, une MG 42. Derrière Christenson, le sergent Muck et le soldat Alex Penkala mirent leur mortier de 60 mm en batterie.

Puis, à voix basse et d'un ton calme, comme s'il était sur un champ de tir, Winters commanda : « Préparez-vous… En joue… Feu ! »

Douze fusils aboyèrent à l'unisson. Sept soldats allemands se sont écroulés. Christenson ouvrit le feu. Comme il utilisait des balles traçantes, il put voir qu'il tirait trop haut. Tandis qu'il rectifiait le tir, Muck et Penkala envoyèrent un obus en plein sur la mitrailleuse allemande. « J'ai été stupéfait en voyant notre puissance de feu et notre adresse », racontera le sergent Boyle. Par la suite, il confia à Lipton qu'à son avis c'était le tir le plus efficace auquel il ait jamais assisté.

Constatant que les Allemands qui se tenaient de l'autre côté de la route commençaient à tirer au fusil sur la patrouille, Winters donna l'ordre de repli et ramena ses hommes environ 200 m en arrière, jusqu'à un endroit où un autre fossé se détachait perpendiculairement à celui qu'ils suivaient. Hors de portée du feu de l'ennemi, il se servit de la radio de Boyle pour contacter le lieutenant Welsh. « Envoie-moi le reste de la 1re section et la section de mitrailleuses légères de la compagnie de QG. »

Dans l'attente des renforts, le sergent William Dukeman se leva pour crier aux hommes de se disperser. « On s'est tous regroupés dans la minute qui a suivi », se souviendra Gordon Carson en évoquant cet incident. Trois Allemands, qui se cachaient sous un ponceau que franchissait la route, ont tiré une grenade à fusil. Dukeman a poussé un soupir et s'est effondré en avant. Un éclat avait frappé son omoplate avant de lui traverser le cœur ; il était mort sur le coup. Les autres membres de la patrouille ont riposté, tuant les trois Allemands.

En attendant l'arrivée du reste de la 1re section, Winters s'est avancé entre les lignes afin d'être seul et de réfléchir à la situation. Trois éléments lui paraissaient importants : l'ennemi était solidement retranché derrière une route en remblai alors que ses hommes se trouvaient coincés dans un fossé peu profond, sans itinéraire de repli sûr ; l'ennemi était en bonne position pour tourner la patrouille par la droite et la cerner en terrain découvert ; il n'y avait plus rien au sud de la digue pour arrêter les Allemands et les empêcher de suivre la route jusqu'à Hemmen où était installé le PC du 2e bataillon. Étant donné les circonstances, il se dit qu'il n'avait d'autre choix que de passer à l'attaque.

Il faisait désormais grand jour. En retrouvant la patrouille, il constata que les renforts étaient arrivés et qu'il disposait à présent d'une trentaine d'hommes. Il réunit les lieutenants Frank Reese et Thomas Peacock et le sergent-chef Floyd Talbert pour leur donner ses ordres : « Talbert, vous prendrez le troisième groupe et vous irez sur la droite. Peacock, vous prendrez le premier groupe et vous irez sur la gauche. Je prendrai le deuxième groupe et j'attaquerai de front. Reese, installez vos mitrailleuses entre nos trois colonnes. Je veux un bon tir de protection jusqu'à ce que nous soyons sur la chaussée. Ensuite, cessez le tir et rejoignez-nous. » Puis il demanda à Talbert et Peacock de commander à leurs hommes de mettre baïonnette au canon.

Enfin, il réunit le deuxième groupe pour lui exposer son plan. Le soldat Hoobler se tenait juste devant Winters. Quand celui-ci a commandé : « Baïonnette au canon ! », Hoobler a dégluti laborieusement et Winters vit sa pomme d'Adam monter et descendre. Son taux d'adrénaline a dû grimper en flèche. « Le mien également », m'a avoué Winters. À son signal, les mitrailleuses ont ouvert le feu et les trois colonnes ont fait mouvement pour franchir le plus rapidement possible les 200 m de prairie, plate mais spongieuse, qui les séparaient de la route, en prenant garde à rester baissés et penchés en avant.

Winters ignorait combien d'Allemands avaient pris position de l'autre côté de la route, car le remblai était juste assez haut pour les dissimuler. Pour la même raison, les Allemands ne se doutaient pas que les Américains donnaient l'assaut. Après l'attaque meurtrière contre leur mitrailleuse, ils avaient commis l'erreur inexcusable de ne pas établir un nouvel avant-poste sur la route ou au sommet de la digue.

Menant la charge, Winters arriva le premier au pied du remblai et sauta sur la chaussée. Juste en face de lui, à quelques mètres seulement, une sentinelle ennemie se tenait le dos voûté et la tête baissée pour se protéger du tir des mitrailleuses de Reese. Sur sa droite, Winters aperçut du coin de l'œil un groupe compact de soldats, plus d'une centaine, couchés sur le sol, coude à coude, pour se mettre à l'abri. Ils portaient tous leur longue capote d'hiver et leur paquetage. Comme ils faisaient face à la digue, ils tournaient le dos à Winters qui n'était qu'à une quinzaine de mètres d'eux.

Winters fit demi-tour, redescendit de la route, dégoupilla une grenade à main et la lança par-dessus le remblai en direction de la sentinelle. Au même moment, la sentinelle lui envoya une grenade à manche, et il réalisa qu'il venait de commettre une grave erreur : il avait oublié de retirer le ruban adhésif qu'il plaçait autour du levier de déclenchement de ses grenades afin d'éviter des accidents.

Avant même que la grenade à manche de la sentinelle allemande n'ait le temps d'exploser, Winters remonta sur la route. À moins de 3 m de lui, la sentinelle faisait le dos rond et se protégeait la tête avec les bras en attendant l'explosion de la grenade lancée par Winters.

Winters le tua avec son fusil M-1 qu'il tenait à la hanche. Le coup de feu fit sursauter toute la compagnie. Les SS commencèrent à se relever et à se retourner vers Winters. Celui-ci pivota sur sa droite et se mit à tirer dans le tas. « Les mouvements des Allemands m'ont semblé irréels. Quand ils se sont levés, ils m'ont paru bouger lentement, puis ils ont tourné la tête pour regarder par-dessus leur épaule ; on aurait dit un film au ralenti et lorsqu'ils ont commencé à épauler pour me tirer dessus, leurs mouvements paraissaient encore plus lents. J'ai vidé un premier chargeur (huit balles) et, toujours debout au milieu de la route, j'ai introduit un deuxième chargeur que j'ai vidé lui aussi, en tenant toujours mon fusil à la hanche et en tirant dans le tas. »

Des Allemands s'écroulaient, d'autres le mettaient en joue ou s'enfuyaient ; mais empêtrés dans leurs paquetages et leurs longues capotes, ils étaient très maladroits. Winters en profita pour redescendre de la route et se mettre à l'abri. Regardant sur sa droite, il vit Talbert arriver en courant, baissé et penché en avant, et précédant sa colonne. Celle de Winters pataugeait toujours au milieu de la prairie. Quant à celle de Peacock, elle était encore à une vingtaine de mètres de la route, retardée par une clôture en fil de fer barbelé.

Winters introduisit un troisième chargeur dans son M-1, se releva et tira deux fois avant de se baisser vivement. Les Allemands fuyaient le plus vite qu'ils pouvaient. Voyant que Talbert et Peacock avaient atteint la route, Winters cria : « Feu à volonté ! »

C'était un véritable jeu de massacre. Webster entendit Hoobler hurler : « J'en ai eu un ! Bon sang, j'en ai eu un ! »

À en croire Webster, « Hoobler était dans son élément, il adorait ça ».

Un groupe d'Allemands s'est retrouvé coupé du reste des fuyards et tentait de se cacher dans de hautes herbes, mais Christenson les avait repérés. « Est-ce que quelqu'un parle allemand ? » lança-t-il à la cantonade.

Webster s'avança et hurla à l'intention des Allemands : « *Heraus ! Schnell ! Hände hoch ! Schnell ! Schnell !* » L'un après l'autre, 11 Allemands sont sortis des hautes herbes et se sont avancés vers les hommes de la compagnie E. C'étaient des costauds, des durs à cuire. Ils affirmaient être polonais. Christenson les a conduits vers l'arrière.

Webster revint sur la route pour participer à la fusillade à l'instant précis où l'un des fuyards se retournait pour riposter.

« J'ai eu l'impression de recevoir un coup de batte de base-ball sur le mollet. Le choc m'a fait tournoyer sur moi-même, et je suis tombé par terre. »

Il n'a rien trouvé de mieux à dire que : « Ils m'ont eu ! » ce qui, même sur le coup, lui a paru un « cliché inadéquat et particulièrement banal ». Tout en vivant un événement, il pensait déjà à la description qu'il en ferait ; comme tous les écrivains.

Sa blessure était nette. La balle avait traversé le mollet sans toucher d'os. C'était la blessure à un million de dollars. Il se dit qu'il avait gagné le gros lot et arborait un large sourire quand Eugene Roe, l'infirmier, le rejoignit pour le panser et lui dit de se replier.

Webster donna ses grenades à Christenson et ses cartouchières à Martin, « qui était toujours aussi calme et insouciant ; je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi calme et qui ignore à ce point la peur ». Il garda son pistolet et son fusil et prit tant bien que mal la direction du QG du bataillon.

Winters vit d'autres soldats allemands (il s'agissait de la seconde compagnie SS, celle qui était passée inaperçue jusque-là) franchir en hâte le sommet de la digue, à une centaine de mètres de la route, et se précipiter vers l'est, à la suite de leurs camarades, pour fuir le feu meurtrier de la compagnie E. Les cibles sont devenues nombreuses encore. Entre-temps, le lieutenant Reese avait transporté ses mitrailleuses jusqu'à la route. Le soldat Cobb mit la sienne en batterie et commença à tirer à longue distance sur les SS en déroute.

Les survivants ont atteint un bouquet d'arbres proche d'une autre route qui conduisait elle aussi au bord du Lek. Les voyant tourner à gauche et commencer à suivre la route pour gagner le fleuve, Winters

alerta l'artillerie par radio, et les canons anglais se mirent à pilonner le gros des soldats allemands qui battaient en retraite.

Le bac qu'ils avaient utilisé pour franchir le Lek se trouvait à l'extrémité de la route tenue par la compagnie E. Winters aurait voulu y arriver avant eux afin de leur couper la retraite, mais avec 35 hommes contre 150 au moins, le rapport de forces lui était vraiment trop défavorable. Il contacta donc le QG du 2e bataillon pour obtenir de l'aide et on lui promit de lui envoyer une section de la compagnie F.

En attendant les renforts, Winters a fait le point de la situation. Dukeman était mort, quatre hommes étaient blessés et 11 Allemands s'étaient rendus. Liebgott n'étant que légèrement blessé au bras, Winters lui donna l'ordre de conduire les 11 prisonniers au QG du bataillon et d'en profiter pour se faire soigner par le docteur Neavles.

« Oh, boy ! lança Liebgott, je vais m'occuper d'eux ! »

Winters se rappela que si Liebgott était un bon soldat, il avait la réputation d'être « très dur avec les prisonniers ».

« Il y a 11 prisonniers, précisa Winters, et je veux qu'ils arrivent tous les 11 au QG du bataillon. » Liebgott piqua une colère, mais Winters braqua son fusil sur lui, en le tenant à la hanche, ôta le cran de sûreté et dit : « Liebgott, posez toutes vos munitions par terre et videz votre arme. »

Liebgott jura, grommela, mais obéit.

« À présent, vous pouvez mettre une balle dans votre fusil. Si vous vous avisez de supprimer un des prisonniers, les autres vous sauteront dessus. » Winters avait remarqué qu'en voyant l'exubérance manifestée par Liebgott lorsqu'il avait reçu l'ordre de convoyer les prisonniers, un officier allemand s'était mis à faire les cent pas, visiblement nerveux et inquiet. De toute évidence, cet officier comprenait l'anglais. Quand il a entendu Winters préciser ses ordres, il s'est détendu.

Liebgott a finalement conduit les 11 prisonniers au QG du bataillon. Winters en a eu confirmation un peu plus tard, par le capitaine Nixon.

Quand la section de la compagnie F arriva, Winters fit distribuer les munitions qu'elle avait apportées, puis donna ses ordres. La moitié de la soixantaine d'hommes dont il disposait désormais établit une base de feux sous la protection de laquelle l'autre moitié progressa d'une centaine de mètres, puis s'arrêta, prit position et

établit sa propre base de feux, permettant à la première moitié de la rejoindre et de progresser à son tour d'une centaine de mètres ; et ainsi de suite.

Parvenus à environ 200 m du Lek, Winters et sa petite unité ont atteint les bâtiments d'une usine. L'artillerie allemande venait d'entrer en action. Craignant de ne pas pouvoir rejoindre le bac, les SS ont envoyé 75 des leurs attaquer le flanc droit des Américains. Winters a alors compris qu'il avait trop présumé de ses forces et qu'il était temps de battre en retraite s'il voulait que ses hommes et lui soient encore opérationnels le lendemain. Les deux sections ont donc répété la même manœuvre qu'à l'aller, mais à l'inverse, pour regagner la digue.

Comme elles achevaient de franchir le sommet de la digue, les Allemands exécutèrent une terrifiante concentration d'artillerie. Ils avaient réglé leur tir à la perfection. Les parachutistes s'éparpillèrent à droite et à gauche de la route, non sans subir de lourdes pertes.

Winters se précipita sur la radio pour appeler le QG du bataillon et demander des ambulances et des infirmiers. Le docteur Neavles prit la communication. Il voulait connaître le chiffre des pertes.

« Deux équipes de base-ball », répondit Winters.

Neavles ignorait tout du base-ball. Il demanda à Winters de s'exprimer plus clairement.

« Bon Dieu ! cria Winters, libérez cette radio et passez-moi l'artillerie que je puisse obtenir un peu plus d'appui feu, sinon nous aurons besoin de suffisamment d'ambulances et d'infirmiers pour trois équipes de base-ball. »

Au même moment, Boyle « entendit arriver des obus de mortiers. Il était évident qu'ils allaient tomber tout près ». Boyle était épuisé, car la blessure qu'il avait reçue en Normandie n'était pas complètement guérie et il avait du mal à se déplacer rapidement.

« J'ai plongé en avant sur la digue. Un obus est tombé juste derrière moi, sur la gauche, m'emportant une partie de la cuisse, de la hanche au genou. Un coup terrible mais indolore. »

Avant qu'il ne perde connaissance, Winters lui a tapé sur l'épaule en lui disant qu'on allait s'occuper de lui. Guarnere et Christianson ont coupé sa jambe de pantalon et saupoudré des sulfamides sur son affreuse blessure (la majeure partie de la chair de la cuisse avait été arrachée). Ils lui ont donné de la morphine et sont allés chercher deux brancardiers pour qu'ils l'évacuent.

De son côté, Webster s'efforçait de franchir un espace à découvert pour gagner une infirmerie. Il suivait en rampant un chemin utilisé par le bétail, se faisant plus plat encore qu'à l'entraînement, se traînant dans la boue et la bouse de vache, déchirant son pantalon à une clôture en fil de fer barbelé. Il a fini par prendre le risque de se lever et de parcourir en boitant les derniers 100 m, mais un observateur d'artillerie allemand l'avait repéré et s'est empressé d'alerter une batterie de canons de 88. Trois obus sont tombés non loin de Webster, un à droite, un à gauche et un derrière lui. « Terrifié et mal en point », il réussit à sortir du pré avant que les artilleurs allemands n'aient le temps de régler leur tir.

Des hommes de la compagnie F l'ont aidé à gagner un carrefour où deux infirmiers en jeep, qui revenaient de la digue, l'ont pris en charge et étendu sur le capot en lui conseillant de se détendre.

« Ils m'ont dit que nous allions rouler vite car le blessé qui se trouvait à l'arrière, allongé sur un brancard (le sergent Boyle), était gravement atteint et avait besoin de soins urgents. »

Le bombardement avait fait 18 blessés mais pas un seul mort parmi les deux sections placées sous les ordres du capitaine Winters.

Winters établit des points d'appui pour couvrir l'endroit où la route franchissait le sommet de la digue. Arrivé sur ces entrefaites, le capitaine Nixon demanda à Winters : « Comment ça va ? »

Pour la première fois depuis le début de l'opération, Winters s'est assis : « Donne-moi à boire. »

En tendant la main pour attraper le bidon de Nixon, Winters s'est rendu compte qu'il tremblait. Il était épuisé. Christenson était dans le même état. Il ne comprenait pas pourquoi, jusqu'au moment où il a fait le compte de sa consommation de munitions. Il avait vidé au total 57 chargeurs de M-1, soit 456 cartouches. Cette nuit-là, tout en s'efforçant de rester éveillé pendant son tour de garde et de retrouver son calme, Christenson a uriné trente-six fois.

Une section de la compagnie E, comptant 35 hommes, avait mis en déroute deux compagnies SS fortes de 300 hommes. Les pertes américaines (y compris celles de la compagnie F) s'élevaient à un mort et 22 blessés. Les pertes allemandes atteignaient une cinquantaine de morts, une centaine de blessés et 11 prisonniers.

Winters réalisa que ses hommes et lui avaient eu « beaucoup, beaucoup de chance ». Dans son analyse après action, il a écrit que la piètre qualité du commandement allemand devait être considérée comme la principale raison de son succès. Les SS avaient laissé la patrouille américaine se replier sans encombre, se contentant de s'asseoir et d'attendre des renforts. Ils s'étaient agglutinés en un groupe compact, une erreur inexcusable aux yeux de Winters. Ils s'étaient laissé clouer au sol par quelques mitrailleuses pendant que les trois colonnes de la compagnie E parcouraient 200 m en terrain découvert, baïonnette au canon. Ils avaient réagi beaucoup trop lentement lorsque Winters leur avait tiré dessus depuis la route. Ils n'avaient pas réussi à établir une base de feux quand la fusillade avait commencé.

La compagnie E, au contraire, avait presque fait un sans-faute. Pour Winters, cette opération marquait « le point culminant de toutes les actions menées par la compagnie E au cours de la guerre. Elle était plus remarquable encore que la prise de la batterie allemande du Manoir de Brécourt, parce qu'elle démontrait la supériorité de la compagnie E dans tous les domaines de la tactique d'infanterie : patrouille, défense, attaque sous la protection d'une base de feux, repli, mais aussi et surtout, adresse individuelle exceptionnelle au tir au fusil, à la mitrailleuse et au mortier ».

Il aurait pu parler aussi, par exemple, de la condition physique de ses hommes, qui avait rendu possible leur action d'éclat. Ils avaient dépensé plus d'énergie qu'un boxeur poids lourd disputant un match en quinze rounds pour le titre mondial ; plus d'énergie qu'un joueur de football américain participant à trois matchs consécutifs.

Leur système de communication était également remarquable, utilisant la radio, les messagers et les signaux du bras ou de la main employés de façon pertinente. La manœuvre qu'ils avaient exécutée pour parvenir jusqu'au bord du Lek, puis se replier, était la parfaite mise en pratique de l'entraînement suivi à Camp Toccoa. L'évacuation des blessés avait été conduite avec calme et efficacité. La coordination avec l'artillerie britannique avait été exemplaire.

On aurait pu en dire autant de Winters. Il n'avait pris que de bonnes décisions, parfois instinctivement, parfois après mûre réflexion ; la meilleure de toutes consistant à choisir de passer à l'attaque. Non seulement il avait fait preuve d'intelligence, mais il avait l'étoffe d'un chef. Son code de conduite se résumait en deux

mots : « Suivez-moi. » Il avait tué plus d'Allemands et pris plus de risques que n'importe lequel de ses subordonnés.

La compagnie E était la meilleure compagnie d'infanterie légère de toute l'armée américaine, pourtant elle était impuissante face à cette terreur des champs de bataille : l'artillerie moderne. Elle devait franchir la digue pour rentrer chez elle. Elle ne pouvait pas rester en terrain découvert et se laisser pilonner ; mais franchir la digue équivalait à s'exposer au feu de l'artillerie allemande. En quelques minutes terrifiantes, elle avait subi beaucoup plus de pertes qu'en affrontant pendant plusieurs heures des centaines de fantassins allemands. « L'artillerie est une chose terrible. Bon Dieu, je déteste ça ! » déclarait Webster.

Le service des relations publiques de la 101e division aéroportée s'est chargé de donner à cette action d'éclat un maximum de publicité, dans un jargon typique du temps de guerre : « Il fallait ordonner une charge à la baïonnette, et c'est ce que le capitaine Winters a fait. Résultat de cet ordre courageux, deux compagnies SS ont reçu une sévère correction et ont été forcées de battre en retraite sans avoir pu lancer l'attaque prévue. »

La 363e division des Volksgrenadiers ayant effectivement lancé une offensive de grande envergure contre Opheusden et le flanc gauche du 506e RIP à l'aube du 5 octobre, on peut penser que l'opération conduite par Winters a été d'une importance capitale. Si les deux compagnies SS avaient progressé sans encombre au sud de la digue, elles auraient attaqué le QG du 506e au moment où le colonel Sink devait concentrer toute son attention sur les événements d'Opheusden.

Sink a apprécié cette action à sa juste valeur. Il a cité la 1re section de la compagnie E à l'ordre du jour du régiment, pour sa bravoure au combat. Après avoir décrit la charge à la baïonnette, il a écrit : « Grâce à cette action audacieuse et à cette manœuvre habile… [la section] a infligé de lourdes pertes à un ennemi supérieur en nombre… » et a fait échouer sa tentative d'attaquer le QG du bataillon par l'arrière.

Deux jours après la charge à la baïonnette, le colonel Sink vint voir le capitaine Winters et lui demanda : « Vous sentez-vous capable de vous occuper du bataillon ? » Le commandant Oliver Horton ayant

été tué le 5 octobre au cours de la bataille d'Opheusden, Sink pensait à Winters pour le remplacer en tant qu'officier adjoint du 2e bataillon. Winters n'avait que vingt-six ans et demi et n'était capitaine et commandant de compagnie que depuis trois mois. La gorge serrée, il répondit :

— Oui, monsieur, je sais que je pourrai m'occuper de notre bataillon sur le terrain. Le combat ne me fait pas peur ; ce serait plutôt la partie administrative… Je n'ai jamais appris à administrer une unité.

— Ne vous inquiétez pas, l'a rassuré Sink, je m'en chargerai.

Le 9 octobre, Winters fut nommé officier adjoint du 2e bataillon.

Le remplaçant de Winters à la tête de la compagnie E ne s'est pas montré à la hauteur. Il venait d'un autre bataillon. La description qu'en donnait le soldat Ralph Stafford était cinglante : « Il a vraiment foutu la pagaille. Non seulement il ne savait pas quoi faire, mais il ne se donnait même pas la peine d'apprendre. Il traînait au lit, ne passait jamais d'inspection et était toujours à réclamer de l'eau-de-vie de prune. »

Il fut très vite relevé de ses fonctions. D'autres remplaçants n'ont pas mieux réussi. Christenson disait de l'un d'eux : « On l'avait surnommé "indécision"… Au combat, il était complètement paumé et restait cloué sur place. Il fallait que nous autres sous-officiers prenions la relève, que nous fassions son boulot. Il ne s'en plaignait pas car il était conscient de son incapacité à assumer le commandement dans des moments de grande tension. »

À propos du comportement d'un chef de section lors de l'accrochage de Nuenen, Webster a écrit : « Je ne l'ai pas vu prendre part à la bagarre ni venir en première ligne. Il n'a pas assumé ses responsabilités. Les anciens de la section ne le lui ont jamais pardonné. Pour un soldat, ne pas se montrer à la hauteur dans un moment difficile, c'est grave, mais pour un officier qui est censé mener ses hommes, c'est inexcusable. »

Malarkey m'a raconté que, ce même jour, il avait vu Guarnere « engueuler un officier, lui reprocher de se mettre la tête dans le sable alors qu'il aurait dû entraîner sa section… Le même officier a été vu par la suite dans une infirmerie, avec une blessure à la main dont beaucoup pensaient qu'il se l'était faite lui-même ».

Un certain nombre de nouvelles recrues, officiers, sous-officiers et hommes de troupe, qui n'avaient pas suivi un entraînement aussi intensif que le « groupe Currahee », l'effectif d'origine de la compagnie E, avaient bien du mal à supporter les incessants pilonnages d'artillerie et les dangers des patrouilles de nuit. Les circonstances exceptionnelles aggravaient encore la conjoncture.

Paul Fussell a décrit les deux stades de rationalisation par lesquels passe un soldat en temps de guerre. Dans un premier temps, il se dit : cela ne *peut pas* m'arriver, puis cela *peut* m'arriver si je ne suis pas plus prudent. Dans un second temps, « sa perception de la situation devient plus précise et il se dit : cela *va* m'arriver et la seule façon de l'éviter, c'est de m'en aller d'ici (de la ligne de front)[40] ».

Certains n'atteignent jamais le second stade, d'autres y parviennent presque tout de suite. Lorsque cela arrive à un membre d'une compagnie d'infanterie qui se trouve sur la ligne de front, il est quasi impossible de l'obliger à rester et à faire son devoir. Sa motivation doit être intérieure, et la camaraderie est de loin le plus puissant des motifs. Vouloir rester aux côtés de ses copains – raison positive –, ne pas vouloir passer pour un trouillard aux yeux de ceux qu'il aime et respecte par-dessus tout – raison négative. Dans ces cas-là, la discipline n'est d'aucune utilité parce qu'elle repose sur la punition et que l'armée ne peut pas infliger de pire punition à un soldat que de l'envoyer au front[41].

L'une des raisons de ce comportement est ce que Glenn Gray appelle la « tyrannie du présent ». Lorsqu'on se retrouve coincé dans un trou individuel, le passé et, surtout, le futur n'existent plus. Gray explique que l'on a « davantage le temps de réfléchir, que l'on se sent plus seul dans un trou individuel qu'à l'abri d'une maison, et que le temps ne se mesure plus alors avec une montre ou un calendrier[42] ». Pour le soldat qui a atteint ses limites et qui est pris sous le feu de l'ennemi, même la plus abominable prison militaire est préférable à ce qu'il est en train de vivre. Pour lui, seule compte sa survie.

Gray suppose que c'est la raison pour laquelle les soldats sont prêts à tout pour récupérer des souvenirs. Au Manoir de Brécourt, Malarkey n'a pas hésité à courir à travers un pré balayé par des tirs de mitrailleuses pour récupérer sur le cadavre d'un soldat allemand ce qu'il pensait être un Luger. Le 5 octobre, en Hollande, alors que Webster regagnait l'arrière, clopin-clopant, il s'est arrêté au beau milieu d'un pré pris sous le feu des canons de 88 allemands, pour

ramasser « une pèlerine camouflée de la Wehrmacht, le souvenir idéal ». Gray explique ainsi ce phénomène : « Les souvenirs ont pour fonction essentielle de donner au soldat l'assurance qu'il a encore un avenir au-delà de l'environnement destructeur qui constitue son présent. Ils représentent une promesse de survie. »

Lorsque nous nous trouvons dans une situation où notre vie est menacée, nous ne pensons plus qu'à notre survie ; ce qui explique un autre phénomène qui est à l'opposé de la collecte de souvenirs : l'attitude désinvolte du soldat vis-à-vis de ses objets personnels et de l'argent. « Les soldats qui participent à des opérations extrêmement dangereuses, écrit Gray, savent mieux que les civils que rien n'est irremplaçable, excepté la vie[43]. »

L'estime des camarades est irremplaçable elle aussi, mais les nouvelles recrues fraîchement débarquées n'ont pas encore de camarades, et donc rien ne les retient à leur poste. Gray rapporte l'histoire d'un déserteur qu'il a rencontré dans un bois, en France, au mois de novembre 1944. Originaire des montagnes de Pennsylvanie, le soldat en question était habitué à vivre dans la nature et sur le pays ; il était là depuis deux semaines et avait bien l'intention d'y rester jusqu'à la fin de la guerre. « Tous ceux que je connaissais, avec lesquels j'ai fait mes classes, sont morts ou ont été mutés, a-t-il expliqué. Je suis tout seul… Les obus semblent tomber de plus en plus près de moi, et je ne peux plus le supporter. » Il supplia Gray de le laisser là où il était. Gray refusa, disant qu'il allait devoir le ramener à son unité. Il lui a promis seulement qu'il ne serait pas puni. Le déserteur lui a répondu qu'il n'en doutait pas mais a prédit amèrement qu'ils allaient se contenter de le renvoyer au front, et c'est exactement ce qui s'est passé[44].

Au front, la discipline se relâche. On peut ignorer un ordre. La surveillance est moins stricte lorsqu'il y a danger de mort. Peu de temps après avoir été blessé, Webster écrivait à ses parents : « L'expérience a appris aux anciens à être indépendants et à prendre leurs propres décisions. Une fois, notre lieutenant a demandé à notre chef de groupe d'emmener huit hommes et de mettre hors de combat une batterie antiaérienne qui tirait sur un vol de planeurs. Neuf hommes armés de fusils contre des canons de 40 et de 88 mm ! Le sergent a répondu "Oui… (censuré)", et s'est bien gardé d'obéir. En se fiant à son propre jugement, il nous a sauvé la vie dans des circonstances où un nouveau aurait foncé tête baissée. Par la suite, le

même lieutenant a ordonné à deux hommes d'aller reconnaître une position allemande, mais sachant que c'était trop risqué, ils l'ont envoyé… (censuré). »

Les vétérans de la compagnie E essayaient d'aider les remplaçants venus de l'extérieur, mais se gardaient bien de retenir leur nom, car ils savaient qu'ils ne feraient pas de vieux os. Ce n'est pas que les anciens n'aient pas eu de sympathie pour les nouvelles recrues, mais, comme l'a écrit Webster, « les nouveaux ont tout juste dix-huit ans, ils sont si jeunes et si enthousiastes que c'est un crime de les envoyer au combat. Les troupes aéroportées ne reçoivent que les meilleurs, mais c'est un triste sort pour de jeunes gars qui, peu de temps auparavant, allaient encore à l'école et habitaient chez leurs parents, de se retrouver chez nous. »

La compagnie E n'avait reçu le baptême du feu que le 6 juin 1944 ; au mois d'octobre de la même année, ceux de ses membres qui avaient sauté sur la Normandie puis sur la Hollande et étaient toujours en vie avaient participé à deux campagnes. Beaucoup d'entre eux avaient été blessés ; certains des blessés avaient quitté l'hôpital sans permission pour partir en Hollande avec leurs camarades. Ce n'était pas par amour de la guerre, mais parce qu'ils préféraient la faire dans les rangs de la compagnie E qu'avec des étrangers. Puisqu'il fallait se battre – seules la mort ou une blessure suffisamment grave pour les priver de l'usage d'un membre pouvaient faire que des fantassins combattant sur le théâtre d'opérations européen soient déclarés inaptes au service armé –, ils étaient bien déterminés à le faire au côté de leurs camarades.

Dans ces conditions, il était très difficile aux remplaçants ou aux nouvelles recrues d'atteindre ce niveau d'identification avec leur nouvelle unité. De surcroît, l'armée ayant accéléré le processus d'entraînement afin de former de plus en plus de combattants, nouvelles recrues et remplaçants n'avaient pas la qualité de l'effectif d'origine de la compagnie E, du « groupe Currahee ». À Veghel, Webster avait vu une nouvelle recrue prénommée Max « gémir en tenant sa main droite blessée » et crier :

— Au secours ! Au secours ! À l'aide ! Quelqu'un…

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as une autre blessure ?

— Non, non, mais ça fait mal !

— Alors lève-toi et cours.

« Il n'en avait pas envie. Il était tellement choqué qu'il voulait juste rester allongé là et gémir… Il y a des gars qui perdent un pied et qui sont capables de gagner l'infirmerie la plus proche par leurs propres moyens ; il y en a d'autres, comme Max, qui restent cloués sur place à la vue du sang et refusent de se prendre en charge. On dit que ce genre de choc est principalement d'ordre physique, pourtant il me semble que cela dépend surtout du caractère de chacun. Max manquait de mordant, il n'était pas assez endurci, il manquait d'entraînement. »

Le plus surprenant, ce n'est pas que des officiers, des sous-officiers et des hommes de troupe aient craqué sous la pression des événements, se soient révélés vulnérables, mais qu'un si grand nombre d'entre eux aient tenu le choc.

Les premiers remplaçants de Winters n'ayant pas fait l'affaire, le lieutenant Fred « Moose » Heyliger prit le commandement de la compagnie E. Heyliger était passé par un peloton d'élèves-officiers et avait fait partie de la compagnie E aux États-Unis ; puis il avait commandé la section de mortiers de la compagnie de QG, en Normandie (où il avait été promu lieutenant) et en Hollande. Depuis le début, Winters avait beaucoup de sympathie pour lui.

Heyliger était un bon commandant de compagnie. Il participait aux patrouilles. La nuit, il visitait les avant-postes. Il faisait tout son possible pour ses hommes. Comme un fantassin cloué dans son trou individuel, il ne se détendait jamais. La compagnie E étant beaucoup trop dispersée pour empêcher la pénétration d'une patrouille ennemie, il était toujours sous tension, et la crainte d'une nouvelle percée de l'ampleur de celle du 5 octobre ne cessait de le hanter ; mais il assumait parfaitement ses responsabilités, tenait bien le coup et faisait son devoir.

S'il faut en croire le caporal Walter Gordon, les Anglais étaient les rois de l'intrigue. « Je n'aimerais pas les avoir à mes côtés lors d'une attaque, mais j'aimerais qu'ils la préparent, car ce sont d'excellents organisateurs », affirmait-il.

Il faisait référence à l'opération *Sauvetage* qui s'est déroulée dans la nuit du 22 au 23 octobre 1944. Une semaine auparavant, après avoir été blessé et fait prisonnier, le colonel O. Dobey, de la 1re division aéroportée britannique (surnommé « le colonel fou

d'Arnhem »), avait réussi à s'échapper de l'hôpital allemand où il était soigné et à franchir le Lek à la nage. Accueilli par le colonel Sink, il lui avait signalé la présence sur la rive droite du Lek de 125 soldats britanniques et d'une dizaine de résistants hollandais, traqués par les Allemands, mais aussi de cinq pilotes américains qui se terraient avec d'autres résistants hollandais. Dobey voulait voler à leur secours en les aidant à franchir le Lek et il avait besoin d'aide. Sink accepta de lui prêter main-forte. Comme le point de franchissement choisi était dans le secteur tenu par la compagnie E, Sink désigna Heyliger pour commander la patrouille de sauvetage. « Nous devions fournir les hommes, expliquait Gordon, les Britanniques apportant l'idée et, je suppose, le sparadrap. Un échange équitable à leurs yeux. »

Dobey était en contact avec la Résistance hollandaise par téléphone (pour une raison inconnue, les Allemands n'avaient pas coupé toutes les lignes). Il choisit la nuit du 22 au 23 octobre pour l'opération. À l'heure prévue (minuit), le 81e bataillon d'artillerie antiaérienne américain devait tirer au-dessus du fleuve des obus traçants avec ses canons Bofor afin de signaler l'endroit choisi pour le franchissement. Dans le but de tromper les Allemands, les artilleurs américains effectuèrent des tirs similaires toutes les nuits, à minuit, jusqu'au 22.

Le soir du 22, Heyliger, les lieutenants Welsh et Edward Shames, et 17 hommes désignés par Heyliger suivirent le chemin balisé par le génie pour se rendre de la digue jusqu'à un certain endroit de la rive gauche (sud) du Lek où des bateaux britanniques, en toile et pliants, avaient été dissimulés la veille au soir. Comme d'habitude, la nuit était sombre et la bruine ajoutait encore à l'obscurité. Tremblant de froid, les hommes de la compagnie E mirent les embarcations à l'eau. À minuit, les Bofor tirèrent leurs obus traçants vers le nord ; puis les résistants hollandais répondirent en envoyant, depuis la rive opposée, le signal morse convenu, la lettre V comme victoire, à l'aide de torches électriques dont la lumière était colorée par des filtres rouges.

Le cœur battant, les hommes de la compagnie E se mirent à pagayer le plus silencieusement possible. La traversée se déroula sans incident. Ils débarquèrent et avancèrent en direction du nord. Gordon mit sa mitrailleuse en batterie de façon à couvrir le flanc

gauche de la colonne et le caporal Francis Mellett en fit autant sur le flanc droit.

Le soldat Stafford marchait en tête, avançant furtivement, et suivi comme son ombre par Heyliger. Ils se trouvaient en territoire ennemi, dans une zone qui leur était totalement inconnue, et il faisait noir comme dans un four. « J'étais comme pétrifié par le silence absolu », se souviendra Stafford.

Soudain, un grand oiseau est passé à moins de 40 cm de son visage. « Je vous assure que mon cœur s'est arrêté de battre ! J'ai déverrouillé le cran de sûreté de mon M-1 et j'étais sur le point de tirer quand le lieutenant Heyliger m'a chuchoté : "Du calme." »

Continuant à avancer, ils ont fini par tomber sur les soldats britanniques. « Le premier que j'ai vu m'a serré dans ses bras et m'a offert son béret rouge. Je l'ai encore. » Un général de brigade s'est avancé vers Heyliger et lui a serré la main en lui disant qu'il était l'officier américain le plus magnifique qu'il ait jamais vu.

Heyliger a demandé aux Britanniques d'avancer en colonne vers les embarcations, leur recommandant de garder le silence, ce qu'ils ont été incapables de faire. Le soldat Lester Hashey se souviendra que l'un d'eux lui avait dit : « Je n'aurais jamais pensé être aussi content de voir un damné Yankee ! » Resté à la garde des bateaux, le lieutenant Welsh était exaspéré d'entendre les Britanniques lui lancer l'un après l'autre : « Dieu te bénisse, Yankee ! » Il leur répondait qu'ils allaient tous se faire tuer s'ils ne se taisaient pas.

Les Britanniques sont montés dans les embarcations. Heyliger conduisit un repli coordonné et bientôt tout le monde fut prêt pour l'appareillage. Gordon fut le dernier à embarquer. « Nous étions poussés par un sentiment d'exaltation et d'urgence. » Il était convaincu que les Allemands allaient les envoyer par le fond à un moment ou à un autre, mais ils n'ont jamais été repérés. Vers 1 h 30, ils étaient tous en sûreté sur la rive sud, en train de franchir le no man's land qui s'étendait jusqu'à la ligne avant des forces américaines, derrière la digue.

Le lendemain, le colonel Sink a cité les membres de la patrouille de sauvetage à l'ordre du jour du régiment, pour leur bravoure au combat, écrivant : « … le courage, et le calme, dont a fait preuve la force de couverture a été l'un des facteurs déterminants du succès de cette opération, si bien organisée et exécutée que l'ennemi n'a même pas su qu'une évacuation avait eu lieu. Tous les membres de cette

force de couverture sont dignes d'éloges pour leur mordant, leur courage, leur promptitude à obéir aux ordres, et leur attachement à remplir leur devoir. Leurs noms sont cités ci-dessous… »

Gordon figure en bonne place sur la liste. Quand je lui ai dit qu'il devait être fier de s'être porté volontaire pour une opération aussi risquée et qui avait été menée à bien si brillamment, il m'a répondu qu'il se trouvait là seulement parce que Heyliger l'avait choisi. « Dans cette opération, personne n'était volontaire. Je ne dis pas que je ne me serais pas porté volontaire, je dis seulement que je ne l'ai pas fait. »

Le 28 octobre 1944, le secteur dont la 101e division avait la charge a été encore agrandi. Le 506e RIP s'est déplacé vers l'est, se retrouvant juste en face d'Arnhem. La compagnie E s'est installée au voisinage du village de Driel, c'est-à-dire au point extrême de l'avance alliée vers l'est, en remplacement d'une unité britannique.

Tandis que la compagnie prenait position, Winters et l'adjudant Lipton ont eu l'occasion de discuter avec le commandant des forces britanniques qui leur cédait la place. Il leur a dit avoir vu les Allemands se déplacer et creuser des tranchées le long de la voie ferrée qui s'étirait à l'est (la compagnie E était toujours placée à l'aile droite du 506e, à un endroit où le front formait un angle droit, ce qui signifiait qu'une section faisait face au nord, qu'une autre faisait face à l'est et que la troisième se tenait en réserve).

— Quand vous les avez vus, pourquoi ne leur avez-vous pas tiré dessus ? lui demanda Winters.

— Quand on leur tire dessus, ils ripostent, répondit l'officier anglais.

Winters et Lipton se sont regardés, incrédules. Chaque fois qu'elle se trouvait en première ligne, la compagnie E s'efforçait toujours d'obliger les Allemands à baisser la tête, à se tenir sur la défensive.

C'est ce qu'elle fit à Driel, tout en patrouillant activement. L'artillerie continuait à pilonner. Les Allemands avaient toujours l'avantage d'occuper les hauteurs situées sur la rive nord, empêchant tout déplacement pendant la journée. En première ligne, les hommes vivaient dans leurs trous individuels. La pluie tombant presque en permanence, ils étaient toujours trempés. Impossible de se raser, de se laver, de se détendre. Ils menaient une existence misérable.

À l'arrière, au niveau des PC et au-delà, les conditions de vie étaient relativement meilleures. Bien sûr, l'artillerie était un problème, mais les hommes mangeaient chaud et avaient d'autres compensations. Ils écoutaient à la radio « Arnhem Annie », une speakerine de la propagande allemande. Entre deux chansons américaines, elle les invitait à franchir le Lek et à faire leur reddition pour vivre confortablement jusqu'à ce que la guerre soit terminée. Les personnels chargés des approvisionnements leur distribuaient les revues *Yank* et *Stars and Stripes*. *The Kangaroo Khronicle*, la feuille d'information quotidienne de la 101e division aéroportée, avait repris sa parution. Les Allemands ont lancé des tracts sur lesquels était écrit : « Pourquoi combattre pour les juifs ? » L'équipe du 506e chargée d'interroger les prisonniers a diffusé par haut-parleurs des incitations à la reddition. Mais des deux côtés ces efforts de propagande ne provoquaient que des éclats de rire.

Winters s'ennuyait. Sa promotion au rang d'officier adjoint du bataillon était pour lui « une déception, une terrible déception. C'est en tant que commandant de compagnie que j'ai pris le plus de plaisir, que j'ai eu le plus de satisfactions. Quand j'étais officier subalterne, je n'ai pas eu la vie facile, car j'étais tiraillé entre les hommes et le capitaine Sobel ; mais en tant que commandant de compagnie, je gérais ma petite affaire ; j'étais sur le terrain, effectuant un certain travail, prenant sur-le-champ un tas de décisions importantes pour le bien-être de ma compagnie. Promu officier adjoint du bataillon, j'étais devenu un administrateur, je ne prenais plus de décisions, je me contentais de faire des recommandations à mon chef de bataillon et à l'officier renseignement du bataillon ».

Je lui ai fait remarquer que beaucoup à sa place auraient éprouvé un certain soulagement à la suite de ce changement.

« Pas moi », a répondu Winters.

La 2e section, commandée par le lieutenant Harry Welsh, s'est vu attribuer le secteur du front qui faisait face au nord et Welsh a établi son PC dans une grange située à une cinquantaine de mètres de la voie ferrée derrière laquelle se trouvaient les avant-postes allemands. L'effectif de sa section étant réduit à deux douzaines d'hommes, même s'il tenait toujours une moitié d'entre eux en alerte, cela signifiait que douze hommes devaient couvrir 1 500 m de front. Les

avant-postes américains étant séparés par plus de 200 m, les patrouilles allemandes n'avaient aucun mal à effectuer des pénétrations à la faveur de la nuit. Elles le faisaient régulièrement, non pas avec l'intention de lancer des attaques – comme les Alliés, les Allemands avaient accepté le statu quo et leurs effectifs étaient tout aussi clairsemés –, mais pour s'assurer que les Américains n'étaient pas en train de renforcer leur potentiel de combat.

Fort de son expérience du 5 octobre, Winters était préoccupé par la perméabilité des lignes alliées. En entendant un membre de la patrouille de sauvetage du 23 octobre qualifier de « fantastique » le fait d'avoir réussi à pénétrer les lignes allemandes sans se faire repérer, il grommela : « Il n'y a pas de quoi se vanter ! Les Allemands ont fait la même chose. Deux de leurs compagnies se sont infiltrées entre nos positions et ont franchi la digue sans essuyer un seul coup de feu. »

Winters était de plus en plus déçu par sa nouvelle promotion. Il mourait d'envie de passer à l'action et redoutait des percées ennemies. Dans l'après-midi du 31 octobre, il appela Heyliger au téléphone pour lui proposer de faire avec lui, cette nuit-là, l'inspection des avant-postes. Heyliger accepta. À 21 heures, Winters arriva au PC de la compagnie E. Heyliger téléphona à Welsh pour lui annoncer que Winters et lui allaient se mettre en route pour venir le voir. Winters m'a raconté la suite : « Moose et moi suivions le chemin conduisant au PC de Welsh. Nous marchions coude à coude car le chemin mesurait moins de 2 m de large. Il était légèrement surélevé et bordé de chaque côté par un fossé de drainage profond d'un mètre environ. »

Un ordre impératif déchira la nuit : « Halte ! » Heyliger était un homme calme et décontracté, un commandant de compagnie qui ne se troublait pas facilement ; aussi, quand Winters sentit qu'il avait du mal à reprendre son souffle, il se raidit, pensant qu'Heyliger avait oublié le mot de passe.

« Moo… » Heyliger prononça la première syllabe de son surnom, mais avant qu'il n'ait eu le temps d'achever, un fusil M-1 cracha trois balles à une dizaine de mètres de distance. Heyliger s'effondra avec un gémissement. Winters plongea dans le fossé gauche, craignant qu'ils ne soient tombés sur une patrouille allemande. Les trois détonations avaient été si rapprochées qu'elles pouvaient très bien avoir été causées par une mitraillette allemande.

Winters entendit quelqu'un s'éloigner au pas de course. Il remonta sur le chemin en rampant, attrapa Heyliger et le tira vers lui. Heyliger était blessé à l'épaule droite – une blessure très propre – et à la jambe gauche – une très vilaine blessure ; on aurait dit que la balle lui avait emporté le mollet. Winters entreprit de panser cette seconde blessure.

Quelques minutes plus tard, alerté par des bruits de course qui venaient dans sa direction, Winters saisit son fusil, mais il entendit Welsh appeler à voix basse : « Moose ? Dick ? »

Welsh et deux de ses hommes aidèrent Winters à donner les premiers soins à Heyliger ; puis ils lui firent des injections de morphine et le transportèrent jusqu'au PC du bataillon. À ce moment-là, Heyliger avait perdu tellement de sang et reçu une telle dose de morphine qu'il était pâle comme un mort. Winters pensait qu'il ne s'en tirerait pas.

Mais il s'en est tiré. Une semaine plus tard il était de retour en Angleterre. Pendant son séjour à l'hôpital, il a été promu au grade de capitaine et a reçu la *British Military Cross* pour son action à la tête de la patrouille de sauvetage ; mais pour lui, la guerre était terminée.

Le soldat qui l'avait blessé était hypernerveux, il avait peur et n'était pas du tout sûr de lui. L'incident l'a brisé. Pourtant, il ne s'agissait pas d'une nouvelle recrue mais d'un vétéran. Winters décida de ne pas le punir, se contentant de le faire muter peu de temps après.

Le 7 novembre, Heyliger a écrit à Winters depuis son lit d'hôpital : « Cher Dick, je suis allongé sur le dos et je me la coule douce. Je veux te remercier de t'être occupé de moi la nuit où j'ai été blessé. C'est vraiment la façon la plus stupide d'être mis hors de combat. Je suis arrivé ici nu comme un ver. Je n'avais absolument rien. Je sais que tu as mes ailes et mon pistolet, mais je suis impatient de récupérer les vêtements qui sont restés avec mon matériel de couchage, et les rouleaux de pellicule qui se trouvent dans ma musette… Nom de Dieu, Dick, ils m'ont plâtré par-dessus mes blessures ! Ça pue comme si un chat avait fait ses besoins dans mon lit et il m'est impossible d'échapper à cette puanteur. Ma lettre est courte, mais j'ai le bras droit très faible. Rappelle-moi au bon souvenir de tous les copains. »

Le lieutenant Norman S. Dike junior, venu du quartier général de la division, remplaça Heyliger à la tête de la compagnie E. Il était grand, mince, beau garçon, instruit et le ton de sa voix était martial. Il fit bonne impression.

Devenu officier adjoint du bataillon, Winters avait des contacts quotidiens avec Nixon, alors officier opérations-instruction du bataillon. Difficile d'imaginer deux hommes plus différents. Winters était issu des classes moyennes ; le père de Nixon était fabuleusement riche. Winters n'avait pas quitté la Pennsylvanie de toute son adolescence ; Nixon avait vécu dans différents pays d'Europe. Winters sortait d'une petite université ; Nixon était diplômé de Yale. Winters ne buvait pas une goutte d'alcool ; Nixon était alcoolique. Pourtant, ils étaient amis intimes, car ils avaient en commun un dévouement total à leur travail et une aptitude particulière à bien le faire. Tous les membres de la compagnie E que j'ai interviewés pour ce livre m'ont affirmé que Winters était, sur le terrain, le meilleur officier qu'ils aient jamais vu, tandis que Nixon était l'officier d'état-major le plus brillant qu'ils aient rencontré de toute la guerre.

À en croire Winters, « Nixon était difficile à tirer de son lit, le matin ». Un jour de novembre, Winters voulut le faire lever de bonne heure. Comme à son habitude, Nixon ne voulut rien entendre. Winters alla jusqu'à son lit, le prit par les pieds alors qu'il était encore dans son sac de couchage, et le tira hors du lit.

— Tu vas te lever ?

— Fous le camp ! Laisse-moi tranquille !

Voyant que le broc d'eau était à moitié plein, Winters l'attrapa et commença à verser son contenu sur la figure de Nixon. Celui-ci ouvrit les yeux et cria, horrifié et suppliant : « Non ! Non ! » Trop tard. Winters avait retourné le broc, réalisant après coup qu'il ne contenait pas de l'eau, mais que Nixon avait eu la flemme de sortir pour se soulager de tout ce qu'il avait bu la veille au soir.

Nixon hurla, jura, puis éclata de rire. Après quoi, les deux amis décidèrent d'aller à Nimègue pour se rendre compte par eux-mêmes si la rumeur qui affirmait qu'il y avait là-bas des douches chaudes réservées aux officiers était fondée.

La campagne de Hollande s'éternisait. Le froid s'ajoutait désormais, à la pluie quotidienne. Finalement, dans la deuxième quinzaine de novembre, des unités canadiennes ont relevé progressivement la 101e division. Le tour de la compagnie E est venu dans la nuit du 24 au 25 novembre 1944. Au matin du 25, les hommes sont montés dans les camions qui devaient les conduire en France où ils allaient se reposer, recevoir des renforts et de nouveaux équipements. À cette date, les simples soldats n'avaient pas pris de douche depuis soixante-neuf jours.

Le 17 septembre, la compagnie E avait sauté sur la Hollande, forte de 154 officiers, sous-officiers et hommes de troupe. En repartant, elle ne comptait plus que 98 officiers, sous-officiers et hommes de troupe. Les lieutenants Brewer, Compton, Heyliger et Charles Hudson, ainsi que 45 hommes de troupe avaient été blessés. William Dukeman Junior, James Campbell, Vernon Menze, William Miller, James Miller et Robert Van Klinken étaient morts au combat.

En Normandie, les pertes de la compagnie E s'étaient élevées à 65 tués ou blessés. À la fin du mois de novembre 1944, le chiffre total des pertes s'élevait désormais à 120 (certains ayant été blessés lors des deux campagnes), mais la compagnie n'avait pas à déplorer un seul prisonnier.

Les Hollandais se pressaient sur le parcours des camions, tout le long de la route de l'enfer, pour acclamer leurs libérateurs, criant : « 17 septembre ! » tandis que le convoi traversait Nimègue, Uden, Veghel, Eindhoven.

Les hommes de la compagnie E n'avaient pas l'impression d'être des héros, des conquérants. L'adjudant Lipton a parfaitement résumé ce qu'ils ressentaient : « Arnhem Annie disait à la radio : "Vous pouvez écouter notre musique, mais vous ne pouvez pas marcher dans nos rues." Elle avait raison. Nous n'avions pas pu entrer dans Arnhem. »

10

Se reposer, refaire ses forces et se rééquiper

Mourmelon
26 novembre-18 décembre 1944

Le 26 novembre, à 4 heures du matin, la compagnie E est arrivée au camp de Mourmelon, situé aux abords du bourg de Mourmelon-le-Grand (lui-même proche du village de Mourmelon-le-Petit), à une trentaine de kilomètres de Reims. Mourmelon était une ville de garnison depuis près de deux mille ans – Jules César et ses légions y ayant établi leur camp en 54 av. J.-C.

L'armée française y avait des casernes depuis des siècles et en a toujours. La région de Mourmelon qui se trouve dans la plaine entre la Marne, au sud, et l'Aisne, au nord, sur la route empruntée traditionnellement par les envahisseurs pour atteindre Paris (ou le Rhin, selon la nationalité de ceux qui mènent l'offensive), a été le théâtre de nombreuses batailles au cours des siècles et récemment encore entre 1914 et 1918. Les trous d'obus et les tranchées de la Grande Guerre étaient encore visibles un peu partout. En 1918, les *Sammies*[45] s'étaient battus non loin de là, à Château-Thierry et au bois Belleau.

La transition entre la vie sur ligne de front et au camp a été rapide. Le premier jour, les hommes ont pu prendre une douche chaude et laver leurs vêtements. Le lendemain, ils ont effectué une marche et le surlendemain a eu lieu la cérémonie d'installation, avec salves d'honneur et revue. Le 30 novembre, la distribution du courrier a fait grimper le moral de la troupe de cent pour cent.

On aurait pu penser qu'après plus de deux mois passés sur le front de Hollande, les parachutistes auraient aimé dormir pendant au moins une semaine ; mais après une ou deux nuits de vrai sommeil – le rêve de tout soldat –, les gars ont eu besoin de laisser libre cours à leur énergie et de se libérer, de façon parfois un peu stupide, de la tension accumulée. Le 1er décembre, tous les hommes de la 101e division aéroportée mais aussi tous ceux de la 82e, basée non

loin de là, ont obtenu une permission pour se rendre à Reims. La rencontre risquait d'être explosive. Le QG d'Eisenhower étant établi à Reims, la ville grouillait de MP [Military Police], mais on y trouvait également à boire en abondance et donc un grand nombre d'hommes ivres ne demandant qu'à se battre.

Quand un permissionnaire de la 82e croisait un permissionnaire de la 101e arborant son insigne, il lançait à ses copains : « Pourquoi cet aigle hurle-t-il comme ça ? »

L'autre réagissait aussitôt en criant : « À l'aide ! À l'aide ! » Et la bagarre commençait. Le 4 décembre, toutes les permissions pour aller à Reims furent supprimées car, comme disait un soldat, « les hommes ne savaient pas se tenir en ville ».

Pour tenter de canaliser l'excès d'énergie de ses soldats, l'état-major de la 101e division a organisé des marches de 8 km, des défilés et des séances de gymnastique suédoise, ainsi que des matchs de base-ball, basket-ball et football américain. Pour le football, l'Air Force a prêté des équipements et les a transportés depuis l'Angleterre. Des sélections ont été organisées afin de choisir ceux qui seraient appelés à disputer, le jour de Noël, le « trophée du champagne » (le 506e RIP contre le 502e RIP), et les deux équipes s'entraînaient chaque jour plus de trois heures. Par ailleurs, la division disposait de trois salles de cinéma et d'un club de la Croix-Rouge, nouvellement créé. Quant à l'ordinaire, il était excellent.

Plusieurs jours après leur arrivée à Mourmelon, les hommes reçurent leur arriéré de solde, un soir après dîner. Le sergent Malarkey venait de toucher le sien et s'apprêtait à quitter le mess quand il remarqua des sous-officiers qui jouaient aux dés. L'un des joueurs avait amassé un gros pactole. Pensant que sa chance allait certainement tourner, Malarkey misa contre lui. En quelques minutes, il perdit trois mois de solde. En partant, il se dit qu'il était complètement idiot, non pas d'avoir joué, mais d'avoir perdu sans même avoir lancé les dés lui-même.

De retour aux baraquements, il tomba sur Skip Muck. Une autre partie de dés était en cours ; Malarkey demanda à Muck s'il avait l'intention d'y participer, mais celui-ci lui répondit qu'il en avait assez de perdre. Après avoir payé toutes ses dettes de jeu, il ne lui restait que 60 dollars. Malarkey les lui emprunta et entra dans le jeu. En quinze minutes à peine, il avait amassé une coquette somme en francs français, livres anglaises, dollars américains, francs belges et

florins hollandais. (À l'occasion de ces parties de dés, les discussions portant sur les taux de change étaient animées ; ces gars, dont la plupart avaient détesté les maths, qui souvent leur avaient valu d'être recalés au cours de leur scolarité, se débrouillaient très bien en calcul mental.)

Malarkey empocha ses gains et se rendit au cercle des sous-officiers où il joua de nouveau. Il misa 60 dollars, la somme que lui avait prêtée Muck, et gagna. Il laissa sa mise et gagna de nouveau. Et encore. Et encore. Sur le dernier coup de dés, sa mise se montait à 3 000 dollars. Et il gagna !

Il eut peur de quitter le jeu avec un gain de plus de 6 000 dollars, ce qui n'était pas loin de représenter la solde de la compagnie entière. Après avoir rangé les francs français dans sa poche, il continua à jouer l'argent américain, anglais, hollandais et belge, jusqu'à ce qu'il ait tout reperdu. Quand il rejoignit les baraquements, il rendit à Muck ses 60 dollars et lui en offrit 500 de plus. Il lui restait encore 3 600 dollars.

Les hommes furent mis au travail pour améliorer l'état des baraquements. Deux divisions de l'infanterie allemande et plusieurs escadrons de cavalerie légère avaient précédemment occupé les lieux. Les murs étaient couverts d'ordres du jour et d'affiches de propagande en allemand. Les hommes les arrachèrent, nettoyèrent ce qui servait d'écurie aux chevaux, réparèrent les couchettes, remirent en état les latrines et les routes. Mais, comme le précise *Currahee*, l'album-souvenir du 506e, « sans jamais perdre de vue la merveilleuse promesse d'une permission à Paris. Matin et soir, où que l'on soit, on n'entend parler que de ça ».

L'état-major de la division avait décidé que les hommes se rendraient à Paris par compagnie, une à la fois. Les premiers qui y sont allés en rapportèrent des histoires qui surpassaient tout ce que leurs pères leur avaient raconté après avoir visité Paris en 1918-1919. Ceux qui attendaient de s'y rendre discutaient interminablement de ce qu'ils feraient quand ils seraient là-bas.

Quelques-uns ont obtenu leur permission. Pour certains, ce fut du temps perdu. Dick Winters, par exemple, se rendit à Paris ; il prit le métro, alla jusqu'au terminus de la ligne pour découvrir que c'était le dernier métro de la journée. La nuit était tombée, la ville plongée dans le noir et il dut rentrer à pied à son hôtel où il arriva bien après

minuit. Le lendemain, il reprit le train pour Mourmelon. « Voilà ma folle nuit à Paris ! » Le soldat Bradford Freeman qui venait de Lowndes County, Mississippi, a lui aussi obtenu une permission pour se rendre à Paris. Quarante-six ans plus tard, se souvenant de cette journée passée dans la ville lumière, il a déclaré : « Ce que j'ai vu ne m'a pas beaucoup intéressé et je suis retourné au camp ! »

Il semblerait qu'aucun des hommes n'était vraiment impatient de se rendre à Paris car tous avaient l'impression qu'ils allaient rester à Mourmelon jusqu'au printemps, époque où le climat serait de nouveau favorable à une campagne. Ils s'attendaient alors à sauter de l'autre côté du Rhin, sur l'Allemagne. Cette impression a été confortée par le départ du général Taylor pour les États-Unis où il devait participer à des réunions concernant des propositions de changement dans l'organisation et l'équipement des divisions aéroportées américaines. Le 10 décembre, l'impression est devenue certitude quand l'adjoint de Taylor, le général de brigade Gerald Higgins, s'envola pour l'Angleterre avec cinq officiers supérieurs du 101e afin de donner une série de conférences sur l'opération *Market-Garden*. Le commandement échut au général de brigade Anthony McAuliffe qui commandait l'artillerie de la division.

Les anciens sortaient de l'hôpital, les nouvelles recrues arrivaient. Guéri de sa blessure reçue en Hollande, Buck Compton a rejoint la compagnie. Le lieutenant Jack Foley, qui avait été affecté à la compagnie E durant la dernière semaine passée en Hollande, est devenu l'adjoint de Compton, chef de la 2e section. Foley se souvenait que la section était constituée « d'un curieux mélange de vétérans, dont certains n'avaient participé qu'à la campagne de Hollande, et de bleus inexpérimentés ».

Les nouveaux venus, âgés de dix-huit ou dix-neuf ans, récemment débarqués des États-Unis, étaient fascinés par les anciens, qui souvent n'avaient qu'un ou deux ans de plus qu'eux, mais leur paraissaient terrifiants. Alors qu'ils étaient censés avoir rendu leurs armes et munitions en quittant la Hollande, la plupart d'entre eux n'en avaient rien fait. Ils se baladaient dans le camp de Mourmelon avec des grenades à main pendues à la ceinture, des chargeurs de M-1 accrochés à leurs bretelles et portaient sur eux leur couteau et leur arme de poing (pourtant interdite). Pour ces nouvelles recrues, ils ressemblaient à une bande de baroudeurs de la Légion étrangère

française. Les anciens, quant à eux, jugeaient les remplaçants « trop tendres ». Le lieutenant Dike, commandant la compagnie, les lieutenants Welsh, Shames, Foley, Compton, et les autres officiers s'efforçaient d'intégrer ces nouvelles recrues au groupe, de les faire participer au travail d'équipe et de leur faire acquérir une compétence personnelle qui leur permettrait d'atteindre le niveau des autres membres de la compagnie E, mais leurs efforts s'avéraient vains car les anciens avaient beaucoup de mal à prendre au sérieux les exercices sur le terrain de manœuvre.

À la fin de la deuxième semaine de décembre, la compagnie E avait récupéré 65 % de son effectif en hommes de troupe, le nombre d'officiers atteignant 112,5 % de l'effectif d'origine, avec Dike comme commandant de compagnie, Welsh comme officier-adjoint, deux lieutenants – ou bien un lieutenant et un sous-lieutenant – par section, plus un sous-lieutenant en surnombre, car l'état-major des troupes aéroportées prévoyait que les pertes, au cours de la prochaine opération, seraient particulièrement élevées parmi les officiers subalternes. Welsh était à présent l'officier le plus ancien de la compagnie et il n'était pas passé par Camp Toccoa. Seuls Welsh et Compton avaient participé à la campagne de Normandie avec la compagnie E ; Welsh, Compton, Dike, Shames et Foley avaient fait la campagne de Hollande – en totalité ou en partie.

La continuité au sein de la compagnie et le maintien de son unité étaient assurés par les sous-officiers. Parmi ceux qui étaient arrivés à Camp Toccoa comme simples soldats, on comptait Lipton, Talbert, Martin, Luz, Perconte, Muck, Christenson, Randleman, Rader, Gordon, Toye, Guarnere, Carson, Boyle, Guth, Taylor, Malarkey et d'autres. Le fait que tant d'officiers formés à Camp Toccoa aient fait partie de l'état-major du 506e régiment ou du 2e bataillon aidait la compagnie E à conserver sa cohérence. Parmi ces officiers, on trouvait le commandant Hester et le capitaine Matheson (officier opérations-instruction et officier logistique du régiment), les capitaines Winters et Nixon (officier adjoint et officier renseignement du bataillon). Pourtant, après un an et demi de combat, beaucoup d'officiers et de soldats de la compagnie E étaient des nouveaux. Mais son cœur, le corps des sous-officiers, était encore constitué d'hommes de Camp Toccoa qui avaient escaladé Mount Currahee sous les ordres du capitaine Sobel, par les chaudes journées d'août 1942.

Beaucoup de camarades avec lesquels ils avaient escaladé Mount Currahee se trouvaient à l'hôpital en Angleterre. Certains d'entre eux ne pourraient plus jamais courir. D'autres, qui n'avaient que des blessures superficielles, étaient en voie de guérison. Trois membres de la 1re section de la compagnie E, Webster, Liebgott et le caporal Thomas McCreary, étaient réunis dans la même salle de l'Hôpital général américain situé près d'Oxford. Ils avaient tous été blessés le 5 octobre, Webster à la jambe, Liebgott au coude, McCreary au cou. Webster en profitait pour écrire. Dans son journal, il a décrit ses compagnons : « Liebgott, 54 kilos, ex-chauffeur de taxi à San Francisco, est le plus maigre et, en dehors des questions d'argent, l'un des hommes les plus drôles de la compagnie E. Il se trouve être également l'un des rares parachutistes juifs. De plus, McCreary et lui, vieillards de trente ans, sont les doyens de la compagnie. McCreary est un petit gars enjoué et accommodant qui, à l'en croire, aurait grandi sur une bouteille de bière et fait ses études au Motor Inn de Pittsburgh. »

Selon Webster, « l'endroit le plus gai de l'hôpital est le pavillon des amputés où, sachant que la guerre est terminée pour eux, la plupart des gars rient, plaisantent et parlent de rentrer à la maison ». Webster avait raison de préciser « la plupart des gars », car certains de ceux qui avaient gagné une blessure à un million de dollars n'auraient pas donné 5 cents pour l'obtenir. Leo Boyle, qui se trouvait dans une autre salle de l'hôpital, écrivait à Winters :

« Monsieur, au point où j'en suis, du diable si je sais quoi écrire ! Après deux expériences, je peux affirmer que ce n'est pas tant le choc de la blessure qui est important, que le fait de savoir qu'on est en dehors du coup pour un certain temps – dans mon cas pour très longtemps. Je ne pense pas être rétabli avant Noël, mais je crois que je retrouverai ma forme d'avant. Les os ne sont pas touchés, seuls les muscles et la peau sont endommagés, et il reste encore une greffe difficile à faire. J'espère que vous prenez bien soin de vous (plus que je ne vous ai vu le faire jusque-là) car il existe trop peu d'hommes comme vous et certainement personne pour vous remplacer. »

Il ajoutait que Webster, Liebgott, Leo Matz, Paul Rogers, George Luz et Bill Guarnere, qui avaient tous séjourné à l'hôpital, à un moment ou à un autre et plus ou moins longtemps, étaient venus lui rendre visite.

Quarante-quatre ans plus tard, Boyle écrira : « Je ne me suis jamais totalement résigné à être exclu de la vie de “soldat” et séparé de mes copains, à ne plus jamais sauter en parachute. J’étais “accro” à la vie. Pendant toute cette longue année de convalescence dans divers hôpitaux, je me suis senti floué ; ça me rendait maussade et malheureux. »

Liebgott a demandé et obtenu un permis de sortie et sa réaffectation à la compagnie E. McCreary, Guarnere et d’autres en ont fait autant. Comme je l’ai déjà précisé, ils n’étaient pas motivés par un besoin maladif de se battre, mais sachant qu’il leur faudrait retourner au combat, ils préféraient le faire avec leurs copains de la compagnie E. Webster écrivait à ses parents : « Si j’avais le choix, je ne me battrais plus jamais. Mais ne l’ayant pas, je vais rejoindre la compagnie E et me préparer pour un autre saut. Si je meurs, j’espère que ce sera rapidement. »

Dans une autre lettre, il avouait : « Le fait de réaliser qu’il n’y a pas d’échappatoire, que nous allons devoir sauter sur l’Allemagne, puis de là être transportés directement dans le Pacifique pour nous battre en Chine, ne nous rend pas très optimistes. La seule façon de se tirer de tout ça, c’est d’être blessé et évacué. »

Webster a fait un passage dans un service de rééducation, puis, vers la fin de décembre, il a rejoint le 12e camp de transit de Tidworth, en Angleterre. Ce 12e camp, comme le 10e, était réputé à travers tout le théâtre d’opérations européen pour le sadisme de son commandant, son inefficacité, sa crasse, sa mauvaise nourriture, et les conditions de vie qui ne valaient guère mieux que celles d’une prison militaire. De toute évidence, l’armée souhaitait rendre le séjour dans ce camp si détestable que tous les blessés guéris de leurs blessures, même en partie, ou qui pouvaient au moins marcher sans aide, préfèrent retourner au front. Jim Alley, blessé en Hollande, soigné dans un hôpital en Angleterre, s’est absenté sans permission du 12e camp, a gagné Le Havre comme passager clandestin, puis Mourmelon où il est arrivé le 15 décembre. Guarnere et d’autres en ont fait autant.

Webster ne les a pas imités. Il s’était depuis longtemps fait une règle de ne jamais agir de sa propre volonté durant le temps qu’il était appelé à passer sous les drapeaux. C’était un intellectuel doublé d’un observateur et d’un chroniqueur de la vie de l’homme de troupe, et il voulait continuer à la vivre de l’intérieur. Il a été l’un des rares

anciens de Camp Toccoa à ne pas devenir sous-officier. Plusieurs officiers ont voulu le nommer chef de groupe, mais il a toujours refusé. Il était là pour faire son devoir et il l'a fait – au combat, en France, en Hollande ou en Allemagne, il n'a jamais laissé tomber un compagnon –, mais il ne s'est jamais porté volontaire pour une action et a rejeté toute promotion.

À Mourmelon, l'excitation était à son comble. À présent que la compagnie E se trouvait dans un camp plus ou moins permanent, les hommes pouvaient espérer recevoir davantage de courrier et des colis pour Noël. Il y avait également la perspective d'une permission pour Paris. Avec un peu de chance, la compagnie entière pourrait être à Paris pour le Jour de l'An. Sans oublier le trophée du champagne, le jour de Noël, qui devait être suivi par un dîner avec la traditionnelle dinde. Les paris pour le match allaient déjà bon train et les séances d'entraînement devenaient de plus en plus longues et musclées.

Les perspectives paraissaient plutôt favorables, du moins pour une compagnie de parachutistes engagée dans la plus grande guerre que l'on ait connue. La compagnie E n'aurait pas à se battre avant la mi-mars. Elle sauterait alors sur l'Allemagne et plus tard se rendrait dans le Pacifique pour se battre en Chine ou sauter sur le Japon. Mais tout cela était encore très loin, et la compagnie E se préparait à fêter Noël.

À Mourmelon, les sous-officiers avaient leur propre baraquement. La nuit du 16 décembre, Martin, Guarnere et quelques autres ayant mis la main sur une caisse de champagne, l'ont apportée dans leur baraquement. Aucun d'eux ne connaissait ce vin pétillant. Martin a fait sauter quelques bouchons et les autres lui ont tendu leur quart qu'il a rempli à ras bord.

« Nom de Dieu ! Ça n'est jamais que du soda ! » s'est exclamé Christenson.

Ils ont bu l'un des meilleurs champagnes du monde comme s'il s'agissait de soda, avec les conséquences inévitables qu'on peut supposer. Une bagarre a éclaté, « et je dois dire que j'y ai participé », reconnut Martin.

« Nous avons démoli tous les lits. Les débris étaient hérissés de clous, et je m'en suis enfoncé dans le pied. Bon sang, c'était une sacrée bagarre ! »

L'adjudant-chef Lipton entra dans le baraquement et, après un rapide coup d'œil, cria : « Les gars, vous êtes censés être des chefs ! Une bande de sous-offs foutre tout ce bordel ! »

Il leur fit nettoyer le baraquement avant de les autoriser à se coucher.

Cette même nuit, Winters et Nixon se trouvaient être les deux seuls officiers de l'état-major du bataillon présents au QG. Les autres s'étaient rendus à Paris. Le soldat Joe Lesniewski était allé au cinéma, à Mourmelon, voir un film avec Marlene Dietrich. Gordon Carson s'était couché de bonne heure afin d'être prêt pour l'entraînement de football américain, le lendemain matin.

Winters et Nixon ont appris par radio que toutes les permissions étaient supprimées. Au cinéma, les lumières se sont rallumées, et un officier est monté sur scène pour annoncer qu'une percée allemande venait d'avoir lieu dans les Ardennes. Dans les baraquements, Carson, Gordon et les autres ont été réveillés par le chef de chambrée qui alluma la lumière et leur annonça la percée allemande.

« Ferme-la ! Tire-toi de là ! » ont-ils hurlé. Ce problème concernait le 8e corps, la 1re armée. Ils se sont donc rendormis.

Mais le lendemain matin au réveil, quand la compagnie a formé les rangs, le lieutenant Dike leur a annoncé : « Après manger, préparez-vous très vite ! »

Il ne les a pas emmenés sur le terrain d'entraînement, comme d'habitude. Les ordres étaient : « Tenez-vous prêts ! » Dike leur a conseillé de tuer le temps en nettoyant les baraquements. De toute évidence, ce qui se passait dans les Ardennes concernait la 82e et la 101e.

L'ampleur de la dernière offensive lancée par Hitler, le 16 décembre, dans les Ardennes, était bien supérieure à celle de 1940, déclenchée au même endroit contre l'armée française. La surprise était totale. Les services de renseignement américains estimaient que les forces allemandes opposées au 8e corps s'élevaient à 4 divisions. En réalité, à la mi-décembre, la Wehrmacht avait regroupé 25 divisions dans le massif de l'Eifel, en face des Ardennes, de l'autre côté du Rhin. La surprise a été aussi totale qu'au moment du déclenchement de l'opération *Barbarossa* contre l'URSS, en juin 1941, ou lors de l'attaque contre Pearl Harbor, en décembre de la même année.

Comme souvent en temps de guerre, cette offensive a été une surprise parce qu'elle n'avait aucun sens. Il paraissait stupide de la part de Hitler de lancer ses blindés dans une offensive sans véritable but stratégique, une offensive qui n'avait de chance de se poursuivre qu'à la condition que les tankistes allemands réussissent à s'emparer de la plupart des dépôts de carburant américains intacts.

Comme souvent en temps de guerre, la surprise a été aussi totale parce que les défenseurs ont fait preuve d'un excès de confiance. Même après l'échec de *Market-Garden*, les Alliés pensaient les Allemands au bout du rouleau. Au QG d'Eisenhower, on se demandait ce que les armées alliées pourraient faire aux Allemands, mais pas du tout ce que les Allemands pourraient faire aux armées alliées. On avait le sentiment que si l'on parvenait à déloger les Allemands de derrière la ligne Siegfried, il ne resterait plus qu'à parachever le travail. Cette opinion était partagée par tous, du commandement suprême jusqu'aux simples soldats. Le sergent George Koskimaki, de la 101e division aéroportée, a écrit dans son journal, à la date du 17 décembre : « Encore un dimanche tranquille… La radio a annoncé une forte attaque allemande sur le secteur du front tenu par la 1re armée. Cela devrait achever d'affaiblir l'armée allemande[46]. »

Enfin, la surprise a été totale parce que les attaquants avaient employé la ruse et gardé le secret. Ils avaient réuni deux armées dans l'Eifel sans que les services de renseignement alliés s'en aperçoivent. En utilisant astucieusement les communications radio, ils avaient amené les officiers renseignement d'Eisenhower à concentrer leur attention sur le nord des Ardennes en prévision d'une éventuelle contre-attaque allemande (mais personne parmi les Alliés n'avait envisagé une seule minute une contre-offensive de cette ampleur). Six mois plus tôt, la veille du jour J, Eisenhower et son état-major avaient une parfaite connaissance de l'ordre de bataille des Allemands en Normandie. Au mois de décembre, la veille de l'offensive allemande dans les Ardennes, ils en avaient une idée très erronée.

Les Alliés sous-estimaient également la combativité des Allemands, leur situation matérielle, l'audace de Hitler et le savoir-faire des officiers allemands en ce qui concernait les manœuvres offensives (dans le camp des Alliés, les généraux américains n'avaient guère eu à se défendre contre une offensive allemande).

Le résultat de tout cela a été la plus grande bataille de la Seconde Guerre mondiale, sur le front de l'Ouest, et la bataille la plus importante jamais livrée par l'armée des États-Unis. Les pertes humaines ont été atterrantes : sur les 600 000 soldats américains concernés, près de 20 000 ont été tués, 40 000 blessés et 20 000 faits prisonniers. Deux divisions d'infanterie ont été réduites à néant, 7 500 hommes de l'une d'entre elles et du 106e RI s'étant rendus ; la plus importante reddition collective de la guerre. Près de 800 chars Sherman et d'autres véhicules blindés ont été détruits.

La bataille commença à l'aube, froide et brumeuse, du 16 décembre. Les Allemands réussirent à percer en plusieurs points les positions, fragiles, tenues par le 8e corps. Hitler avait compté sur le mauvais temps pour priver les Alliés de leur plus gros avantage, l'aviation (au sol, les Allemands surpassaient les Américains tant sur le plan des effectifs engagés que des armements). Hitler avait également misé sur la surprise – il avait parfaitement atteint son but – et sur la lenteur de la réaction américaine. Il pensait qu'il faudrait à Eisenhower deux ou trois jours pour évaluer l'ampleur de l'effort allemand, deux ou trois jours de plus pour convaincre ses supérieurs d'interrompre les offensives alliées lancées au nord et au sud des Ardennes, et deux ou trois jours encore pour amener sur le front des renforts significatifs. À ce moment-là, espérait-il, l'armée allemande serait à Anvers.

Mais ses suppositions se sont révélées fausses. Au matin du 17 décembre, Eisenhower prit les décisions les plus importantes de toute la bataille, et sans consulter personne d'autre que son propre état-major. Il décida qu'il fallait tenir la ville de Bastogne coûte que coûte. (Bastogne, situé dans une zone relativement plate du massif des Ardennes, se trouve être, précisément pour cette raison, au carrefour de plusieurs routes importantes.) À cause des offensives en cours au nord et au sud des Ardennes, Eisenhower ne disposait pas de réserves stratégiques, mais il lui restait la 82e et la 101e qui étaient au repos à Mourmelon. Il décida donc de faire appel aux parachutistes pour colmater les brèches ouvertes dans ses lignes et tenir Bastogne.

Eisenhower contrecarra également les plans de Hitler en employant son arme secrète. Alors que la plus grande partie de l'armée allemande utilisait encore des chevaux, les Américains

avaient à leur disposition en France plusieurs milliers de camions et de remorques qui servaient à transporter les hommes, le matériel et le carburant, des plages de Normandie jusqu'au front. Eisenhower leur donna l'ordre d'interrompre leurs activités, quelles qu'elles soient, et d'amener ces renforts à pied d'œuvre.

Le résultat fut à peine croyable. Dès le 17 décembre, 11 000 camions et remorques emportaient 60 000 hommes, des munitions, du carburant, du matériel médical et d'autres équipements vers les Ardennes. Question mobilité, c'était une réussite sans précédent dans l'histoire de la guerre. Ni au Vietnam ni même au cours de la guerre du Golfe, en 1991, l'armée des États-Unis n'a été capable de déplacer tant d'hommes et de matériel en si peu de temps.

La compagnie E a bien tenu son rôle dans cette opération grâce aux régiments du Train et à ses chauffeurs, pour la plupart des soldats noirs appartenant au fameux *Red Ball Express*. Les ordres d'Eisenhower sont parvenus aux QG des 82e et 101e divisions le 17 décembre à 20 h 30. Ils ont été transmis aux régiments, aux bataillons et jusqu'aux compagnies : Tenez-vous prêts, des camions arriveront demain matin, nous partons pour le front.

— Pas moi ! dit Gordon Carson. Je dois m'entraîner pour jouer au football le jour de Noël !

— Non, le match est annulé, lui répondit le lieutenant Dike.

Les préparatifs, frénétiques, ont commencé. Il n'y avait pas de dépôt de munitions à Mourmelon, les hommes des deux divisions ne possédaient que celles qu'ils avaient gardées après la Hollande et il leur était impossible de s'en procurer d'autres. La compagnie E n'avait pas encore reconstitué son effectif ni ses équipements. Certains soldats n'avaient même pas de casque (d'autres avaient celui qu'ils mettaient pour jouer au football américain, mais pas de casque réglementaire). Il manquait à la compagnie deux mitrailleuses et les hommes pour les servir. Personne n'avait reçu de vêtements d'hiver ; pas de caleçons longs ni de chaussettes en laine ; leurs brodequins n'étaient ni fourrés ni imperméabilisés. Chacun a ramassé ce qu'il a pu trouver, mais il n'y avait pas grand-chose. Le stock de rations K lui-même était insuffisant. Quand la compagnie E s'est mise en route pour aller affronter la Wehrmacht à l'occasion de la dernière et de la plus vaste offensive allemande, elle ne disposait

pas d'un contingent complet, les hommes étaient vêtus de façon inadéquate et insuffisamment armés.

Elle partait également à l'aveuglette. Le général McAuliffe ne connaissant pas la destination précise de la 101e, le colonel Sink n'avait pu briefer le capitaine Winters qui lui-même n'avait pu briefer le lieutenant Dike. Mais tout le monde savait que les Allemands avaient fait un grand trou dans la ligne de front, que les forces américaines battaient en retraite, que quelqu'un devait colmater la brèche et que ce quelqu'un n'était autre que les troupes aéroportées.

La météo excluait tout parachutage et, de toute façon, il paraissait peu probable de pouvoir réunir à temps suffisamment de C-47 pour répondre aux besoins. Les régiments du Train, agissant avec la plus grande promptitude, ont récupéré tous leurs camions éparpillés à travers la France et surtout ceux qui se trouvaient dans la région située entre Le Havre et Paris. La police militaire arrêtait les véhicules, les faisait vider de leur cargaison, et les chauffeurs – dont certains roulaient déjà depuis pas mal de temps et auraient eu vraiment besoin de repos – étaient sommés de gagner le camp de Mourmelon en ne s'arrêtant sous aucun prétexte.

Le processus a démarré le 17 décembre, à la tombée du jour. Le lendemain matin, à 9 heures, les premiers camions et remorques commençaient à arriver à Mourmelon. Le dernier des 380 véhicules nécessaires au transport des 11 000 hommes de la 101e a fait son entrée au camp à 17 h 20. À 20 heures, le dernier homme avait embarqué.

Peu avant que la compagnie ne se mette en route, Malarkey s'est affolé lorsqu'il s'est souvenu d'être en possession de 3 600 dollars. Il demanda au lieutenant Compton de l'aider ; Compton le mit en rapport avec un officier de la trésorerie aux armées qui lui apprit qu'il pouvait déposer son argent, mais ne pourrait le récupérer qu'après avoir été rendu à la vie civile. Cela convenait à Malarkey. Il confia donc ses dollars à l'officier contre un reçu et grimpa dans le camion, heureux à la pensée qu'après la guerre il pourrait retourner à l'université d'Oregon et n'aurait pas besoin de faire la plonge pour payer ses études.

« Nous étions serrés comme des sardines », se souviendra le soldat Freeman. Le capitaine Winters s'exprimera un peu

différemment : « Nous étions traités comme des animaux, entassés dans ce camion comme du bétail. »

Tandis que les camions se mettaient en branle, Carson a pensé à l'entraînement de football dont il se faisait une joie et, considérant la situation dans laquelle il se trouvait, s'est mis à chanter *What a Difference a Day Makes*[47].

Il n'y avait pas de bancs dans les camions et la suspension des véhicules était quasi inexistante. À chaque virage, les hommes se bousculaient, chaque bosse de la route les faisait sauter en l'air. Leurs reins et leurs jambes prenaient un sérieux coup (les choses ne se sont calmées que quand les camions ont ralenti pour se joindre au convoi). Les chauffeurs avaient reçu l'ordre de rouler pleins phares jusqu'à la frontière belge afin de gagner du temps : un risque calculé.

Tandis que les camions transportant les troupes aéroportées étaient en route, l'état-major du 8e corps a décidé de leur destination. Le 82e irait près de Saint-Vith, au nord de la percée, et le 106e à Bastogne.

Les camions à bord desquels avait pris place la compagnie E stoppèrent à quelques kilomètres de Bastogne. Les hommes sautèrent des véhicules – ils appelaient cela un « saut de hayon » – se sont soulagés, étirés et après avoir bien rouspété, ils formèrent deux colonnes pour entrer dans Bastogne. En entendant les tirs d'artillerie, le soldat Freeman lança : « Nous y revoilà ! »

Les colonnes marchaient des deux côtés de la route en direction du front ; au milieu de la route, les troupes américaines défaites fuyaient le front dans la plus grande confusion ; toute une cohue de soldats. Beaucoup avaient jeté leurs fusils, leurs manteaux, tout ce qui les encombrait. Certains, totalement paniqués, chancelants, épuisés, criaient : « Sauvez-vous ! Sauvez-vous ! Ils vont vous tuer ! Ils ont tout, des chars, des mitrailleuses, de l'aviation ! Tout ! »

« Ils n'étaient capables que de bredouiller. C'était pathétique. Nous avions honte », se souviendra Winters.

Tandis que la compagnie E et les autres compagnies du 2e bataillon entraient à Bastogne (les habitants leur ont offert du café chaud, mais pas grand-chose d'autre) puis en ressortaient, chaque homme n'avait en tête qu'une seule préoccupation : les munitions.

« Où sont les munitions ? On ne peut pas combattre sans munitions ! » La horde des soldats qui battaient en retraite leur en

ont fourni quelques-unes. Les parachutistes demandaient à ceux qui n'étaient pas totalement paniqués :

— Vous avez des munitions ?

— Sûr, mon pote, trop heureux de te les donner.

(Gordon a noté avec amertume qu'en se débarrassant de leurs munitions, ces hommes se libéraient de toute obligation de rester et de se battre.) Ainsi, la compagnie E allait au combat sans même avoir les munitions nécessaires.

Quand elle quitta Bastogne pour se diriger vers le nord-est, le bruit des tirs d'artillerie s'est encore accru, très vite ponctué par des tirs d'armes légères. « Bon Dieu ! où sont les munitions ? »

Informé de cette pénurie, le sous-lieutenant George C. Rice, officier logistique de l'escadron Desobry, du groupement blindé B de la 10e division blindée, sauta dans sa jeep et prit la direction de Foy où il remplit son véhicule de caisses de grenades à main et de chargeurs de M-1. Puis il fit demi-tour pour aller à la rencontre des deux colonnes de la compagnie E qui venaient de quitter Bastogne. Il leur remit son chargement mais, constatant que c'était bien insuffisant, retourna au dépôt de Foy où il trouva un camion qu'il surchargea d'armes et de munitions. Puis il rejoignit la colonne en marche et ses hommes déchargèrent le camion, jetant par-dessus bord armes et munitions par brassées. Officiers et soldats de la compagnie E se sont mis à quatre pattes pour récupérer les chargeurs de M-1. Le bruit des tirs d'artillerie associé à la panique qui se lisait sur le visage des soldats en déroute renforçait leur conviction qu'ils allaient avoir besoin de toutes les munitions qu'ils pourraient trouver. Le lieutenant Rice a continué ses allers et retours jusqu'à ce que chaque homme ait toutes les munitions qu'il pouvait porter[48].

Au fur et à mesure que la compagnie E s'approchait de Foy, le bruit de la bataille s'intensifiait. Le 1er bataillon du 506e s'était avancé jusqu'à Noville et participait à de furieux combats aux côtés de l'escadron Desobry. Le colonel Sink a décidé de pousser jusqu'à Foy avec le 3e bataillon et de se servir du 2e bataillon pour couvrir son flanc droit. La compagnie E s'est déployée à l'est de la route Bastogne-Foy-Noville-Liège, dans une zone de bois et de prairies, la compagnie F s'est déployée à sa droite, et la compagnie D est restée en réserve.

Le bruit de la bataille se rapprochait. À l'arrière, au sud de Bastogne, les Allemands étaient sur le point de couper la route d'Arlon et d'achever ainsi l'encerclement. La compagnie E ne bénéficiait ni du soutien de l'artillerie ni de celui de l'aviation. Elle manquait de nourriture, de munitions pour les mortiers et d'autres équipements indispensables. Les hommes ne portaient pas de vêtements chauds, alors que la température commençait à descendre au-dessous de zéro, mais, grâce au sous-lieutenant Rice, ils avaient des grenades à main et des chargeurs de M-1.

Dans l'album-souvenir du régiment, il est noté : « Nous n'étions pas particulièrement joyeux d'être là. Selon les rumeurs, les Boches se trouvaient partout et frappaient fort. Mais si vous n'avez pas le moins du monde l'intention de reculer, vous creusez soigneusement votre trou, le plus profond possible, et vous attendez, non pas des surhommes mythiques, mais des ennemis que vous avez déjà vaincus à deux reprises et que vous allez vaincre de nouveau. Un coup d'œil à gauche, puis un autre à droite aux copains qui se préparent eux aussi. De savoir Bill là, à côté, ça vous rassure. Vous savez que vous pouvez compter sur lui. »

11

« Ces salauds nous ont encerclés ! »

Bastogne
19-31 décembre 1944

Le 19 décembre, la compagnie E est montée en ligne au sud de Foy, devenant l'un des éléments du périmètre de défense établi autour de Bastogne, l'un des chariots formant le cercle aux côtés des autres compagnies de la 101e division aéroportée, d'une partie du groupement blindé B de la 10e division blindée, et du 463e bataillon d'artillerie de campagne. Contre ces maigres forces, les Allemands lançaient 15 divisions, dont 4 divisions blindées, appuyées par de l'artillerie lourde.

Les combats étaient furieux et meurtriers. Le 19 et le 20, le 1er bataillon du 506e, appuyé par l'escadron Desobry de la 10e division blindée, a attaqué la 2e division de Panzers à Noville, au nord-nord-est de Foy. Le 20, lorsque le bataillon s'est replié en direction de Foy, puis de Bastogne, il avait perdu 13 officiers et 199 hommes de troupe (sur un effectif total de 600 hommes). Avec l'aide de l'escadron Desobry, il avait détruit une trentaine de chars et infligé à l'ennemi des pertes dont le chiffre se situait entre 500 et 1 000 tués et blessés. Plus important encore, il avait résisté pendant quarante-huit heures, permettant au périmètre de défense de se mettre en place autour de Bastogne.

La compagnie E et les autres compagnies avaient désespérément besoin de temps, car la situation à l'intérieur du périmètre de défense était confuse et changeante. La compagnie E, qui formait l'aile gauche du 2e bataillon, était déployée jusqu'à la route Bastogne-Foy-Noville-Liège, où elle se trouvait au contact des premiers éléments du 3e bataillon. À l'opposé, l'aile droite de la compagnie D et du 2e bataillon avait pris position à la gare de Halt. Comme elle n'était pas au contact des premiers éléments du 501e RIP, Winters se demanda si son unité était bien là où elle devait être. Inquiet, il

envoya Nixon au QG du régiment pour vérification, et celui-ci revint lui dire que le bataillon était bien à la place qui lui avait été assignée.

La compagnie E s'est installée dans un bois de pins jouxtant des prairies qui descendaient vers le village de Foy, à 1 km de là. Les pins avaient été plantés en lignes et leurs troncs mesuraient de 20 à 25 cm de diamètre. Les hommes ont creusé leurs trous à quelques mètres à l'intérieur du bois et établi des avant-postes le long de la lisière nord ; le QG du bataillon étant situé, lui, à la lisière sud.

La première nuit a été calme, paisible même, les combats se déroulant plus au nord, autour de Noville, à 4 km de là. À l'aube du 20 décembre, un épais brouillard recouvrait le bois et les prés. En se levant, Winters jeta un coup d'œil alentour. Sur sa gauche, il vit un soldat ennemi, vêtu d'une longue capote d'hiver, sortir du bois. L'Allemand n'avait ni arme ni paquetage. Comme il s'avançait en terrain découvert, Winters et deux de ses hommes le mirent en joue, mais l'Allemand leur fit signe de ne pas tirer. Il ôta sa capote, baissa son pantalon puis s'accroupit pour satisfaire un besoin naturel. Quand il eut terminé, Winters lui cria : « *Kommen sie hier !* » L'Allemand leva les bras et s'approcha pour faire sa reddition. Winters le fouilla, mais ne trouva sur lui que quelques photos et un morceau de pain noir et rassis. Lors d'une de nos interviews, Winters fera ce commentaire : « Vous vous rendez compte ? Voilà un soldat allemand qui est pris d'un besoin pressant. À cause du brouillard et de la faible lumière de l'aube, il se perd dans les bois, franchit nos lignes, dépasse le PC de la compagnie E et se retrouve à côté du QG du bataillon ! C'est significatif de l'état de notre ligne de défense lors de cette première nuit ! »

Ce soldat allemand n'a pas été le seul à se perdre. L'infirmier Ralph Spina et le soldat Ed « Babe » Heffron se sont rendus à Bastogne afin d'essayer de récupérer quelques fournitures médicales. À l'infirmerie, Spina n'a pu obtenir qu'une partie seulement de ce dont il avait besoin (la 101e manquait déjà de fournitures médicales, ce qui allait devenir un grave problème). Les deux hommes de la compagnie E en ont profité pour avaler un repas chaud, puis, comme la nuit tombait, ils ont quitté à regret la chaleur du poêle pour regagner les premières lignes.

Heffron proposa de prendre un raccourci à travers bois et Spina accepta. Heffron marchait en tête. Soudain, il tomba dans un trou.

Un cri de surprise retentit et une voix venue du fond du trou demanda : « *Hinkle ? Hinkle, ist das du ?* »

Heffron se dépêcha de sortir du trou individuel allemand dans lequel il était malencontreusement tombé et s'éloigna en criant : « Hinkle, mon cul, mangeur de choucroute ! »

Spina et lui ont fini par retrouver leur chemin et par rejoindre le PC de la compagnie E.

En se remémorant l'incident, Spina ajoutera : « Chaque fois que je revois Babe, je lui demande des nouvelles de Hinkle. »

Les infirmiers étaient les hommes les plus populaires, les plus respectés et les plus appréciés. Leur arme était une trousse de premiers secours, leur place était auprès de ceux qui appelaient à l'aide. Le lieutenant Foley ne tarissait pas d'éloges sur le soldat Eugene Roe : « On se demandait comment il faisait pour être toujours là quand on avait besoin de lui. Sa bravoure et les services rendus aux blessés n'ont jamais été récompensés. Après une fusillade meurtrière au cours de laquelle sa conduite avait été particulièrement héroïque, je l'ai proposé pour une *Silver Star*. Je n'ai peut-être pas employé les mots, les phrases qu'il fallait. Le lieutenant Dike n'a-t-il pas donné son accord, ou bien ma proposition s'est-elle égarée en suivant la voie hiérarchique ? Je l'ignore. Ce que je sais par contre, c'est qu'aucun des hommes qui se sont battus dans la neige et le froid et ont repoussé autant d'attaques, en terrain découvert ou dans les bois, ne méritait plus une médaille que Gene Roe, notre infirmier. »

Le 20 décembre, ce qui restait du 1er bataillon du 506e et de l'escadron Desobry quitta Noville et se replia sur Bastogne. La compagnie E s'attendait à une attaque qui ne se produisit pas. Les Allemands avaient subi de telles pertes à Noville qu'ils préférèrent attaquer d'autres secteurs du périmètre défensif. La compagnie E subit des tirs d'artillerie et de mortiers mais pas d'attaque d'infanterie.

Le 21 décembre, il neigea. La neige était molle et tombait sans arrêt. Il y en eut rapidement 15, 20, 30 cm. Puis la température descendit largement au-dessous de zéro et le vent se leva. Il soufflait même dans les bois. Vêtus seulement d'un treillis et d'un trench-coat, sans chaussettes de laine, ni caleçons longs, ni tricots à manches longues, les hommes n'avaient jamais eu aussi froid de leur

vie. Des messagers furent envoyés à Bastogne d'où ils rapportèrent des sacs de farine vides et des draps qui permirent à la troupe de se réchauffer quelque peu et de se camoufler. Ceux qui se tenaient aux avant-postes ou se terraient dans des trous se roulaient dans des couvertures et enveloppaient leurs brodequins dans de la toile à sac ; mais la toile se gorgeant d'eau, brodequins et chaussettes étaient vite détrempés, et le froid pénétrait jusqu'à la moelle des os. Il était devenu aussi naturel de grelotter que de respirer. Les hommes de la compagnie E ressemblaient aux soldats de George Washington à Valley Forge, à ces quelques différences près qu'ils étaient sous le feu de l'ennemi, n'avaient pas de huttes pour s'abriter et ne pouvaient pas faire de feu pour se réchauffer.

Le colonel Ralph Ingersoll, officier renseignement de la 1re armée, a décrit ainsi le froid qui régnait dans la région : « Lorsque j'ai parcouru les Ardennes, je portais des sous-vêtements en laine, un uniforme en laine, une salopette de tankiste, un pull-over, une veste de tankiste avec des poignets en tricot, un cache-nez, un trench-coat chaudement doublé, deux paires de grosses chaussettes en laine et des snow-boots par-dessus mes brodequins – et je n'ai jamais réussi à me réchauffer[49]. »

N'ayant ni chaussettes en laine ni snow-boots, les hommes de la compagnie E avaient toujours les pieds glacés et mouillés, et les cas de gelures se sont rapidement multipliés. Le caporal Carson se rappelait qu'on lui avait dit de se frictionner régulièrement les pieds pour éviter les gelures. Il ôta donc un de ses brodequins pour suivre ce conseil, mais un obus allemand vint frapper l'arbre qui surplombait son trou. Des éclats lui déchirèrent le pied, le blessèrent à la cuisse, et il fallut le transporter à l'hôpital de Bastogne.

« Je n'avais jamais vu autant de blessés. J'ai appelé un infirmier et je lui ai demandé :

— Comment se fait-il qu'il y ait autant de blessés ? Pourquoi ne les évacuez-vous pas ?

— Tu n'es pas au courant ?

— Au courant de quoi, bon sang ?

— Ces salauds nous ont encerclés ! »

Le général McAuliffe veillait à ce que tous les blessés aient de l'alcool pour soutenir leur moral. Un infirmier apporta à Carson une bouteille de crème de menthe.

« Je ne savais même pas ce que c'était, mais depuis, j'adore la crème de menthe. »

Cette nuit-là, la Luftwaffe bombarda la ville. À la suite de la secousse provoquée par une des explosions, Carson se retrouva à quatre pattes par terre. Il eut envie de vomir. « Dieu merci, j'avais mon casque. Comme j'avais déjà bu la moitié de la crème de menthe, il a vite été rempli d'un liquide verdâtre. »

Les hommes de la compagnie E se nourrissaient pour l'essentiel de rations K et on ne leur en avait pas distribué beaucoup à leur départ de Mourmelon. Les cuistots s'efforçaient de servir un repas chaud tous les matins, mais le temps qu'ils parviennent jusqu'aux premières lignes, tout était froid. Ce repas était composé principalement de haricots blancs qui « provoquaient d'impressionnantes déflagrations gastronomiques », selon l'expression du sergent Rader. S'étant procuré de l'huile de friture et de la farine de maïs, Joe Domingus, l'un des cuistots, fit des beignets, mais le temps qu'il les distribue, ils étaient durs comme de la pierre. En guise de dessert, les hommes mélangeaient le contenu du sachet de citronnade en poudre qui se trouvait dans chaque boîte de ration, avec de la neige.

En première ligne, les journées étaient affreuses, et les nuits pires encore. Le jour, les tirs d'artillerie et de mitrailleuses étaient sporadiques, mais les tireurs embusqués sévissaient du matin au soir. La nuit, le silence lourd de menaces était rompu de loin en loin par le martèlement angoissant des mortiers ennemis, suivi par les cris des blessés et les ordres qui fusaient, exhortant les hommes à se tenir prêts à repousser une attaque. Puis le silence s'imposait de nouveau.

Toutes les deux heures, les adjoints des chefs de section tiraient deux hommes de leur trou et les conduisaient jusqu'à l'un des avant-postes, pour relever les deux sentinelles qui s'y trouvaient.

« Le parcours jusqu'aux avant-postes était toujours terrifiant, se souviendra Christenson. Chaque silhouette nous paraissait suspecte, le moindre bruit nous faisait sursauter. On approchait avec réticence de l'avant-poste. Les silhouettes des deux hommes qui s'y trouvaient étaient indistinctes… C'étaient peut-être des Allemands ? Et le suspense se répétait chaque fois… Finalement, on reconnaissait un casque américain. Un peu honteux, mais soulagés on faisait demi-

tour pour revenir vers la ligne de défense principale… et on recommençait deux heures plus tard. »

Les trous mesuraient 2 m de long sur 70 cm de large et un bon mètre de profondeur. Chacun d'eux abritait deux hommes qui avaient bien du mal à trouver le sommeil à cause du manque de place, mais se tenaient chaud mutuellement. La seconde nuit, les soldats Ed Heffron et Al Vittore réussirent à s'endormir. Heffron fut réveillé quand Vittore chercha à l'enjamber. Lorsque Vittore se mit à lui caresser la poitrine, il lui décocha un coup de coude dans le ventre. Réveillé en sursaut, Vittore demanda ce qui se passait et Heffron répondit en l'injuriant. Vittore sourit et expliqua qu'il avait rêvé de sa femme.

« Al, je ne peux rien pour toi, s'excusa Heffron, j'ai mes brodequins, mon pantalon de saut, mon trench-coat, et je n'ai pas l'intention de les enlever. »

D'autres discutaient pour oublier le stress. Le sergent Rader et le soldat Don Hoobler étaient originaires de la même ville des bords de l'Ohio. « Don et moi, on pouvait parler toute la nuit du pays, de nos familles, des gens et des endroits qu'on connaissait, et on finissait toujours par se demander ce qu'on foutait dans cette galère. » Spina se souviendra des longues conversations avec le camarade qui partageait son trou : « On discutait de politique, des problèmes du monde et de nos propres problèmes. On rêvait de boire un verre avant de prendre un repas chaud. On parlait de notre prochain voyage à Paris, pour le Nouvel An – on irait aux Folies-Bergère –, mais surtout de notre retour au pays, de ce qu'on ferait en rentrant chez nous. »

Récemment sorti de l'hôpital, le sergent Toye n'aimait pas le silence de la nuit, entre les tirs de mortiers. Pour le rompre, il chantait. Sa chanson favorite était *I'll Be Seeing You*. Heffron lui disait de la fermer, que les Boches allaient l'entendre ; mais Toye n'arrêtait pas de chanter et, à en croire Heffron, « Joe était meilleur soldat que chanteur ».

Rester assis au fond de son trou était très pénible, monter la garde aux avant-postes plus pénible encore, mais le pire de tout, c'était de participer à une patrouille de combat, d'aller « chercher la bagarre ». Pourtant, il fallait que quelqu'un s'en charge. Faute d'effectifs suffisants, le 8e corps avait été dans l'impossibilité d'effectuer des

patrouilles de reconnaissance agressives, ce qui avait permis aux Allemands de regrouper en secret des forces très importantes et de créer la surprise le 16 décembre.

Le 21 décembre, le lieutenant Peacock, chef de la 1re section, demanda au sergent Martin de rassembler à son PC tous les sous-officiers de sa section.

« Repos », commanda Peacock, toujours aussi nerveux. « L'état-major du bataillon veut qu'une section de la compagnie E effectue une patrouille de combat, et nous avons été choisis. » Il marqua une pause et, voyant que personne ne disait mot, il poursuivit : « Nous savons que les Boches ont pris position dans les bois, en face de nos avant-postes, mais nous ignorons combien ils sont et où ils se trouvent exactement. C'est à nous d'obtenir ces informations et de faire, si possible, quelques prisonniers. »

Les questions fusèrent de toutes parts. Le sergent Christenson, chef du 1er groupe, voulait savoir quel était le plan d'attaque. « Comment seront disposés les différents groupes ? » demanda le sergent Muck, chef du groupe de mortiers. « Que se passera-t-il si nous perdons le contact dans les bois ? » s'inquiéta le sergent Randleman, chef du 2e groupe.

Peacock ne savait que leur répondre. Tout ce qu'il trouva à dire fut : « Vous en saurez plus lorsque nous atteindrons les bois. »

« Le fils de pute, pensa Christenson, encore une opération merdique. Les informations dont il dispose ne suffiraient pas à remplir une gousse de petits pois. »

« Départ à 13 heures », conclut Peacock.

« Bon sang, se dit Christenson, nous sommes sous les ordres de monsieur Indécision en personne. » Chercher à s'infiltrer entre les lignes ennemies sans avoir un bon plan est une grave erreur tactique, une bourde. Mais quand il réunit son groupe, il garda ses réflexions pour lui, se contentant de demander à ses hommes de se procurer des munitions et de se tenir prêts pour un « saut » à 13 heures.

À midi, la 1re section se rassembla quelques mètres en arrière des premières lignes, autour du père Maloney. Après leur avoir accordé à tous l'absolution, l'aumônier donna la communion à ceux qui le désiraient, puis il souhaita « bonne chance » à toute la section.

Peu avant 13 heures, la section était prête à passer à l'action. Peacock regarda Christenson avec un air de « lapin terrorisé ». Il

n'avait pas d'ordres à donner, pas de plan à révéler, il dit seulement : « OK, les gars, allons-y. »

La section gagna l'aile droite du bataillon, traversa les positions tenues par la compagnie D et s'avança en direction des lignes ennemies, entre la voie ferrée (à sa droite) et les bois (à sa gauche). Elle progressait en colonne et lentement, s'arrêtant fréquemment. Après avoir parcouru 200 m environ au-delà des avant-postes américains, Peacock réunit les sous-officiers et leur donna ses ordres. Chaque groupe devait se mettre en colonne par deux et s'avancer dans le bois, précédé par deux éclaireurs, jusqu'à se trouver au contact de l'ennemi.

Une fois dans le bois, les groupes perdirent le contact non seulement entre eux, mais également avec leurs éclaireurs. La neige était molle et ne craquait pas sous les pas. Le silence était total mais fut bientôt rompu par une courte rafale tirée par une mitrailleuse allemande. Le soldat John Julian, un des éclaireurs du 2e groupe, reçut une balle dans le cou, le soldat James Welling, un des éclaireurs du 3e groupe, fut touché également.

Les mitrailleurs américains mirent leurs armes en batterie pour riposter. Le soldat Robert Burr Smith, du 1er groupe, ouvrit le feu, tirant une longue rafale à laquelle les mitrailleurs allemands répondirent aussitôt. Christenson appela Martin… Pas de réponse. Randleman… Pas de réponse. Peacock… Pas de réponse.

Les tirs ennemis s'intensifièrent. Christenson se demanda si les autres groupes avaient été décimés. Il appela de nouveau. Bull Randleman apparut entre les arbres.

— Tu as vu Martin ou Peacock ?

— Non.

Une rafale de mitrailleuse hacha les branches des arbres au-dessus d'eux. « Il faut faire quelque chose », dit Randleman. Chris et lui crièrent le nom de Martin… Pas de réponse. « Tirons-nous de là », proposa Chris. Bull acquiesça. Ils donnèrent l'ordre de repli et ramenèrent leurs hommes jusqu'à la voie ferrée où ils retrouvèrent Peacock, Martin et le reste de la section.

La patrouille n'était pas un franc succès. Elle avait permis de situer les lignes allemandes et démontré que les avant-postes ennemis étaient très espacés et tenus par de faibles effectifs, mais la 1re section déplorait un mort (Julian) et un blessé (Welling), et n'avait pas réussi à faire de prisonniers. Les hommes passèrent la

nuit à grelotter dans leurs trous, à manger des haricots froids et des beignets rassis, et à se demander si le temps allait bientôt changer, ce qui permettrait à l'aviation alliée de les ravitailler et de les appuyer.

Les deux jours suivants n'apportèrent aucun changement. La compagnie E envoya des patrouilles, les Allemands aussi. Les tirs de mitrailleuses et de mortiers continuèrent sporadiquement. Le froid était toujours aussi glacial. Les fournitures médicales manquaient, il n'y avait plus de repas chauds et plus assez de rations. Grelottant en permanence, les hommes brûlaient une énergie qu'ils ne pouvaient pas renouveler. Ils ne dormaient pas assez (les sous-officiers ne dormaient pratiquement plus), ne pensaient qu'à survivre et, à cause de leurs membres gelés, ne réagissaient que très lentement.

Les obus qui venaient frapper les arbres faisaient pleuvoir sur leurs trous une pluie d'éclats, de branches et de morceaux de tronc. Pour tenter de se protéger, certains essayèrent d'improviser des toits en rondins, mais sans hache c'était difficile. L'un d'eux résolut le problème en entassant par-dessus son trou deux ou trois cadavres de soldats allemands rigidifiés par la mort et le froid.

Le plus rageant, c'était l'incapacité dans laquelle se trouvait l'artillerie américaine de répliquer à son homologue allemande et de perturber les mouvements de l'ennemi. Les sentinelles qui occupaient les avant-postes de la compagnie E observaient avec envie les allées et venues des véhicules blindés et des camions allemands qui apportaient à leurs vis-à-vis les munitions et les vivres qui faisaient si cruellement défaut aux troupes américaines assiégées.

Bastogne regorgeait de canons, y compris d'obusiers de 105 et de 155. Ils avaient été actifs durant les premiers jours du siège, aidant à repousser toutes les tentatives de percée allemandes ; mais dès le 23, leurs munitions étaient pratiquement épuisées. Winters se souvenait d'avoir entendu dire que la seule pièce d'artillerie qui couvrait la route Bastogne-Foy ne disposait plus que de trois obus et que les artilleurs les gardaient pour une éventuelle attaque de Panzers. Ce qui revenait à dire que ni la compagnie E ni le 2e bataillon ne pouvaient compter sur le moindre tir d'appui ; et ce à un moment où la compagnie E ne disposait plus que de six obus par mortier, une cartouchière par fusilier, et une boîte de munitions par mitrailleuse.

Heureusement, la neige a cessé, le ciel s'est éclairci, et les C-47 ont pu parachuter des médicaments, des vivres et des munitions.

L'artillerie américaine est immédiatement entrée en action, réduisant les mouvements de l'ennemi et remontant du même coup le moral des assiégés. Seulement, les munitions pour mitrailleuses et fusils risquaient de s'épuiser rapidement, les 24 406 rations K suffiraient à peine pour un jour ou deux et les hommes ne disposaient pas tous d'une couverture.

Dans l'après-midi du 23 décembre, le sous-lieutenant Edward Shames a rassemblé les hommes de la 3e section pour les conduire en patrouille. Il s'est approché du caporal Darrell Powers, un homme sur qui l'on pouvait compter, le meilleur tireur de la compagnie, et lui a dit :

— OK, Shifty, en route.

— Non, monsieur, je n'peux pas… *Je ne peux pas !* répliqua Powers.

— Bon sang, qu'est-ce que tu racontes là ? Je pourrais t'envoyer en cour martiale.

— Faites ce que vous voulez, lui répondit Powers, manifestement bien décidé à ne pas bouger.

Jusque-là, Powers avait fait son devoir et même plus. Shames m'a expliqué : « Il aurait été stupide de ma part de lui dire : "OK, mon vieux, je vais te faire passer en cour martiale." Au lieu de ça, je lui ai dit : "Repose-toi, caporal. On se reverra à notre retour." »

Shames a servi dans la réserve après la guerre, parvenant au grade de colonel. Quarante-sept ans après les faits, il pensait avoir pris, ce 23 décembre 1944, l'une des décisions les plus sages de sa vie. Il savait que Powers avait craqué, mais il était persuadé qu'il allait se reprendre. Il n'ignorait pas que nous avons tous notre point de rupture. « Cela aurait très bien pu m'arriver aussi, reconnaissait Shames. Nous savions tous qu'il suffisait peut-être d'une fusillade de plus, d'une patrouille supplémentaire, d'un autre tir de 88, d'un arbre abattu pour nous faire craquer à notre tour. Si je n'avais pas eu ce commandement, j'aurais craqué moi aussi ; mais le fait d'avoir quelque chose à quoi me raccrocher, de savoir que ces hommes comptaient sur moi, m'a permis de m'en sortir. »

En 1990, à l'occasion d'une interview, Powers a bien voulu décrire ce qu'il avait ressenti sur le coup : « Depuis le début de mon temps de service, je n'avais jamais perdu courage ; jamais. Mais ce jour-là, à cet endroit-là, les Allemands tiraient et canonnaient, et le lieutenant

Shames a voulu nous emmener en patrouille. À cet instant précis, tout m'était indifférent ; je me foutais complètement de me mettre à l'abri dans un trou, ou d'aller en patrouille, ou de faire quoi que ce soit d'autre. Vous comprenez ? Nous n'avions plus rien à espérer. Le lendemain serait exactement pareil, ou pire encore. »

Les officiers étaient attentifs à d'éventuels signes avant-coureurs. Lorsque Winters a senti que le soldat Liebgott était au bord de la rupture, il l'a affecté au PC du bataillon et en a fait son messager, lui offrant ainsi une chance de se reposer et d'oublier un peu la tension nerveuse des premières lignes. « À 50 m en arrière de la ligne de front, la tension était considérablement moins élevée », a écrit Winters.

La tentation de rester dans son trou au lieu de partir en patrouille était très forte ; mais il était encore plus tentant de se faire envoyer à l'infirmerie pour cause de mains ou de pieds gelés, ou de diarrhée aiguë. Winters a écrit : « Si tous les hommes qui avaient une raison valable de quitter la ligne de front et d'aller à l'hôpital de Bastogne avaient profité de leur situation, il n'y aurait plus eu de ligne de front, seulement une ligne d'avant-postes. »

La tentation de sortir de là en s'infligeant une blessure était également très forte. Il ne faisait pas jour avant 8 heures et la nuit tombait à 16 heures. Durant les seize heures d'obscurité passées dans ces trous glacials (qui rétrécissaient au cours de la nuit, au fur et à mesure que la terre gelait et se dilatait), il leur était impossible de chasser de leur tête la pensée qu'il serait facile de se tirer un coup de fusil dans le pied. La souffrance serait légère – leurs pieds gelés étant comme insensibilisés – et ensuite, on les évacuerait vers Bastogne et un hôpital chauffé où ils dormiraient dans un lit et mangeraient chaud : une véritable évasion.

Cette tentation, tous les hommes de la compagnie E l'ont éprouvée, mais aucun n'y a succombé. Un seul a enlevé ses brodequins et ses chaussettes pour avoir vraiment les pieds gelés et obtenir son ticket de sortie. Les autres ont attendu d'avoir une excellente raison de quitter le front.

« Quand un homme était blessé assez gravement pour être évacué, se souviendra Winters, il était généralement très content et nous étions contents pour lui. Il avait en poche son billet pour aller à l'hôpital, peut-être même pour rentrer chez lui… vivant. Quand un

homme était tué, il avait l'air si paisible. Ses souffrances étaient terminées. »

La veille de Noël, aux premières lueurs de l'aube, Winters inspecta la ligne de front. Il passa à côté du caporal Gordon. « Walter s'était enveloppé la tête dans une grande serviette et avait mis son casque par-dessus. Il était assis au bord de son trou, derrière sa mitrailleuse. On aurait dit qu'il était raide gelé. Il regardait droit devant lui, le regard perdu dans le vide. Je me suis arrêté pour l'observer et, soudain, ça m'a frappé : "Bon sang ! Gordon a vieilli ! Il est devenu un homme !" »

Une demi-heure plus tard, à 8 h 30, Gordon se fit une tasse de café. Il gardait du café moulu dans une boîte de grenades. « Je le délayais avec de la neige, je le faisais chauffer sur mon petit réchaud, et je me préparais une délicieuse tasse de café. »

Tandis qu'il la sirotait, quelqu'un arriva des avant-postes pour signaler que les Allemands tentaient une percée. Le sergent Buck Taylor, chef du groupe auquel appartenait Gordon, lui donna l'ordre de mettre sa mitrailleuse en batterie.

Gordon balaya de la main la neige qui se trouvait sur son arme et recouvrait la boîte de munitions, tout en demandant au soldat Stephen Grodzki, son adjoint, d'ouvrir l'œil et d'être attentif au moindre détail. Un coup de fusil retentit. La balle entra par l'épaule gauche de Gordon, et ressortit par la droite ; mais comme elle avait effleuré la colonne vertébrale au passage, il se retrouva paralysé du cou aux orteils et glissa au fond de son trou. « Le quart plein de café m'est tombé dessus et le liquide chaud s'est répandu sur mes cuisses. Aujourd'hui encore, je revois la vapeur qui s'élevait dans l'air. »

Buck Taylor et Earl McClung ont localisé le tireur embusqué et l'ont abattu. Shifty Powers se tenait dans le trou le plus proche de celui de Gordon. Comme le sous-lieutenant Shames l'avait espéré, il avait très rapidement repris le dessus. Shifty était un « coureur de bois » originaire de Virginie. Il avait des ascendants amérindiens et avait passé une partie de sa jeunesse à chasser les écureuils. En sous-bois, il était capable de repérer le moindre mouvement. Il aperçut un autre tireur embusqué, juché dans un arbre, épaula son M-1 et abattit son homme.

Paul Rogers, le meilleur ami de Gordon, Jim Alley et un autre membre de la 3e section se précipitèrent au secours du blessé. Après

l'avoir tiré hors de son trou, ils le traînèrent dans le bois, « comme on emportait les gladiateurs hors de l'arène », selon les propres mots de Gordon. Ils l'allongèrent à l'abri pour mieux l'examiner. Roe, l'infirmier, arriva, l'ausculta rapidement et déclara que c'était grave. Il lui fit une injection de morphine, puis le mit sous perfusion.

L'adjudant-chef Lipton vint voir s'il pouvait se rendre utile. « Le visage de Walter était livide, ses yeux clos. Il semblait plus mort que vif. » Lipton eut l'impression que le froid empêchait le sérum de couler normalement. Il prit le flacon des mains de Roe et le mit sous ses vêtements et sous son bras pour le réchauffer.

« J'ai regardé le visage de Walter et, soudain, il a ouvert les yeux. Je lui ai dit : "Walter, comment ça va ?" Et il m'a répondu d'une voix étonnamment forte : "Lipton, tu me marches sur la main !" J'ai sauté en arrière. Il avait raison. » Une jeep, appelée par radio, vint chercher Gordon pour le conduire à l'hôpital.

L'attaque allemande s'est poursuivie, gagnant en intensité, avant d'être finalement repoussée avec de lourdes pertes, grâce à la combinaison de toute la puissance de feu de la compagnie E – fusils, mitrailleuses, mortiers et grenades – et à l'appui efficace de l'artillerie. Après la bataille, Lipton dénombra 38 cadavres de soldats allemands dans le pré devant le bois. Blessé, le lieutenant Welsh dut être évacué.

Dans l'après midi du 24 décembre, les hommes ont reçu les vœux de Noël du général McAuliffe. Le message commençait ainsi : « Joyeux Noël. Qu'y a-t-il de joyeux dans tout ça, vous demandez-vous ? Ceci : nous avons arrêté toutes les attaques lancées contre nous depuis le nord, l'est, le sud et l'ouest. Nous avons pu identifier quatre divisions de Panzers, deux divisions d'infanterie et une division de parachutistes… Les Allemands nous encerclent et leurs radios annoncent notre fin prochaine à grands cris. Leur commandant a exigé notre reddition avec une arrogance impudente. »

Suivait le texte du message, long de quatre paragraphes, daté du 22 décembre et envoyé par « le commandant des forces allemandes » au « commandant américain de la ville assiégée de Bastogne », exigeant une « reddition immédiate en échange de la vie sauve pour les troupes américaines encerclées ». Puis, le message de McAuliffe se poursuivait : « Le commandant allemand a reçu la réponse

suivante : “22 décembre 1944. Au commandant allemand : *Des clous !* Signé : le commandant américain.” Nous offrons à notre pays et à tous ceux qui nous sont chers un magnifique cadeau de Noël. En ce qui nous concerne, le privilège de participer à ce haut fait d’armes doit nous rendre ce Noël particulièrement joyeux. Signé : A.C. McAuliffe, chef de corps[50]. »

Les hommes qui se trouvaient en première ligne ne faisaient pas preuve du même enthousiasme que le général McAuliffe. Ils ont eu des haricots blancs froids pour tout réveillon de Noël, tandis que l’état-major de la division avait droit à un repas de fête servi sur une table recouverte d’une nappe, avec dinde, assiettes, couteaux, fourchettes, et même un petit sapin de Noël[51].

À l’idée de devoir envoyer, en cette nuit de Noël, ses hommes monter la garde à tour de rôle dans l’avant-poste dont il avait la charge, le sergent Rader avait très mauvaise conscience. Le soldat Don Hoobler, son copain d’enfance, lui fit une proposition : « Pourquoi ne pas monter la garde nous-mêmes pendant toute la nuit, et permettre ainsi aux hommes de dormir ? Ce serait notre cadeau de Noël. » Rader accepta et, à la tombée de la nuit, ils gagnèrent l’avant-poste. Il faisait terriblement froid et un vent glacial fit tomber la température bien au-dessous de zéro.

« Tout au long de la nuit, se souviendra Rader, nous avons parlé de chez nous, de nos familles et de la façon dont elles devaient passer la nuit de Noël. Don était persuadé qu’ils étaient tous à l’église en train de prier pour nous. »

Le jour de Noël, les Allemands repassèrent à l’attaque, mais, heureusement pour la compagnie E, de l’autre côté de Bastogne. Le lendemain, le lieutenant-colonel Creighton et son 37e bataillon de chars, qui formaient l’avant-garde de la 3e armée du général Patton, réussirent à percer les lignes allemandes, rompant l’encerclement de la 101e division aéroportée. Peu après, des camions apportèrent des quantités de vivres, de médicaments et de munitions ; et les blessés purent être évacués.

Le général Taylor rejoignit son unité. Il inspecta la ligne de front « au pas de charge », à en croire Winters. « Avant de repartir, il nous a donné ses instructions : “Surveillez les bois qui sont en face de vous.” Bon sang ! Qu’est-ce qu’il croyait que nous avions fait pendant qu’il était à Washington ? »

Winters en voulait à Taylor. Au cours d'un de nos entretiens, il a lancé : « Et puis, le général Taylor est rentré de ses vacances de Noël à Washington… » Je l'ai interrompu pour lui faire remarquer que ce n'était pas très juste, que le général Taylor avait été rappelé pour donner son avis sur d'éventuels changements dans l'organisation et l'équipement des divisions aéroportées, mais il m'a répondu sèchement : « Je n'ai pas envie d'être juste ! »

Avec la fin du siège sont arrivés les premiers journaux et le premier courrier. Les hommes de la 101e ont appris qu'ils étaient déjà devenus une légende avant même que la bataille des Ardennes ne soit terminée. Selon les propres termes de l'histoire de la division, la formation de cette légende « avait été rendue possible par l'universalité de la presse et de la radio, par ces dizaines de milliers de cartes quotidiennes montrant un seul îlot de résistance au milieu de la marée allemande et de la pire débâcle qu'ait connue l'armée américaine. Mais aussi par l'inquiétude d'un peuple qui cherchait avidement des raisons d'espérer. Pendant des jours et des jours, cet îlot de résistance a été l'unique image encourageante que les Américains ont eue sous les yeux chaque matin. Contrairement à son habitude, le ministère de la Guerre avait identifié très tôt la division qui tenait Bastogne, et les hommes de la 101e étaient devenus pour le monde entier : "Les martyrs du bastion de Bastogne". Il y avait là tous les éléments d'un drame : le courage au milieu de la panique et de la défaite ; le courage et l'humour noir en dépit des souffrances physiques, du froid et des pénuries de toutes sortes ; une demande de reddition et un refus catégorique qui rappelait celui de Cambronne à Waterloo ; une véritable camaraderie… Courage et camaraderie se combinant pour former une équipe que les Allemands ne parvenaient pas à vaincre[52]. »

Une partie de la 10e division blindée se trouvait également à Bastogne, mais le nom de cette unité n'apparaissait pas dans la presse. Quant à la 82e division aéroportée, elle a participé, un peu plus au nord, à des combats aussi désespérés, aussi meurtriers et au moins aussi importants que ceux livrés par la 101e, mais, n'ayant pas été encerclée, elle n'a pas bénéficié de la même publicité.

Les vétérans de la 101e avaient tout de même des motifs de se plaindre. À la fin du récit que l'on fait aujourd'hui de la bataille des Ardennes, la 3e armée du général Patton vient au secours de la 101e encerclée, comme on voit dans les westerns la cavalerie des États-

Unis venir sauver les malheureux pionniers assiégés dans leur cercle de chariots. Tous les anciens membres de la 101e que j'ai rencontrés étaient d'accord pour penser que leur unité n'avait nul besoin d'être secourue !

Le siège de Bastogne étant levé, les hommes de la 101e s'attendaient à regagner Mourmelon pour y jouir de l'adulation du monde libre et, peut-être, célébrer le Nouvel An à Paris. Mais leur résistance héroïque à Bastogne avait été une action défensive ; pour gagner la guerre, les Alliés devaient reprendre l'offensive. Ayant quitté l'abri de la ligne Siegfried, les Allemands étaient devenus plus vulnérables. Eisenhower voulait saisir l'occasion. Mais à la fin du mois de décembre 1944, son problème était le même que quinze jours auparavant : le manque d'effectifs. En vérité, les Allemands surpassaient les Alliés en nombre sur le front de l'Ouest. Conséquence des décisions prises par l'administration Roosevelt au moment de l'entrée en guerre, qui avaient prévu de ne pas incorporer les pères de famille et d'accorder généreusement des sursis d'incorporation à ceux qui travaillaient dans l'industrie et l'agriculture, les États-Unis ne disposaient pas de suffisamment de divisions d'infanterie pour se battre sur deux fronts. Il y avait aussi une pénurie d'obus résultant d'une autre décision prise en septembre 1944 – quand il était apparu que la guerre en Europe pourrait se terminer en quelques semaines –, qui avait ralenti la production de certaines munitions.

Pour reprendre l'offensive, Eisenhower avait besoin que les 82e et 101e divisions aéroportées restent en ligne. Il aurait voulu passer à l'attaque avant le Nouvel An, mais Montgomery, qui commandait les troupes (toutes américaines) présentes dans la partie nord des Ardennes, a tergiversé, hésité, cherché des faux-fuyants, retardant le processus.

Pour la compagnie E, cela signifiait continuer à tenir ses positions. Certes, les conditions de vie s'étaient améliorées quelque peu. Les hommes avaient désormais des snow-boots et des sous-vêtements d'hiver, et il leur arrivait de manger chaud ; mais le froid était encore là, la neige aussi ; il leur fallait toujours subir les tirs de mortiers et d'artillerie, effectuer des patrouilles et repousser celles de l'ennemi.

Le 29 décembre, la compagnie E occupait les mêmes bois depuis dix jours. Comme le temps était enfin clair, les sentinelles qui montaient la garde dans les avant-postes pouvaient voir Foy, en contrebas, et Noville, 2 ou 3 km plus loin vers le nord.

Quittant l'un des avant-postes, Shifty Powers vint signaler à l'adjudant-chef Lipton qu'il avait repéré (à l'œil nu) entre Foy et Noville un arbre qui ne se trouvait pas là la veille. Malgré ses jumelles et les précisions données par Powers, Lipton ne voyait rien d'anormal.

L'arbre en question n'étant pas un arbre isolé, mais un de ceux qui bordaient la route Foy-Noville, Lipton avait du mal à le situer avec exactitude. Il exprima des doutes, mais, devant l'insistance de Powers, prolongea son observation et finit par apercevoir un soldat allemand au pied d'un des arbres ; puis d'autres soldats au pied des arbres voisins ; et enfin, le fut d'un canon de 88 mm dressé vers le ciel parallèlement à l'un des troncs (la Wehrmacht utilisait indifféremment le 88 pour le tir tendu ou le tir vertical).

Lipton comprit que les Allemands étaient en train d'installer une batterie antiaérienne à l'abri des arbres et qu'ils avaient rajouté l'arbre repéré par Powers pour améliorer le camouflage. Par radio, il demanda à un observateur d'artillerie de venir le rejoindre. Informé de la situation, l'observateur contacta une batterie de pièces de 105 mm qui se trouvait à Bastogne. Il décrivit la cible et obtint sans difficulté, en dépit de la pénurie de munitions, le feu vert pour un tir de contre-préparation de l'ensemble de la batterie.

Afin de procéder aux réglages nécessaires, l'observateur demanda un premier tir sur une position située à 300 m à droite des arbres, qu'il pouvait localiser avec précision sur sa carte. Le premier coup ayant été le bon, il lui suffit de rectifier le tir de 300 m sur la gauche et de demander un tir de concentration dans la direction et l'azimut ainsi précisés, chaque pièce devant tirer plusieurs fois.

Les obus ont commencé à pleuvoir sur les positions ennemies. Lipton vit, à l'aide de ses jumelles, les Allemands essayer d'emporter leurs canons, puis battre en retraite précipitamment en emmenant leurs blessés. Au bout d'une heure, l'endroit était désert.

« Et tout ça parce que Shifty avait repéré, à l'œil nu et à près de 2 km de distance, un arbre qui ne se trouvait pas là la veille », concluait Lipton.

L'installation, manquée, de cette batterie de 88 faisait partie d'une nouvelle offensive allemande contre Bastogne. N'ayant pas réussi à franchir la Meuse, la Wehrmacht avait absolument besoin de contrôler cet important carrefour routier pour préparer son repli. Elle lança de furieuses attaques au sud contre l'étroit corridor qu'avaient ouvert le lieutenant-colonel Creighton et l'avant-garde de Patton, et accentua la pression sur l'ensemble du périmètre de défense. Fin décembre, huit divisions allemandes, dont trois de Panzers, étaient concentrées dans la région. La 3e armée de Patton montait du sud. La 1re armée américaine (toujours placée sous le haut commandement de Montgomery) était censée lancer « prochainement » une attaque depuis le nord. Si ces deux armées parvenaient à faire rapidement leur jonction, une partie des troupes allemandes se retrouverait prise au piège dans les Ardennes. Pour échapper à ce mouvement en tenaille, la Wehrmacht devait impérativement stopper l'avance de Patton et prendre Bastogne.

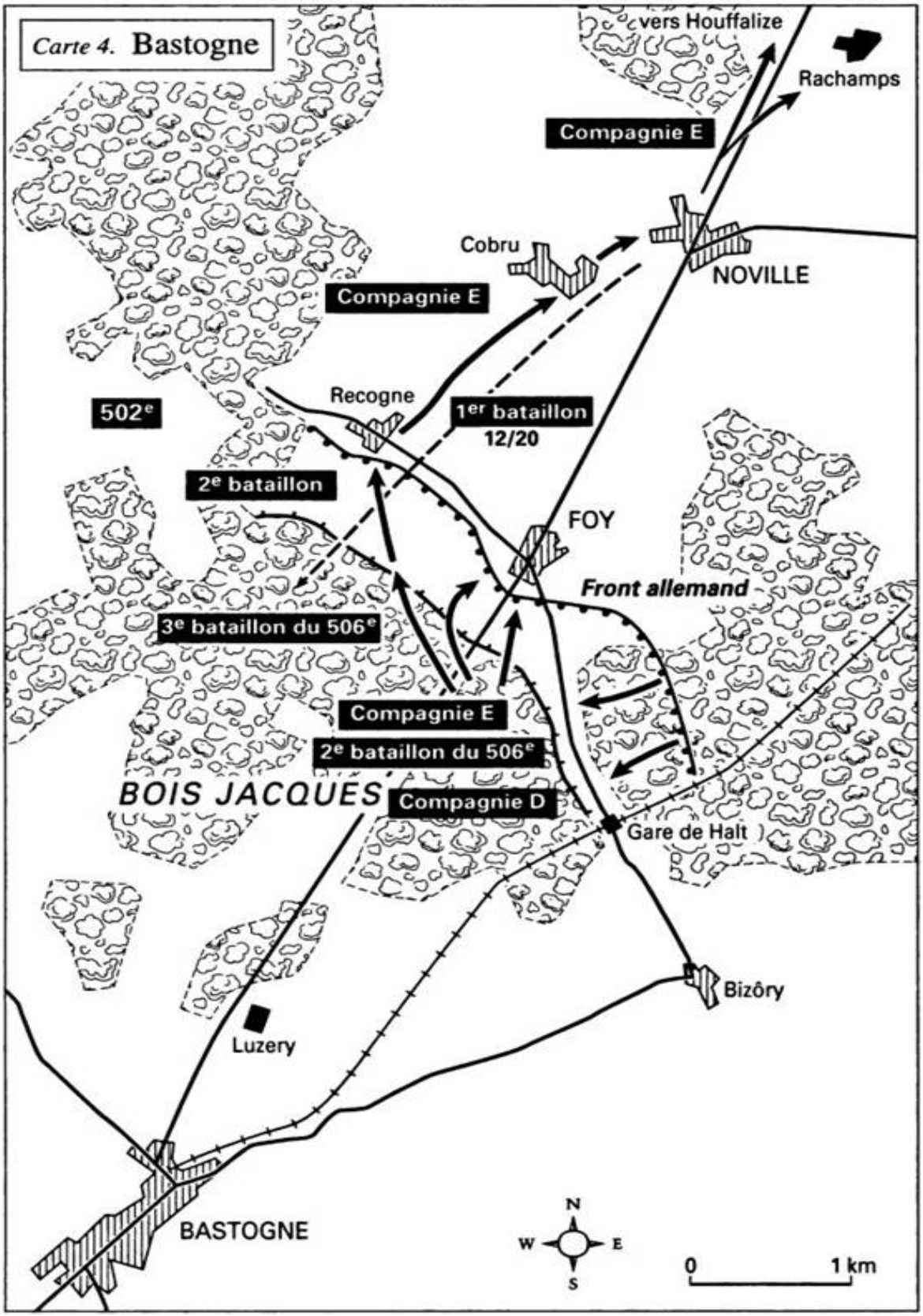
C'était ainsi que se présentait la situation au soir de la Saint-Sylvestre. À minuit, pour célébrer la venue de l'année de la victoire et bien montrer à quel point les choses avaient changé à Bastogne au cours des derniers jours, toutes les pièces d'artillerie, tous les mortiers américains ont ouvert le feu, interprétant une sérénade explosive à l'intention des Allemands.

Une quinzaine de blessés de la compagnie E (dont le caporal Gordon) avaient été évacués vers l'arrière. Sept autres membres de la compagnie gisaient dans de petites tombes peu profondes, creusées à la hâte dans les bois. En quittant Mourmelon, la compagnie E était forte de 121 officiers, sous-officiers et hommes de troupe ; au 1er janvier 1945, son effectif se trouvait réduit à moins de 100.

Gordon a été conduit en ambulance jusqu'à Sedan, transporté par avion en Angleterre, puis hospitalisé au pays de Galles. Paralysé, bourré de sédatifs, il avait des hallucinations. On l'a plâtré de la tête à la taille, ne laissant libre que son visage ; mais comme le plâtre qui lui interdisait de bouger empêchait également de soigner ses blessures, on l'a remplacé par un appareillage connu sous le nom de *Crutchfield tongs*. On a foré deux trous au sommet de son crâne, puis deux pinces métalliques ont été insérées dans les trous et clampsées. Un fil attaché aux pinces et passant sur des poulies permettait d'exercer la traction nécessaire et empêchait tout mouvement.

Gordon est resté dans cette position, allongé sur le dos, les yeux fixés au plafond, pendant six semaines. Après quoi, ses extrémités ont retrouvé peu à peu leur sensibilité.

Le médecin-chef, le commandant M.L. Stadium, lui a expliqué que si la balle avait dévié d'un centimètre dans un sens, elle l'aurait manqué, mais que si elle avait dévié d'un centimètre dans l'autre sens, il serait mort. Gordon trouvait qu'il avait eu « de la chance, beaucoup de chance », et qu'il s'agissait d'une « blessure à un million de dollars ». Seul un homme ayant combattu à Bastogne pouvait décrire une telle blessure avec de tels mots.


Carte 4. Bastogne
vers Houffalize
Rachamps
Compagnie E
Cobru
NOVILLE
Compagnie E
Recogne
502e
1er bataillon
12/20
2e bataillon
FOY
Front allemand
3e bataillon du 506e
Compagnie E
2e bataillon du 506e
BOIS JACQUES
Compagnie D
Gare de Halt
Bizôry
Luzery
BASTOGNE
N
W
E
S
0
1 km

12

Le point de rupture

Bastogne
1er-13 janvier 1945

Durant le siège, la compagnie E était restée sur la défensive, se contentant d'encaisser les coups. Occuper des positions défensives dans un bois de pins présentait un inconvénient majeur : l'éclatement des arbres sous les coups de l'artillerie ennemie multipliait l'effet de l'éclatement des obus. Mais par ailleurs, le fait de se tenir sur la défensive avait aussi des avantages. Le Jour de l'An, la couche de neige gelée et glissante atteignait par endroits 30 à 40 cm d'épaisseur. Le moindre mouvement d'infanterie s'effectuait dans des conditions extrêmement difficiles. Pour progresser, les hommes devaient patauger dans la neige, se pencher et se contorsionner pour éviter de se cogner aux branches de crainte de signaler leur position en faisant tomber la neige qui les recouvrait. Au niveau du sol, la visibilité ne dépassait pas quelques mètres. Un attaquant avait peu de contacts visuels avec les hommes qui se trouvaient à sa droite ou à sa gauche, et il ne découvrait les nids de mitrailleuses et les trous individuels qu'au tout dernier moment. Dans les bois, il n'y avait ni routes ni maisons, aucun repère pour indiquer précisément sa position par radio. Il fallait se diriger à la boussole jusqu'à buter contre quelqu'un, ami ou ennemi. Sans compter que le réapprovisionnement en munitions était transporté à bras par des hommes qui ne savaient pas exactement où aller.

Attaquer en terrain découvert était tout aussi décourageant. Il n'y avait qu'une route, Bastogne-Foy-Noville-Liège, et elle était minée, recouverte d'une triple couche de verglas, de neige et de glace, et prise sous le feu des canons de 88 allemands. Quant à passer à travers prés, c'était encore plus risqué, car il n'y avait pas de haies pour se cacher.

Le bois que la compagnie E occupait depuis treize jours s'appelait le Bois Jacques. Il s'étendait sur la droite, vers l'est, sur plus de 2 km,

jusqu'à la voie ferrée, et même au-delà. Sa lisière nord bordait des prés qui descendaient en pente douce vers Foy. Les Allemands tenaient la partie nord-est du Bois Jacques, et cette position s'enfonçait comme un coin dans les lignes de la 101e division. C'était là que l'ennemi se trouvait le plus près de Bastogne – 3 km seulement. Avant de passer à l'offensive, la 101e devait impérativement déloger les Allemands du Bois Jacques et s'emparer de Foy. L'objectif suivant serait les hauteurs entourant Noville.

Le Jour de l'An a été calme, mais dans la soirée l'état-major de la division donna l'ordre au 2e bataillon du 506e de nettoyer le Bois Jacques le lendemain dès l'aube. Durant la nuit, quelques avions allemands vinrent lâcher des bombes sur les positions tenues par la compagnie E. Le sergent Toye fut blessé au poignet par un éclat. C'était sa troisième blessure après celles qu'il avait reçues en Normandie et en Hollande. Comme il était en état de marcher, l'infirmier lui demanda d'aller se faire panser à l'infirmerie. Avant de partir, Toye passa voir le sergent Malarkey qui lui dit : « Tu as de la veine, mon salaud ! »

Pour se trouver en position d'attaque, le 2e bataillon dut se déplacer sur sa droite, jusqu'à la voie ferrée, tandis que le 1er bataillon venait prendre sa place afin de se tenir en réserve. Le 2e bataillon adopta une formation en tirailleurs le long de la route Foy-Bizôry. Les hommes faisaient face au nord-est, scrutant les bois épais situés de l'autre côté de la route, attendant l'ordre de passer à l'attaque. (C'était de cette même position que la 1re section de la compagnie E était partie en patrouille le 22 décembre 1944.) Le 2e bataillon n'attaquerait pas seul. Il serait appuyé sur son flanc droit par un bataillon du 501e.

« En avant ! » lança Winters et les hommes se sont mis en marche. Progresser dans ces bois était encore plus exténuant quand on portait un fusil, une mitrailleuse ou un mortier, des grenades, un couteau, des munitions et des rations. Les efforts déployés provoquaient une abondante transpiration qui devenait vite un problème dès que l'on restait immobile, car les sous-vêtements mouillés se transformaient très rapidement en chape de glace.

Une fois entrés dans les bois, les sections, les groupes, parfois même les hommes ont immédiatement perdu le contact entre eux. La végétation et la neige étouffaient les bruits, y compris le cliquetis des armes et des équipements, ces petits signes qui indiquaient à chacun

que les autres progressaient au même rythme que lui. S'ajoutant à la tension, le sentiment d'isolement faisait naître une peur anticipée de l'inévitable réponse de l'ennemi.

La compagnie E essuya un tir de mitrailleuse frontal. Simultanément, l'artillerie américaine ouvrit le feu, et ses obus passèrent au-dessus des têtes des hommes de la compagnie E avec un bruit strident. La riposte ne se fit pas attendre, mais il ne s'agissait pas d'une contre-batterie, les obus ennemis tombant, eux, sur les parachutistes américains. Heureusement, la canonnade s'arrêta aussi brusquement qu'elle avait commencé. « À cause de la densité des bois, les Boches étaient confrontés aux mêmes problèmes que nous, expliquera le sergent Christenson. Le manque de visibilité risquait d'entraîner des confusions, de provoquer des méprises, des erreurs. S'ils avaient pu se douter que deux bataillons, ayant adopté une formation en tirailleurs très distendue, se dirigeaient vers leurs positions, les tirs d'artillerie et de mitrailleuses auraient été beaucoup plus soutenus. »

La progression reprit. Comme les éléments de tête du 2e bataillon atteignaient les avant-postes ennemis, les mitrailleuses allemandes rouvrirent le feu, l'artillerie américaine entra de nouveau dans la danse, salve après salve, et la riposte devint vite intense. Les cris des blessés et les appels aux infirmiers retentissaient tout le long des premières lignes ; mais les parachutistes américains poursuivaient leur progression malgré tout, lançant des grenades et tirant au fusil sur les Allemands qui battaient en retraite à travers bois.

Après avoir parcouru entre 800 et 900 m (les hommes de la compagnie E ont baptisé cette opération « l'attaque de 1 000 yards »), les attaquants atteignirent une piste forestière. La plupart s'arrêtèrent là, mais quelques-uns pénétrèrent dans les bois, de l'autre côté de la piste, pour s'assurer que les Allemands ne s'y cachaient pas. Christenson se tenait au milieu de la piste avec une petite partie de la 1re section, quand, soudain, il crut avoir des visions : il vit un soldat allemand à cheval venir vers eux au galop !

En les apercevant, le cavalier allemand fit volter sa monture et prit la fuite, mais le caporal Hoobler eut le temps de tirer à trois reprises et de faire mouche. Il sourit et sauta en l'air en criant : « Je l'ai eu ! Je l'ai eu ! »

En voyant le cavalier détaler, Christenson s'était surpris à souhaiter qu'il réussisse à s'en tirer…

Venant du bois qui se trouvait de l'autre côté de la piste, la voix du soldat Ralph Trapazano retentit : « Hé, Chris ! J'ai coincé un Boche ! »

Christenson suivit la piste dans la direction d'où provenait la voix, ôta le cran de sûreté de son fusil et, se tenant prêt à tirer, s'enfonça dans le bois. Il s'approcha de l'Allemand par la droite. « C'était un soldat des SS ; il portait une veste de treillis camouflée, ses bras pendaient le long de son corps, mais sa main droite tenait une mitraillette qu'il braquait sur Trapazano. Trap était dans la position du tireur couché et visait la poitrine du Boche. On ne lisait pas le moindre signe de peur sur le visage du SS. »

Christenson épaula son M-1, visant lui aussi la poitrine du SS, et lui demanda, dans son allemand universitaire, de lâcher son arme. L'Allemand regarda Christenson droit dans les yeux, puis vit l'index de sa main droite se crisper sur la détente et, comprenant qu'il était prêt à tirer, il préféra lâcher son arme et lever les bras.

Après coup, Christenson expliqua à Trapazano : « La prochaine fois que tu te trouves face à un arrogant fils de pute comme celui-ci, descends-le. »

Jusque-là, la compagnie E avait eu de la chance. Sur sa droite, le bataillon du 501e avait dû repousser, au prix de lourdes pertes, une contre-attaque lancée par les chars, l'infanterie et l'artillerie du 26e régiment de SS Panzergrenadier, appartenant à la 12e division SS (formée de membres des Jeunesses hitlériennes). Sur sa gauche, les chars et l'infanterie de la 9e division SS avaient opposé une forte résistance aux autres compagnies du 2e bataillon du 506e. Mais dans le secteur tenu par la compagnie E, les choses avaient été relativement plus calmes.

La nuit tombait. Les hommes ont reçu l'ordre de creuser des trous individuels. Comme ils subissaient des tirs sporadiques d'artillerie et de mitrailleuses, ils auraient voulu couper des branches pour couvrir leurs trous, mais c'était difficile et dangereux, car ils risquaient ainsi de signaler leur position. Dès que les mitrailleuses ou les canons ennemis ouvraient le feu, tous se précipitaient dans les trous qu'ils étaient en train de creuser. Quand ceux-ci ont été terminés, les hommes étaient épuisés et en nage. Recroquevillés au fond, ils avaient de plus en plus froid, jusqu'à ne plus pouvoir s'empêcher de grelotter. « Quand on était convaincu d'être à bout de résistance,

expliquera Christenson, on découvrait qu'on pouvait encore aller plus loin. »

Depuis qu'il avait abattu le cavalier allemand, Hoobler était dans un état d'exaltation. Il allait d'un trou à l'autre, les mains dans les poches, discutant le coup avec tous ceux qui voulaient bien lui répondre. Dans sa poche droite, il tenait un Luger qu'il avait récupéré sur le champ de bataille. Soudain, un coup de feu a claqué. Hoobler venait d'appuyer accidentellement sur la détente du Luger. La balle lui avait traversé la cuisse droite, sectionnant l'artère fémorale. Hoobler se roulait par terre, se tordant de douleur et appelant à l'aide. Le soldat Holland, l'infirmier de la 1re section, a tenté de panser la blessure ; puis deux hommes ont transporté Hoobler jusqu'à l'infirmerie, mais il est mort peu après son arrivée.

La nuit a été très froide. Elle semblait ne jamais devoir finir. Le jour s'est levé lentement. Tout était calme. Le sergent Martin parcourut le secteur tenu par la 1re section. Alors qu'il avait la réputation de ne jamais élever la voix, de ne jamais hausser le ton, il aboya ses ordres : « Je veux voir tous les sous-officiers de la 1re section au PC de section dans dix minutes ! »

Les sergents Rader, Randleman, Muck et Christenson, et les caporaux Robert Marsh et Thomas McCreary, gagnèrent le PC de section. Martin leur conseilla de s'asseoir. Les lieutenants Stirling Horner, Peacock et Fowley se tenaient face à eux. Horner parla le premier : « Votre chef de section, le lieutenant Peacock, s'est vu accorder une permission de trente jours pour aller aux États-Unis ; il nous quitte aujourd'hui même. »

Il expliqua que l'officier de relations publiques de la division avait pensé que ce serait une excellente idée d'envoyer aux États-Unis un officier de chacun des régiments qui avaient pris part à l'héroïque défense de Bastogne, afin qu'ils participent à la campagne pour l'emprunt de guerre et d'autres opérations publicitaires du même genre. Pour le 506e, le colonel Sink avait décidé que le choix se ferait par tirage au sort et le hasard avait désigné le capitaine Nixon en premier et le lieutenant Peacock en second. Informé, Nixon avait répondu qu'il connaissait déjà les États-Unis et ne désirait pas y retourner, laissant sa place à Peacock.

Voyant que tous les yeux étaient fixés sur lui, Peacock balbutia : « Je suis persuadé que si l'on m'a accordé cette permission, c'est

grâce au magnifique travail que vous avez accompli en Hollande et ici. Je n'ai qu'une seule chose à vous dire : merci. »

Se levant d'un bond, le sergent McCreary se précipita vers Peacok et lui secoua vigoureusement la main en lui disant : « Qu'est-ce que je suis content d'apprendre que vous rentrez chez vous, lieutenant ! C'est la meilleure nouvelle depuis notre départ de Mourmelon ! »

Se méprenant totalement, Peacock rougit et répondit qu'il était bouleversé. Cet éloge prononcé par un de ses subordonnés avait à ses yeux une très grande valeur. Les sous-officiers souriaient. Si Peacock était content de partir, ils étaient tout aussi contents de le voir partir, car ils avaient l'impression de l'avoir traîné comme un boulet en Hollande et dans les Ardennes.

« Peacock faisait de gros efforts, dira Christenson, mais il n'était pas fait pour ce job. »

Peacock annonça que le lieutenant Foley prenait le commandement de la section ; puis, après un joyeux « Bonne chance à tous », il tourna les talons.

Tandis que Peacock s'en allait, Joe Toye revenait de l'hôpital de Bastogne dans la jeep du père John Maloney. Il descendit au bord de la route Foy-Bizôry et marcha à travers prés pour rejoindre le front. En le voyant arriver, le bras en écharpe, Winters lui demanda :

— Où vas-tu ? Tu n'as pas besoin de remonter en ligne.

— Je veux rejoindre les copains, répondit Toye en s'éloignant.

Cet après-midi-là, 3 janvier 1945, Winters donna l'ordre aux 2e et 3e sections de la compagnie E, ainsi qu'à une section de bazookas détachée de la 10e division blindée, de se replier. Il laissa la 1re section en première ligne afin de renforcer la compagnie D qui, comme la plupart des compagnies de la 101e division aéroportée, était réduite à moins de 50 % de son effectif normal. Les 2e et 3e sections se sont donc mises en route pour regagner leurs anciennes positions, dans le bois au-dessus de Foy.

Il était environ 15 h 30. Le groupe de tête a décidé de couper en terrain découvert pour regagner ses trous individuels avant la nuit. Les autres ont suivi et les Allemands les ont repérés.

Quand les Américains sont arrivés à destination, ils ont tout de suite compris que les Allemands avaient réglé le tir de leur d'artillerie sur cette position. Il y avait des entonnoirs d'obus et des branches cassées partout. Le diamètre des entonnoirs indiquait qu'il s'agissait

d'artillerie lourde, probablement des canons de 170 mm. Sans que personne n'ait d'ordres à donner, tous se sont mis immédiatement au travail pour améliorer la couverture de leurs trous individuels.

L'adjudant-chef Lipton saisit une hache et courut jusqu'aux petits arbres les plus proches, à une cinquantaine de mètres de son trou. En y arrivant, il entendit les canons allemands ouvrir le feu au loin. N'ayant plus le temps de rebrousser chemin, il sauta dans un trou qui se trouvait à portée. Quelqu'un l'avait commencé avant de l'abandonner pour aller creuser plus loin. Il était si peu profond que la moitié de la tête de Lipton dépassait.

Les premiers obus éclatèrent parmi les arbres. Le fracas était assourdissant et terrifiant. Le sol tremblait comme au moment d'un séisme. Les hommes de la section de bazookas n'ayant pas de trous individuels, deux d'entre eux furent tués dès le début et un certain nombre d'autres blessés.

Le sergent Joe Toye était sorti de son trou et criait à ses hommes de se mettre à l'abri. « On disait toujours que si l'on entendait le hululement des obus, on ne risquait rien, se souviendra-t-il. Celui-là, je ne l'ai pas entendu venir. » L'obus a éclaté juste au-dessus de lui. Les éclats lui ont presque arraché la jambe droite et se sont logés dans son estomac, sa poitrine et ses deux bras.

Le bombardement s'est arrêté aussi brusquement qu'il avait commencé. C'était le pire de tous ceux que la compagnie E avait subis jusque-là. Partout dans le bois, des hommes appelaient à l'aide. Lipton revint en courant jusqu'à son trou pour récupérer son fusil car il s'attendait à une attaque d'infanterie. Il entendit quelqu'un ronchonner dans le trou le plus proche du sien ; un arbre dont le tronc mesurait 40 cm de diamètre était tombé dessus. Lipton tenta de déplacer l'arbre, mais sans y parvenir. Heureusement, il reçut de l'aide. Ils creusèrent autour du tronc et le soldat Shep Howell sortit le sourire aux lèvres.

Toye hurlait qu'on vienne l'aider à rejoindre son trou. Arrivé le premier près de lui, le sergent Guarnere commença à le tirer au moment où la canonnade reprit. Les Allemands avaient bien calculé leur coup. L'interruption du bombardement avait encouragé les hommes valides à sortir de leurs trous pour aider les blessés. Un obus éclata au-dessus de la tête de Guarnere et des éclats lui déchiquetèrent la jambe droite. Puis, au bout de quelques minutes, la canonnade cessa de nouveau.

Au moment où Lipton sortit de son trou, le lieutenant Dike l'appela. « J'entends encore sa voix grave, racontera Lipton. Il était à une vingtaine de mètres de moi, sans casque ni arme. Il a crié : "Adjudant Lipton ! Prenez les choses en main pendant que je vais chercher de l'aide." Et il est parti. »

Lipton rassembla tous ceux qui étaient indemnes. « Quelques-uns n'étaient pas loin de craquer, d'autres étaient étonnamment calmes. » Il ordonna à certains de s'occuper des blessés, et aux autres de se préparer à repousser l'attaque d'infanterie qu'il pensait imminente. Puis il alla voir Guarnere et Toye. Guarnere leva les yeux vers lui et dit : « Lip, cette fois-ci ils ont eu l'vieux Guarnere. » Malarkey les rejoignit. Il se rappelait que Guarnere et Toye étaient tout à fait conscients et parfaitement calmes. « Joe m'a dit : "Malark, donne-moi une cigarette." J'ai allumé une cigarette et je la lui ai tendue. » Malarkey a marqué une pause. Je l'ai encouragé à poursuivre, mais il m'a répondu : « Je n'ai pas très envie de parler de ça… » Il a gardé le silence un moment avant de finir par ajouter : « Joe fumait sa cigarette. Il m'a regardé et m'a demandé : "Bon Dieu, Malark, qu'est-ce qu'il ne faut pas faire par ici pour être tué ?" »

Les brancardiers ont ramassé Guarnere en premier. Pendant qu'ils l'emportaient, il a lancé à Toye : « Je te parie que je serai rentré aux États-Unis avant toi ! »

Le lieutenant Buck Compton commandait la 2e section. Il était très proche de ses hommes, trop même au goût des officiers. Malarkey m'a dit : « Compton et moi étions très amis. Il n'aimait pas ce qu'on appelle à l'armée les marques extérieures de respect. Il se montrait plus amical avec les simples soldats qu'avec les officiers. » Il était également très lié avec Guarnere et Toye.

Quand il est sorti de son trou, il a découvert le carnage et, parmi les blessés, ses amis Guarnere et Toye. Leurs jambes étaient pratiquement sectionnées, et leur sang colorait la neige en rouge tout autour d'eux.

Compton est parti en courant vers l'arrière, criant pour obtenir de l'aide et des infirmiers. Une fois à l'infirmerie, il a fini par se calmer. Le médecin s'est aperçu qu'il avait de graves gelures aux pieds et l'a fait évacuer.

Compton avait obtenu la *Silver Star* pour son comportement au Manoir de Brécourt, le 6 juin 1944. Par la suite, il avait été blessé en Normandie, puis en Hollande. Du 17 décembre 44 au 3 janvier 45, il

avait résolument tenu tête aux Allemands à Bastogne ; mais la vue de sa section décimée, de ses deux amis mis en pièces, l'avait fait craquer.

Peacock parti en permission, Dike parti en promenade, Compton évacué, un des nouveaux lieutenants s'étant réfugié à l'infirmerie sous prétexte qu'il avait les pieds gelés (alors que presque tous les hommes de la compagnie E avaient le même problème), un autre étant soupçonné de s'être tiré une balle dans la main, il était grand temps que le chef de bataillon se préoccupe de la question du point de rupture et de la capacité de résistance des officiers. À l'occasion d'une de nos interviews, Winters a abordé ce sujet : « À Bastogne, j'en étais arrivé à me persuader que j'allais écoper. Tôt ou tard, mon tour allait venir. J'espérais seulement que ce ne serait pas trop terrible. Je n'ai jamais eu peur de craquer. J'étais seulement persuadé que j'allais être blessé ou tué. Mais je n'ai jamais pensé atteindre le point de rupture ; ça non. » Il a marqué une pause avant de poursuivre : « C'est très dur de voir des gens se faire tuer ou être blessés sous vos yeux, jour après jour, interminablement, sans savoir combien de temps ça va durer. De se dire : "Est-ce que ça va continuer éternellement ? Est-ce que je retournerai chez moi un jour ?" »

Il a ajouté que c'était encore plus difficile pour les officiers, car ils devaient constamment prendre des décisions sous la pression, alors qu'ils manquaient de sommeil et étaient sous-alimentés. Dans ces conditions-là, il n'y avait rien d'étonnant à ce que certains aient craqué.

L'armée de terre américaine avait pour politique de maintenir ses unités d'infanterie au front sans interruption et de combler les vides au fur et à mesure avec de nouvelles recrues, des bleus qui étaient donc amenés à combattre non pas avec ceux aux côtés desquels ils avaient été formés et entraînés, mais avec des inconnus. Quant aux anciens, ils ne pouvaient espérer échapper aux dangers qui les menaçaient qu'en étant gravement blessés ou tués. D'où cette impression de se trouver dans une situation sans fin et sans espoir, dont parlait Winters.

La guerre, c'est le monde à l'envers. Des étrangers se donnent beaucoup de mal pour vous tuer et s'ils y parviennent ils ne sont pas punis pour homicide, bien au contraire, ils sont récompensés, fêtés,

honorés. À la guerre, les hommes s'enterrent durant le jour et accomplissent leur tâche à la faveur de l'obscurité. Être en bonne santé est une malédiction ; avoir les pieds gelés, une pneumonie, une violente diarrhée, une jambe cassée est une bénédiction.

Personne ne peut fonctionner efficacement très longtemps dans ce monde sens dessus dessous. Certains ne tardent pas à craquer mentalement. Les psychiatres militaires ont calculé que, lors de la campagne de Normandie, entre 10 et 20 % des fantassins avaient souffert de troubles mentaux plus ou moins graves au cours de la première semaine et avaient fui ou avaient dû être évacués (bien sûr, un grand nombre d'entre eux avaient rejoint leurs unités par la suite). D'autres ne craquent pas, mais perdent de leur efficacité. La guerre provoque chez les militaires des émotions plus fortes que celles que ressentent habituellement les civils : terreur, panique, colère, tristesse, hébétude, sentiment d'impuissance, d'inutilité ; et toutes ces émotions paroxystiques consomment énormément d'énergie psychique et compromettent l'équilibre mental.

Dans un rapport officiel consacré à la « psychose traumatique du soldat », des psychiatres militaires ont écrit : « Personne ne s'habitue au combat… Chaque épisode d'un combat provoque une tension si forte que les hommes finissent par craquer au bout d'un certain temps qui est directement fonction de l'intensité et de la durée de leur participation… Les troubles et traumatismes psycho-pathologiques sont tout aussi inévitables que les blessures par balles ou par éclats d'obus… La plupart des hommes deviennent inefficaces au bout d'une période de cent quarante à cent quatre-vingts jours. Selon l'opinion générale, un soldat atteindrait son maximum d'efficacité au cours des quatre-vingt-dix premiers jours de combat, puis cette efficacité décroîtrait progressivement jusqu'à devenir nulle[53]. »

À la date du 3 janvier 1945, la compagnie E avait combattu vingt-trois jours en Normandie, soixante-dix-huit en Hollande et quinze en Belgique, soit un total de cent seize jours. Si l'on en croit les statistiques, la totalité de son effectif était donc susceptible d'atteindre le point de rupture à tout moment.

Contrairement à ce que craignait Lipton, il n'y a finalement pas eu d'attaque d'infanterie après le bombardement meurtrier sur les positions tenues par la compagnie E ; ni la nuit suivante ni le

lendemain matin. Infirmiers et brancardiers ont pu évacuer les blessés. Les corps des tués ont gelé sur place et sont restés pendant plusieurs jours là où ils étaient tombés. Le lieutenant Dike a réapparu. Tout est rentré dans l'ordre.

Le 5 janvier, la compagnie E fut placée en réserve du régiment, au sud de Foy. Deux hommes, l'officier faisant fonction de chef du 2e bataillon et l'adjudant de compagnie de la compagnie E, étaient préoccupés par le même problème : les faiblesses de l'encadrement.

« Quand je pensais aux officiers subalternes et à mes commandants de compagnie, se souviendra Winters, je grinçais des dents. Nos lieutenants n'étaient guère convaincants. Je n'avais aucune confiance en eux. Mais qu'est-ce que je pouvais y faire ? » Il savait que même s'il parvenait à obtenir un renfort en officiers, il s'agirait de remplaçants tout frais débarqués des États-Unis et n'ayant reçu qu'une formation accélérée. Au sujet des commandants de compagnie, Winters m'a avoué froidement : « Dike était le protégé d'un des officiers du QG de la division. Nous avions les mains liées. » N'entrevoyant aucune solution, il décida, « faute de mieux », de discuter avec ses sous-officiers. Lipton ayant demandé à pouvoir lui parler en privé, Winters proposa de le rencontrer la nuit suivante, dans le bois qui se trouvait derrière le PC du bataillon.

Lipton lui fit part des inquiétudes que lui inspirait son commandant de compagnie. Il apporta des précisions accablantes sur ses agissements, ou plutôt son inaction, et termina en disant : « Le lieutenant Dike va faire tuer beaucoup d'hommes de la compagnie E. »

Winters l'écouta très attentivement, lui posa quelques questions, mais ne révéla rien de ses intentions.

Les remplaçants ont fini par arriver. « J'étais sidéré, m'a confié John Martin. Je ne pouvais pas croire qu'ils allaient simplement nous affecter quelques remplaçants et nous renvoyer au casse-pipes. Je m'imaginais qu'ils nous sortiraient de là et nous donneraient des vêtements neufs, ou quelque chose de ce genre ; mais non, ils nous ont fourni quelques remplaçants et : "Allez-y les gars !" Tout de suite après, nous sommes remontés en ligne. »

Les bois formaient comme un U autour de Foy. Au cours de l'opération du 3 janvier, les Américains avaient pris le contrôle du jambage de droite. Il fallait à présent s'attaquer à celui de gauche.

Le 9 janvier, la compagnie E participa au nettoyage des bois qui s'étendaient à l'ouest de Foy. La résistance étant faible, la compagnie atteignit rapidement son objectif et s'enterra.

Soudain, un obus éclata parmi les arbres, puis un autre et un autre encore, qui n'étaient que le prélude d'une longue série. Surpris en terrain découvert, le caporal George Luz se précipita vers son trou. Le sergent Muck et le soldat Alex Penkala lui crièrent de les rejoindre dans leur propre trou, mais il décida de regagner le sien et, malgré les obus qui éclataient de toutes parts, les branches, les éclats de bois et les arbres entiers qui tombaient autour de lui, il réussit à s'y réfugier.

Lipton partageait un trou avec le sergent Bob Mann, le radio du PC de la compagnie. Les Allemands les prirent pour cible. Un obus tomba juste à côté de leur abri mais, par chance, il n'éclata pas. Lipton ne pouvait s'empêcher de le regarder, fasciné. Pour se calmer les nerfs, Mann alluma une cigarette. Lipton n'avait encore jamais fumé mais, ce soir-là, il fuma sa première cigarette.

Après la canonnade, Luz sortit de son trou pour aller voir Muck et Penkala, les deux hommes qui avaient proposé de l'abriter. Un obus était tombé en plein sur leur trou. Luz se mit à creuser comme un fou, mais il n'a retrouvé que quelques restes humains et un lambeau de sac de couchage.

Désormais, la 101e division aéroportée tenait tous les bois qui encerclaient Foy à l'est, au sud et à l'ouest. Mais le village de Foy, au fond de sa petite vallée, n'était pas son objectif principal. Ce 9 janvier, le général Taylor aurait voulu pousser son attaque jusqu'à Noville et aux hauteurs qui l'entouraient, mais pour ce faire il avait besoin de l'appui des blindés et ceux-ci ne pouvaient opérer que sur la route. Il lui fallait donc reprendre Foy, un malheureux village qui avait déjà changé de mains à quatre reprises.

Le 2e bataillon du 506e a été désigné pour cette opération coup de poing. En conséquence, il a quitté les positions qu'il occupait à l'ouest de Foy pour venir s'installer au sud du village. Winters a désigné la compagnie E pour mener l'assaut. La tactique choisie était simple et brutale. Il s'agissait d'une attaque frontale à travers un pré couvert de neige qui mesurait 200 m environ et descendait directement vers Foy où les Allemands avaient eu tout le temps de se fortifier, où chaque fenêtre pouvait dissimuler une mitrailleuse. Pas

de manœuvre subtile, il suffisait de charger droit devant jusqu'à parvenir assez près de l'ennemi pour pouvoir le déloger des maisons à coups de grenade. La clé de la réussite consistait à traverser le pré le plus vite possible. Si les tirs de protection étaient suffisamment soutenus, si les attaquants progressaient assez rapidement, tout se passerait bien. Dans le cas contraire, les pertes risquaient d'être lourdes.

Le QG de la division a fixé le début de l'opération à 9 heures. Winters désapprouvait ce choix. Il a plaidé pour une attaque aux premières lueurs du jour, afin de réduire les risques mais n'a pas eu gain de cause.

Le lendemain matin, Winters est venu voir la compagnie E se préparer à donner l'assaut. Derrière lui se tenaient plusieurs officiers des autres compagnies du bataillon, parmi lesquels le lieutenant Ronald C. Speirs, l'un des chefs de section de la compagnie D.

Speirs jouissait d'une certaine réputation. Mince, plutôt grand, brun, la mine sévère, d'une beauté sauvage, il avait l'étoffe d'un chef et agissait en conséquence. Un autre des officiers subalternes de la compagnie D, le lieutenant Tom Gibson, le décrivait comme « un chef de section agressif, dur, courageux et plein de ressources ».

Les autres officiers le surnommaient *Sparky* (Pète-le-Feu), les sous-officiers et les hommes de troupe *Bloody* (le Sanguinaire). En Normandie, il avait mené une charge à la baïonnette qui lui avait valu la *Silver Star*.

Des rumeurs couraient à son sujet. Personne n'avait été le témoin direct des événements en question, mais tout le monde connaissait quelqu'un qui y avait assisté… Ce n'était peut-être que des racontars, mais les hommes de la compagnie E y croyaient… ou y croyaient à demi.

L'une de ces histoires se serait déroulée en Normandie à une époque où Speirs se trouvait confronté à des problèmes d'alcoolisme dans sa section. Ayant ordonné à ses hommes de ne plus boire de vin, plus une seule goutte, il serait tombé, le lendemain, sur un sous-officier ivre qui lui aurait répondu avec impertinence. Il aurait alors dégainé son pistolet et abattu l'impertinent d'une balle entre les deux yeux.

Le récit se terminait généralement par ces mots : « Après ça, il n'y a plus eu de problèmes d'alcoolisme dans sa section. »

Toujours en Normandie, Speirs serait passé un jour devant un groupe de 10 prisonniers de guerre occupés à curer un fossé au bord d'une route, sous la garde d'un soldat américain. Speirs se serait arrêté pour distribuer une cigarette à chacun des Allemands, leur offrir finalement le reste du paquet et sortir son briquet pour leur donner du feu. Puis, après les avoir regardés fumer et discuter entre eux quelques minutes, il aurait brusquement braqué sur eux la mitraillette Thompson, calibre 11,43 mm qui ne le quittait jamais, et aurait tiré dans le tas jusqu'à ce que tous les prisonniers soient étendus raides morts dans le fossé. Enfin, laissant le garde médusé, Speirs aurait tourné les talons et se serait éloigné tranquillement.

Après m'avoir rapporté cette histoire (je l'ai entendu raconter à plusieurs reprises, mais jamais de la bouche d'un témoin direct), Tom Gibson a ajouté : « J'ai la ferme conviction que seul un ancien combattant a le droit de juger un autre ancien combattant. Seul quelqu'un ayant participé à une guerre au sein d'une unité d'infanterie peut savoir à quel point il est difficile de conserver son équilibre mental tout en faisant son devoir et en s'efforçant de survivre sans perdre le respect de soi. On doit apprendre à pardonner aux autres, à se pardonner à soi-même certains actes que l'on a été amené à commettre. »

Au cours des années, Gibson avait souvent raconté cette histoire, sans jamais citer de noms ; l'utilisant comme un exemple de ce qui peut se passer à la guerre. « Nous savons tous que les histoires de guerre semblent être douées d'une vie propre. Elles ont une façon bien à elles de croître et d'embellir. Mais que les détails soient véridiques ou non, elles doivent bien avoir un fond de vérité. »

Ce matin du 13 janvier 1945, Winters ne pensait ni à Speirs ni à la réputation qu'il avait acquise. Il observait le déroulement de l'opération conduite par la compagnie E. Il avait disposé lui-même les deux mitrailleuses lourdes de la section de mitrailleuses du QG afin de fournir les tirs de protection nécessaires, par-dessus le pré qui descendait en pente douce de la lisière du bois où il se tenait jusqu'aux premières maisons de Foy, à 200 m de là[54].

Il y avait quelques arbres et des meules de foin dans le pré. Le lieutenant Foley, qui commandait la 1re section m'a expliqué la situation : « Nous avions été témoins des nombreuses attaques et contre-attaques qui s'étaient déroulées à cet endroit. Nous avions vu

la compagnie F se faire décimer en essayant de tenir ce village ; au point qu'elle n'était plus commandée que par un sous-lieutenant ! Dans les jours qui avaient précédé, on avait signalé des mouvements de camions et de chars ; et nous savions qu'aucune patrouille n'avait testé les défenses de Foy la veille. Nous ignorions donc ce qui nous attendait. »

La compagnie E s'était mise en marche en ligne de front, couverte par les tirs de protection. La riposte se résumait à quelques coups de fusil venus du village.

« C'était dur d'avancer dans cette neige, se souviendra Winters, mais les hommes gardaient la formation en tirailleurs et progressaient d'un bon pas. »

À l'aile gauche, la 1re section parvint à un endroit où il y avait des enclos à bestiaux et de petites cabanes en planches. Foley demanda à ses hommes (au nombre de 22 seulement) d'inspecter les cabanes. Alors qu'ils se mettaient au travail, ils aperçurent trois Allemands qui se réfugiaient dans une des cabanes. Foley la fit encercler, ouvrit la porte d'un coup de pied et cria dans son meilleur allemand : « Sortez de là, les mains en l'air ! » Pas de réponse.

Foley dégoupilla une grenade à fragmentation et la lança à l'intérieur. Aussitôt après l'explosion, les Allemands se ruèrent au-dehors, hagards et ensanglantés. L'un était un sous-lieutenant, les deux autres des sergents. Foley commença à les interroger au sujet des effectifs des forces allemandes. L'un des deux sergents glissa la main sous son manteau. L'autre fit le même geste et le lieutenant cria : « *Dummkopf*[55] *!* »

L'un des hommes de Foley abattit les trois Allemands d'une rafale de mitraillette. « Nous n'avions plus de prisonniers, a commenté Foley, mais on a récupéré les pistolets qu'ils dissimulaient sous leurs manteaux. » Après cela, la 1re section se hâta de rejoindre le reste de la compagnie.

Entre-temps, Dike avait regardé sur sa gauche et n'avait plus vu la 1re section. Les deux autres sections progressaient régulièrement. Elles essuyaient le feu de l'ennemi mais n'avaient pas encore subi de pertes. Croyant son flanc gauche dégarni, Dike prit une décision désastreuse ; le genre de décision qui entraîne mort d'hommes. Il signala aux 2e et 3e sections de rejoindre la section de

commandement de la compagnie qui avait trouvé refuge derrière deux meules de foin.

« Brusquement, la compagnie s'est arrêtée à moins de 70 m des premières maisons du village, se souviendra Winters. Tous les hommes se sont accroupis dans la neige, derrière des meules et sont restés là sans raison apparente. Je ne parvenais pas à contacter le lieutenant Dike par radio. La compagnie E n'était plus qu'une bande de canards posés sur la neige. »

Winters était inquiet, car il savait que les tirs de protection ne pourraient pas durer très longtemps. Foley et sa 1re section finirent par rejoindre le reste de la compagnie E derrière les deux meules de foin. Foley s'approcha de Dike pour recevoir ses ordres, mais Dike ne savait plus quoi faire. Foley insista, lui disant qu'il devait absolument prendre une décision. Lipton et les autres sous-officiers ont joint leurs voix à celle de Foley et Dike décida enfin d'envoyer la 1re section opérer un vaste mouvement sur la gauche afin de contourner Foy et d'attaquer par le côté opposé. Pendant ce temps-là, les mortiers et les mitrailleuses arroseraient le village à partir des deux meules de foin. Dans ce but, Dike garderait avec lui le mortier et la mitrailleuse de la 1re section, ainsi que les hommes qui les servaient.

Le lieutenant Foley et le sergent Martin n'eurent que quelques minutes pour décider de la route à suivre pour atteindre leur position d'attaque. Ils choisirent de faire progresser leurs 18 fusiliers d'arbre en arbre, l'un après l'autre.

Au bout de quelques minutes, des tireurs embusqués les prirent pour cible et des appels à l'aide retentirent de toutes parts. Ils ripostèrent, mais sans résultat notable. Foley rejoignit le blessé le plus proche de lui. « Il s'agissait de Smith, le Californien. Il gémissait pendant que j'ouvrais son nécessaire de secours, et avant que je réussisse à localiser sa blessure, il s'est mis à se "confesser". Vous imaginez ! Il m'a avoué que lui et deux de ses copains avaient piqué du chocolat et des cigarettes au foyer ! Je l'ai rassuré : il n'était pas sur le point de mourir. J'ai déchiré sa jambe de pantalon et saupoudré des sulfamides sur sa blessure avant de lui faire un pansement. »

Martin ordonna au soldat Frank Perconte d'aller jusqu'à un arbre qu'il lui désigna et de tirer sur les maisons les plus proches. « Frank s'est retrouvé derrière un arbre dont le tronc était à peine plus large

que sa tête, et donc moins large que son cul. Aussi les Allemands ont-ils réussi à lui loger une balle dans les fesses. »

Quand Lipton a vu Perconte, plus tard dans la journée, il gisait sur la neige, dans une flaque de sang, mais il était toujours conscient et n'avait pas perdu ses forces. Lipton lui a demandé s'il était gravement blessé et il a répondu : « Non, Lip, c'est une magnifique blessure… une magnifique blessure. »

Tandis que Martin envoyait le soldat Harold Webb se poster derrière un autre arbre en lui indiquant sa cible, Foley contacta le PC du bataillon par radio : « On est cloués au sol par des tireurs embusqués. On ne parvient pas à les localiser. On a déjà perdu cinq hommes. Pouvez-vous localiser ces tireurs ? À vous… »

Quelqu'un du PC rappela Foley pour lui dire que les tireurs ennemis devaient se cacher derrière la première meule de foin sur sa droite. Tandis que ses hommes concentraient leur tir sur la meule en question, Foley a répondu : « Rasez-moi cette putain de meule ! »

Pour Lipton, le lieutenant Dike avait « craqué ». Il n'avait aucun plan d'attaque et était resté pétrifié derrière la meule de foin, ne sachant plus quoi faire. Winters était du même avis. « Il avait ordonné à ses hommes de s'accroupir dans la neige, et il restait là sans raison apparente. » Winters enrageait de ne pas pouvoir joindre Dike par radio. Il répétait : « Avancez ! Continuez ! » mais n'obtenait pas de réponse. La compagnie E était en train de subir des pertes inutiles. Il aurait fallu que son commandant montre l'exemple, la pousse à franchir les derniers mètres et à pénétrer dans le village ; mais son commandant faisait défaut.

Winters attrapa un M-1 et se mit à courir en direction de la compagnie E immobilisée et de la 1re section clouée au sol. Il était décidé à prendre le commandement de la compagnie E et à faire avancer ses hommes, mais s'est dit : « Bon Dieu ! Je ne peux pas faire ça. Je commande le bataillon, je ne peux pas me consacrer seulement à cette compagnie ! » Il fit demi-tour et regagna son poste de commandement en courant.

« Quand je suis revenu dans le bois, je me suis retrouvé face à Speirs. Je lui ai dit : "Speirs ! Prenez le commandement de cette compagnie à la place de Dike et menez cette attaque jusqu'au bout !" »

Speirs est parti en courant et Winters s'est consacré à sa tâche. Le lieutenant Foley m'a raconté le résultat : « Winters a donné l'ordre aux mortiers de concentrer leur tir sur certaines meules de foin, et aux mitrailleurs d'établir une base de feux de protection afin que la 1re section puisse achever ce qu'elle avait commencé. Les obus de mortier ont incendié la meule qui se trouvait sur ma droite, et les deux tireurs qui étaient embusqués derrière ont dû prendre la fuite, devenant des cibles faciles. »

L'état-major du régiment a envoyé la compagnie I (forte seulement de 25 hommes) en renfort sur la droite, mais l'échec ou le succès de l'attaque dépendait toujours du comportement de la compagnie E. C'était pour elle le test suprême. Elle avait atteint le fond. La plupart des officiers et des hommes de troupe n'étaient pas à la hauteur de ceux qui avaient sauté sur la Normandie. Tous les officiers présents le jour J avaient quitté la compagnie depuis. Plus de la moitié des hommes de troupe étaient de jeunes recrues. Seuls les sous-officiers étaient des vétérans, des anciens de Camp Toccoa. C'étaient eux qui avaient tenu la compagnie à bout de bras depuis que Dike avait pris le commandement, en Hollande.

Constamment en alerte, ils vivaient dans un état de tension extrême, s'efforçant de faire leur métier de soldat et de refouler des sentiments omniprésents ; des sentiments dont John Keegan fait remarquer qu'ils sont le produit « de quelques-unes des peurs les plus profondes de l'homme : la peur d'être blessé, la peur de la mort, la peur de mettre en danger la vie de ceux dont nous avons la responsabilité… [Des sentiments qui] sont également en relation avec quelques-unes des passions les plus violentes de l'homme : la haine, la fureur et l'envie de tuer[56] ».

Charriées par ce torrent de passions, des pensées incontrôlées leur traversaient la tête. Ils avaient vu certains de leurs officiers partir en promenade, craquer, se planquer ou devenir muets comme le lieutenant Dike. S'ils n'avaient pas la possibilité de s'en aller, ils pouvaient toutefois refuser de suppléer leur commandant de compagnie. Personne ne pouvait les y contraindre. De même qu'ils ne pouvaient pas contraindre Dike à agir.

Ils étaient tout ce qui restait de la compagnie formée à Camp Toccoa par le capitaine Sobel au cours de cet été 1942. Ils avaient survécu à une longue période durant laquelle l'inaptitude du commandement avait causé de lourdes pertes parmi les hommes.

En 1942, la question qui se posait était : une armée de soldats-citoyens pourrait-elle combattre victorieusement la Wehrmacht au cours d'une longue campagne dans le nord-ouest de l'Europe ? Hitler n'avait pas été le seul à répondre non. La réponse définitive allait être donnée en janvier 1945, dans les Ardennes belges couvertes de neige.

La compagnie E se retrouvait au pied du mur. Les sous-officiers, le cœur originel de la compagnie, étaient prêts à passer le test, à être commandés et à commander. C'est à ce moment-là que Speirs arriva en courant, à bout de souffle. Il trouva tout de même la force de dire à Dike : « Je prends le commandement… »

À ces mots, Lipton et les autres le mirent rapidement au courant de la situation. Alors il aboya ses ordres : 2e section par ici, 3e section par là, feu à volonté avec les mortiers et les mitrailleuses, allons-y ! Puis il partit en courant, sans regarder derrière lui, sans se demander si ses hommes le suivaient. Et ils le suivirent.

Dans une lettre datée de 1991, Speirs m'a écrit : « Je me souviens des grands prés qui entouraient Foy. L'artillerie allemande tirait sur tout ce qui bougeait. Quand j'ai franchi seul le terrain découvert, un canon de 88 m'a pris pour cible. Ça m'a impressionné. »

Quand Lipton s'est retrouvé sur les lieux, en 1991, avec Winters et Malarkey, il s'est souvenu de la course folle de Speirs. Il se rappelait aussi qu'en arrivant aux premières maisons du village, Speirs avait voulu savoir où se trouvait la compagnie I. « Alors, il a traversé les lignes allemandes en courant, et il est allé discuter avec le commandant de la compagnie I, avant de revenir, toujours en courant. Merde ! c'était très impressionnant. »

Tandis que Speirs menait les 2e et 3e sections à l'assaut, la 1re section s'est mise en mouvement pour les rejoindre. Le sergent Martin procéda à une ultime vérification. Voyant que le soldat Webb était en position de tir derrière un arbre, mais ne bougeait pas, il cria : « Webb, allons-y ! » Pas de réponse. « Webb, sors de là ! » Toujours pas de réponse. « Bon sang ! ils n'arrêtaient pas de nous tirer dessus. J'ai fait un saut jusqu'à l'arbre derrière lequel se tenait Webb. Le tronc n'était pas plus large que ma main. J'ai tout de suite compris que Webb était mort. Je l'ai retourné. Ils l'avaient tué d'une balle entre les deux yeux. »

Bénéficiant d'un appui feu, la compagnie E déferla dans le village, lançant des grenades et tirant avec toutes les armes dont elle

disposait : fusils M-1, mitraillettes, bazookas, mitrailleuses légères et mortiers. Le vacarme était effroyable : sifflement des balles ricochant sur les murs, explosion des grenades à l'intérieur des maisons, bruit sourd des obus de mortier jaillissant des tubes, grondement des impacts qui faisaient voler les briques et la poussière.

Malgré tout, les Allemands résistaient avec acharnement. Débordés par la première ruée, les tireurs embusqués commencèrent à faire des dégâts. L'un d'entre eux surtout qui avait stoppé la progression au coin d'une rue en faisant deux victimes et que personne ne parvenait à localiser. Shifty Powers, celui qui avait passé sa jeunesse à repérer les écureuils au sommet des grands arbres des montagnes de Virginie, s'avança, dit : « Je le vois », et tira.

« Grâce à lui, nous n'étions plus cloués au sol, se souviendra Lipton, et nous avons pu poursuivre notre attaque. »

Même s'ils se contentaient de disputer un combat d'arrière-garde pour couvrir la retraite vers Noville, les Allemands – la 6e compagnie du 10e régiment de Panzergrenadiers de la 9e division de Panzers – combattaient avec ténacité et habileté, sans se paniquer, afin de garder la route de Noville ouverte ; mais comme Speirs et ses hommes progressaient rapidement et menaçaient de couper la route derrière les positions allemandes, trois chars Tiger – tout ce qu'il restait de la compagnie de Panzers – et l'équivalent d'une section d'infanterie battirent finalement en retraite tandis qu'une centaine d'Allemands, blessés pour la plupart, faisaient leur reddition. La compagnie E avait réussi son test. Elle s'était emparée de Foy.

Lipton et « Popeye » Wynn allèrent inspecter l'endroit où se tenait le tireur embusqué qui les avait arrêtés un moment et que Powers avait abattu. La balle de Powers l'avait frappé en plein front. « Vous savez, m'a expliqué Wynn, il ne faisait pas bon tirer sur Shifty quand il avait un fusil entre les mains. »

En début d'après-midi, une équipe du service cinématographique de l'armée est venue filmer « la victoire ». À la lisière du bois où il avait installé son PC, Winters a remarqué deux photographes en train de prendre des photos des brancardiers qui évacuaient les blessés de la 1re section.

« Quand les brancardiers sont arrivés à une vingtaine de mètres du bois, tout à fait hors de danger, un des photographes a posé son appareil et s'est précipité pour soutenir le soldat qui était allongé sur

le premier brancard. Il a fait en sorte que les manches et le devant de sa magnifique vareuse toute neuve, toute propre et chaudement doublée, soient couverts de sang. Puis il s'est tourné vers son copain qui prenait toujours des photos, et il a fait un grand numéro, simulant l'épuisement pendant qu'il parcourait les quelques mètres qui le séparaient de la lisière du bois. Une fois là, il a laissé tomber les brancardiers. »

Dans la soirée, le colonel Sink a réuni au QG du régiment les officiers qui avaient participé à la prise de Foy et il a ouvert la réunion en posant une question à Winters :

— Qu'avez-vous décidé pour la compagnie E ?

— Relever le lieutenant Dike de son commandement et le remplacer par le lieutenant Speirs.

Sink a donné son accord et clôturé la réunion. Le lieutenant Foley était tout à fait d'accord lui aussi.

« On était contents de voir Dike s'en aller, a-t-il écrit, non seulement à cause de ce qu'il avait imposé à la 1re section, mais aussi de son comportement le jour où on avait été bombardés dans le bois et où la 2e section avait subi des pertes. Il était évident que *Foxhole Norman*[57] n'était pas fait pour être notre commandant de compagnie. »

Il était clair par contre que Speirs possédait les qualités requises ; il venait de le prouver lors de l'assaut contre Foy.

13
Attaque

Noville
14-17 janvier 1945

« Quand j'ai reçu l'ordre d'attaquer Foy, ça m'a foutu en rogne, se souviendra Winters. J'avais du mal à croire qu'après tout ce que nous avions fait et enduré, toutes les pertes que nous avions subies, ils nous demandent de lancer une attaque. Cette opération semblait destinée à satisfaire l'amour-propre du général Taylor, à montrer à Eisenhower que Taylor étant de retour, ses troupes allaient se remuer le cul et passer à l'attaque. »

Winters était injuste vis-à-vis du général Taylor. Cette attaque faisait partie d'une offensive générale destinée à piéger les blindés allemands – ou du moins ce qu'il en restait après que Montgomery eut tergiversé avant de se décider à déclencher la contre-attaque – en effectuant une percée vers le nord et en opérant la jonction avec la 1re armée américaine. Les chars allemands avaient déjà commencé à battre en retraite et l'on pouvait s'attendre à ce qu'ils combattent avec l'énergie du désespoir pour garder ouverte leur seule voie de repli.

Quant au fait de demander à une compagnie aussi mal en point que la compagnie E de lancer une attaque frontale en plein jour, à travers un pré couvert de neige, il n'avait pas pour cause le désir de gloire du général Taylor, mais le manque d'effectifs auquel était confronté Eisenhower. Le moment était venu de reprendre l'offensive, mais il ne disposait d'aucune réserve et devait donc utiliser toutes les unités présentes sur le front. En d'autres termes, la compagnie E subissait les conséquences de la politique de mobilisation limitée. Les États-Unis n'avaient pas assez de troupes pour mener à bien les tâches qu'ils s'étaient fixées.

Après la prise de Foy, le 2e bataillon fut placé en réserve du régiment, au sud du village. Le lendemain matin, 14 janvier, à 4 h 15, les Allemands lancèrent une contre-attaque en direction de Foy, avec

six chars et une compagnie d'infanterie, mais elle fut repoussée. Une seconde, avec 14 chars et un bataillon d'infanterie, contraignit le 3e bataillon du 506e à évacuer Foy. La compagnie E fut mise en alerte, mais avec l'aide de l'artillerie, le 3e bataillon réussit à reprendre possession du village.

Toutes ces actions se déroulèrent dans des conditions abominables. La région connaissait une nouvelle vague de froid intense. Dans la journée, les températures tournaient autour de zéro, et la nuit, le mercure plongeait jusqu'à moins 20 degrés. Il neigeait presque tous les jours, et les congères rendaient la route Bastogne-Foy difficilement praticable pour les camions de ravitaillement. En conséquence, les hommes de la compagnie E devaient endurer les mêmes privations et les mêmes souffrances que pendant la première semaine du siège. Ils manquaient de vivres, de snow-boots, de couvertures, de sacs de couchage et utilisaient des draps pour se camoufler.

Le colonel Sink informa Winters que le 2e bataillon aurait l'honneur de mener l'attaque en direction de Noville. Le début de l'opération était prévu pour le 14 janvier à 12 heures. Contournant Foy par l'ouest, il faudrait occuper le hameau de Recogne puis traverser des prés enneigés, pour atteindre le hameau de Cobru à 1 km au sud-est de Noville. Sur la gauche de Winters, le 1er bataillon aurait pour tâche de nettoyer les bois.

Winters était mécontent. Pour aller de Recogne à Cobru ses hommes auraient à franchir 2 km en terrain découvert et, contrairement à l'habitude, la journée était claire et ensoleillée. Pourquoi donc attaquer en plein midi ? Winters aurait préféré se mettre en route le lendemain matin seulement, aux premières lueurs du jour ; mais Eisenhower, Montgomery, Taylor et Sink voulaient de l'action, alors les quatre compagnies du 2e bataillon allaient devoir leur en donner.

Winters découvrit qu'un épaulement assez élevé courait du nord-est au sud-ouest, de Noville presque jusqu'à Recogne. Si ses hommes progressaient à l'abri de cet escarpement naturel, ils seraient de plus en plus à couvert en approchant de Noville. Il décida donc de faire avancer le bataillon en file indienne pour couper à travers les prés enneigés ; c'était risqué mais plus rapide.

À l'heure dite, le 1er et le 2e bataillon se mirent en marche. Les tankistes allemands qui se trouvaient à Noville ne purent voir le

2e bataillon progresser à l'abri de l'épaulement, mais repérèrent le 1er bataillon et le canonnèrent avec leurs 88.

Winters regarda sur sa gauche. Les obus de 88 faisaient un massacre. « Des hommes sautaient en l'air. Des années plus tard, j'ai vu dans un film, *Le Docteur Jivago*, des soldats qui traversaient des champs couverts de neige se faire canonner par des pièces d'artillerie dissimulées à la lisière d'un bois. Certains d'entre eux sautaient en l'air, et ces scènes m'ont paru très réalistes. »

La compagnie E connaissait aussi des problèmes. Sa progression étant ralentie par le franchissement d'un ruisseau et les hommes se retrouvant ainsi à découvert, les mitrailleuses allemandes installées dans les premières maisons de Noville les prirent pour cible. Speirs fit mettre en batterie deux de ses mitrailleuses pour riposter. Chaque fois que les mitrailleurs américains tiraient une rafale, huit ou dix hommes en profitaient pour passer le ruisseau.

Ce cours d'eau était assez étroit pour que la plupart des hommes puissent le franchir d'un bond ; mais le soldat Tony Garcia portait un sac de munitions contenant six obus de mortier et, alourdi par sa charge, il tomba à l'eau. Il était trempé jusqu'aux os. Quand son groupe arriva à Noville, ses vêtements avaient gelé et faisaient entendre des craquements quand il marchait. « Cela m'a évité de participer à une patrouille de nuit qui était censée établir le contact avec une autre de nos unités, se souviendra Garcia. Le sergent m'a dit qu'on pouvait m'entendre jusqu'à Berlin, et m'a ordonné de rester là où j'étais[58]. »

À 15 h 30, le 2e bataillon était regroupé à l'extrémité de l'épaulement. À la tombée de la nuit, il atteignit un petit ravin au fond duquel coulait un ruisseau, à l'entrée sud de Cobru.

Speirs réunit les officiers et Lipton pour leur expliquer son plan d'attaque. Le lendemain matin ils remonteraient le ruisseau pour gagner la route puis Noville. La 2e section sur la gauche, la 3e sur la droite. Des chars étaient censés venir les appuyer en suivant la route Foy-Noville. Après la réunion, Speirs demanda à Lipton de mener la 2e section au combat.

Lipton rassembla donc les hommes de la 2e section pour les briefer. Winters se tenait à ses côtés, très attentif. Lipton expliqua qu'ils se trouvaient à environ 800 m de Noville et qu'il leur faudrait progresser rapidement en suivant la route pour gagner au plus vite

l'abri des premières habitations. Ils devraient ensuite nettoyer le village, maison par maison, en travaillant par équipes et en utilisant fusils et grenades. Ceux qui servaient les mortiers s'efforceraient de pilonner les points d'appui allemands. Quant aux mitrailleurs, ils devraient établir une base de feux. Winters se contenta de préciser que la distance de l'objectif se trouvait plutôt à 1 000 m.

À la fin de la réunion, les hommes entendirent des bruits de chars, sans parvenir à déterminer s'il s'agissait de chars allemands qui se repliaient, ou de chars américains qui arrivaient par la route de Foy.

Winters se souvenait de cette nuit comme de la plus froide qu'il eût jamais connue. Ils ne disposaient que de trous individuels creusés à la hâte. En les creusant, ils avaient pris une suée et quand ils se sont assis au fond de leurs abris pour essayer de dormir, ils se sont mis à grelotter dans leurs vêtements gelés. La plupart ont renoncé à trouver le sommeil, au point que Winters pensa un moment ordonner une attaque de nuit ; mais il finit par abandonner cette idée de crainte que ses hommes ne se tirent les uns sur les autres par manque d'expérience du combat de nuit.

Inquiet de devoir mener la 2e section au combat sans savoir ce qui l'attendait, Lipton décida d'effectuer une patrouille de reconnaissance jusqu'à Noville, en compagnie d'un radio. Les deux hommes atteignirent une grange située à la périphérie du village, y pénétrèrent par la porte donnant sur la campagne et en ressortirent du côté opposé, par une porte donnant sur une cour de ferme voisine de la grand-route Bastogne-Foy-Noville-Liège. Tout était calme. Lipton appela Speirs par radio pour lui dire où il se trouvait et obtenir la permission de pousser sa reconnaissance plus avant, lui expliquant qu'il apercevait des chars Sherman. Il se demandait si une unité de blindés américains n'avait pas déjà pris le village. Speirs lui répondit qu'il n'était pas au courant et l'autorisa à jeter un œil.

Lipton s'approcha silencieusement des chars. Ils étaient hors de combat. Des cadavres de soldats américains gisaient alentour, gelés. Ils avaient été abandonnés là lorsque l'escadron Desobry avait évacué Noville, le 20 décembre 1944, presque un mois plus tôt. Ayant la confirmation que les Allemands étaient toujours les maîtres du village, Lipton et son radio rebroussèrent chemin.

L'attaque fut déclenchée à l'aube du 15 janvier et la résistance se révéla plus vive sur la droite de la route, contre la 3e section. La

2e section atteignit rapidement le centre du village et les Sherman hors de combat. La 3e section occupa finalement une maison incendiée où elle établit un PC.

Aussitôt après, le lieutenant Shames et le sergent Alley entendirent des bruits de chars et reçurent simultanément un message radio : « Char ami sur la droite. » Impatient d'établir le contact avec les blindés, Alley proposa de les rejoindre et Shames décida de l'accompagner. Ils longèrent plusieurs bâtiments incendiés et, tournant le coin d'une rue, débouchèrent sur la route. Le char qu'ils cherchaient se tenait un peu plus loin, à demi dissimulé entre deux maisons.

Alley s'avança. Le chef de char était à moitié sorti de la tourelle et lui tournait le dos. Alley cria pour couvrir le bruit du moteur : « Venez par là ! » Le chef de char se retourna ; et Alley réalisa qu'il avait confondu un Panzer avec un Sherman. L'Allemand jura, se laissa descendre dans son char et fit pivoter la tourelle en direction de Shames et Alley.

Sans un mot, ceux-ci firent demi-tour et partirent en courant, suivis par le Panzer. Après avoir tourné le coin d'une rue, Shames plongea la tête la première par une fenêtre ouverte. Alley alla trois mètres plus loin se cacher sous un porche, prêt à affronter les fantassins qui ne pouvaient manquer d'accompagner les blindés.

Le Panzer tourna le coin de la rue, passa devant le porche sous lequel se tenait Alley et continua jusqu'à la place où se trouvaient les Sherman hors de combat et où la 2e section était en train de nettoyer les maisons. Lipton et ses hommes n'eurent que le temps de se planquer derrière les Sherman ou des murettes. Le Panzer s'arrêta, sa tourelle pivota et il tira à plusieurs reprises sur les Sherman afin de rendre leurs canons inutilisables ; après quoi, il s'éloigna. « Quand les Sherman ont été touchés par les obus, se souviendra Lipton, on a eu l'impression qu'ils sautaient en l'air ! »

Le Panzer quitta Noville en vrombissant et prit la direction du nord, mais un avion de chasse P-47 le repéra, le mitrailla et le bombarda, le détruisant totalement.

Alley se mit à la recherche de Shames. Il entendit des gémissements et des appels à l'aide. Lorsqu'il arriva devant la fenêtre par laquelle Shames avait plongé, il regarda à l'intérieur et ne put s'empêcher d'éclater de rire. Son supérieur avait atterri dans un

sous-sol au milieu d'un fouillis de bois de lits, de vieux meubles et de ressorts de sommiers.

À midi, le 2e bataillon contrôlait Noville et avait établi un périmètre de défense autour de ce village qui constituait l'objectif principal de la 101e division aéroportée depuis le 20 décembre 1944, et était enfin aux mains des troupes américaines.

« Depuis notre arrivée à Bastogne, a écrit Lipton, nous regardions en direction du nord et de Noville depuis les positions que nous occupions au sud de Foy, et nous avions fini par nous convaincre que ce village constituait notre ultime objectif pour cette campagne de Bastogne. » Mais le général Taylor en avait décidé autrement. Il voulait que le 1er et le 2e bataillon poussent un peu plus loin vers le nord, en direction d'Houffalize et de Liège, afin de nettoyer le hameau de Rachamps.

Rachamps était situé à droite (à l'est) de la route, au fond d'une petite vallée, et entouré de champs couverts de neige qui descendaient en pente douce vers le hameau. Cela donnait l'impression d'attaquer depuis les bords d'une soucoupe vers le centre. Le 1er bataillon arriva par le nord tandis que le 2e venait du sud et du sud-ouest. Les Allemands ne résistèrent que peu de temps, principalement grâce à leur artillerie qui tirait des obus au phosphore. Les Américains avançaient inexorablement, en ordre dispersé, et dès que les premiers éléments du 506e eurent atteint le hameau, la plupart des Allemands prirent la fuite et leur artillerie se mit à bombarder les maisons.

Le sergent Earl Hale fut l'un des premiers à entrer dans Rachamps. Liebgott et lui pénétrèrent dans une grange où ils surprirent six officiers SS. Hale les mit en joue avec sa mitraillette et leur ordonna de s'aligner contre le mur en leur expliquant que si Liebgott et lui venaient à être tués, ils les entraîneraient avec eux dans la mort.

Un obus éclata devant la porte de la grange, et Hale, frappé par un éclat, tomba à la renverse. Un des SS tira un couteau de sa botte, se jeta sur lui et l'égorgea. Le sang giclait. Liebgott abattit l'égorgeur puis les cinq autres officiers SS. Heureusement pour Hale, son agresseur n'avait pas réussi à sectionner une artère, ni la trachée, seulement l'œsophage. Roe, l'infirmier, pansa la blessure après l'avoir saupoudrée de sulfamides. Une jeep a évacué Hale sur

Luxembourg où un médecin l'a recousu de son mieux. Hale se retrouvant avec un œsophage tordu, le médecin qui l'avait opéré a rédigé un certificat médical dispensant le malheureux sergent du port de la cravate. Par la suite, Hale s'est trouvé un jour en présence du général Patton qui l'engueula parce qu'il ne portait pas de cravate. D'un air triomphant, Hale sortit son certificat et, pour une fois, Patton resta sans voix.

Après la facile victoire de Rachamps, il était impossible de ne pas se rendre à l'évidence : la 101e division aéroportée était sortie victorieuse des face-à-face successifs qui l'avaient opposée à une douzaine de divisions d'élite allemandes (blindés et infanterie). Pendant un mois, les Américains avaient combattu dans des conditions très difficiles. Alors que les Allemands bénéficiaient d'approvisionnements abondants et réguliers, la 101e avait été coupée du monde pendant la première semaine du siège, puis n'avait reçu que des approvisionnements insuffisants. Pendant toutes ces semaines, sous-alimentés, ne disposant pas de vêtements, d'équipements ni d'armements adéquats, les hommes de la 101e avaient été soumis à très rude épreuve. Ils avaient vécu la guerre dans toute son horreur : une expérience terrible. Affamés, souffrant du froid, mal armés, ils avaient affronté les meilleures troupes que l'Allemagne nazie pouvait aligner à ce stade de la guerre, et ces unités de la Wehrmacht et des SS étaient bien nourries, à l'abri du froid, bien armées, et avaient l'avantage du nombre : un avantage écrasant.

Il s'agissait de la confrontation de deux armées, de deux volontés, de deux systèmes politiques : ce que les nazis avaient de mieux contre ce que les Américains avaient de mieux, tous les avantages étant du côté des Allemands. La 101e ne s'était pas contentée de tenir bon, elle avait fini par l'emporter. C'était un épisode véritablement épique, non seulement à cause de ce qui s'était passé, mais aussi parce que ces événements étaient très révélateurs. Cette défaite des Allemands lors de leur plus grande offensive de la guerre, sur le front occidental, et la transformation de cette défaite en une occasion de « donner le coup de grâce aux Allemands à l'ouest du Rhin », selon la formule d'Eisenhower, a été un haut fait d'armes. Les Américains avaient fait preuve d'une supériorité morale, basée non sur les équipements ou les armements, mais sur un esprit d'équipe, une coordination, la qualité du commandement et une confiance

mutuelle à tous les échelons, depuis le GQG d'Eisenhower jusqu'aux simples soldats. Dans ces domaines-là, le III^e^ Reich ne brillait guère. La supériorité morale des Américains était également le résultat de meilleures méthodes d'entraînement, de meilleures méthodes de sélection des cadres et, au bout du compte, d'une armée plus ouverte à l'image d'une société plus ouverte. La démocratie américaine se révélait plus apte que l'Allemagne nazie à former des jeunes gens susceptibles de devenir de bons soldats.

Un petit incident qui s'est produit à Rachamps a montré à l'évidence que les troupes allemandes engagées dans les Ardennes étaient composées de vétérans qui avaient combattu sur tous les fronts. Il m'a été rapporté par le sergent Rader : « J'ai failli tuer un prisonnier boche parce que j'avais l'impression qu'il riait et se moquait de moi. Heureusement, quelqu'un a détourné mon M-1 à temps en me criant : "Sergent, il n'a ni lèvres ni paupières ! Il les a perdues sur le front russe, elles ont été gelées !" »

La 101^e^ entrait de plain-pied dans la légende. Une légende qui avait commencé à prendre corps en Normandie, s'était développée en Hollande et avait atteint son point culminant à Bastogne. La 101^e^ division aéroportée a été la plus célèbre et la plus admirée des 89 divisions alignées par les États-Unis au cours de la Seconde Guerre mondiale. Depuis cette époque, ses membres n'ont cessé d'arborer fièrement l'« aigle hurleur » sur leur épaule.

À Rachamps, Speirs installa son PC dans un pensionnat tenu par des religieuses. C'était la première fois depuis le départ de Mourmelon, un mois plus tôt, que le PC de la compagnie E ne se trouvait pas sous la voûte des cieux. Ce soir-là, dans le grand hall, les sœurs improvisèrent pour les hommes de la compagnie E un concert donné par la chorale du pensionnat, constituée de jeunes filles âgées de douze et treize ans. Au programme, des chansons françaises, belges et anglaises… et un chant de marche allemand : *Lili Marlene* !

Le lendemain matin, 17 janvier, la 17^e^ division aéroportée est venue relever la 101^e^. Les hommes de la compagnie E sont montés dans les camions qui devaient les transporter en Alsace. Le convoi a suivi la route le long de laquelle la compagnie E avait combattu pendant quatre semaines, puis a traversé Bastogne. C'était seulement la deuxième fois que la plupart des hommes voyaient Bastogne, mais ils n'étaient pas près d'oublier ce nom et les souvenirs, l'expérience

qu'il évoquait. Par la suite, chaque fois qu'un ancien de la compagnie E a eu froid, faim ou sommeil, il se souvenait de Bastogne et se disait qu'il avait connu bien pire.

La compagnie E avait subi de lourdes pertes. Il est impossible de donner des chiffres exacts car, dans la précipitation du départ de Mourmelon, le tableau de service n'avait pas été mis à jour ; et par la suite, les remplaçants avaient rejoint individuellement ou par petits groupes, et certains blessés étaient remontés en ligne quelques jours seulement après leur départ, ce qui avait rendu difficile la tenue du tableau de service. On peut estimer que la compagnie E est entrée en Belgique, le 19 décembre 1944, avec un effectif de 121 officiers, sous-officiers et hommes de troupe, qu'elle a reçu deux douzaines de remplaçants, et que le 17 janvier 1945 son effectif était réduit à 63 officiers, sous-officiers et hommes de troupe. La liste des tués au combat en Belgique s'établit comme suit : sergent Warren Muck, caporal Francis Mellett, soldats A.P. Herron, Kenneth Webb, Harold Webb, Carl Sowosko, John Shindell, Don Hoobler, Harold Hayes, Alex Penkala et John Julian.

L'évocation la plus éloquente du prix payé par la compagnie E pour la défense de Bastogne est l'œuvre du soldat Webster qui a rejoint la compagnie lors du trajet en camion entre Rachamps et l'Alsace. Il avait été blessé au début du mois d'octobre 1944 et retrouvait son unité à la mi-janvier 1945.

« Quand j'ai vu ce qui restait de la 1re section, a-t-il écrit, j'ai eu envie de pleurer. Il n'y avait plus que 11 hommes sur 40, dont 9 étaient des anciens qui avaient sauté sur la Normandie ou la Hollande, ou les deux : McCreary, Liebgott, Marsh, Cobb, Wiseman, Lyall, Martin, Rader et Sholty. Même si les deux autres sections étaient légèrement plus étoffées, elles se trouvaient réduites à si peu de choses, elles aussi, qu'ajoutées à la 1re elles ne formaient même pas une section normale, encore moins une compagnie. »

En plus des blessés et des morts, tous les hommes présents à Bastogne avaient énormément souffert. Ceux qui n'avaient pas reçu une balle ou un éclat d'obus étaient tout de même à ranger au nombre des victimes. Personne n'est sorti indemne de Bastogne.

« Je suis sûr que ceux qui ont vécu ça en portent, quelque part au tréfonds d'eux-mêmes, les cicatrices, m'a dit Winters. C'est peut-être

pour cette raison que les hommes de la compagnie E ont noué entre eux des liens aussi étroits. »

Ils avaient appris à se connaître comme seuls peuvent le faire ceux qui ont combattu côte à côte dans de multiples situations, ceux qui ont enduré ensemble les terribles souffrances causées par l'addition du froid, du manque de nourriture et de sommeil dans une période de tension permanente.

Ils avaient eu peur ensemble. Pas seulement peur de mourir ou d'être blessé, mais peur que tout cela soit inutile. Glenn Gray a écrit : « La peur la plus intense de mes années de guerre, celle qui ne m'a plus quitté depuis, c'est la peur que tout ce qui m'est arrivé n'ait servi à rien… Combien de fois ai-je écrit dans mon journal de guerre que si la journée que je venais de vivre n'avait pas une influence positive sur ma vie future, cela ne valait vraiment pas la peine que j'aie autant souffert[59]. »

Ils avaient survécu à la bataille des Ardennes parce qu'ils étaient devenus des frères d'armes. Lors des moments critiques passés dans les bois et les prés enneigés du côté de Foy, c'étaient l'adjudant-chef Lipton et les autres sous-officiers, presque tous des anciens de Camp Toccoa, qui avaient assuré le commandement, la continuité et la cohésion nécessaires. Malgré la présence d'un nouveau commandant de compagnie, de nouveaux officiers et de nouvelles recrues, ils avaient maintenu vivant l'esprit de la compagnie E. Le fait que Winters ait été l'officier adjoint du bataillon et qu'il ait fait fonction la plupart du temps de chef de bataillon (le lieutenant-colonel Strayer ayant passé presque tout le mois au QG du régiment en tant qu'officier opérations-instruction) les avait beaucoup aidés. Et pour finir, Speirs s'était révélé un excellent commandant de compagnie, capable de tirer le maximum de son unité.

Webster a très bien su trouver les mots pour définir l'esprit de la compagnie E. Il avait été blessé à deux reprises et retournait au combat pour la deuxième fois. Il avait interdit à ses parents d'user de leurs relations pour lui éviter d'avoir à remonter au front. Il avait refusé toutes les propositions d'avancement. C'était un intellectuel de Harvard qui avait mûrement réfléchi à l'attitude à adopter face à la Seconde Guerre mondiale et, sa décision prise, il n'y a pas dérogé.

C'était un homme de livres et de bibliothèques, un lecteur et un écrivain, sensible, réfléchi, très observateur, très attentionné, très cultivé. En ce mois de janvier 1945, il se retrouvait en compagnie de

rustauds sans éducation, de fermiers du Sud profond, de mineurs, de bûcherons, de pêcheurs ; serré contre eux dans un camion ouvert à tous les vents, sur des routes verglacées, dans une région montagneuse, et dormant comme eux dans un trou individuel. Ceux qui avaient fait des études supérieures se destinaient à l'enseignement, au commerce ou au monde des affaires. En résumé, Webster se trouvait propulsé au milieu d'un groupe d'hommes avec lesquels il n'avait rien en commun. Dans la vie civile, il ne les aurait ni aimés ni détestés, il n'aurait simplement pas eu l'occasion de les connaître.

Pourtant, c'est au sein de ce groupe que Webster a noué les liens d'amitié les plus forts et a éprouvé le plus intensément un sentiment d'identification à une équipe. Sa description de son voyage avec sa section, en direction de l'Alsace, mériterait d'être citée in extenso : « On a pataugé dans la boue pour rejoindre nos camions et y monter. McCreary et Marsh ont allumé une cigarette. Martin a balancé une vanne à propos d'un officier qui passait par là. J'ai demandé ce qui était arrivé à Hoobler. Il avait été tué à Bastogne. Le pauvre Hoobler qui aimait tant la guerre était mort dans la neige. Et les autres ? Muck et son copain Penkala qui creusaient toujours les trous les plus profonds avaient été tués par un obus tombé en plein sur leur abri. Sowosko avait reçu une balle dans la tête lors de la prise de Foy. Et ainsi de suite… Certains des remplaçants qui avaient rejoint la compagnie E après la Hollande étaient déjà morts. Un tas de types avaient été évacués pour cause de pieds gelés ; beaucoup trop, estimait McCreary qui trouvait que la section n'était plus ce qu'elle avait été. »

Webster n'était pas de cet avis. Il avait suivi un cheminement long et compliqué, de camp de transit en camp de transit, pour rejoindre son unité. Il avait connu la solitude et la déception au milieu de la foule de ces soldats vêtus de kaki et qui se ressemblaient tous. À présent, il était « rentré à la maison », il avait retrouvé la compagnie E et la 1re section.

« C'était bon d'être de nouveau avec des gars que je connaissais et en qui je pouvais avoir confiance. En écoutant les conversations, dans le camion, je me suis senti bien et détendu, comme un enfant qui a fini par regagner sa grande maison brillamment éclairée et pleine d'amour après s'être perdu et avoir erré dans la forêt froide et sombre. »

Il y avait beaucoup de chaises vides dans cette maison, celles des morts, des blessés, de ceux qui avaient craqué ; mais même si la compagnie E avait perdu nombre de ses membres et accueilli de nouvelles recrues, grâce à ses anciens officiers qui faisaient désormais partie de l'état-major du bataillon et du régiment, grâce aussi à ses sous-officiers, elle demeurait un « tout indivisible ».

14
La patrouille

Haguenau
18 janvier-23 février 1945

À la mi-janvier, dans une tentative désespérée pour sauver ce qu'ils pouvaient de leurs troupes, de leurs armements et de leurs équipements pris au piège dans les Ardennes, les Allemands lancèrent une opération de diversion en Alsace, nom de code *Nordwind* (*Vent du nord*), en espérant que les Américains retireraient une partie de leurs troupes de Belgique. Comme lors de l'offensive de la mi-décembre dans les Ardennes, ils attaquèrent dans un secteur du front particulièrement dégarni (lorsque la 3e armée de Patton avait quitté l'Alsace pour Bastogne, la 7e armée avait dû s'étaler sur sa gauche pour combler le vide) et Eisenhower avait décidé d'envoyer la 101e en renfort.

Quand les parachutistes ont appris qu'on allait les transporter en camion jusqu'en Alsace, une rumeur courut, qui s'est révélée par la suite exagérée : les Allemands avaient réussi une nouvelle percée ; et Winters s'est dit : « Il n'y a donc personne d'autre dans cette armée pour boucher les trous ! »

Il s'agissait d'un long voyage, près de 350 km. Le temps était froid, abominable, et la neige rendait les routes glissantes et dangereuses. Les camions avançant au pas, les parachutistes pouvaient sauter en marche, se soulager sur le bord de la route et rattraper leur camion sans difficulté. Cet « exercice » prenait souvent des allures comiques car les hommes portaient, l'un sur l'autre, un caleçon court, un caleçon long, leur pantalon d'uniforme et un pantalon de treillis. Aucun de ces vêtements et sous-vêtements n'avait de fermeture à glissière et il leur fallait les déboutonner puis les reboutonner sans ôter leurs gants ! Parfois, cela paraissait interminable.

Après Bastogne, le convoi gagna Bellefontaine et Virton (Belgique), Étain (Meuse), Toul et Nancy, puis Drulingen (Bas-Rhin) où il arriva le 20 janvier.

L'adjudant-chef Lipton tomba malade pendant le voyage. Il avait des frissons et une forte fièvre. À Drulingen, un médecin militaire diagnostiqua une pneumonie et décida de le faire évacuer vers l'hôpital le plus proche. Lipton lui répondit qu'il lui était impossible de quitter son poste à la compagnie E. Comme de toute manière le médecin n'avait pas la possibilité de le faire évacuer ce soir-là, il demanda à Lipton de revenir le voir le lendemain matin.

Speirs et Lipton étaient logés dans une maison du bourg, mais ne disposaient que d'une chambre avec un seul lit. Speirs ordonna à Lipton de dormir dans le lit mais Lipton répondit que c'était contraire au règlement : en tant que sous-officier, c'était à lui de dormir sur le parquet, dans son sac de couchage. Speirs a clos la discussion en rétorquant : « Tu es malade. »

Lipton s'est donc mis au lit. Le couple âgé qui habitait la maison lui apporta de l'eau-de-vie et du gâteau aux pommes. Lipton, qui n'avait jamais bu une goutte d'alcool, sirota un grand verre d'eau-de-vie en mangeant le gâteau. Après quoi, il sombra dans un profond sommeil. Le lendemain matin, la fièvre était tombée, et Lipton avait recouvré ses forces. Il alla trouver le médecin qui n'en croyait pas ses yeux et parlait de miracle.

Ravi de cette guérison, Speirs apprit à Lipton que Winters et lui l'avaient proposé pour l'avancement au grade de sous-lieutenant et que le colonel Sink voulait le voir à ce sujet. Lipton alla au QG du régiment où Sink l'a interrogé pendant une heure sur son expérience du combat.

Durant près de deux semaines, la compagnie E et le reste du 506e RIP sont restés en réserve de la division, se déplaçant presque quotidiennement d'un village à l'autre. La température était remontée, le soleil brillait et la neige commençait à fondre, transformant le sol en bourbier. Un camion arriva, chargé de chaussettes « polaires » et de semelles intérieures en feutre. Les hommes de la compagnie E n'ont pu s'empêcher de demander au chauffeur et au convoyeur : « Pourquoi n'étiez-vous pas à Bastogne, il y a six semaines, quand on avait besoin de vous ? »

Les services de l'intendance ont fait collecter et blanchir le linge, les vêtements, les couvertures et les sacs de couchage. Une unité mobile de douches capable d'accueillir 215 hommes à l'heure a fait son apparition. Bien que pas très chaude, l'eau n'était pas glacée. Il a

fallu beaucoup de savon, de mousse à raser et d'efforts pour faire disparaître six semaines de sueur et de crasse.

Le cinéma aux armées est venu projeter *Rhapsody in Blue*, *Buffalo Bill* et *Our Hearts Were Young and Gay*[60]. *Stars and Stripes*, *Yank* et *Kangaroo Khronicle* apportaient des nouvelles du monde extérieur (qui n'étaient pas toujours les bienvenues contrairement à ce qu'on pourrait penser, car les informations en provenance du Pacifique montraient à l'évidence que la guerre sur ce théâtre d'opérations était loin d'être terminée ; ce qui a ranimé les rumeurs selon lesquelles la 101e division aéroportée serait transportée dans le Pacifique pour participer au « grand saut » sur le Japon).

Le 5 février, la compagnie E monta en ligne. Le 506e avait été désigné pour relever le 313e régiment d'infanterie appartenant à la 79e division, à Haguenau, petite ville de quelque 18 000 habitants. Jamais les parachutistes américains n'avaient été cantonnés, tant en France qu'en Belgique, dans une agglomération aussi importante. Carentan comptait moins de 4 000 habitants, Mourmelon moins de 7 000, et Bastogne 4 000 environ. Haguenau est construit de part et d'autre de la Moder, un affluent du Rhin. La position que devait occuper la compagnie E se trouvait à l'aile droite du 506e, au confluent de la Moder et d'un canal qui traverse la ville et a pour fonction de couper un méandre de la rivière.

La compagnie E s'installa dans des immeubles situés sur la rive droite (sud) alors que les Allemands occupaient la rive gauche (nord). La rivière était en crue et mesurait de 30 à 100 m de large. La rive ennemie, trop éloignée pour qu'il soit possible d'y lancer des grenades, était à portée de tir des fusils, mitrailleuses et mortiers. Les deux camps bénéficiaient de l'appui de leur artillerie et, à quelques kilomètres en arrière de leurs lignes, les Allemands disposaient d'un énorme canon sur voie ferrée (probablement un 305 mm) datant de la Première Guerre mondiale, qui tirait des obus aussi gros que les canons de marine qui avaient appuyé le débarquement des troupes américaines à Utah Beach.

Webster et cinq autres membres de la 1re section prirent possession d'un immeuble situé au confluent de la Moder et du canal.

« Dans la grande tradition des troupes aéroportées, qui consiste à compter plus sur quelques dingues que sur la puissance de feu, a

écrit Webster, six d'entre nous avec un seul BAR[61] ont remplacé 18 biffins qui disposaient d'une mitrailleuse de 12,7, avec refroidissement à eau, et d'une mitrailleuse de 7,62. » Avant d'évacuer les lieux, les hommes de la 79e division d'infanterie affirmèrent à leurs remplaçants que le secteur était calme ; mais Webster remarqua qu'ils étaient très pressés de partir et s'étaient contentés d'un briefing particulièrement court.

L'immeuble occupé par le 1er groupe de la 1re section était en ruine. Des pans de murs s'étaient écroulés, des obus de mortier avaient crevé le toit, toutes les vitres étaient brisées, les parquets étaient recouverts de 20 cm de plâtras et de débris de brique et de verre, les rampes d'escalier avaient servi de bois de chauffage, les toilettes étaient bouchées, les caves ressemblaient à une décharge remplie de cendres, d'ordures et de boîtes de rations. Après avoir inspecté les lieux, le caporal Tom McCreary exprima le sentiment général : « On n'a plus de souci à se faire. »

Pour la première fois, ils se retrouvaient à l'abri tout en étant en première ligne ; ils se sont mis au travail pour apporter quelques améliorations à leurs quartiers. Ils réaménagèrent les caves, installant leurs couchettes et stockant leurs rations d'un côté, entassant les ordures de l'autre. Ils dénichèrent des lampes à gaz et un poêle en état de marche. Ils se raccordèrent à un réseau de téléphone de campagne abandonné par les Allemands afin d'être reliés au PC de la 1re section. Pour satisfaire leurs besoins naturels, ils montaient au troisième étage « où les toilettes n'étaient qu'à moitié bouchées ».

George Luz, le radio du PC de la 1re section, vint leur rendre visite et les hommes du groupe McCreary lui montrèrent avec fierté leurs appartements.

« Si vous pensez être bien logés, vous devriez aller voir le PC de la compagnie. Ils sont installés comme des rois. » Tout en poursuivant sa visite, il ajouta : « Les salauds ! »

(Webster était du même avis que Luz. Il allait le moins souvent possible au PC de la compagnie. « Il y a trop de galonnés dans cet endroit, un simple soldat n'a rien à y faire. »)

Comme en Hollande, sur l'« île en terre », les déplacements de jour étaient impossibles, les tireurs embusqués se tenant toujours prêts à faire feu sur ceux qui se faisaient surprendre en terrain découvert. Le moindre mouvement déclenchait des tirs de mortiers.

La présence de deux ou trois hommes à l'extérieur provoquait des tirs de 88. « L'essentiel de nos activités tournait autour de la nourriture, a écrit Webster. Nous passions le plus clair de notre temps à préparer les repas, à cuisiner, à manger. »

Les tâches de la compagnie E consistaient à occuper le terrain, à envoyer suffisamment de patrouilles pour garder le contact avec les Allemands et à fournir des observateurs avancés à l'artillerie. Le groupe McCreary était chargé du poste d'observation nº 2. Deux hommes, l'un près d'une fenêtre du troisième étage, l'autre dans la cave avec un téléphone, étaient de garde pendant une heure d'affilée. Depuis le troisième étage, on avait une vue imprenable sur le secteur allemand de la ville. Les hommes de la compagnie E pouvaient obtenir des tirs d'artillerie à la demande, un luxe dont ils n'avaient jamais bénéficié jusque-là. Et les Allemands répliquaient du tac au tac.

Difficile de dire ce qui était le plus dangereux : les mortiers, les tireurs embusqués, les rafales de mitrailleuses, les obus de 88 ou cet énorme canon sur voie ferrée. Ce dernier était si éloigné qu'on ne pouvait pas l'entendre tirer, mais on entendait ses obus arriver de loin car ils faisaient le bruit d'un train. Shifty Powers se souviendra qu'un jour, alors qu'il était de garde à la fenêtre du troisième étage, il entendit venir un de ces obus et eut le temps de dévaler les escaliers jusqu'à la cave avant que l'obus n'éclate.

Bien qu'étant constamment en danger de mort – il suffisait d'un seul obus du canon sur voie ferrée pour détruire entièrement un immeuble –, les hommes étaient en quelque sorte spectateurs de la guerre. Glenn Gray a écrit : « Les attraits secrets de la guerre sont le plaisir des yeux, celui de la camaraderie, celui de la destruction… Il ne faut jamais sous-estimer le fait que la guerre est un spectacle, quelque chose qui vaut le coup d'être vu[62]. »

Gray nous rappelle que l'œil humain est concupiscent, avide de nouveauté, d'inhabituel, de spectaculaire, et que la guerre est plus à même de satisfaire ces penchants que n'importe quelle autre activité humaine. Ses feux d'artifice sont beaucoup plus sensationnels et durent bien plus longtemps que ceux du 4 Juillet[63].

Depuis le poste d'observation nº 2, Webster pouvait voir « les obus éclater des deux côtés de la Moder, et les P-47 passer en rase-mottes, dans un sens ou dans l'autre, en mitraillant les positions ennemies ». La nuit, les projecteurs des batteries antiaériennes qui se trouvaient

à des kilomètres en arrière des premières lignes balayaient le ciel, et la lumière réfléchie par les nuages illuminait la nuit. Les deux camps tiraient des fusées éclairantes chaque fois qu'un observateur le demandait (tout homme surpris à découvert devait se figer jusqu'à ce que la fusée ait fini de brûler) et toutes les mitrailleuses tiraient des balles traçantes qui ajoutaient encore au spectacle.

Les obus de gros calibre déclenchaient des incendies qui crépitaient et flamboyaient, illuminant les alentours.

« Un incendie sur le front a quelque chose d'étrange, a écrit Webster. Les grandes flammes intempestives semblent déplacées, incongrues dans une situation où chacun s'efforce de cacher la flamme de son briquet. »

La guerre n'est pas seulement un plaisir pour les yeux, elle est capable de faire naître, mieux encore que les rigueurs partagées de l'entraînement, un sentiment de camaraderie. Le 9 février 1945, Webster écrivait à ses parents : « Je suis rentré à la maison. » Son récit de la vie quotidienne au poste d'observation nº 2 mentionne les dangers qui le guettent, mais parle surtout des sentiments qu'il éprouve pour ses camarades. « Comment le danger parvient-il à briser les barrières du moi et à nous faire vivre une expérience communautaire ? » s'interroge Gray avant de répondre : « Grâce à la puissance du lien qui nous lie à nos camarades. Dans les moments de danger, beaucoup prennent conscience de leur solitude, de leur isolement, de tout ce qui leur a fait défaut auparavant… Repoussant les frontières de leur moi, ils éprouvent un sentiment de parenté qui leur était inconnu jusque-là[64]. »

Un soir, Webster et le soldat Bob Marsh reçurent l'ordre de mettre leur mitrailleuse en batterie sous le porche de l'immeuble afin de pouvoir fournir un tir de protection à une patrouille, si le besoin s'en faisait sentir. Ils étaient tellement exposés que, s'ils avaient dû tirer, ils auraient été immédiatement repérés par les servants d'un canon automoteur qui se trouvait juste de l'autre côté de la rivière. Pourtant, ils étaient bien décidés à ouvrir le feu au cas où la patrouille aurait été en danger, « parce que la vie d'une vingtaine d'hommes dépendait de nous », a expliqué Webster qui n'a jamais été volontaire pour quoi que ce soit. « C'était une de ces occasions où j'étais prêt à jouer les héros, même si cela signifiait risquer ma vie. »

Le plaisir de la destruction serait, selon Glenn Gray, le troisième attrait secret de la guerre. Il est indéniable que l'homme prend plaisir

à assister à la destruction de bâtiments, de véhicules et d'équipements de toutes sortes. La meilleure preuve en est que la démolition annoncée d'un immeuble attire la foule, et cela dans toutes les villes du monde. Voir l'artillerie anéantir un bâtiment susceptible de servir d'abri à l'ennemi est un magnifique spectacle pour un soldat. Ernst Jünger, écrivain allemand et combattant de la Grande Guerre, parle dans son journal de guerre du « monstrueux désir d'anéantissement qui plane sur le champ de bataille… Un observateur extérieur aurait peut-être pu croire que nous étions saisis par un excès de joie[65] ».

Le soldat s'intéresse à la mort, pas à la vie, il ne construit pas, il détruit ; et le summum de la destruction consiste à tuer un autre être humain. Quand les tireurs embusqués américains abattaient un Allemand sur l'autre rive de la Moder, ils criaient « Je l'ai eu ! Je l'ai eu ! » et dansaient de joie. Un jour, le soldat Roy Cobb a repéré un Allemand qui faisait « impudemment » les cent pas devant une maison située à 200 m environ, et il a fait mouche du premier coup. Observant l'Allemand blessé avec ses jumelles, le soldat Clarence Lyall a remarqué que l'expression de souffrance et de surprise que l'on pouvait lire sur son visage valait le coup d'œil. Tandis que l'Allemand tentait de regagner la maison en rampant, Cobb a de nouveau fait mouche à deux reprises et chacun de ses coups au but a été salué par des cris de joie.

Comme toujours sur le front, il n'existait plus ni passé ni futur, seulement le présent ; un présent soumis à une très forte tension par la menace omniprésente de la mort, d'une mort violente qui pouvait survenir à tout moment. « Nous vivons au jour le jour, heure par heure », écrivait Webster à ses parents.

Des remplaçants sont arrivés, mais ce n'était pas une bonne nouvelle. Quand une division aéroportée, qui est censée être renforcée dans un camp d'entraînement où elle prépare son prochain saut, reçoit des renforts alors qu'elle se trouve sur le front, cela signifie qu'elle va rester en ligne et continuer à combattre. Webster a écrit : « Quatre très jeunes gars complètement terrorisés et tout frais émoulus de l'école des troupes aéroportées » ont rejoint le poste d'observation nº 2. « J'avais le cœur serré. Alors que tant de grands costauds se planquaient à l'arrière, que l'Air Force tirait sa flemme en Angleterre, pourquoi l'armée envoyait-elle ses nouvelles recrues

les plus jeunes et les plus inexpérimentées accomplir le plus sale boulot qui soit au monde, celui d'une unité d'infanterie se trouvant en première ligne ? »

L'un de ces remplaçants était le sous-lieutenant Hank Jones. Diplômé de West Point (promotion John Eisenhower, sortie de l'école militaire le 6 juin 1944) et ayant quitté l'école des troupes aéroportées de Fort Benning à la fin du mois de décembre 1944, il avait embarqué à New York à la mi-janvier 1945 et débarqué au Havre, parvenant à Haguenau à la mi-février. « Ils leur apprenaient à dire "Suivez-moi !" et les envoyaient outre-mer. C'était la façon la plus rapide de combler les vides », faisait remarquer le lieutenant Foley. Très soigné de sa personne, Jones était également très sûr de lui et sympathique. Il était impatient d'avoir l'occasion de faire ses preuves et n'a pas eu longtemps à attendre.

Le capitaine Nixon, l'officier renseignement du régiment, avait besoin de prisonniers à interroger. Le 12 février, il demanda à Winters de s'arranger pour lui fournir deux Allemands vivants. Winters n'était toujours que capitaine, ce qui constituait un désavantage certain dans ses relations avec les deux autres chefs de bataillon du 506e, qui avaient le grade de lieutenant-colonel, mais il comptait des amis à l'état-major du régiment, car le colonel Strayer, officier adjoint, Matheson, officier logistique, et Nixon étaient des anciens de la compagnie E. Matheson dégota quelques bateaux pneumatiques de fabrication allemande pour permettre à Winters d'envoyer une patrouille sur l'autre rive de la Moder et Winters désigna la compagnie E pour effectuer cette patrouille.

L'opération était importante. La patrouille serait forte de 20 hommes, choisis parmi toutes les sections de la compagnie, plus deux interprètes du service de renseignements du régiment. Pour la 1re section, le lieutenant Foley désigna Cobb, McCreary, Wynn et Sholty. Une fois sur la rive allemande, la patrouille se diviserait en deux groupes, un commandé par le sergent-chef Ken Mercier, l'autre par le sous-lieutenant Jones.

Les membres de la patrouille passèrent deux jours dans les environs de Haguenau à s'entraîner au maniement des bateaux pneumatiques. Le 14 février, Winters et Speirs se rendirent au poste d'observation no 2, à la grande consternation des hommes du 1er groupe, car les deux officiers s'installèrent devant leur immeuble pour étudier les positions allemandes à la jumelle, tout en faisant de

grands gestes et en agitant une carte. « À l'intérieur de l'immeuble, se souviendra Webster, on les maudissait cordialement, craignant qu'un observateur allemand ne les repère et ne demande à son artillerie de tirer sur notre petit nid douillet. »

Le plan élaboré par Winters et Speirs allait exiger de la compagnie E qu'elle fasse la preuve des qualités qu'elle avait si chèrement acquises. L'éclaireur de tête serait le caporal Earl McClung qui avait des ascendants amérindiens et la réputation, de « renifler les Boches ». Les membres de la patrouille se regrouperaient à l'un des postes d'observation de la compagnie D où ils mangeraient des sandwichs et boiraient du café en attendant qu'il soit 22 heures. Puis ils gagneraient la berge de la Moder à la faveur de la nuit et mettraient le premier bateau à l'eau. Ses occupants traverseraient alors la rivière en déroulant une corde qu'ils iraient attacher à un poteau téléphonique situé sur la rive nord, afin que les occupants des autres bateaux puissent haler leur embarcation le long de cette corde. Une fois parvenue dans le secteur allemand, la patrouille se diviserait en deux groupes : le premier, sous les ordres du sous-lieutenant Jones, s'aventurerait au milieu des lignes ennemies, le second, sous les ordres du sergent-chef Mercier, irait visiter une maison située sur la berge et suspectée d'être un avant-poste allemand.

Que la patrouille réussisse ou non à faire des prisonniers, elle bénéficierait d'un appui feu très nourri lorsqu'elle battrait en retraite et retraverserait la Moder. Dès que l'un des deux groupes aurait accompli sa mission, son chef donnerait un coup de sifflet pour déclencher le mouvement de repli. Les deux groupes devraient alors revenir très rapidement vers les bateaux et le lieutenant Speirs et le sergent Malarkey commanderaient les tirs de protection.

Ces tirs de protection avaient été mis au point jusque dans les moindres détails. Chaque position allemande, connue ou supposée, serait prise pour cible par des tirs de fusils, de mitrailleuses, d'artillerie ou de mortiers prévus à l'avance. Un canon antichar de 57 mm avait été emprunté à la division et placé de façon à tirer sur le sous-sol d'une maison qui ne pouvait être atteinte autrement. La compagnie D possédait une mitrailleuse de 12,7 (volée à la 10e division blindée, à Bastogne) qui serait mise en batterie pour arroser les positions allemandes. Quant à la mitrailleuse de 7,62 de la 1re section, elle serait installée sur le balcon du poste d'observation

nº 2, car la traversée de la Moder s'effectuerait juste devant l'immeuble.

La nuit du 15 au 16 février 1945 était calme et sombre, sans lune ni étoiles. Les mortiers allemands avaient tiré seulement deux fusées éclairantes et les pièces de 88 n'avaient fait feu qu'à une ou deux reprises. Dans l'attente du coup de sifflet, l'artillerie américaine était silencieuse et, à la demande de Speirs, les projecteurs des batteries antiaériennes étaient éteints.

Le premier bateau traversa la Moder sans difficulté. Le deuxième et le troisième suivirent, mais le quatrième, avec McCreary et Cobb à bord, chavira. Ils furent emportés à une centaine de mètres en aval, réussirent à s'en tirer, firent une nouvelle tentative, mais chavirèrent une fois encore. Pestant contre ce travail qui n'était pas dans leurs cordes, ils renoncèrent finalement et retournèrent au poste d'observation nº 2.

Jones et Mercier regroupèrent les hommes des trois premiers bateaux, formèrent deux groupes et partirent accomplir leurs missions respectives. Dans le groupe Mercier se trouvait l'un des tout nouveaux remplaçants affectés à la compagnie F. Sans que Winters ni Speirs soient au courant, ce jeune officier – impatient de se battre et de faire ses preuves – s'était joint de son propre chef à la patrouille. En suivant la rive nord de la Moder, sur les pas de Mercier, il marcha sur une mine et fut déchiqueté. Il n'y avait pas vingt-quatre heures qu'il était arrivé sur le front.

Entraînant son groupe, Mercier pressa le pas en direction de son objectif. Parvenu à bonne distance, il tira une grenade à fusil par un des soupiraux et, ses huit hommes sur les talons, fit irruption dans la maison. Tous les neuf lancèrent des grenades dans l'escalier de la cave et les suivirent de si près que des éclats frappèrent à la tête et au visage le soldat Eugene Jackson, qui avait rejoint la compagnie E en Hollande. Dans la cave, les Allemands survivants étaient en état de choc. Les parachutistes américains empoignèrent un des blessés et deux de ceux qui étaient indemnes, et repartirent aussi vite qu'ils étaient venus. Dès qu'il se retrouva à l'air libre, Mercier siffla de toutes ses forces.

Le signal convenu déclencha un tir de barrage impressionnant qui fit trembler le sol. L'artillerie lourde, les mortiers et le canon antichar venaient d'entrer en action simultanément. Webster, qui suivait les événements depuis le balcon du poste d'observation nº 2, a décrit la

scène : « On a vu un rideau de flammes, puis une boule de feu a pénétré dans le sous-sol d'une maison qui se trouvait juste de l'autre côté de la rivière. Les obus de l'artillerie lourde éclataient, orange, dans les rues et sur les points d'appui du secteur allemand. À 700 ou 800 m, une maison a commencé à brûler. La mitrailleuse lourde de la compagnie D s'est mise à aboyer derrière nous. Un jet de balles traçantes a traversé la rivière, déclenchant un duel avec une sulfateuse allemande, installée dans un sous-sol intact, qui a répondu par un jet de traçantes tout aussi soutenu. »

Mercier et ses hommes se précipitèrent vers l'endroit où se trouvaient les bateaux et rejoignirent le groupe Jones. Au moment d'embarquer, estimant que l'Allemand blessé était trop gravement atteint pour être utile, ils l'abandonnèrent sur la berge. L'une des nouvelles recrues, le soldat Allen Vest, sortit un pistolet pour l'achever, mais reçut l'ordre de n'en rien faire. Le blessé ne pouvait rien contre eux et il valait mieux ne pas signaler leur position.

Pressés de se retrouver en lieu sûr, certains préférèrent se jeter à l'eau et traverser à la nage ou en s'aidant de la corde. Une fois sur l'autre rive, les membres de la patrouille coururent se réfugier dans la cave du poste d'observation n° 2, en poussant leurs deux prisonniers devant eux. Au moment où ils atteignaient le sous-sol, des obus éclatèrent dans la cour située derrière l'immeuble. C'était le début d'un tir de barrage dirigé par les Allemands contre l'ensemble des positions tenues par la compagnie E.

Dans la cave, les membres de la patrouille se pressaient autour des deux prisonniers. Très excités, les Américains parlaient tous en même temps – ou plutôt criaient pour se faire entendre en dépit du vacarme –, essayant de décrire ce qu'ils venaient de vivre. Ils étaient furieux. Vest se précipita sur les deux Allemands en brandissant son pistolet et en criant : « Laissez-moi les tuer ! Laissez-moi les tuer ! »

Quelqu'un l'arrêta et une voix hurla : « Fiche le camp d'ici, Vest ! L'état-major du bataillon veut qu'on lui livre ces deux salauds en bon état. »

Selon Webster, les prisonniers « étaient deux sous-officiers très maîtres d'eux-mêmes : un *Unteroffizier* (sergent) et un *Feldwebel* (sergent-chef). Ils gardaient leur calme au milieu de cette pièce surchauffée et malodorante, remplie d'hommes qui ne pensaient qu'à les tuer. Ils ne bougeaient pas d'un pouce, et demeuraient

impassibles. Je n'ai jamais vu personne avoir une telle maîtrise de soi ».

Au-dehors, le bombardement redoublait. Le soldat Jackson, qui avait été blessé durant la patrouille, s'est mis à hurler : « Tuez-moi ! Tuez-moi ! Je n'en peux plus, bon Dieu, je n'en peux plus ! Pour l'amour de Dieu, tuez-moi ! » Il avait reçu un éclat de grenade en pleine tête et son visage était couvert de sang.

« Bien sûr, personne n'avait l'intention de le tuer, se souviendra le sergent Martin. Il reste toujours un espoir. Ces fichus prisonniers me rendaient tellement dingue que je me suis mis à frapper l'un de ces fils de pute, à le frapper de toutes mes forces et de toutes les façons possibles. » Et il conclura par un euphémisme : « Les esprits étaient très échauffés. »

Quelqu'un téléphona pour demander d'urgence un infirmier avec un brancard et Roe répondit qu'il arrivait. Jackson hurlait toujours : « Tuez-moi ! Tuez-moi ! Je veux voir Mercier ! Où est Mercier ? » Il sanglotait à présent. Mercier s'approcha de lui et lui prit la main. « Ça va aller, mon gars, ça va aller. Tu vas t'en tirer. »

Jackson était fou de douleur, et il fallait le tenir pour l'obliger à rester allongé sur sa couchette. Quelqu'un lui fit une injection de morphine. Roe et un autre infirmier arrivèrent avec un brancard. Ils emportèrent le blessé et Mercier les accompagna, tenant toujours la main de Jackson ; mais celui-ci mourut avant d'atteindre l'infirmerie.

« Il n'avait pas vingt ans, a écrit Webster. Il n'avait pas encore commencé à vivre et il est mort sur un brancard, en hurlant et en gémissant. Pendant ce temps-là, aux États-Unis, le niveau de vie ne cessait de grimper, les champs de courses étaient florissants, les boîtes de nuit battaient des records de recettes, il y avait foule à Miami Beach et les hôtels affichaient complet. Peu de gens semblaient se soucier de nous. Merde, la prospérité était de retour, c'était le bon côté de la guerre, le boom économique. On lisait des articles sur les restaurants qui faisaient du marché noir, sur un industriel qui désirait être autorisé à entamer immédiatement sa reconversion, abandonner progressivement les productions de guerre pour revenir à ses fabrications du temps de paix, et on se demandait si les Américains sauraient jamais ce qu'il en coûte de terreur, de sang versé, de morts atroces pour gagner une guerre. »

Profitant d'une pause dans les tirs de barrage allemands, Mercier et quelques hommes emmenèrent les prisonniers au QG du bataillon. Mercier était tout sourire lorsqu'il livra les deux Allemands bien vivants au capitaine Winters. Le sergent devait se révéler très bavard, mais il fut impossible de tirer un mot du sergent-chef.

Pendant toute la nuit, les deux camps ont continué à faire feu avec toutes les armes dont ils disposaient. Des incendies rougeoyaient des deux côtés de la rivière et les balles traçantes se croisaient au-dessus de l'eau.

Durant les moments d'accalmie, les hommes du poste d'observation nº 2 pouvaient entendre quelqu'un respirer avec difficulté, suffoquer, gargouiller. Il s'agissait probablement de l'Allemand blessé à la poitrine, que la patrouille avait abandonné sur la berge opposée. Webster et ses camarades se demandèrent ce qu'ils devaient faire. Fallait-il le laisser agoniser ou mettre fin à ses souffrances ? Webster était partisan de l'achever, de crainte que les autres Allemands ne viennent le chercher, qu'il ne leur apprenne ce qui s'était passé et que le poste d'observation nº 2 ne soit soumis à un bombardement encore plus intensif.

Webster était décidé à franchir la Moder en se servant de la corde toujours tendue d'une rive à l'autre et à aller achever le blessé d'un coup de couteau, mais McCreary le lui interdit car il était possible que les Allemands utilisent le blessé comme appât. Webster a convenu qu'il avait raison et qu'une grenade à main ferait mieux l'affaire.

Accompagné du soldat Bob Marsh, il descendit précautionneusement jusqu'au bord de l'eau. Il pouvait entendre la respiration sifflante du blessé qui suffoquait affreusement et « crachait ses poumons ». « J'ai eu pitié de lui, a écrit Webster. Mourir seul, dans un pays étranger, loin de chez soi, agoniser sans espoir ni réconfort, impuissant, sur la berge de cette petite rivière boueuse. »

Marsh et Webster dégoupillèrent leurs grenades et les lancèrent en direction du blessé. L'une éclata, l'autre pas… et les râles ont continué. Les deux Américains sont revenus jusqu'au poste d'observation nº 2 pour y prendre d'autres grenades et essayer de nouveau, mais en vain ; les râles continuaient toujours. Alors ils ont renoncé, laissant l'Allemand mourir à son rythme.

Quand le bombardement a cessé finalement, peu avant l'aube, les râles du blessé se sont fait entendre de plus belle, et n'ont pas tardé à taper sur les nerfs des hommes du poste d'observation nº 2. Ne pouvant plus les supporter, Cobb décida d'en finir. Il descendit jusqu'à la rivière une grenade à la main et la lança de toutes ses forces, réussissant enfin à achever l'Allemand.

Durant la nuit, l'adjudant-chef Lipton avait été blessé par un obus de mortier. Ayant reçu un éclat dans la joue droite, près de l'oreille, et un autre à l'arrière du cou, il était allé se faire soigner à l'infirmerie (trente-quatre ans plus tard, l'éclat qui se trouvait toujours dans le cou lui causant des problèmes, il dut se faire opérer).

Le lendemain, 16 février 1945, Winters convoqua Lipton au QG du bataillon pour lui notifier son ordre de démobilisation en tant que sous-officier, qui avait pris effet la veille, 15 février, et lui donner copie de son brevet de sous-lieutenant, en date du 16 février.

« Au moment où j'ai été blessé, j'étais en fait un civil ! m'a fait remarquer Lipton. Je venais d'être démobilisé et mon brevet d'officier n'était pas encore valide. Je me suis souvent demandé comment mon cas aurait été traité si j'avais été tué par cet obus de mortier. » Et il a ajouté : « J'ai toujours considéré ce brevet d'officier obtenu sur le champ de bataille comme le plus grand honneur que j'aie jamais reçu. »

De l'avis unanime, le sous-lieutenant Jones s'était très bien comporté à l'occasion de sa première patrouille ; ce qui signifiait apparemment qu'il avait été assez sage pour laisser Mercier prendre toutes les décisions. Une semaine plus tard, Jones, promu lieutenant, quitta la compagnie E. « Après une seule patrouille ! commentera le lieutenant Foley. Jones sortait de West Point, il appartenait à la WPPA, la West Point Protective Association[66], comme l'indiquait l'anneau qu'il portait au doigt[67]. Impossible de faire carrière si vous ne portez pas cet anneau ! » Jones fut affecté à l'état-major du régiment et Malarkey a écrit à ce sujet : « On disait que la fin de la guerre était proche et que les diplômés de West Point, qui allaient constituer les cadres de l'armée du temps de paix, bénéficiaient de certaines faveurs. »

Le colonel Sink était tellement satisfait du succès de la patrouille qu'il donna l'ordre d'en préparer une autre pour la nuit suivante.

Entre-temps, il avait neigé et la température avait baissé. La neige était gelée et craquait sous les pas. La nuit venue, le ciel s'est dégagé et la lune s'est mise à briller. Winters pensa que dans de telles circonstances, il serait suicidaire d'envoyer une patrouille sur la rive ennemie et décida donc de désobéir aux ordres.

Sink et deux officiers de l'état-major du régiment sont venus au PC du 2e bataillon dans l'intention d'y passer la nuit et de suivre les opérations. Ils avaient apporté avec eux une bouteille de whisky. Winters leur dit qu'il allait au bord de la Moder superviser le départ de la patrouille. En arrivant à l'avant-poste où les hommes étaient rassemblés, Winters leur ordonna de ne pas bouger. Le whisky produisant son effet, Sink ne tarderait pas à aller se coucher. Le lendemain matin, le chef de la patrouille n'aurait qu'à dire qu'il avait traversé la rivière et fait une incursion dans les lignes ennemies, mais n'avait pas réussi à faire de prisonniers[68].

Il y avait d'autres amateurs de boissons alcoolisées. Désobéissant aux ordres qui interdisaient de se montrer le jour, Cobb et Wiseman partirent en mission de réquisition. Ils trouvèrent une cave pleine de bouteilles d'eau-de-vie, en emportèrent deux chacun et descendirent la rue en courant comme des gamins qui auraient volé des pommes, sous le feu des tireurs embusqués.

Atteint au genou, Wiseman trébucha et tomba, cassant ses bouteilles. Cobb sauva les siennes et les deux hommes se réfugièrent dans une autre cave pour y boire en paix. « Prenez un groupe de GI, ils ne se contentent pas de boire un petit verre d'eau-de-vie. Il faut qu'ils descendent la bouteille », disait Martin. Wiseman et Cobb ont bu une bouteille chacun. Quand ils sont revenus au PC de la 1re section, complètement saouls, Cobb se colleta avec Marsh.

Le lieutenant Foley les sépara et engueula Cobb, lui reprochant d'avoir désobéi aux ordres, d'être saoul et de semer le désordre. Furieux, Cobb se montra insolent envers Foley et, comme le lieutenant lui commandait de se taire, il se précipita sur lui, mais deux hommes le ceinturèrent et le jetèrent à terre. Le sergent Martin dégaina son colt 45. Foley lui ordonna de rengainer son arme, d'arrêter Cobb et de le conduire au QG du régiment pour qu'il soit incarcéré.

Pendant ce temps-là, Wiseman refusait à grands cris d'être évacué, répétant à Roe, l'infirmier, qu'il voulait rester avec ses amis.

Foley a ramené le calme au sein de sa section avant de se rendre à son tour au QG du régiment pour y rédiger un rapport dans lequel il demandait que Cobb soit traduit en cour martiale. Il lui a fallu plusieurs heures pour en venir à bout. Puis il le remit en mains propres au colonel Sink en lui expliquant l'affaire en détail. Au moment où Foley prenait congé, Sink lui dit : « Foley, vous auriez pu nous éviter bien des ennuis… Vous auriez dû l'abattre. »

Toujours ivre, Wiseman refusait que l'on soigne sa blessure. Il voulait parler au sergent Rader et à personne d'autre. Rader a tenté de le raisonner, sans succès. Finalement, Wiseman est passé lui aussi en cour martiale. « Ce pénible épisode m'a porté un coup, m'a confié Rader. Un de plus, après la mort de Hoobler et la blessure de Howell à Bastogne. »

Le 20 février, le 2e bataillon a été relevé par le 3e bataillon et placé en réserve du régiment. Quelques heures après le départ de la compagnie E, les Allemands ont réussi un coup au but sur l'immeuble qui abritait le poste d'observation no 2. Ce même jour, Winters a reçu notification de son avancement au grade de commandant. Le 23 février, la 36e division d'infanterie est venue relever la 101e division aéroportée qui a été cantonnée à Saverne, en attendant son transfert à Mourmelon.

Les hommes de la 101e avaient rarement eu l'occasion de se trouver « à l'arrière ». Ce qu'ils y ont vu leur a permis de comprendre pourquoi, à part les munitions et les rations C et K, si peu d'approvisionnements parvenaient jusqu'aux unités qui étaient en première ligne. À Haguenau, ils avaient reçu deux fois des packs de trois bouteilles de bière. Ils n'avaient eu que des cigarettes *Chelsea* ou *Raleigh*, les moins appréciées, jamais de savon, un seul tube de dentifrice, un paquet de chewing-gum à l'occasion.

Cantonnés à côté d'un dépôt de matériel, ils ont découvert pourquoi. Les hommes de l'intendance qui déchargeaient les bateaux venant des États-Unis prélevaient leur part ; ceux qui s'occupaient des transports par voie ferrée avaient un faible pour les barres chocolatées de la marque *Milky Way* et les caisses de bière de la marque *Schlitz* (ils attribuaient les pertes à « la casse ») ; quant aux chauffeurs des camions, ils préféraient les cartouches de *Lucky Strike* (de loin la marque favorite des soldats américains). Ensuite, les officiers approvisionnement et les officiers logistique des

divisions, des régiments et des bataillons prélevaient la meilleure part de ce qui restait, et les fantassins qui se trouvaient en première ligne pouvaient s'estimer heureux de recevoir des rations C et des paquets de *Raleigh*.

Shifty Powers reçut un nouveau M-1, mais ce changement ne présentait pas que des avantages. Jusque-là, il avait utilisé celui qu'il avait reçu aux États-Unis et il aimait beaucoup ce vieux fusil. « On aurait dit qu'il suffisait que je le pointe dans telle ou telle direction, pour que la balle atteigne son but. C'était le meilleur fusil que j'aie jamais eu, mais chaque fois qu'on avait une inspection j'écopais d'une punition parce que le métal du canon était piqué. Impossible de faire disparaître ces piqûres car elles étaient creusées dans le métal. » Lassé d'être toujours puni, Powers rendit son arme et en reçut donc une autre. « Je peux vous assurer que je suis devenu un piètre tireur. C'était l'arme la plus mauvaise qui ait jamais existé. » Mais au moins, il ne risquait plus d'être puni.

Le colonel Sink décida que son régiment devait être astreint à un entraînement intensif pendant qu'il était en réserve. Speirs jugea cette décision complètement stupide et ne s'est pas privé de le dire. Il a expliqué à ses hommes qu'à son avis une unité devait s'entraîner dur quand elle se trouvait à son camp de base mais se la couler douce lorsqu'elle était en réserve.

Speirs n'a cependant pas pu éviter à sa compagnie les désagréments de deux événements tout à fait incontournables. La première de ces obligations consistait à organiser une loterie. Il avait été décidé qu'un homme par compagnie, désigné par tirage au sort, se verrait octroyer une permission de trente jours lui permettant de rentrer chez lui aux États-Unis. L'heureux gagnant devait avoir combattu en Normandie, en Hollande et à Bastogne, et avoir des états de service irréprochables – ni maladie vénérienne, ni absence irrégulière, ni cour martiale. À la compagnie E, 23 hommes seulement satisfaisaient à ces critères. Speirs a mis leurs noms dans un casque et tira celui de Forrest Guth. Les autres ont applaudi poliment. Speirs dit qu'il n'était pas content de perdre Guth, mais lui souhaita bonne chance. Deux des perdants lui ont serré la main ; les autres se sont éloignés tristement, « comme des hommes qui auraient entrevu le paradis lors de leur descente aux enfers », selon la formule de Webster.

La seconde de ces obligations a été la participation à la revue du bataillon. Speirs avait pour principe d'éviter tout ce qui était inutile et de faire correctement et rapidement ce que l'on exigeait de lui. Il a demandé à ses hommes d'avoir une tenue impeccable, d'astiquer leurs armes et de laver leurs treillis. Il a donc fait installer une énorme lessiveuse et ils ont fait bouillir leurs vêtements avec des morceaux de savon.

Le soldat Hudson décida de couper à cette corvée de nettoyage. Quand il se présenta au rassemblement précédant la revue, avec son treillis sale, Speirs l'engueula copieusement. Foley, son chef de section, en fit autant, et le sergent Marsh, son chef de groupe, s'efforça de lui faire sentir l'extrême gravité de sa faute. Hudson sourit d'un air penaud et dit : « Mince alors ! Pourquoi ils me tombent tous sur le poil ? »

Le général Taylor vint passer le bataillon en revue, suivi comme son ombre par un photographe du service de relations publiques de la division, et, comme par hasard, il s'est arrêté devant Hudson et lui a parlé. Le photographe les a pris en photo, a demandé à Hudson son nom et son adresse, et a envoyé un tirage de la photo au journal local et un autre à ses parents. Bien évidemment, le général avait plus fière allure aux côtés d'un vieux briscard dont la tenue évoquait manifestement la dureté des conditions de vie en première ligne qu'en compagnie d'une bande de troufions dont la tenue de parade montrait bien qu'ils se trouvaient à l'arrière. « Ainsi, a écrit Webster, c'est le seul homme de la compagnie E à porter un treillis sale qui a eu l'honneur d'être pris en photo avec le général. »

« Nous n'en avions pas encore conscience, m'a expliqué Winters, mais nous prenions de plus en plus de précautions. On aurait voulu avoir des yeux dans le dos pour être bien sûrs de ne pas se faire descendre par surprise… Après Haguenau, on a commencé à se dire : "Bon Dieu ! Je vais peut-être arriver à m'en tirer." »

15
La sensation la plus merveilleuse qui soit

Mourmelon
5 février-2 avril 1945

Le 25 février, les hommes de la compagnie E ont vécu une expérience inédite pour eux, mais banale pour ceux de leurs pères qui avaient participé à la Grande Guerre, en traversant la France en train dans des wagons pouvant transporter, comme le précisait l'inscription, 40 hommes ou 8 chevaux. Ce voyage en train, le premier que la compagnie effectuait en Europe depuis le début de la guerre, a été grandement apprécié par les parachutistes américains. Le temps était doux et ensoleillé, la paille qui garnissait les wagons leur arrivait aux genoux, ils avaient de la nourriture en abondance et personne ne leur tirait dessus.

« Tandis que nous traversions la France en cahotant, a écrit Webster, laissant nos jambes pendre à l'extérieur du wagon, saluant les paysans de la main, et buvant de l'eau-de-vie à même la bouteille, je me disais qu'il n'y avait rien de tel que de quitter le front. Il n'existait pas de sensation plus merveilleuse au monde. »

Ils retournaient à Mourmelon, mais pas dans leurs anciens baraquements. Cette fois, ils seraient logés sous de grandes tentes vertes prévues pour abriter 12 hommes chacune, à environ 1,5 km de ce que Webster appelait « la ville de garnison pathétiquement minable de Mourmelon, violentée par les soldats depuis Jules César, et qui se composait de six bars, deux bordels et un minuscule foyer de la Croix-Rouge ». Si l'on en croit le jugement sévère de Webster, « Mourmelon était encore pire que Fayetteville (Caroline du Nord) ».

Une fois au camp, ils ont commencé par se laver. Ils disposaient enfin de douches, même si l'eau était, au mieux, tiède. Mais pour des hommes qui n'avaient pris qu'une seule douche depuis qu'ils avaient quitté ce même camp de Mourmelon, dix semaines auparavant, se savonner et se frotter, se frotter et se savonner, se rincer et puis recommencer était un véritable plaisir. Ils ont reçu des sous-

vêtements et des treillis propres, et de nouvelles tenues de sortie. Mais quand ils se sont rendus dans le baraquement où ils avaient entassé leurs sacs avant le départ pour Bastogne, leur joie vira à la fureur. Les « gardiens » avaient ouvert le baraquement aux hommes de la 17e division aéroportée avant qu'ils ne partent pour les Ardennes et ils avaient tout pillé comme si personne ne devait en revenir. Ils avaient pris les combinaisons de saut, américaines et anglaises, les chemises, les insignes régimentaires, les brodequins de saut, les panneaux prélevés sur les parachutes avec lesquels ils avaient sauté sur la Normandie et la Hollande, les Luger et bien d'autres précieux souvenirs.

Le régime imposé par le commandant Winters accrut encore leur mécontentement. Afin de mieux intégrer les nouvelles recrues qui venaient de rejoindre le bataillon, Winters a mis au point un programme d'entraînement très strict. Il fallait une fois de plus repartir de zéro, et les anciens détestaient ça. Webster en avait tellement marre qu'il lui arrivait parfois, « dans des moments d'oubli, de souhaiter retrouver la relative liberté du combat ».

L'une des nouvelles recrues, le soldat Patrick S. O'Keefe, avait dix-sept ans quand il s'était engagé dans l'armée. Il était passé par l'École des Troupes aéroportées avant d'embarquer à New York, fin janvier, à bord du *Queen Elizabeth*. « Je dormais profondément quand on a longé la côte irlandaise », se souviendra-t-il. Il en avait été aussi désolé que ses parents, nés dans le comté de Kerry, la première terre que l'on aperçoit lorsque l'on traverse l'Atlantique Nord, d'ouest en est. Arrivé à Mourmelon peu après la compagnie E, il avait trouvé que tous les hommes « avaient l'air endurci, étaient vieux et grisonnants », et s'était dit : « O'Keefe, tu as voulu péter plus haut que ton cul ! »

Il fut affecté à la 1re section, sous les ordres du lieutenant Foley et du sergent Christenson.

Au cours de sa troisième nuit à Mourmelon, O'Keefe fut confronté à son premier problème. À minuit, tandis que la compagnie avançait dans le noir, en file indienne, il perdit le contact avec l'homme qui le précédait. Nerveux, le souffle court, il scruta l'obscurité. Derrière lui, une voix calme a dit : « Ça va aller, fils. Agenouille-toi, regarde en l'air, et tu verras leurs silhouettes se découper sur le ciel. » O'Keefe obéit et aperçut ses camarades. Il murmura un « merci » avant de

continuer son chemin. Plus tard, il a découvert que la voix calme était celle de son chef de bataillon. Winters était donc présent sur le terrain, dirigeant cet entraînement de nuit destiné à former les nouveaux venus, tandis que l'état-major de son bataillon se payait du bon temps à Paris.

Peu avant l'aube, O'Keefe se retrouva en position d'éclaireur de tête. Aux premières lueurs du jour devait avoir lieu une attaque simulée, dirigée contre une position ennemie située de l'autre côté d'un champ. Parvenu à la dernière élévation de terrain avant l'objectif, O'Keefe signala au bataillon de s'arrêter. La pensée qu'un bleu âgé de dix-huit ans puisse conduire une troupe de vétérans le rendait nerveux. Il fit signe au second éclaireur de venir le rejoindre, avec l'intention de lui proposer d'intervertir leurs places. Le soldat Hickman se précipita vers lui et, avant que O'Keefe n'ait pu ouvrir la bouche, lâcha : « Bon Dieu, je suis si content que tu sois là ! Il y a seulement trois semaines que j'ai rejoint cette unité. » Réalisant que le bataillon comptait beaucoup de nouvelles recrues, O'Keefe, réconforté, retrouva sa verve : « Ça va aller, mon gars ! Je vais franchir la crête pour voir ce qu'il y a de l'autre côté. Retourne là-bas et tiens-toi prêt à transmettre mon signal. »

Deux minutes plus tard, O'Keefe était de retour au sommet de la crête et il brandit son fusil en le tenant à deux mains, ce qui signifiait : « Ennemi en vue. » Foley fit avancer la section jusqu'à la ligne de débouché et cria : « Établissez une base de feux ! » déclenchant ainsi l'attaque. Après avoir braillé quelques minutes, Joe Liebgott bondit en poussant un cri de guerre, à la façon des Indiens, se rua vers l'objectif et attaqua le nid de mitrailleuse, baïonnette au canon, éventrant les sacs de sable, jouant les héros, ce qui impressionna beaucoup O'Keefe et les autres jeunes recrues.

Le 8 mars, le colonel Sink vint confirmer les promotions des deux officiers qui suppléaient leurs supérieurs directs depuis plus de deux mois. Le lieutenant colonel Strayer fut promu officier adjoint du régiment, le commandant Winters prenant le commandement du 2e bataillon. Il y eut également quelques changements de fonction : le commandant Matheson, officier logistique du régiment, devint officier opérations-instruction à la place du capitaine Nixon qui fut rétrogradé au rang d'officier opérations-instruction du 2e bataillon. Le lieutenant Welsh, guéri de sa blessure reçue la veille de Noël, fut

nommé officier renseignement du 2e bataillon, et le capitaine Sobel remplaça Matheson en tant qu'officier logistique du régiment.

La rétrogradation de Nixon, qui passait de l'état-major du régiment à celui du bataillon, était due au fait qu'il buvait. Comme tous ceux qui connaissaient Nixon, Sink savait que c'était un homme doué, doublé d'un soldat courageux et plein de bon sens, mais buveur invétéré lui-même (on le surnommait, à son insu, *Bourbon Bob*), Sink ne pouvait pas tolérer que Nixon s'enivre tous les soirs. Il avait demandé à Winters s'il pensait pouvoir se charger de Nixon. Winters était convaincu de pouvoir le faire étant donné la profonde amitié qui les liait.

Au mois de mars 1945, d'anciens officiers de la compagnie E occupaient désormais des positions clés au sein du régiment (officier opérations-instruction et officier logistique) et du bataillon (le lieutenant-colonel Hester commandant le 1er bataillon, et Winters le 2e bataillon où les postes d'officier renseignement et d'officier opérations-instruction étaient également occupés par des anciens de la compagnie E). Matheson, l'un d'entre eux, deviendra même par la suite général de division et prendra le commandement de la 101e division aéroportée au Vietnam. Il faut croire que le capitaine Sobel avait fait du bon travail durant l'été 1942, à Camp Toccoa.

Il était néanmoins impossible d'en convaincre Winters dont les sentiments à l'égard de Sobel n'avaient pas changé. En fait, le retour de Sobel a procuré à Winters l'une des plus grandes satisfactions de sa vie. Descendant une rue de Mourmelon, le commandant Winters vit venir en sens inverse le capitaine Sobel. En croisant Winters, Sobel inclina la tête et continua son chemin, sans le saluer. Winters le laissa faire quelques pas, puis lança :

— Capitaine Sobel, ce n'est pas l'homme qu'on salue, mais le grade !

— Oui, monsieur, répondit Sobel en s'empressant de saluer son supérieur.

Webster et Martin, qui se tenaient non loin, étaient ravis (« J'aimais voir les officiers user de leur supériorité hiérarchique pour en imposer à leurs collègues », a reconnu Webster), mais certainement pas autant que Winters.

À Mourmelon, Winters a également éprouvé une autre satisfaction, quotidienne celle-là. Des prisonniers allemands travaillaient à l'hôpital ; chaque soir, à la tombée de la nuit, ils

regagnaient leur bloc en chantant des marches militaires. « Ils marchaient et chantaient avec énergie et fierté. Ça faisait plaisir à voir. Bon Dieu, c'étaient des soldats ! » a écrit Winters.

Le capitaine Speirs, l'homme qui avait pris le commandement de la compagnie E, continuait à impressionner les officiers comme les soldats. Webster pensait que « le capitaine Speirs promettait de devenir un aussi bon officier que Winters ». Il savait que beaucoup n'étaient pas de cet avis ; certains « détestaient Speirs parce qu'il avait tué l'un de ses hommes, en Normandie, qu'il était borné, méfiant, et refusait de croire à la psychose traumatique du soldat ». Mais, pour Webster, « c'était un homme courageux au combat, une tête brûlée qui avait obtenu, tout à fait légitimement, sa *Silver Star*, sa *Bronze Star* et ses trois *Purple Hearts*. Il ne croyait qu'au bon sens, ne jurait que par les sous-officiers et, à l'entraînement, préférait mettre l'accent sur la réalité du combat plutôt que sur le règlement. Je l'aimais bien ».

Il y eut également quelques promotions parmi les sous-officiers. L'adjudant Talbert remplaça le sous-lieutenant Lipton en tant qu'adjudant de compagnie. Les soldats appréciaient Talbert, un homme affable, parce qu'il se moquait de la paperasserie et se laissait guider par son bon sens plutôt que par le règlement. Carson devint secrétaire de la compagnie, Luz, courrier de la section. Les sergents Earl Hale, Charles Grant et Amos Taylor, promus respectivement adjoint au chef de la 1re, de la 2e et de la 3e section, avaient tous étaient formés à Camp Toccoa et blessés au moins une fois.

La promotion de Hale provoqua quelques murmures au sein de la 1re section. Les hommes n'avaient rien contre lui si ce n'est qu'il était un élément extérieur à la section (il avait été radio du groupe de commandement de la compagnie). Ils firent circuler une rumeur selon laquelle il se serait plaint à Winters que sa femme ne cessait de le harceler afin qu'il obtienne du galon. Mais en réalité les hommes de la 1re section étaient très mécontents que Joe Martin ait été oublié. Selon Webster, « les officiers n'appréciaient peut-être pas sa désinvolture. Pourtant il avait l'esprit plus vif qu'aucun de nous ; c'est lui qui aurait fait le meilleur adjoint au chef de section, car il possédait vraiment toutes les qualités requises ».

Martin pensait exactement la même chose. Ayant survécu à trois campagnes sans aucune blessure, il décida de révéler aux médecins

qu'il avait un ménisque artificiel, ce qui le rendait inapte au combat. Et il fut très vite renvoyé aux États-Unis.

« Les hommes de Camp Toccoa se dispersaient comme les feuilles d'érable au mois de novembre, a écrit Webster. À Mourmelon, un sentiment d'impuissance et d'exaspération a gagné les anciens. Nous étions toujours là à marcher à travers prés et marécages, à piétiner les rutabagas, à défoncer les clôtures, et à refaire une fois de plus les mêmes exercices sur un terrain de manœuvres. »

Pour échapper à l'entraînement, les vétérans tiraient au flanc. Le matin, ils se faisaient porter malades. Speirs leur demandait de quoi ils souffraient, grommelait et les envoyait à l'infirmerie. Là, ils pouvaient se faire admettre à l'hôpital pour une journée. Une journée qu'ils passaient à traînasser, à lire des magazines. Ce n'était pas plus difficile que cela. Tous l'ont fait, mais jamais plus de deux fois. Webster lui-même préférait jouer à la guerre plutôt que lire ou ne rien faire.

À la mi-mars, les hommes de la 101e division aéroportée eurent droit à une récompense bien méritée : un défilé devant les huiles les plus importantes qu'il leur ait été donné de voir. Le général Eisenhower devait être présent ainsi que le général Taylor, le général de corps d'armée Sir Frederick Morgan, le général de corps d'armée Lewis Brereton, Stephen Early le secrétaire du président Roosevelt, le général de division Matthew Ridgway, et d'autres encore.

Le lieutenant Foley se rappellera qu'en prévision de ce défilé « tous les hommes se sont mis à frotter et laver, polir et faire briller, démonter, nettoyer et remonter leurs fusils. Ils ont ressorti leurs décorations pour les épingler sur leurs vareuses ». Ils ont également peint leurs casques, coloriant au pochoir l'insigne du 506e ; et une fois la peinture sèche, ils les ont huilés jusqu'à ce qu'ils reluisent au soleil. Puis ils ont répété la cérémonie. Bien sûr, les officiers les ont conduits sur le lieu du défilé trois heures avant qu'Eisenhower et son entourage ne fassent leur apparition, et bien sûr, les hommes ont pesté contre l'armée et sa façon d'agir.

Eisenhower finit par arriver. Il passa en voiture devant toute la division avant de grimper sur l'estrade d'où il devait assister au défilé, pour prononcer un discours. Il annonça que la division avait eu l'honneur d'une citation présidentielle pour son comportement à Bastogne. C'était la première fois dans l'histoire de l'armée

américaine qu'une division entière avait droit à une citation. Dans sa courte allocution, Eisenhower n'a pas tari d'éloges : « Une merveilleuse occasion vous a été offerte [à Bastogne] et vous avez su la saisir en surmontant toutes les épreuves… Je suis terriblement fier de vous. »

Il termina son discours en mêlant éloges et recommandations : « Le grand honneur qui vous est fait implique certaines responsabilités. Vous êtes à l'origine d'une nouvelle tradition, et chacun d'entre vous doit réaliser qu'à partir de maintenant les projecteurs seront braqués sur lui. Chaque fois que vous direz que vous êtes un soldat de la 101e division, que ce soit dans la rue, en ville, ou sur le front, on attendra de vous une conduite exemplaire. Je sais que vous saurez surmonter toutes les épreuves qui se présenteront comme vous l'avez prouvé à Bastogne[69]. »

Webster, qui se montrait de plus en plus cynique vis-à-vis de l'armée et usait vigoureusement du droit de tout soldat à récriminer, fut impressionné malgré lui. Le soldat O'Keefe a déclaré : « Même les nouveaux comme moi ont été extrêmement fiers de participer à cette revue. »

Quant au lieutenant Foley, il eut la surprise de sa vie. L'aide de camp du général Taylor, qui se tenait derrière lui sur l'estrade, n'était autre que le capitaine Norman Dike.

Le général Eisenhower remit la *Bronze Star* au sergent Hale, qui avait été blessé au cou lors de la prise de Rachamps et était dispensé, depuis, du port de la cravate. Eisenhower désirant savoir pourquoi Hale ne portait pas de cravate, ce dernier le lui expliqua. Quand le général Taylor confirma les dires de Hale, Eisenhower partit d'un grand éclat de rire et déclara que Hale était bien le seul homme sur tout le théâtre d'opérations européen à pouvoir se passer de cravate.

Il y eut des permissions pour l'Angleterre, la Côte d'Azur, Paris, Bruxelles, et des autorisations de se rendre à Reims pour la soirée. Le capitaine Speirs put aller en Angleterre où il avait épousé une Anglaise qui croyait que son premier mari avait été tué en Afrique du Nord. Foley alla à Paris et, à son retour, avoua n'en avoir gardé aucun souvenir. Il y eut également des spectacles organisés par l'USO, avec des stars comme Marlene Dietrich.

La vie de garnison était agréable, mais il fallait en payer le prix. Pour maintenir un minimum de discipline et sauvegarder les

apparences, l'armée devait imposer certaines règles et appliquer certains règlements. Menacer d'enfermer dans une salle de police les membres d'une compagnie de parachutistes qui revenaient du front et devaient y retourner constituait moins une sanction qu'un espoir. Mais priver de leur argent des hommes qui attendaient impatiemment une permission pour se rendre à Paris était beaucoup plus dissuasif.

Les parachutistes de la 101e recevaient 50 dollars par mois, 50 dollars de bonus pour une mission périlleuse et 10 dollars de mieux quand ils se trouvaient dans une zone de combat. Le général Taylor créa au camp de Mourmelon un tribunal qui jugeait en référé et infligeait de lourdes amendes pour toute violation du règlement. Un homme dont la tenue n'était pas réglementaire était passible d'une amende de 5 dollars. Avoir un Luger dans sa poche coûtait 25 dollars ; faire un excès de vitesse en jeep ou en camion, 20 dollars ; afficher une conduite contraire aux bonnes mœurs, 25 dollars.

L'entraînement s'est poursuivi ; d'abord au niveau du groupe et de la section, puis au niveau de la compagnie et du bataillon. La 101e division se préparait pour une opération aéroportée de jour, nom de code *Éclipse* : un saut sur Berlin et ses environs.

Mais personne ne pouvait être parachuté sur Berlin avant que les armées alliées n'aient traversé le Rhin. Pendant plusieurs mois, les hommes de la compagnie E ont attendu de pouvoir sauter de l'autre côté du fleuve, mais quand cela s'est avéré possible, la compagnie ne fit pas partie de l'opération. Eisenhower décida de donner sa chance à la 17e division, qu'il a chargée de l'opération *Varsity*, l'opération aéroportée la plus importante jamais organisée (à laquelle participaient également les 1re et 6e divisions aéroportées britanniques), et de réserver la 82e et la 101e pour le saut sur Berlin.

Les nouvelles recrues qui avaient subi les rigueurs de la formation dispensée par l'École des Troupes aéroportées et avaient eu la chance de rejoindre la division aéroportée la plus célèbre du monde, en Belgique ou en Allemagne, mais n'avaient jamais pris part à un saut opérationnel, ont été très déçues de ne pas faire partie de l'opération *Varsity*. La présence à Mourmelon d'une unité de transport aérien permit à ceux qui le désiraient d'effectuer quelques sauts, pour obtenir leur prime de parachutiste, ou simplement pour le plaisir. Le

lieutenant Foley sauta deux fois, mais ce n'était pas la même chose que de sauter sur un objectif.

Le 24 mars, en proie à des sentiments contradictoires, les membres de la compagnie E regardèrent les C-47 s'engager l'un après l'autre, en vrombissant, sur la piste du terrain d'aviation, décoller, tourner en rond, adopter leur formation de vol – un grand V composé de neuf petits V de trois avions – et prendre la direction du nord-est. Foley se souviendra que « c'était un très beau spectacle. Il vous faisait battre le cœur plus vite et, pour un gars comme moi, qui avait rejoint tardivement une compagnie ayant déjà pris part à deux sauts opérationnels, il vous donnait la sensation d'avoir raté la dernière occasion ».

Quelques anciens ont éprouvé le même sentiment. À son grand étonnement, Webster se rendit compte qu'il aurait aimé sauter avec la 17e. « Cela aurait été amusant ! » Mais il est resté au sol avec ses copains, poussant des hourras, faisant avec deux doigts le V de la victoire, et criant : « Allez-y les gars ! Menez-leur une vie d'enfer ! » Webster a écrit plus loin : « Je les ai regardés disparaître au loin avec un vrombissement sourd, et soudain je me suis senti seul et abandonné, comme si j'avais raté le départ et qu'ils étaient partis sans moi. »

Seuls deux membres du 506e ne sont pas restés en arrière. Le général Taylor avait choisi le capitaine Nixon pour sauter avec la 17e en tant qu'observateur pour le compte de la 101e. Heureusement pour lui, il fut désigné comme chef largueur de son avion. L'avion fut touché par la DCA allemande, mais Nixon et trois autres parachutistes réussirent à sauter avant qu'il ne s'écrase au sol. Nixon ne fut donc détaché auprès de la 17e qu'une nuit ; le 25 mars, il fut renvoyé de l'autre côté du Rhin et, à bord d'un petit avion spécial, rejoignit le 2e bataillon à Mourmelon. Ce saut lui permit d'être l'un des deux hommes du 506e à pouvoir arborer trois étoiles sur ses ailes pour commémorer ses trois sauts : sur la Normandie, sur la Hollande et dans le cadre de l'opération *Varsity*. Le second était le sergent Wright qui faisait partie des éclaireurs et avait appartenu à la compagnie E à Camp Toccoa.

Les Allemands opposèrent une résistance acharnée à l'opération *Varsity*. Pendant ce temps-là, des divisions d'infanterie et de chars de la 1re armée des États-Unis franchissaient le Rhin à Remagen, en empruntant le pont Ludendorff, qui avait été pris intact très

récemment, puis viraient vers le nord pour encercler l'armée allemande qui défendait la Ruhr, le centre industriel de l'Allemagne.

Eisenhower devait absolument renforcer l'encerclement de la Ruhr. La 82e et la 101e étaient disponibles. Les ordres tombèrent à la fin du mois de mars. La compagnie devait retourner au front, cette fois-ci sur le Rhin.

Les anciens étaient bien résolus à ne pas prendre le moindre risque. La fin de la guerre était en vue et ils pouvaient croire désormais qu'ils allaient s'en sortir sains et saufs, plus ou moins intacts – ce qui était impossible au moment du départ pour Bastogne. Ils voulaient échapper à l'ennui de la vie de garnison ; ils savaient comment prendre soin de leur santé ; ils étaient prêts à faire leur travail, mais pas à jouer les héros.

Les nouveaux réagissaient différemment. À Mourmelon, ils s'étaient entraînés jour et nuit avec des vétérans, abordant des problèmes concrets sous l'œil bienveillant du commandant Winters, personnage légendaire de la compagnie E. Ils avaient découvert des choses susceptibles de leur sauver la vie, avaient appris à connaître les anciens et à se faire accepter par eux. Ils étaient fiers d'appartenir à la compagnie E, au 506e RIP, à la 101e division aéroportée, et impatients de prouver qu'ils n'avaient pas usurpé leur place.

À la fin du mois de mars, quand l'ordre de se préparer à partir arriva, la compagnie E était déjà prête. Elle devait se rendre jusqu'au Rhin en camions. Webster était ravi de quitter Mourmelon, inquiet et excité à l'idée de retourner au combat, mais déçu de ne pas être parachuté en pleine bataille.

« J'aurais préféré sauter une fois encore, plutôt que de retourner au front en camion, car une mission aéroportée comporte toujours une part de hasard – elle peut être difficile ou facile, l'ennemi peut même être purement et simplement absent – qui me plaît davantage qu'une prosaïque attaque d'infanterie contre un ennemi qui sait parfaitement où vous êtes et quand vous allez arriver. »

Le soldat O'Keefe allait combattre pour la première fois. Il a gardé un souvenir très précis de ce moment : « On avait des pulls légers sous nos vestes de treillis, des pantalons blousant au-dessus de nos brodequins, un couteau à double tranchant attaché à notre jambe droite, un ceinturon, une musette, une grenade au phosphore et une grenade à main fixées à nos bretelles, des bidons, une trousse de premier secours, des poches bourrées de rations K, un casque et un

fusil. On avait abandonné les vieilles cartouchières-ceinturons en cuir pour des cartouchières en tissu, portées en bandoulière, auxquelles étaient accrochés nos chargeurs de fusil. Notre musette contenait quelques caleçons courts, des chaussettes, un nécessaire de rasage, une trousse de couture, des cigarettes, etc. » Après avoir assisté à la messe célébrée par le père John Maloney, qui donna une absolution générale, O'Keefe grimpa dans un camion et partit pour l'Allemagne.

Les hommes de la compagnie E étaient sur le point de faire la connaissance d'un cinquième pays étranger. Ils avaient bien aimé l'Angleterre et beaucoup apprécié les Anglais. Ils n'aimaient pas les Français qu'ils trouvaient peu reconnaissants, renfrognés, paresseux et sales. Ils avaient eu des rapports privilégiés avec les Belges, les habitants de Bastogne ayant fait tout leur possible pour aider les Américains.

Ils aimaient beaucoup les Hollandais et ne tarissaient pas d'éloges à leur sujet, les qualifiant de courageux, débrouillards, terriblement reconnaissants, organisés (la meilleure organisation clandestine d'Europe), généreux (des caves remplies de nourriture cachée aux Allemands mais offerte aux Américains), propres, travailleurs, honnêtes, etc.

Ils se préparaient à présent à rencontrer les Allemands. Pour la première fois, le front se trouverait en territoire ennemi, et ils vivraient parmi des civils hostiles. La rumeur voulait qu'au lieu de se terrer dans des trous individuels, ils iraient loger chez l'habitant. Ils apprendraient ainsi à connaître intimement les Allemands. Cela deviendrait particulièrement vrai quand la poche de la Ruhr serait réduite et qu'ils commenceraient à traverser le centre de l'Allemagne. Chaque nuit, il leur faudrait loger dans une maison différente, les occupants des lieux n'étant prévenus que quelques minutes avant leur arrivée.

Ils se présenteraient comme des conquérants à qui l'on a appris à se méfier de tous les Allemands et interdit, en vertu de la politique de non-fraternisation, d'avoir le moindre contact avec la population civile. Mais à l'exception de Liebgott et de quelques autres, ils n'éprouvaient pas de haine envers les Allemands. Plusieurs d'entre eux admiraient même les soldats qu'ils avaient combattus. Webster n'était pas le seul à penser que la plupart des atrocités que l'on

rapportait relevaient de la propagande. De toute façon, ils pourraient bientôt constater par eux-mêmes si tous les Allemands étaient des nazis et si les nazis étaient aussi mauvais que la presse et les radios alliées l'affirmaient.

16
Apprendre à connaître l'ennemi

Allemagne
2-30 avril 1945

Les réactions des hommes de la compagnie E vis-à-vis de l'Allemagne et des Allemands ont été fonction de leurs préjugés et de la diversité de leurs expériences personnelles. Quelques-uns ont découvert de quoi nourrir leur haine, d'autres ont aimé le pays et ses habitants, tous ont été fascinés.

Aux yeux du GI moyen ayant combattu en Afrique du Nord et en Europe durant la Seconde Guerre mondiale, l'Arabe était menteur, voleur, sale, méprisable, affreux et dépourvu de la moindre qualité ; l'Italien était menteur, voleur, sale, peu digne de confiance, mais avait par ailleurs beaucoup de qualités ; en France, les provinciaux avaient l'esprit lourd, étaient renfrognés et peu reconnaissants, tandis que les Parisiens étaient cupides, roublards et escroquaient les Américains comme ils avaient escroqué les Allemands ; l'Anglais était courageux, débrouillard, suranné, réservé et triste.

Le GI moyen n'a pas mis les pieds en Hollande mais, comme je l'ai dit précédemment, les parachutistes américains trouvaient les Hollandais absolument merveilleux, à tous égards. Pourtant, aussi extraordinaire que cela puisse paraître, ce sont les Allemands que le GI moyen a préféré, c'est avec eux qu'il s'est senti le mieux, c'est d'eux qu'il s'est senti le plus proche. Beaucoup de soldats américains ont trouvé que les Allemands étaient exactement comme eux : propres, travailleurs, disciplinés, instruits, avec des goûts et un style de vie qui correspondaient à ceux des classes moyennes américaines (nombre de GI ont noté que les Allemands et les Américains étaient, à leur connaissance, les deux seuls peuples au monde à considérer que des toilettes équipées d'une chasse d'eau, et de papier-toilette doux et blanc étaient une nécessité).

Les soldats américains ont constaté que, contrairement aux Français qui ne se décidaient pas à réparer les dégâts occasionnés

par la guerre, les Allemands commençaient à déblayer les décombres dès la fin de la bataille. Ils appréciaient énormément les jeunes Allemandes et l'absence de concurrence due à la mobilisation des jeunes Allemands ; ils aimaient la cuisine et la bière allemandes, mais appréciaient par-dessus tout le confort des maisons allemandes.

Ils ont eu l'occasion de résider dans de nombreuses maisons, du Rhin jusqu'en Autriche, à travers la Bavière ; parfois dans une maison différente chaque soir. Ils ont trouvé partout l'eau courante, chaude et froide, l'électricité, des toilettes avec chasse d'eau et papier-toilette, du charbon pour le poêle. Webster a écrit à ce sujet : « Pour un militaire en campagne, se retrouver sans s'y attendre dans une maison qui lui rappelle la sienne est une sensation à nulle autre pareille. En franchissant la porte d'entrée, nous laissions derrière nous l'hostilité de la nuit. À l'abri des rideaux noirs et épais, imposés par le couvre-feu, la lumière brillait. Tandis que nous accrochions nos fusils et nos imperméables aux portemanteaux, l'écho d'une conversation paisible nous parvenait de la cuisine, créant une ambiance chaleureuse et tranquille. Une cafetière était tenue au chaud sur le poêle – "servez-vous". Tandis que Janovek, Hickman, Collette et Sholty jouaient au blackjack, Reese nous parlait de sa petite amie qui habitait Londres. "Venez vous laver les mains à la cuisine ! "Nous étions rentrés à la maison. Nous nous sentions chez nous. Un petit groupe d'amis, une maison propre et bien éclairée, une tasse de café… c'était le paradis. »

Qui plus est, les hommes n'avaient pas à combattre et on ne leur tirait pas dessus. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce qu'un si grand nombre aient tellement aimé les Allemands ; mais, comme l'a fait remarquer Webster : « Lorsque l'on cherche à expliquer les raisons de l'engouement superficiel du GI pour les Allemands, il ne faut pas oublier le confort matériel dont il a joui dans le pays de ses ennemis, et nulle part ailleurs. »

Ce que les hommes de la compagnie E ont vu au-delà du Rhin montre bien que les conditions de vie en Allemagne durant la guerre étaient bien supérieures à ce qu'elles étaient en Grande-Bretagne, en France, en Belgique ou en Hollande. Bien sûr, à la mi-avril 1945, les grandes villes étaient écrasées sous les bombes, c'était le *Gotterdammerung*, le crépuscule des dieux, mais à la campagne, seuls les carrefours routiers importants avaient un peu souffert ; la

plupart des maisons étaient intactes et disposaient d'un confort dont la plupart des gens pensait alors qu'il n'existait qu'aux États-Unis.

Tous les GI n'ont pas été séduits par les Allemands. En entrant en Allemagne, Webster éprouvait des sentiments mitigés : il n'aimait pas les Allemands, pensait qu'ils étaient tous des nazis, mais restait persuadé que les histoires concernant les camps de concentration et autres atrocités n'étaient que de la propagande. Il a trouvé que les Allemands « avaient les traits trop durs ». Pour lui, la France était « morte et en putréfaction », mais l'Allemagne était « un tigre blessé qui léchait ses plaies et se reposait, prêt à recommencer à la première occasion ».

Pourtant, Webster était attiré malgré lui vers ce peuple. Le 14 avril, il écrivait à ses parents : « Les Allemands que j'ai vus jusque-là m'ont favorablement impressionné, ils sont propres, compétents, respectueux des lois… très pratiquants… En Allemagne, personne ne reste à la maison, tout le monde travaille et, contrairement aux Français qui ne lèvent pas le petit doigt pour s'en sortir, les Allemands s'empressent de combler les tranchées que les soldats ont creusées dans leurs champs et leurs prés. Ils sont plus propres, plus progressistes, plus ambitieux que les Anglais ou les Français[70]. »

Les ordres venus d'en haut commandaient la non-fraternisation. Les GI n'étaient pas censés adresser la parole aux Allemands, y compris aux jeunes enfants, sauf en cas de nécessité. Ces ordres absurdes, si évidemment contraires à la nature humaine, étaient impossibles à faire respecter. Les officiers ont tout de même essayé, surtout ceux qui haïssaient les Allemands. Webster riait des sentiments extrêmes du lieutenant Foley. « Foley était un partisan si fanatique de la politique de non-fraternisation qu'il a ordonné à ses hommes de ne pas jeter leurs mégots, mais de les ouvrir et d'en éparpiller le contenu afin que les Allemands ne puissent pas profiter du tabac américain. »

Webster se souviendra de l'époque où Foley et lui choisissaient les maisons où les hommes de la 1re section allaient passer la nuit : « Un soir, en faisant le tour d'une maison pour inspecter l'arrière-cour, nous avons découvert un spectacle horrifiant qui a excité la ferveur anti-fraternisation de Foley : deux fantassins discutaient très courtoisement avec deux *Fräulein*. C'était inqualifiable, scandaleux, indigne de militaires, interdit ! Le lieutenant Foley leur a passé un savon et ordonné de s'en aller. Convaincus de l'inanité de la politique

de non-fraternisation, les deux galants se sont éloignés, l'air résigné. »

Il est nécessaire de faire une pause et de se demander si, en Allemagne, les Américains se sont comportés comme en pays conquis. Les hommes de la compagnie E ont pris tout ce dont ils avaient envie, mais ils n'ont ni violé, ni mis à sac, ni incendié. Ils n'ont pas respecté la propriété privée, dans la mesure où ils ont logé chez l'habitant et réquisitionné des maisons sans offrir de dédommagement, mais à leur départ, ils laissaient les lieux à peu près intacts. Bien sûr, il y a eu quelques viols, quelques mauvais traitements, un peu de pillage, mais il est évident qu'au cours de la Seconde Guerre mondiale d'autres armées conquérantes, principalement les Soviétiques, mais aussi les Japonais et les Allemands, se sont comportés différemment.

Webster a rapporté une anecdote très révélatrice : « Reese était plus doué pour dénicher des femmes que pour se procurer des œufs. Un jour, nous sommes partis tous les deux en expédition de réquisition jusqu'à un gros bourg où il n'y avait pas de GI. Comme McCreary, Reese était beaucoup plus intéressé par les jupons que par les gallinacés ; quels que soient l'âge ou l'apparence de la personne, il me disait : "Regarde celle-là comme elle est jolie. Oh, dis donc ! C'est un vrai petit bijou. Bon Dieu, Web, parle-lui !" Comme j'étais timide et que ces femmes paraissaient invariablement aussi avenantes qu'un iceberg, je restais sourd à ses supplications. De toute façon, les *Fräulein* n'avaient pas envie de se montrer amicales en public, alors que tout le monde pouvait les voir. Peut-être que chez elles ou la nuit ?... Ce jour-là, nous avons fini par arriver à une ferme où nous avons été accueillis par une jeune paysanne aux formes plantureuses. Reese a souri. Quand je l'ai retrouvé, après avoir obtenu quelques œufs, il lui faisait les yeux doux, lui offrait des cigarettes et du chocolat. Voyant que l'amour s'épanouissait au milieu des rations D (de nouvelles rations militaires, distribuées depuis peu) et des *Chelsea*, je suis sorti à reculons, j'ai refermé la porte et je me suis assis au soleil pour attendre Reese. Il m'a rejoint un peu plus tard, et m'a avoué qu'il avait essuyé un refus, ajoutant qu'il s'était retrouvé pourtant en "territoire ami". Nous avons regagné la compagnie, moi, avec mon casque plein d'œufs, lui, avec le cœur brisé. Il a fait une nouvelle tentative le soir même, avant le couvre-feu qui débutait à 6 heures, mais sans plus de succès. »

Si Reese avait été un soldat soviétique, allemand ou japonais, les choses se seraient probablement passées différemment.

La 101e a gagné la Ruhr en camions, et a pris position sur la rive gauche (ouest) du Rhin, en face de Düsseldorf. Le secteur tenu par le 2e bataillon du 506e s'étendait de Stürzelberg, au nord, à Worringen, au sud, où il était contigu au secteur tenu par la 82e division aéroportée qui se trouvait, elle, devant Cologne.

Il s'agissait plus d'occuper le terrain que d'établir une ligne de front. Chaque section a installé des postes avancés sur la rive du fleuve, mais les hommes logeaient chez l'habitant dans de petits villages. Il y avait quelques duels d'artillerie, mais pas de tirs d'armes légères.

Les hommes étaient de garde aux avant-postes chaque nuit. C'est là que le soldat O'Keefe reçut son initiation. Une nuit, il se retrouva dans un trou creusé en arrière de la digue, en compagnie du soldat Harry Lager qui avait lui aussi rejoint la compagnie E à Mourmelon. Soudain, ils entendirent un bruit sourd. O'Keefe dit tout bas à Lager : « Reste dans le trou, mais fais-moi de la place au cas où j'aurais besoin d'y replonger en catastrophe. Je vais monter sur la digue pour voir ce qui s'approche. »

O'Keefe se souviendra de cette fameuse nuit : « Je ne voyais absolument rien, pourtant le bruit était tout proche. Soudain, l'avant d'un char léger a surgi du brouillard. J'ai hurlé : "Halte ! Qui va là ?" en me préparant à sauter de la digue dans le trou. » Une voix est sortie du char : « Deux Anglais qui sont perdus ! » O'Keefe ordonna à son interlocuteur de descendre de son char afin qu'il puisse s'assurer de son identité. Un sergent de l'armée britannique s'est exécuté en disant :

— Bon Dieu, Yankee ! On est drôlement content de te voir ! On s'est engagé sur cette digue vers minuit et depuis on n'a pas trouvé le moyen d'en sortir.

— Qu'est-ce qui fait ce bruit ? demanda O'Keefe.

— Oh ! ça ? c'est une de nos chenilles qui s'est brisée et qui nous oblige à rouler au pas. Elle continue à tourner, mais frappe le sol à chaque rotation.

O'Keefe conseilla au sergent de demander à son coéquipier de marcher en avant du char afin d'éviter d'avoir des ennuis au prochain poste avancé. Le sergent lui répondit qu'il allait suivre son

conseil. O'Keefe rejoignit Lager et fut très content de voir que celui-ci l'avait couvert avec son M-1. Ce petit incident leur donna confiance. Ils se dirent qu'ils étaient parfaitement rodés.

Quelques nuits plus tard, O'Keefe se retrouva de garde dans un autre avant-poste, en compagnie d'une autre nouvelle recrue, le soldat James Welling. Originaire de la Virginie-Occidentale, Welling avait trente ans, ce qui faisait de lui le doyen de la compagnie E, alors que O'Keefe en était le benjamin. Bien que nouveau venu à la compagnie, Welling était un vétéran qui avait été blessé à Bastogne, s'était porté volontaire pour les troupes aéroportées à sa sortie de l'hôpital, en Angleterre, et avait effectué les cinq sauts qualificatifs dans la même journée.

O'Keefe et Welling se tenaient debout dans leur trou, enterrés jusqu'à la ceinture, quand un camion de 10 tonnes est arrivé en suivant la digue. O'Keefe hurla « Halte ! » à trois reprises, mais personne ne l'entendit ni ne le vit. Neuf camions qui se suivaient, pare-chocs contre pare-chocs, défilèrent devant lui dans le vrombissement de leurs moteurs. O'Keefe demanda à Welling :

— Qu'est-ce que je peux faire quand je hurle « Halte » et qu'on ne m'entend pas ?

— Il n'y a pas grand-chose à faire, lui répondit Welling.

Une demi-heure plus tard, les camions repassèrent en sens inverse et à toute vitesse, mais ils n'étaient plus que huit.

— Jim, demanda O'Keefe, où mène cette digue ?

— J'en sais rien, personne ne m'a rien dit.

Un quart d'heure plus tard, le capitaine Speirs arriva, « fou furieux ». « Pourquoi n'avez-vous pas arrêté ces camions ? cria-t-il à Welling. Le pont qui se trouve un peu plus loin est coupé et l'un des camions a failli tomber à l'eau ! Il est resté suspendu dans le vide. »

Ayant entendu parler du mauvais caractère de Speirs, O'Keefe s'attendait au pire, mais Welling lui répondit du tac au tac et sur le même ton :

— Comment diable aurait-on pu arrêter neuf camions qui roulaient plein pot ? Et pourquoi ne nous a-t-on pas dit que le pont était coupé ? Bon sang ! On ne savait même pas qu'il y avait un pont par là !

— Où est l'autre homme de garde ? demanda Speirs.

Sortant de l'ombre, O'Keefe fit un pas en avant. Il tenait son fusil à la taille, braqué sur Speirs, et dit d'un ton qu'il voulait menaçant :

« Il est là, monsieur. » Speirs s'éloigna en grommelant.

La nuit suivante, O'Keefe était de garde au même endroit, toujours en compagnie de Welling. Soudain, une jeep surgit, tous phares éteints. Welling cria « Halte ! ». La jeep était conduite par un capitaine. À côté de lui, se tenait le capitaine Speirs et, sur le siège arrière, il y avait un commandant. Welling lança le mot de passe. Speirs répondit, mais d'une voix si faible que Welling ne comprit pas ce qu'il disait et répéta le mot de passe. Speirs répondit tout aussi faiblement. Nerveux et se demandant ce qui se passait, O'Keefe braqua son M-1 sur le commandant, mais en s'approchant il se rendit compte qu'il s'agissait de Winters.

Au même moment, Welling lança le mot de passe pour la troisième fois. Le capitaine qui était au volant, finissant par comprendre que Welling n'avait pas entendu Speirs, hurla la réponse au mot de passe. Speirs sauta à bas de la jeep et se mit à engueuler Welling, mais celui-ci lui coupa la parole : « Quand je dis "Halte !", on doit s'arrêter. Quand je lance le mot de passe, je m'attends à entendre la réponse convenue. » Speirs écumait de rage en énonçant ce qu'il allait faire à Welling, mais Winters l'interrompit en disant : « Allons-y, capitaine. » Et lorsque la jeep est passée à la hauteur de Welling, Winters lui a lancé : « Bon travail ! »

Les Américains envoyaient des patrouilles au-delà du Rhin, mais le principal danger était la force du courant, car le fleuve était en crue et mesurait environ 350 m de large. Le 8 avril, quand Winters reçut l'ordre d'envoyer une patrouille sur l'autre rive, il décida de surveiller l'opération depuis un poste d'observation afin que la patrouille ne subisse aucune perte. Après avoir fixé les objectifs et prévu la concentration d'artillerie qui appuierait et couvrirait ses hommes, il suivit, minute par minute, leurs déplacements sur la rive droite (est). Le lieutenant Welsh, désormais officier renseignement du bataillon, l'accompagnait. Il était écœuré de voir les précautions que Winters imposait à la patrouille. « Nous avons envoyé une patrouille de combat, racontera Winters, et elle n'a rien trouvé. Tout le monde est revenu sain et sauf. »

La plupart des patrouilles se déroulaient de la même façon. Malarkey se souviendra que l'une d'elles avait été commandée par un des nouveaux officiers ayant rejoint à Mourmelon. Il avait traversé le fleuve, s'était avancé de quelques centaines de mètres vers l'est et

avait essuyé le feu d'un tireur embusqué. Aussitôt, il avait signalé par radio qu'il rencontrait une forte résistance et s'était empressé de revenir en territoire ami, au grand soulagement, mêlé de honte, de ses hommes.

Deux jours plus tard, les choses ne se sont pas passées aussi bien. Le chef de patrouille était le commandant William Leach que Sink avait récemment promu officier renseignement du régiment. Lorsqu'il avait reçu ses galons, à Mourmelon, ses collègues officiers l'avaient mis en boîte impitoyablement, lui demandant quand il allait se décider à prendre le commandement d'une patrouille. Il n'avait jamais combattu et n'avait donc pas de décorations. Winters disait de lui : « C'est un bon officier d'état-major qui a grimpé les échelons grâce à sa personnalité et à ses relations. »

Leach ne voulait pas rester dans l'armée et pensait qu'une décoration l'aiderait à réussir sa reconversion. Dans la nuit du 12 avril, il prit donc la tête d'une patrouille de quatre hommes de la section renseignement du QG du 506e, mais commit une erreur fatale en ne prévenant personne de sa décision. Les hommes de la compagnie E qui étaient de garde aux avant-postes entendirent le bruit produit par la mise à l'eau du bateau pneumatique. Comme ils n'avaient pas été avisés du départ d'une patrouille, il ne pouvait s'agir pour eux que d'une embarcation ennemie, et ils ont donc ouvert le feu, bientôt imités par les mitrailleurs. Les rafales ont mis le bateau en pièces et tué ou blessé ses occupants. Ignorant les cris des blessés, les mitrailleurs ont continué à tirer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des cadavres emportés par le courant. Quelques jours plus tard, débris et cadavres ont été retrouvés loin en aval. Pour les hommes de la compagnie E, Leach et sa patrouille avaient « péri inutilement parce que Leach avait commis une faute manifeste et impardonnable ».

Ce même jour, la compagnie E apprit la mort du président Roosevelt ; et Winters écrivit dans son journal : « Bonne nouvelle : l'adjudant Malley [de la compagnie F] a été promu adjudant-chef. Mauvaise nouvelle : le président Roosevelt est mort. »

Quant à Webster, il écrivit à ses parents : « J'en étais arrivé à penser que Roosevelt serait toujours là, comme le printemps et les jonquilles ; à présent qu'il est parti, je me sens un peu perdu. »

Eisenhower ordonna à tous les commandants d'unité de faire célébrer, le dimanche 14 avril, un bref service religieux en l'honneur du président décédé. Speirs confia ce soin à ses chefs de section. Le lieutenant Foley, qui « n'avait jamais beaucoup aimé Roosevelt », rassembla sa section. Il sortit de sa musette un missel dans lequel il trouva une prière qu'il lut à ses hommes. Par la suite, il s'est vanté d'être « le seul homme qui ait enterré Franklin D. comme un catholique ».

Dans l'ensemble, les jours que la compagnie E a passés sur les bords du Rhin, à garder la poche de la Ruhr, ont été plutôt ennuyeux. « Les journées étaient si vides que nous avons fini par avoir des revues d'armement quotidiennes, a écrit Webster. À part ça, nous montions la garde aux carrefours toutes les nuits, et nous avions droit chaque jour à une conférence au cours de laquelle le lieutenant Foley commentait pour nous l'actualité. » Débordant d'énergie, les hommes se sont tournés vers des activités sportives. Ayant dégotté quelques raquettes et des balles, ils jouaient au tennis dans une arrière-cour, ou au softball dans un pré voisin.

Webster n'était pas un sportif, mais était curieux de nature. Il réalisa « le rêve de sa vie » le jour où il escalada, en compagnie du soldat John Janovek, une cheminée d'usine haute de plus de 80 m. Du sommet, ils avaient une vue magnifique sur l'autre rive du Rhin. « La Ruhr paraissait sans vie, se souviendra Webster. Pourtant, on voyait partout des fonderies, des aciéries, des tôleries, des raffineries de sucre, des usines de toutes sortes. On aurait dit Chicago, Pittsburgh et Saint Louis réunis. »

Le 18 avril, les troupes allemandes présentes dans la poche de la Ruhr déposèrent les armes : 325 000 soldats se constituèrent prisonniers.

La compagnie E se vit confier la garde d'un camp pour personnes déplacées situé à Dormagen. Il y avait là des dizaines de milliers de travailleurs forcés représentant toutes les tranches d'âge et presque tous les pays d'Europe ayant subi l'occupation nazie : Polonais, Tchèques, Belges, Hollandais, Français, Russes, etc. Ils étaient logés dans des baraquements surpeuplés – certains étant réservés aux femmes, d'autres aux hommes – et la plupart d'entre eux souffraient de malnutrition. Depuis leur libération, ils ne pensaient qu'à prendre

du repos et du plaisir, deux choses qui leur avaient si cruellement fait défaut au cours des dernières années. « Ils étaient contents de ne rien faire, se souviendra Webster. Sous la botte nazie, ils avaient travaillé dur et mangé peu, alors ils se rattrapaient. »

Leur joie, leurs chants et leur empressement à rendre service les rendaient sympathiques aux yeux de leurs libérateurs. À partir de ce moment-là, aucun homme de la compagnie E n'a balayé, épluché des pommes de terre, lavé la vaisselle ou nettoyé les abords. Il y avait toujours une personne déplacée prête à le faire à sa place, d'autant que les Américains payaient généreusement.

Plusieurs membres de la compagnie E se sont attachés un fils adoptif-domestique. Luz a pratiquement adopté le jeune Muchik, un petit garçon maigrichon dont les parents étaient morts dans les camps de travail, qui portait des chaussures éculées et trop grandes pour lui. Les grands yeux sombres et le caractère vif et énergique de Muchik avaient séduit Luz. Il lui dégotta une sorte d'uniforme et l'emmena avec lui par la suite, lors du périple effectué par la compagnie E à travers l'Allemagne du Sud, lui apprenant, chemin faisant, l'argot et les jurons militaires. On peut lire dans l'histoire de la division : « En dépit des ordres stricts selon lesquels aucune personne déplacée ne devait suivre les troupes, certains des personnels parlaient un très mauvais anglais, ne prenaient jamais place dans les rangs et semblaient faire un grand nombre de corvées[71]. »

En résumé, les hommes de la compagnie E étaient sur le point de partir pour un voyage d'agrément de premier ordre, avec hébergement dans des maisons confortables chaque soir, nourriture et vins excellents et à volonté, déplacements par petites étapes, en suivant une autoroute réservée à leur usage exclusif ; avec des domestiques qui étaient à leurs petits soins, et tant de choses merveilleuses à voir : d'un côté le spectacle grandiose des Alpes, de l'autre celui de la désagrégation de l'armée qui avait fait trembler le monde.

Ils auraient bien aimé emmener avec eux quelques-unes des jeunes personnes déplacées de sexe féminin, mais ils n'avaient pas plus de succès avec elles qu'avec les jeunes Allemandes. Comme tous les GI, ils étaient persuadés qu'une ration D et deux cigarettes pouvaient leur ouvrir le cœur de n'importe quelle femme, ce qui ne manquait pas de leur causer bien des déceptions.

Les membres de la compagnie E dont les parents avaient émigré de Pologne et de Tchécoslovaquie vers les États-Unis étaient particulièrement enthousiastes. Ils passaient tout leur temps libre, de jour comme de nuit, à utiliser leur connaissance limitée du polonais et du tchèque pour courtiser les jeunes paysannes trapues et à la poitrine opulente qui venaient de la terre natale de leurs pères ; mais contrairement à leurs attentes, ces jeunes femmes, du fait de leur éducation catholique et de leurs origines d'Europe centrale, étaient chastes.

La fréquentation du camp de personnes déplacées a eu pour effet d'amener Webster à haïr les Allemands. « Pourquoi tous ces gens étaient-ils là ? » se demandait-il. Ils n'avaient rien fait, ne s'occupaient pas de politique, n'avaient commis aucun crime, ne possédaient rien. Ils étaient là tout simplement parce que les nazis avaient besoin de leur force de travail. Et Webster de conclure : « Voilà ce qu'était l'Allemagne, voilà les idées qu'elle prônait. Les Allemands avaient arraché ces gens à leurs maisons et les avaient condamnés à travailler à vie dans une usine du III^e^ Reich. Des bébés, des femmes âgées, des innocents ont été contraints de vivre dans des baraquements, derrière des fils de fer barbelés, de travailler comme des esclaves douze heures par jour pour un employeur impitoyable, de se nourrir de soupe de betterave, de pommes de terre moisies et de pain noir. Le travail forcé jusqu'à ce que mort s'ensuive, voilà ce qu'était en fait le III^e^ Reich et l'Ordre nouveau. Froidement et de façon délibérée, les Allemands avaient réduit les peuples d'Europe en esclavage. » À ses yeux, « tous les Allemands étaient coupables, sans exception ».

La compagnie E n'a été chargée de la garde du camp de personnes déplacées que peu de temps. Quand elle est revenue s'installer sur les bords du Rhin, Winters lui imposa un programme d'entraînement qui incluait réveil en fanfare, inspections diverses, gymnastique, exercice de rang serré, entraînement par groupes, lecture de carte, etc. La journée se terminait par le salut au drapeau. C'était le retour à l'instruction élémentaire et beaucoup le vivaient mal.

Comme toujours à l'arrière, la hiérarchie se faisait sentir plus lourdement, et un fossé se creusait entre sous-officiers et hommes de troupe d'une part, et officiers de l'autre. Le lieutenant Ralph D. Richey, un des nouveaux officiers tout feu tout flamme, qui était officier personnels du bataillon, se montrait particulièrement odieux.

Un jour qu'il avait fait aligner la compagnie E pour la passer en revue, une vieille Allemande traversa les rangs à bicyclette, sans penser à mal. Richey piqua une telle colère qu'il donna un coup de poing à la vieille femme, la faisant tomber de son vélo. Comme elle fondait en larmes, il se précipita sur elle en lui ordonnant de ficher le camp. Les hommes ont été écœurés par son comportement.

Le lendemain, la compagnie E effectua une marche forcée de 8 km, sous la conduite du lieutenant Richey. En voyant que les hommes avaient retroussé leurs manches et portaient leurs armes de la façon la plus confortable possible, Richey, furieux, arrêta la compagnie et se mit à crier : « Je n'ai jamais vu une compagnie aussi débraillée ! Vous êtes 120 dans cette unité, et je vois 120 façons différentes de porter un fusil. Et vous vous croyez des soldats ! » Cet incident inspira à Webster une tirade : « Voilà un type qui a réussi à nous faire avoir honte de l'uniforme que nous portions en nous injuriant parce que nous nous étions mis à l'aise pour effectuer une marche forcée. Voilà bien l'armée. Les officiers constituent une aristocratie qui fait ce qui lui plaît. Silence dans les rangs. Vous n'êtes que de simples soldats. Vous n'êtes pas autorisés à penser. Si vous valiez quelque chose, vous seriez officiers. Toi, viens ici ! Porte mon sac de couchage. Balaie ma chambre. Nettoie mon fusil. Oui, monsieur. Pourquoi ne m'as-tu pas salué ? Tu ne m'as pas vu ? Bon Dieu, reviens sur tes pas et salue-moi correctement. Tous ces lieutenants, que le diable les emporte ! Ils veulent bien les privilèges mais pas les responsabilités. »

Tous les officiers ne ressemblaient pas à Richey. En dépit de sa réputation et de ses éclats, le capitaine Speirs se souciait de ses hommes. Sentant qu'ils s'ennuyaient, il organisa une excursion à Cologne. Il voulait leur faire visiter la ville et leur montrer les effets des bombardements (Cologne était l'une des villes allemandes qui avaient le plus souffert).

Deux choses surtout ont impressionné les hommes de la compagnie E. Avant tout, l'étendue des dégâts. Les artères principales avaient été dégagées, mais la plupart des rues adjacentes étaient obstruées par les décombres. Il n'y avait plus un seul carreau aux fenêtres. Toutes les églises avaient été touchées. Au centre-ville, la magnifique cathédrale était endommagée mais avait résisté. La gigantesque statue équestre de Bismarck était toujours debout, mais

le sabre du chancelier du IIe Reich, pointé en direction de la France, avait été brisé par un éclat de bombe.

Quelques hommes allèrent jusqu'au bord du Rhin et éclatèrent de rire à la vue des ruines grotesques du *Hängebrücke*, un pont suspendu. Un couple d'Allemands âgés se tenait non loin d'eux. À la grande honte des parachutistes américains, ils se sont mis à pleurer en secouant la tête. Tous leurs magnifiques ponts avaient été détruits, et cela faisait rire ces jeunes Américains.

Les hommes de la compagnie E ont également été impressionnés par l'attitude des Allemands. Le lieutenant Foley remarqua que « les habitants avaient décidé de leur propre chef de commencer à déblayer les ruines. Le long de la plupart des rues, ils empilaient les pavés qu'ils pouvaient récupérer. Les maisons étaient en cours de déblaiement. Elles étaient encore en très mauvais état, mais semblaient presque prêtes à être reconstruites. Stupéfiant ».

Le 19 avril fut un grand jour pour la compagnie E. Les services de l'intendance livrèrent 34 paires de chaussettes par section, soit une paire environ par homme, plus trois bouteilles de Coca-Cola (expressément consignées) et deux bouteilles de bière américaine par homme. La solde pour les mois de février et mars fut payée en *Allied Military Marks*, et les hommes reçurent l'ordre de changer leurs livres anglaises, leurs florins hollandais, leurs francs français et belges contre des *Allied Military Marks*.

Le 22 avril, chaque homme reçut cinq rations K avant d'embarquer dans des wagons qui étaient la version allemande des wagons français sur lesquels était inscrit : « Hommes 40, chevaux 8. » Lesdits wagons avaient été désinfectés au DDT et garnis de paille.

Le général Bradley ayant rattaché la 101e division aéroportée à la 7e armée, ils étaient en route pour la Bavière et les Alpes. Leurs objectifs étaient Munich, Innsbruck et le col du Brenner. Le but recherché consistait à pénétrer dans les Alpes avant que les Allemands ne parviennent à y établir un réduit qui leur aurait permis de poursuivre la guerre, le « nid d'aigle » de Hitler, situé à Berchtesgaden, pouvant servir de QG à une telle opération, puis à une guérilla contre les occupants. Eisenhower craignait surtout que Hitler ne réussisse à rejoindre son nid d'aigle où il aurait été bien protégé et aurait disposé d'émetteurs radio lui permettant

d'encourager les Allemands à continuer la lutte en déclenchant une guerre de guérilla.

En fait, les Allemands n'ont jamais eu ni l'intention ni les ressources nécessaires pour établir un réduit dans les Alpes ; mais il ne faut pas oublier que quatre mois auparavant, alors que tout le monde était persuadé que la Wehrmacht était *kaputt*, les Allemands avaient déclenché la bataille des Ardennes. Le souvenir de cette mauvaise surprise était encore très présent et la peur qu'elle ne se renouvelle bien réelle. En réalité, lors de son périple jusqu'à Berchtesgaden, la compagnie E a toujours été à plus de 100 km du front, en réserve, et n'a jamais été inquiétée. Ce voyage à travers l'Allemagne du Sud a été plus une excursion qu'une manœuvre de combat.

Le voyage a commencé par un trajet de près de 500 km en train, à travers quatre pays. Les aviations alliées avaient tellement mis à mal le réseau ferroviaire allemand que, pour aller de la Ruhr au sud de l'Allemagne, il était nécessaire de passer par la Hollande, la Belgique, le Luxembourg et la France. Les hommes dormaient, chantaient, laissaient pendre leurs jambes par les portes ouvertes, prenaient le soleil sur le toit des wagons. Popeye Wynh dirigeait les chœurs qui reprenaient inlassablement la chanson favorite des soldats nord-américains combattant sur le théâtre d'opérations européen : *Roll Me over in the Clover*[72].

Le train est passé à moins de 40 km de Bastogne. « En se remémorant les durs combats qui s'étaient déroulés trois mois plus tôt, nombre de vétérans ont eu la chair de poule. Mais en même temps, eux qui n'avaient connu que la neige, le froid et les forêts sombres et sinistres, ont été surpris par la beauté de cette contrée accidentée que le printemps faisait reverdir[73]. »

Ils ont finalement regagné l'Allemagne puis le Rhin, à Ludwigshafen, où après être descendus du train, ils montèrent pour la première fois dans des véhicules appelés DUKW : D pour 1942, U pour amphibie, K pour toutes roues motrices, W pour double essieu à l'arrière. Ces DUKW avaient fait leur apparition au moment du débarquement de Provence. Ils étaient étonnants à tout point de vue mais, du fait de leur nature hybride, ils n'ont intéressé ni l'armée de terre ni la marine, et seulement 21 000 exemplaires ont été

construits. Les hommes de la compagnie E auraient souhaité qu'il y en eût 210 000 ou même 2 100 000.

Un DUKW pouvait transporter 20 fusiliers et tout leur équipement dans d'excellentes conditions de confort. Il pouvait atteindre 5 nœuds par mer calme et rouler à 80 km/h sur ses pneus très largement dimensionnés. Il ne tressautait pas comme les camions qui transportaient habituellement les GI, il ne vous secouait pas comme une jeep. Selon Webster, il « tanguait mollement, comme un bateau à voile sur une légère houle ».

Ils ont franchi le Rhin en empruntant le *Ernie Pyle Bridge*, un pont flottant construit par le génie, et ont pris la direction de Munich. Quand ils ont traversé Heidelberg, Webster s'est extasié : « En voyant toutes ces maisons intactes et la magnifique promenade au bord de la rivière où des civils contents de leur sort flânaient au soleil, j'ai eu envie de rester à Heidelberg pour toujours. Avec ces collines verdoyantes, la chaude lumière du soleil, cette rivière fraîche dans laquelle on avait envie de se baigner, cette ambiance estudiantine très détendue, Heidelberg était synonyme de paradis dans toutes les langues. »

À partir de là, le convoi a suivi un itinéraire détourné, contournant des montagnes en empruntant des routes principales et secondaires. « Nous étions émerveillés par la stupéfiante beauté de l'Allemagne, a écrit Webster. Comme l'a si bien dit un journaliste du *New Yorker*, cela paraissait dommage d'avoir accordé un si beau pays aux Allemands. »

Au milieu de l'après-midi, Speirs envoyait les sergents-chefs Carson et Malarkey en avant-garde avec mission de choisir le meilleur endroit pour installer le PC de compagnie dans tel ou tel village. Ils étaient également chargés de réserver la plus belle maison et la plus belle chambre pour leur commandant de compagnie.

Carson avait étudié l'allemand au lycée. C'était lui qui frappait aux portes des maisons et ordonnait aux occupants de vider les lieux dans les cinq minutes sans rien emporter. Si vous leur accordez plus de cinq minutes, leur avait dit Speirs, ils auront le temps de tout faire disparaître.

Un jour, l'avant-garde fixa son choix sur un immeuble de trois étages, suffisamment grand pour y installer le PC et la plus grande partie de la compagnie. Carson commença à frapper aux portes et à ordonner aux locataires : « *Raus in fünf minuten !* » Ils se sont

précipités dans la rue en pleurant et en se lamentant, apeurés. « J'ai frappé à une porte, et une vieille dame est venue ouvrir, se souviendra Carson. Je l'ai regardée et elle m'a dévisagé. Bon Dieu ! Elle ressemblait à ma grand-mère. Je lui ai dit : *"Bleib hier*", restez là. »

Malarkey m'a raconté la suite : « Puis Speirs finissait par arriver mais il disparaissait aussitôt pendant deux ou trois heures. C'était un pillard de la pire espèce. Il ne pouvait pas dormir en sachant qu'il y avait un collier ou quelque autre objet de valeur dans les parages. » Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il envoyait son butin par la poste à sa femme, en Angleterre. Elle avait besoin d'argent car elle venait juste d'accoucher.

Presque tous les membres de la compagnie E, comme presque tous les soldats alliés combattant sur le théâtre d'opérations européen, participaient plus ou moins au pillage. C'était une conséquence de la guerre. Des milliers d'hommes qui ne s'étaient jamais permis jusque-là de prendre quelque chose qui ne leur appartenait pas commençaient à trouver normal de s'approprier tout ce qui leur faisait envie. Le pillage était lucratif, amusant, peu risqué et parfaitement en accord avec le comportement de toutes les armées conquérantes depuis Alexandre le Grand.

Les Luger, les insignes nazis, les montres, les bijoux, les premières éditions de *Mein Kampf*, les alcools étaient les articles les plus recherchés. Dépouiller les soldats allemands de tout ce qu'ils possédaient faisait partie de la règle du jeu ; piller les civils était mal vu, mais cela se produisait malgré tout. L'argent n'était pas particulièrement apprécié. Un jour, le soldat Edward Heffron et l'infirmier Ralph Spina ont surpris une demi-douzaine de soldats allemands qui se cachaient dans une maison. Les Allemands se sont rendus. Heffron et Spina leur ont pris leurs montres, une magnifique paire de jumelles, etc. Il y avait aussi un petit coffre-fort sur une étagère. Spina l'a forcé. Il contenait la solde d'une unité de la Wehrmacht, en Reichsmarks. Heffron et Spina s'en sont emparés également. « On était deux jeunes gars de *South Philly*[74], et on venait de réussir un hold-up à main armée. »

De retour à l'endroit où ils logeaient, Heffron et Spina ont discuté de ce qu'ils devaient faire de l'argent, tout en vidant une bouteille de cognac. Le lendemain matin, ils sont allés à la messe à l'église et ont distribué l'argent aux fidèles. « Mis à part quelques-unes des plus

grosses coupures, qu'on s'est partagées, m'a avoué Spina. On n'était tout de même pas saouls au point de ne rien garder pour nous. »

Ils ne se gênaient pas pour « réquisitionner » des véhicules de toutes sortes, civils et militaires. Le soldat Norman Neitzke, qui avait rejoint la compagnie E à Haguenau, se souviendra qu'un jour une partie de son groupe avait pris place à bord d'une ambulance allemande abandonnée par son chauffeur, mais qu'au moment de démarrer ils s'étaient rendu compte qu'un médecin se trouvait à l'arrière, en train d'aider une femme à accoucher !

Un matin, le lieutenant Richey a confisqué l'appareil photo d'une Allemande qui photographiait le convoi américain ; mais au lieu de le garder pour lui, il l'a jeté par terre et a tiré dessus avec son pistolet. Un comportement qui lui a valu le surnom de « tueur d'appareils photo ».

En progressant vers le sud-est, le convoi a repris contact avec l'ennemi, mais il n'était plus question de combattre. La compagnie E a commencé à croiser des petits groupes de soldats allemands qui cherchaient à faire leur reddition ; puis, ces groupes sont devenus de plus en plus nombreux et de plus en plus importants. Jamais les Américains n'auraient imaginé qu'il existait encore autant de soldats en uniforme vert-de-gris.

La compagnie E se retrouvait au milieu d'une armée allemande en complète décomposition et dont les approvisionnements n'étaient plus assurés. Les soldats de la Wehrmacht n'avaient plus qu'une idée en tête : être en sécurité dans un camp de prisonniers. « Je n'en revenais pas, a écrit Webster, de voir les Allemands descendre des collines comme des troupeaux de moutons et se rendre, alors que peu de temps auparavant ils étaient encore si difficiles à capturer. »

Quand la compagnie E a atteint l'autoroute qui conduisait à Munich, les deux chaussées étaient réservées aux convois militaires alliés, et la bande médiane aux soldats allemands qui marchaient vers l'ouest et la captivité. « Aussi loin qu'on pouvait voir, se souviendra Gordon Carson, la bande médiane était encombrée de soldats allemands en armes. Personne ne s'arrêtait pour recevoir leur reddition. On se contentait de leur faire signe de continuer. »

Pour Webster, la vue de tous ces Allemands qui suivaient la bande médiane de l'autoroute était « un spectacle à donner le frisson. Ils arrivaient par groupes immenses. Nous avons assisté à l'incroyable :

deux GI gardant 2 500 prisonniers ». Les hommes de la compagnie E ont réalisé que la Wehrmacht était en pleine débâcle et qu'il n'y aurait pas de sursaut au printemps, contrairement à ce qui s'était passé à l'automne précédent.

Il y avait bien encore, çà et là, des signes d'une résistance sporadique. Le génie allemand continuait à détruire systématiquement les ponts, au fur et à mesure de l'avance alliée, et de temps en temps, une unité de SS fanatiques ouvrait le feu de loin, mais ces actions constituaient plus une cause d'énervement qu'une menace ou un danger. Les Américains mettaient de l'artillerie légère en batterie pour repousser les SS, et attendaient que le génie allié ait réparé les ponts, ou en ait établi de nouveaux.

Winters était choqué par le fanatisme de certains Allemands, par la discipline aveugle qui poussait les hommes du génie à dynamiter leurs propres ponts alors que l'inutilité d'une telle destruction était l'évidence même. Il était également frappé par « la totale absurdité de la guerre. L'armée allemande marchait vers le nord en suivant l'autoroute, cherchant à faire sa reddition, tandis que certains éléments de cette même armée faisaient sauter les ponts pour retarder cette reddition ».

Au soir du 29 avril, la compagnie E s'arrêta pour la nuit à Buchloe, au pied des Alpes et à proximité de Landsberg. C'est là qu'elle découvrit un premier camp de concentration. Il ne s'agissait pas d'un camp d'extermination, mais d'un camp de travail ; un parmi la demi-douzaine, au moins, que comptait le complexe de Dachau. Même s'il était relativement petit et destiné à la production de matériel de guerre, les conditions de vie et de travail y étaient si horribles qu'on pouvait mesurer toute l'étendue du mal. Les prisonniers portaient des pyjamas rayés dans lesquels ils flottaient, car les trois quarts d'entre eux étaient en train de mourir de faim. Des milliers n'étaient plus que des cadavres ambulants. Des centaines d'autres n'étaient plus que des squelettes.

Dans les caves de l'immeuble qu'il avait réquisitionné pour y installer le PC du bataillon, Winters trouva des piles de grosses meules de fromage et les fit distribuer aux occupants du camp. Puis il contacta le QG du régiment par radio pour décrire la situation et réclamer de l'aide.

La compagnie E passa deux nuits à Buchloe. Elle était donc encore sur place le matin où la population de Landsberg s'est rassemblée, portant des pelles, des pioches, des râteaux et des balais, et a pris la direction du camp. Révolté par ce qu'il venait de voir, le général Taylor avait décrété la loi martiale et ordonné que tous les habitants de Landsberg âgés de quatorze à quatre-vingts ans soient regroupés et envoyés au camp pour enterrer les morts et nettoyer les lieux. Le soir, quand ils sont revenus en ville, certains vomissaient encore. À propos de cet épisode, Winters a écrit : « La vue de ces femmes et de ces hommes affamés, hébétés, qui baissaient les yeux et la tête tandis que nous les regardions à travers les barbelés, qui ne pouvaient s'empêcher d'avoir un mouvement de recul quand nous approchions, comme des chiens battus et maltraités, a fait naître en moi des sentiments indicibles et inoubliables. En voyant ces gens derrière ces barbelés, je me suis dit : "Maintenant, je sais pourquoi je suis là !" »

17
Boire le champagne d'Adolf Hitler

Berchtesgaden
1er-8 mai 1945

Pendant les deux premiers jours du mois de mai 1945, la compagnie E a progressé vers le sud en suivant l'autoroute Munich-Salzbourg, avançant lentement à contre-courant d'un flot de soldats allemands. Souvent, les Américains se trouvaient en minorité au milieu d'une foule d'Allemands en armes. « Je suis certain que les soldats des deux armées n'avaient qu'une idée en tête, se souviendra Webster. "Laissez-nous en paix. Tout ce que nous voulons c'est en finir avec tout ça et rentrer chez nous." »

Le 3 mai, le colonel Sink reçut l'ordre de préparer le 506e à se mettre en route le lendemain matin à 9 h 30, objectif Berchtesgaden.

Berchtesgaden agissait comme un aimant sur les troupes alliées qui se trouvaient dans le nord de l'Italie, le sud de l'Allemagne et l'ouest de l'Autriche. Située au sud de Salzbourg, la station de sports d'hiver bavaroise de Berchtesgaden était le Walhalla, le séjour paradisiaque réservé aux dieux, aux seigneurs et aux maîtres de l'Allemagne nazie. Hitler avait là une maison, mais aussi une retraite perchée au sommet d'une montagne, à plus de 2 000 m d'altitude, et appelée *Aldershorst* (le « nid d'aigle »). Grâce à un remarquable travail de génie civil, les voitures pouvaient parvenir jusqu'à un parking situé à peu de distance de l'*Aldershorst*. De là, un tunnel conduisait jusqu'au cœur de la montagne où un ascenseur, aux parois tapissées de feuilles d'or, permettait d'atteindre l'*Aldershorst*.

C'était à Berchtesgaden que les leaders de l'Europe s'étaient rendus, à la fin des années 30, pour y être humiliés par le chancelier du IIIe Reich. L'Italien Mussolini, l'Autrichien Schuschnigg, le Français Daladier, l'Anglais Chamberlain, le roi Léopold III de Belgique et bien d'autres. Comme le reste du monde, ils avaient tous eu peur de Hitler. À présent qu'il était mort[75], cette peur n'avait plus de raison d'être, mais la fascination exercée par sa retraite favorite

n'en était que plus forte, car elle semblait renfermer l'une des clés de sa personnalité.

C'était à Berchtesgaden que les plus hauts dignitaires du régime nazi aimaient se retrouver, afin d'être près de leur Führer. Himmler, Goering, Goebbels, Martin Bormann possédaient des maisons dans la région, et un complexe d'appartements de grand standing était réservé aux SS.

C'était également vers Berchtesgaden que la plus grande partie du butin réuni par les nazis avait afflué. L'endroit regorgeait d'or et de devises provenant d'une douzaine de pays, mais aussi d'œuvres d'art (Goering à lui seul possédait cinq Rembrandt, un Van Gogh, un Renoir, etc.), de bijoux, de fabuleuses automobiles, de grands crus de vins et d'alcools.

La station de sports d'hiver des Alpes bavaroises exerçait donc une double attraction : elle était le symbole de la soif de pouvoir de Hitler et elle offrait des possibilités de pillage illimitées. Tous avaient envie d'y arriver les premiers : les Américains, les Français, qui avançaient aux côtés de la 101e et du même pas, les Anglais, qui montaient d'Italie, et certains leaders allemands qui voulaient récupérer leurs biens.

La compagnie E remporta la course.

Le 4 mai, la 101e division progressa en suivant l'autoroute Munich-Salzbourg. Le 2e bataillon ouvrait la marche. Le convoi américain dépassa Rosenheim puis le lac de Chiem. À Siegsdorf, il tourna sur la droite pour prendre la route qui conduisait directement à Berchtesgaden.

Après avoir parcouru une quinzaine de kilomètres, les Américains butèrent sur l'arrière-garde de la 2e division blindée de l'armée française (qui avait été la première unité alliée à entrer dans Paris), placée sous le commandement du célèbre général Philippe de Hauteclocque dit Leclerc. Depuis une semaine, la 2e DB était supposée se trouver sur le flanc droit de la 101e, mais les Américains n'avaient pas réussi à garder le contact avec elle. À certains moments, les Français étaient bien là, mais l'instant d'après ils avaient disparu. Autant que les Américains pouvaient en juger, les Français se livraient au pillage, mettant tout à sac sur leur passage. Dès qu'ils avaient réussi à remplir un camion ou deux avec leur butin, ils les envoyaient en France. Leclerc avait espéré arriver le

premier à Berchtesgaden, qui n'était plus qu'à une petite heure de route vers le sud, mais il était arrêté dans sa progression parce que le génie allemand avait dynamité un pont enjambant un profond ravin, et qu'il ne disposait pas des moyens nécessaires pour établir un pont de fortune. De plus, quelques SS fanatiques, équipés d'armes automatiques et de mortiers, étaient retranchés sur la rive opposée.

La compagnie E et le reste du 2e bataillon se mêlèrent aux Français et tous assistèrent, impuissants, à des échanges de tirs bien inutiles, en attendant l'arrivée des éléments du génie qui avaient été rattachés à la 101e. Winters demanda à Sink s'il désirait qu'une section tente de contourner l'obstacle, mais Sink refusa ; il ne voulait pas qu'un de ses hommes risque d'être blessé ou tué.

C'était une décision raisonnable. À ce stade de la guerre, il aurait été dommage de subir des pertes. Seulement, Berchtesgaden était juste de l'autre côté du ravin, presque à portée de main. Alors, Sink réfléchit et ordonna à Winters : « Revenez jusqu'à l'autoroute avec le 2e bataillon et voyez si vous pouvez contourner ce barrage routier et atteindre Berchtesgaden avant tout le monde. » En cas de succès, Sink voulait que Winters réquisitionne la célèbre Berchtesgaden Hof pour y installer le QG du 506e.

À la tête de son bataillon, Winters regagna l'autoroute Munich-Salzbourg et prit la direction de l'est. Puis il quitta l'autoroute peu avant la frontière autrichienne et marcha au sud jusqu'à Bad Reichenhall où un autre pont dynamité stoppa son avance pour la nuit. Le lendemain matin, 5 mai 1945, prenant la tête du bataillon, la compagnie E gagna Berchtesgaden sans rencontrer la moindre opposition, et s'empara de la petite ville sans avoir à tirer un seul coup de feu.

On aurait dit un pays de conte de fées. Les montagnes couvertes de neige, les forêts vert sombre, les torrents qui tintaient sous la glace, les maisons tarabiscotées, les costumes surannés et pittoresques des habitants étaient un régal pour les yeux. La qualité et l'abondance de la nourriture et des boissons alcoolisés, les possibilités d'hébergement, la présence d'un grand nombre de personnels féminins de la Luftwaffe et de la Wehrmacht, mais aussi de prostituées de toutes sortes, étaient de bon augure pour le repos du guerrier.

La première préoccupation des Américains fut le logement. Winters et Welsh se rendirent à la Berchtesgaden Hof. En

franchissant la porte d'entrée, ils ont vu le personnel prendre la fuite. Dans la grande salle de restaurant, un garçon était occupé à ranger de l'argenterie dans un coffret tapissé de velours qui mesurait plus d'un mètre de long.

Winters et Welsh n'ont pas eu à prononcer un seul mot. En les voyant venir vers lui, l'Allemand s'est sauvé, laissant les deux officiers américains se partager l'argenterie. Quarante-cinq ans plus tard, les deux hommes et leurs familles se servaient toujours de l'argenterie de la Berchtesgaden Hof.

Après avoir fait main basse sur ce qui l'intéressait le plus, Winters a placé l'hôtel sous bonne garde, « afin d'empêcher qu'il n'y ait davantage de pillage », comme il me l'a dit froidement à l'occasion d'une de nos interviews. Mais Winters regrettait cette décision : « J'ai été vraiment stupide de ne pas laisser le 2e bataillon prendre possession de cet hôtel. » Par la suite, quand les membres des QG du régiment puis de la division sont arrivés, ils se sont approprié tout ce qu'il était possible d'emporter.

Winters choisit d'installer son PC dans une maison perchée sur une hauteur dominant la vallée et appartenant à un responsable nazi. Il envoya le lieutenant Cowing, son officier logistique, annoncer aux occupants qu'il leur accordait un quart d'heure pour vider les lieux. Cowing était un nouveau qui avait rejoint le bataillon à la mi-février, à Haguenau, et n'avait pas eu le temps de s'endurcir. Il revint peu après dire à Winters :

— Ils ont refusé. Ils ne veulent pas déménager.

— Suivez-moi, lui ordonna Winters.

Accompagné de tout son état-major, Winters vint frapper à la porte de la maison, et quand une femme ouvrit, il lui dit : « On emménage immédiatement ! » Il est entré, suivi des membres de son état-major, et les Allemands ont disparu.

« Est-ce que je me suis senti coupable ? s'est demandé Winters au cours d'une de nos interviews. Non ! Le fait d'avoir pris possession de cette magnifique maison ne m'a pas posé de cas de conscience. On avait vécu dans des trous individuels en Normandie, dans la boue en Hollande, dans la neige à Bastogne. Quelques jours auparavant, on avait découvert un camp de concentration. Ces gens-là étaient la cause de toutes ces souffrances. Leurs problèmes ne m'intéressaient pas, et je ne pensais pas leur devoir d'explications. »

Les hommes du 2e bataillon n'ont pas eu le moindre scrupule à s'installer dans le complexe d'appartements de grand standing réservé jusque-là aux SS. Construit dans le style alpestre, il était pourvu de sanitaires dernier cri et la décoration intérieure était très moderne, très design. Officiers et sous-officiers furent logés dans les somptueuses demeures des responsables nazis, perchées sur les hauteurs dominant Berchtesgaden.

Winters installa des postes de garde tout autour de la petite ville, principalement pour régler la circulation, recevoir la reddition des troupes allemandes et les diriger vers des camps de prisonniers. Le soldat Heffron s'est retrouvé ainsi faire la police à un carrefour au moment où un convoi de 31 véhicules ennemis descendait de la montagne avec à sa tête le général Theodor Tolsdorf, commandant du LXXXIIe corps. C'était un sacré personnage. Un Prussien de trente-cinq ans, l'un des plus jeunes généraux de la Wehrmacht. Il avait été blessé onze fois, et ses hommes le surnommaient « Tolsdorf le fou » à cause du peu de cas qu'il faisait de leurs vies et de la sienne. La compagnie E avait eu affaire à lui le 2 janvier 1945, car il commandait ce jour-là la 340e Volksgrenadier Division, une des unités qui tenaient le Bois Jacques, au nord-est de Bastogne.

Tolsdorf s'attendait à une reddition avec les honneurs, avant de rejoindre un camp de prisonniers où il serait traité avec tout le respect dû à son grade. Les 31 véhicules transportaient des bagages personnels, des boissons alcoolisées, des cigares, des cigarettes, et un grand nombre de petites amies et d'accompagnatrices. Heffron arrêta le convoi. Tolsdorf lui dit qu'il souhaitait se rendre. Heffron appela un sous-lieutenant qui se trouvait non loin de là, mais Tolsdorf envoya le sous-lieutenant chercher quelqu'un dont le grade serait plus en rapport avec le sien. En attendant, Heffron profita de l'occasion pour confisquer le Luger et la serviette du général Tolsdorf. Il se dit qu'il avait de quoi être fier, lui, le gamin de *South Philly*, d'avoir reçu la reddition d'un général boche. Un peu plus tard, il trouva dans la serviette de Tolsdorf deux décorations (des Croix de fer) et 500 photos pornographiques.

Tout le monde pillait à qui mieux mieux. Il y avait des militaires allemands partout (des officiers, des sous-officiers, de simples soldats ; appartenant à la Wehrmacht, aux Waffen SS, à la Luftwaffe) qui cherchaient quelqu'un à qui faire leur reddition, et les hommes

des compagnies D, E et F du 506e étaient les premiers Américains qu'ils rencontraient. Le 13 mai, Webster écrira à ses parents : « Nous avons obtenu d'eux des pistolets, des couteaux, des montres, des capotes doublées de fourrure, des combinaisons de saut camouflées. La plupart des Allemands prennent ça plutôt bien mais, de temps à autre, nous tombons sur un individu qui ne veut pas se laisser soulager du poids de sa montre. Heureusement, un pistolet braqué en pleine figure est un argument très persuasif. Je possède à présent un Luger, deux P-38, un pistolet-mitrailleur Schmeissere, deux combinaisons de saut, une vareuse d'hiver camouflée, plusieurs drapeaux nazis mesurant environ 60 cm sur 1 m, et une montre. »

Le nid d'aigle de Hitler avait été mis à mal par l'aviation américaine. L'ascenseur était hors d'usage, mais pour des hommes qui avaient escaladé Mount Currahee un nombre incalculable de fois, parvenir au sommet était plus une promenade qu'un défi. Alton More fut l'un des premiers à faire l'ascension. Parmi les décombres, il découvrit deux albums ayant appartenu au Führer, contenant les photos des hommes politiques européens qui avaient été ses hôtes. Un officier de la compagnie E demanda à More de lui confier ces deux albums ; More refusa, mais l'officier le menaça de le traduire en cour martiale.

More faisait partie de la même section que Malarkey. Ce dernier courut au PC du bataillon pour expliquer la situation à Winters. Aussitôt, Winters ordonna à son chauffeur de reconduire Malarkey à ses quartiers et de revenir avec le soldat More et tout son paquetage. Puis Winters nomma More chauffeur et l'attacha au PC du bataillon, lui permettant ainsi de conserver les deux albums et de les ramener chez lui, à Casper (Wyoming).

Magnifiquement logés, ayant accumulé plus de butin qu'ils n'étaient capables d'en transporter et qu'ils ne pouvaient espérer en ramener chez eux, nos jeunes Américains voulaient avoir une voiture. Pas de problème. Sur les parcs de stationnement qui se trouvaient en ville et à l'extérieur, il y avait des camions de l'armée allemande, des berlines, des jeeps Volkswagen, etc. Et les garages des maisons individuelles abritaient de luxueuses automobiles. Le sergent Hale choisit une voiture de pompiers de marque Mercedes, avec cloche, sirène et lumières clignotantes bleues. L'adjudant Talbert préféra une voiture ayant appartenu à l'état-major du Führer,

avec portes et vitres à l'épreuve des balles. Le sergent-chef Carson prit possession de la voiture personnelle d'Hermann Goering. « C'était la plus belle voiture que j'aie jamais vue. On était comme des gosses. On était les rois de la route. On a rencontré le capitaine Speirs. Il s'est installé au volant et on est parti dans les rues de Berchtesgaden, sur des routes de montagne, à travers cette campagne où les fermes semblaient sorties tout droit d'un livre d'images. »

Malheureusement, les 7 et 8 mai, un tas d'officiers supérieurs ont débarqué à Berchtesgaden et il est devenu difficile pour un simple capitaine de continuer à rouler en Mercedes. Speirs a reçu l'ordre de remettre son véhicule au QG du régiment. Carson et Bill Howell étaient en train de l'admirer sous toutes les coutures quand Speirs est venu leur apprendre la mauvaise nouvelle.

Carson demanda à Howell s'il pensait que les vitres étaient vraiment à l'épreuve des balles. Comme Howell se posait lui aussi la question, ils ont reculé d'une dizaine de mètres, ont visé la vitre arrière gauche avec leurs M-1 et ont tiré. La vitre vola en éclats. Carson et Howell ont tout juste eu le temps de ramasser les morceaux et de s'éclipser avant qu'un capitaine appartenant à l'état-major du régiment ne vienne prendre livraison de la Mercedes de Speirs.

Talbert s'est livré lui aussi à quelques expériences avant de se dessaisir de sa propre Mercedes et a rendu compte des résultats de ses recherches à Winters : les vitres étaient à l'épreuve des balles ordinaires, mais ne résistaient pas à des munitions perforantes. Winters le remercia et convint avec lui que ce genre d'informations pouvait se révéler utile un jour ; on ne sait jamais…

Les hommes de la compagnie E se sont livrés à une autre expérience sur la Mercedes de Talbert. Ils ont vidangé le radiateur pour savoir si elle pouvait fonctionner sans eau. Quant à une troisième automobile de grand luxe, ils ont voulu voir avant de la rendre, si elle pouvait résister à une chute de 30 m et l'ont donc poussé jusqu'au bord d'une falaise.

Ainsi, les huiles du régiment ont hérité de véhicules dépourvus de vitres ou d'eau (le moteur de la Mercedes de Talbert prit feu dans la montée vers le nid d'aigle), ou de simples épaves. Les hommes de la compagnie E ont dû se contenter de camions, de motos, de jeeps Volkswagen, de véhicules de reconnaissance et d'autres engins du

même genre qui étaient tout à fait convenables et totalement gratuits, comme l'essence. Il leur suffisait de faire le plein et de prendre la route.

« C'était une sensation absolument unique, se souviendra Winters. Vous n'imaginez pas le pouvoir qu'on avait. On pouvait prendre tout ce qu'on voulait. »

Après le logement et les voitures, il y eut l'alcool. Toutes les caves de Berchtesgaden contenaient de bonnes bouteilles, mais la mieux fournie de toutes fut découverte par le commandant Winters, un des rares membres du bataillon qui ne buvaient jamais d'alcool. Le 6 mai, parti seul en exploration, il tomba sur les quartiers et le cercle réservés aux officiers de l'état-major de Goering. Dans une des pièces, il trouva le cadavre d'un général allemand, en grand uniforme. Le mort tenait encore un pistolet dans la main droite, et une balle lui avait traversé la tête, entrant par une oreille et ressortant par l'autre (il s'agissait du général de division Kastner).

Winters fouilla un peu partout, forçant quelques portes, jusqu'à ce que… « Seigneur ! Je n'avais jamais rien vu de pareil ! » La cave voûtée mesurait 15 m sur 10 m et contenait des rangées et des rangées de casiers qui allaient du sol au plafond. Tous les plus grands crus et les plus grandes marques du monde étaient représentés. Il y avait là, selon une estimation ultérieure, environ 10 000 bouteilles de vins et d'alcools. Winters posta deux gardes à l'entrée du cercle, et deux autres à l'entrée de la cave. Puis il interdit la consommation d'alcool, imposant à tous les hommes de son bataillon une semaine de régime sec. Commentant, en 1990, cette décision invraisemblable, Winters m'a dit : « Je n'étais pas stupide. Je ne m'attendais pas à ce qu'une telle interdiction soit respectée à cent pour cent, mais le message était clair : il ne faut pas que la situation dégénère. Je ne veux pas que tout cela se termine par des bagarres d'ivrognes ! »

Dans l'après-midi, Winters convoqua le capitaine Nixon. « Nix, si tu es capable de rester sobre pendant vingt-quatre heures, je te montrerai quelque chose que tu n'as encore jamais vu. »

Le lendemain matin, 7 mai, Nixon vint trouver Winters. Il n'avait rien bu depuis la veille.

« De quoi parlais-tu, hier, quand tu m'as dit que tu allais me montrer quelque chose d'extraordinaire ? » Winters demanda à son chauffeur de les conduire au cercle des officiers de l'état-major de

Goering. Quand Winters ouvrit la porte de la cave, « Nixon a pensé qu'il était mort et qu'il se trouvait devant l'entrée du Paradis ».

Une impression qui s'est confirmée quand Winters lui a dit : « Prends ce que tu veux, puis demande à chaque compagnie d'envoyer un camion et de le remplir. Je te confie cette mission. »

Un alcoolique ne pouvait rêver mieux. On lui offrait tout d'abord la possibilité de se servir librement dans l'une des meilleures caves du monde, puis la chance de permettre à ses amis d'en faire autant, et enfin une excellente raison de s'enivrer : la guerre était terminée et il était toujours en vie.

Quant aux conséquences, le mieux est de se reporter à la photographie de Nixon prise le 8 mai au matin.

Pour les hommes de la compagnie E, la fête a été belle et irrésistible. En dépit des ordres de Winters et des tours de garde, ils ont arrosé ça. Il ne pouvait pas en être autrement. Ce matin-là, lundi 7 mai 1945, à 2 h 45, le général Jodl et l'amiral von Friedeburg, plénipotentiaires du grand amiral Karl Dönitz, avaient signé l'acte de capitulation sans conditions de l'Allemagne, au QG du général Eisenhower, à Reims ; et l'ordre de cesser le feu, d'enlever les rideaux noirs imposés par le couvre-feu et de laisser briller les lumières de la paix retrouvée, s'était répandu comme une flamme le long d'une traînée de poudre. « La nouvelle de la reddition allemande a été le signal du plus grand débordement de joie de l'histoire de l'humanité », a dit Winston Churchill.

Les hommes de la compagnie E veillèrent à ce que Berchtesgaden participe pleinement à la célébration. Carson se rappellera qu'après la distribution du contenu de la cave de Goering, on avait entendu « des bouchons de champagne sauter pendant toute la journée. »

La fête devenant de plus en plus bruyante, le capitaine Speirs a craint qu'elle ne dégénère. Pris par l'ambiance de la journée, le sergent Mercier, que le soldat O'Keefe tenait pourtant pour « le plus sérieux de nous tous », a revêtu le grand uniforme d'un officier allemand, poussant le souci du détail jusqu'à incruster un monocle dans son orbite droite. Quelqu'un a eu la bonne idée de le conduire au PC de la compagnie, sous bonne escorte.

Prévenu de ce qui se tramait, Speirs n'a pas levé les yeux lorsque Mercier est entré dans son bureau encadré par des soldats qui le poussaient avec la pointe de leurs baïonnettes. L'un d'eux a salué en claquant des talons, et annoncé :

— Monsieur, on a capturé cet officier allemand. Que faut-il faire de lui ?

— Emmenez-le et fusillez-le, a répondu Speirs sans même les regarder.

— Monsieur, s'il vous plaît… Monsieur, c'est moi… Je suis le sergent Mercier.

— Mercier, ôtez cet uniforme ridicule !

Après quoi, Speirs a ordonné le rassemblement de la compagnie. Il a expliqué à ses hommes que certains d'entre eux, qui avaient rejoint relativement récemment, fêtaient la victoire d'une façon qui lui paraissait sans commune mesure avec la part qu'ils avaient prise à ladite victoire. Il désirait les voir se calmer. Il ne voulait plus qu'ils se servent de leurs armes, et encore moins des armes allemandes qu'ils avaient récupérées et dont le bruit faisait sursauter tout le monde.

Tenter d'endiguer la fête équivalait à vouloir arrêter la marée montante. Même Speirs a fini par se laisser entraîner. Quand il est revenu à son PC, le sergent-chef Carson et lui se sont assis dans la salle de garde et ont fait sauter successivement les bouchons d'un certain nombre de bouteilles de champagne, jetant ensuite les bouteilles vides par la porte-fenêtre. Au bout d'un moment, quand ils sont allés prendre l'air sur le balcon, ils ont vu le tas de « cadavres », et Speirs a demandé à Carson : « Tu es bon au colt 45 ? » Carson a répondu oui. « Voyons si tu es capable de casser le goulot d'une de ces bouteilles. »

Carson visa, tira et fit mouche. Speirs lui prit le colt 45 des mains et obtint le même résultat. Alors ils se sont pris au jeu et, alerté par le vacarme, l'adjudant Talbert a fait irruption dans la pièce, rouge de colère, prêt à abattre ceux qui contrevenaient aux ordres du capitaine Speirs. Il n'a d'abord vu que Carson. « Carson, ça va te coûter cher ! » Tandis qu'il lui expliquait que le commandant de compagnie avait interdit de tirer, Speirs s'est montré. Il tenait à la main le colt 45 encore fumant. Un ange est passé, puis Speirs s'est excusé : « Je suis désolé. C'est moi qui suis responsable. J'ai oublié l'ordre que j'avais donné. »

Entre-temps, Webster, Luz et O'Keefe avaient trouvé la cave de Goering, mais ils arrivaient un peu tard. Le reste de la compagnie E était déjà passé par là et Winters avait retiré les gardes, laissant la porte de la cave grande ouverte. En se rendant sur les lieux à bord de la jeep Volkswagen de Luz, le trio avait du reste doublé une file de

camions, de jeeps Volkswagen et de véhicules blindés qui attendaient leur tour.

Webster, Luz et O'Keefe s'étaient munis d'une caisse en bois qu'ils ont remplie de bouteilles. « J'ai été désagréablement surpris de constater que la plupart des champagnes étaient jeunes et médiocres, se souviendra Webster. Il n'y avait pas de fine Napoléon et les champagnes avaient été mis en bouteille à la fin des années 30. Hitler m'a déçu. »

Webster oubliait que Nixon l'avait précédé, et Nixon, fin connaisseur, avait emporté cinq pleins camions, pour lui et les autres officiers, bien avant l'arrivée de Webster, autre fin connaisseur. « Cette fois-là, a commenté Winters, l'homme de Yale [Nixon] a pris le pas sur le petit gars de Harvard [Webster]. »

En quittant le cercle des officiers de l'état-major de Goering, Webster, Luz et O'Keefe sont tombés sur un groupe de soldats français qui buvaient et tiraient des rafales de mitraillette vers le ciel en criant : « La guerre est finie ! La guerre est finie ! » Ils ont donné de grandes tapes dans le dos des trois Américains en leur demandant des cigarettes, et en leur offrant à boire.

Webster, Luz et O'Keefe ont distribué des cigarettes, serré des mains à la ronde et se sont hâtés de regagner leurs appartements. « Et alors, écrira Webster, a commencé une soirée mémorable, avec les bouchons qui sautent, le champagne qui coule à flots, les bouteilles que l'on brise, les rires gras, les cris retentissants, les phrases bégayées, zézayées : "Tu reprendras bien un autre verre… Nom de Dieu ! Laisse-moi faire sauter ce bouchon… C'est ma tournée… Est-ce que c'est pas merveilleux ?" Partie de dés. Verres remplis à ras bord. "Où est Hitler ? Il faut remercier Hitler, ce fils de pute… Berchtesgaden, je t'aime !" C'est ainsi que la guerre s'est terminée. »

Vainqueurs et vaincus, tout le monde en Europe fêtait ça. Au matin du 8 mai, O'Keefe et Harry Lager, partis chercher des œufs, sont arrivés à une ferme située dans une clairière. De la fumée sortait de la cheminée en tourbillonnant. Ils ont ouvert la porte d'un coup de pied et ont fait irruption, fusils braqués, surprenant et terrorisant deux déserteurs italiens qui se sont levés d'un bond et sont restés figés.

Il y avait une bouteille de champagne sur la table. Celui des deux Italiens qui se trouvait le plus près d'elle a avancé la main pour l'attraper par le goulot, la tendre à O'Keefe – dont le fusil était braqué sur son estomac – et lui offrir de boire un coup, en disant : « Pax ! »

La tension est retombée. Ils ont bu à la paix, et les Américains sont repartis en quête d'œufs. Ils ont marché à travers bois jusqu'à une sorte de pavillon de chasse. « Il était magnifiquement situé, écrira O'Keefe. Un homme qui devait avoir un peu moins de trente ans se tenait sur le pas de la porte. Quand il nous a vus, il est venu vers nous en souriant, et nous a dit, en anglais : "La guerre est finie. Je viens de l'entendre à la radio." Il s'efforçait de ne pas boiter, mais sa jambe droite le faisait visiblement souffrir. Voyant que je la regardais, il a expliqué : "J'étais soldat. J'ai combattu avec l'Afrika Korps, mais j'ai été grièvement blessé et renvoyé chez moi." Il nous a priés d'entrer, nous invitant à boire un verre de vin. Comme nous refusions son offre, il a répondu : "Attendez ! Je vous apporte ça." Il est rentré dans la maison et a réapparu portant trois verres de vin. Il a levé le sien "à la fin de la guerre". Nous l'avons imité et nous avons bu tous les trois. Ce toast avait quelque chose de typiquement militaire et de profondément moral. »

O'Keefe et Lager ont fini par trouver des œufs et ont regagné leur appartement, où ils ont fêté la fin de la guerre en mangeant des œufs brouillés et en buvant le champagne d'Adolf Hitler.

18

La vie rêvée pour un soldat

Autriche
8 mai-31 juillet 1945

Le 8 mai en fin d'après-midi, Winters reçut l'ordre de préparer le 2e bataillon à faire mouvement vers la zone d'occupation qui lui avait été affectée : la région de Zell am See, en Autriche, à 80 km (par la route) au sud de Berchtesgaden. Le convoi démarra à 22 heures. Pour la première fois, les véhicules roulaient en phares. À l'arrière des camions, les hommes continuaient à faire la fête, buvant, chantant, jouant aux dés. Quand le convoi atteignit Zell am See, au petit matin, les héros étaient fatigués, pas rasés et vêtus de treillis sales.

Il y avait des soldats allemands partout. La Wehrmacht n'avait pas pu se replier plus au sud ; au-delà c'était les Alpes et, derrière les Alpes, l'Italie, et tous les cols étaient encore fermés par la neige. On comptait 25 000 soldats allemands en armes dans la zone placée désormais sous le contrôle du 2e bataillon, dont l'effectif était inférieur à 600 hommes.

La différence d'aspect était aussi criante que la différence numérique. Les vainqueurs étaient négligés, indisciplinés et leur allure n'avait rien de martial ; les vaincus étaient impeccables, disciplinés et avaient fière allure. Winters s'est dit qu'en voyant, arriver les premiers soldats américains, les Allemands et les Autrichiens, militaires et civils, avaient dû se demander comment ces gars-là avaient bien pu gagner la guerre.

Winters installa son QG dans le petit village de Kaprun, à une douzaine de kilomètres au sud de Zell am See, sur l'autre rive de la Salzach. Zell am See était alors l'une des plus célèbres stations de sports d'hiver au monde, fréquentée principalement par de riches Allemands. Les possibilités d'hébergement étaient exceptionnelles, allant des chambres d'hôtes dans les fermes des environs, aux hôtels de grand luxe. À l'arrivée des Américains, toutes les chambres étaient

occupées par des soldats allemands blessés qui ont été évacués, par camion ou par train, vers des camps de prisonniers situés dans la région de Munich. Puis les hommes du 2e bataillon ont pris possession des lieux.

Leur rôle consistait à maintenir l'ordre, regrouper les soldats allemands, les désarmer et, après les avoir « triés », les renvoyer chez eux ou les diriger vers des camps de prisonniers. Winters se mit au travail dès le 9 mai au matin. Il demanda à voir l'officier allemand du grade le plus élevé présent dans sa zone d'occupation. « J'avais vingt-sept ans à l'époque, se souviendra Winters. Comme tous mes hommes, je portais une vareuse et un pantalon de treillis très fatigués, et j'étais coiffé de ce baquet qui nous servait de casque. Je me suis senti un peu gêné de donner des ordres à un colonel allemand, un militaire de carrière qui avait une vingtaine d'années de plus que moi, était vêtu d'un uniforme de service impeccable, et avait la poitrine bardée de décorations. »

Winters lui a tout de même donné ses ordres, le chargeant de collecter toutes les armes allemandes et de les stocker à l'école, sur le terrain d'aviation et dans la cour de l'église. Il a autorisé les officiers allemands à conserver leurs armes de poing et la police militaire allemande à demeurer armée ; puis il a prévenu son interlocuteur que, le lendemain, il inspecterait les cantines et les campements allemands, avant de passer les troupes allemandes en revue.

Dans la matinée du 10 mai, Winters et Nixon sont allés en jeep inspecter les trois dépôts d'armes et ont été surpris par ce qu'ils ont vu : trois montagnes d'armes en tout genre. Winters a réalisé qu'il avait commis une erreur en disant « toutes les armes ». Il voulait parler de toutes les armes de guerre, mais le colonel avait pris son ordre au pied de la lettre. En plus d'un arsenal suffisant pour équiper toute une division, ils avaient sous les yeux une magnifique collection d'armes de tir, de fusils de chasse, de couteaux de chasse, d'armes de collection de toutes sortes. Il y avait là de quoi démarrer la Troisième Guerre mondiale.

Ensuite, Winters alla inspecter les camps et les cantines et constata que tout était parfaitement organisé. Les soldats allemands se sont alignés pour la revue ; ils étaient propres, bien habillés, et paraissaient en bonne forme. Les cantines étaient irréprochables, et les cuisiniers étaient en train de préparer de grandes marmites de soupe aux pommes de terre.

Par la suite, Winters eut affaire à un officier allemand qui parlait anglais et venait chaque matin au QG du 2e bataillon faire son rapport et prendre ses ordres. Il n'y avait pas le moindre problème. « On les laissait en paix, et ils nous respectaient », m'a expliqué Winters.

L'officier de liaison-interprète lui parlait du temps de service qu'il avait passé sur le front de l'Est, mais aussi de la période durant laquelle il avait combattu la 101e division aéroportée américaine, à Bastogne. Un jour, il a dit à Winters :

— Nos deux armées devraient s'allier et balayer l'armée russe.

— Non merci, a répondu Winters. Tout ce que je veux, c'est quitter l'armée et rentrer chez moi.

C'était ce que tout le monde, ou presque, désirait ; les Allemands plus encore que les Américains. Mais avant d'être libérés, les soldats allemands devaient subir un interrogatoire individuel, car beaucoup d'anciens nazis avaient revêtu un uniforme militaire et se cachaient parmi eux, espérant passer ainsi au travers des mailles du filet. (Le cas le plus célèbre est celui d'Adolf Eichmann. Portant un uniforme de caporal de la Luftwaffe, il s'était réfugié dans un camp situé près de Berchtesgaden, et a réussi à s'échapper avant d'être repéré. Réfugié en Argentine avec sa famille, il y vécut tranquille jusqu'en 1960, mais des agents secrets israéliens ont fini par découvrir sa véritable identité, l'ont enlevé à la faveur d'une audacieuse opération commando, et l'ont emmené en Israël où il a été jugé, condamné à mort et exécuté par pendaison.)

Le lieutenant Lipton commandait la section de mitrailleuses lourdes rattachée à la compagnie de QG du 2e bataillon. Winters le chargea de superviser le « tri » de plusieurs centaines de prisonniers. Parmi eux se trouvait Ferdinand Porsche, créateur de la Volkswagen et des chars d'assaut Panther et Tiger. À la mi-mai, Lipton avait déjà « trié » 150 prisonniers et s'apprêtait à les relâcher, quand le colonel allemand qui s'était chargé si efficacement de la collecte des armes est venu lui demander la permission de parler à ceux qui allaient partir. Lipton a accepté.

« Son discours a été long et excellent, se souviendra Lipton. Il leur a dit que l'Allemagne avait perdu la guerre, mais qu'ils avaient été de bons soldats et qu'il était fier d'eux. Ils devaient rentrer dans leurs foyers et refaire leur vie, car on avait besoin de tout le monde pour

reconstruire l'Allemagne. À la fin de son discours, les hommes ont poussé un hourra. »

D'autres fonctionnaires de haut rang, qui avaient de bonnes raisons de craindre d'être accusés de crimes de guerre, se cachaient dans les montagnes. Speirs a été informé par des personnes déplacées des atrocités commises par le responsable nazi qui dirigeait les camps de travail de la région. Il mena son enquête, interrogea d'autres personnes et acquit la conviction que les accusations étaient fondées. Un supplément d'enquête révéla que l'homme en question vivait dans une petite ferme des environs.

Speirs appela Lynch, l'adjudant de compagnie, lui expliqua la situation et lui donna ses ordres : « Prenez Moone, Liebgott et Sisk, trouvez-le et liquidez-le. »

Lynch rassembla les trois hommes qui devaient l'accompagner et leur expliqua ce qu'on attendait d'eux. Puis tous les quatre ont pris place à bord d'un half-track et sont partis dans la montagne. Pendant le trajet, Moone réfléchissait à la situation dans laquelle il se trouvait. Il était persuadé que le capitaine Speirs n'était pas autorisé à ordonner une exécution sur la foi de témoignages de personnes déplacées ; seulement, Speirs était commandant de compagnie, et Moone n'était qu'un simple soldat qui exécutait un ordre. « Je n'ai pas l'intention d'obéir à ces conneries. Si quelqu'un doit descendre ce type, ce ne sera pas moi. »

Parvenus à la ferme en question, ils ont procédé à l'arrestation du nazi sans qu'il oppose la moindre résistance. Liebgott l'a interrogé pendant une demi-heure et en a conclu qu'il n'y avait aucun doute, que c'était bien l'homme qu'ils cherchaient et qu'il était bien coupable des crimes dont on l'accusait. Les Américains ont poussé leur prisonnier avec le bout du canon de leurs fusils jusqu'à leur véhicule et ont démarré. Peu après, Lynch a stoppé au bord d'un ravin. Ils ont fait sortir l'Allemand, Liebgott a dégainé son pistolet et a tiré sur lui à deux reprises.

L'Allemand s'est mis à hurler, s'est retourné et a commencé à dévaler la pente en courant. Alors, Lynch a donné à Moone l'ordre de l'abattre. « Faites-le vous-même, lui a répondu Moone. La guerre est finie. »

Skinny Sisk s'est avancé, a épaulé son M-1, visé et abattu le fuyard.

Ayant passé au crible et évacué prisonniers de guerre et personnes déplacées, il ne restait plus aux hommes du 2e bataillon qu'à regrouper, trier et recenser tous les équipements et armements, américains ou pris à l'ennemi, devenus désormais inutiles. Après quoi, des convois de camions ont transporté le tout jusqu'à des dépôts situés en France.

Un peu plus tard, les officiers ont reçu l'ordre de rendre le foulard de soie qu'ils avaient reçu avant de sauter sur la Normandie, et sur lequel étaient imprimés la carte de France et d'éventuels itinéraires d'évasion ; faute de quoi, il leur faudrait payer une amende de 75 dollars. Ces foulards-cartes étant devenus sacrés aux yeux des vétérans du jour J, ceux-ci ont unanimement refusé de s'exécuter. Lorsqu'il s'est vu sommé de payer l'amende, Winters a répondu au nom de tous les officiers de son bataillon qui étaient concernés, en citant le général McAuliffe : « Des clous ! » Et le capitaine Sobel, l'officier approvisionnement du régiment, a dû s'incliner.

Étant donné l'absence de résistance, voire la coopération enthousiaste des Allemands et des Autrichiens, les Américains n'avaient plus grand-chose à faire dès la fin de la troisième semaine de mai. Les corvées de cuisine et de lessive, le nettoyage des quartiers et les travaux de construction étaient pris en charge par des habitants de la région désireux de gagner un peu d'argent ou d'être payés en nature (nourriture ou cigarettes). Le temps paraissait long à ces jeunes soldats impatients de rentrer chez eux.

Winters a fait construire une piste d'athlétisme, un court de tennis, un terrain de base-ball et un stand de tir. Des compétitions ont été organisées, entre les compagnies, les bataillons, les régiments de l'ensemble du théâtre d'opérations européen. Winters a également imposé à son bataillon des exercices de rang serré quotidiens.

Certains aimaient ça. Pour les sportifs de haut niveau, ceux qui espéraient faire carrière dans le sport universitaire ou professionnel, c'était une merveilleuse occasion de reprendre l'entraînement. On les dispensait de toutes les corvées, ils habitaient dans des dortoirs séparés, et s'entraînaient ou participaient à des compétitions tous les jours. Pour ceux qui envisageaient une carrière dans l'armée, c'était la possibilité d'exercer leur futur métier.

Mais pour la grande majorité des hommes du 2e bataillon, qui ne se destinaient ni au sport ni au métier des armes, c'était vraiment

barbant et ils ont donc cherché un exutoire à leur trop-plein d'énergie dans le tourisme, la boisson, la chasse et la drague.

Long de 4 km et large de 2, le lac de Zell était d'une beauté à couper le souffle et offrait de merveilleuses possibilités de baignade pour les longues journées ensoleillées de la fin du mois de mai et du début du mois de juin. Le 20 mai, Webster a écrit à sa mère : « Mon maillot de bain est au bout du rouleau. Pourrais-tu, s'il te plaît, m'en acheter un autre, de couleur vive, chez Abercrombie et Fitch, et me l'envoyer le plus vite possible ? Taille 32. Plutôt un boxer-short qu'un slip. »

Dans la montagne au-dessus de Kaprun, il y avait un hôtel et des pistes de ski. Le télésiège qui y conduisait était hors d'usage, mais on pouvait y parvenir en empruntant des sentiers de montagne. Winters a organisé une rotation prévoyant que tous les trois jours une nouvelle section monterait là-haut pour passer trois jours de permission. En plus du personnel de l'hôtel, il y avait des moniteurs de ski et des guides de chasse. Les pistes de ski étaient fabuleuses, de même que la chasse au chamois.

Plus bas, les cerfs pullulaient, car la région avait été une réserve de chasse pour Européens fortunés. Se trouvant à l'extrémité des circuits d'approvisionnement, la 101e division ne recevait pas suffisamment de ravitaillement, car tous les maillons de la chaîne, entre Cherbourg, ou Le Havre, et les Alpes, abusaient de leur priorité, avaient des petites amies à choyer, et résistaient difficilement à la tentation de participer à un marché noir florissant. Les parachutistes ont donc organisé des parties de chasse au cerf, et la venaison est devenue un aliment de base de leur alimentation. Le soldat Freeman a trouvé un fusil de chasse Browning, ce qui lui a permis de varier les menus en tirant des cailles et d'autres gibiers à plume.

« Des femmes, des gonzesses, des dames, des demoiselles, des filles, des jupons, des poules, des mômes, des pépés, des poupées, des *fräulein*, des mademoiselles : voilà ce que voulaient tous les gars, a écrit Webster. Les cuisiniers entretenaient des maîtresses ; tous les amoureux de la section fréquentaient assidûment l'étable ; McCreary avait une liaison en ville avec une femme mariée ; Reese avait installé sa maîtresse dans une maison particulière ; Carson entretenait une belle Polonaise blonde, élégante et lettrée (qu'il a épousée par la suite) ; l'état-major de la section rendait visite tous les soirs à un

camp de personnes déplacées ; et à Zell am See, où l'on trouvait les plus belles femmes d'Europe, les gars réalisaient leurs rêves les plus fous en compagnie de blondes brûlées par le soleil. Après avoir parlé de femmes pendant trois ans, ils avaient désormais tout ce qu'ils pouvaient désirer. La politique de non-fraternisation était un échec total. »

Ceux qui en avaient éprouvé l'envie et avaient pu se le permettre avaient fréquenté des femmes à Londres, à Paris et dans la Ruhr, mais, si l'on en croit Webster, « en Autriche, où les femmes étaient plus propres, plus blondes, mieux faites, et plus facilement consentantes qu'ailleurs en Europe, les GI s'en sont donné à cœur joie ».

L'alcool coulait à flots. Le 28 mai, Webster a écrit à ses parents : « Depuis notre départ de Berchtesgaden, nous avons pris une cuite chaque soir. Il y a deux jours, nous avons piraté un entrepôt allemand et emporté deux caisses de gin – 48 bouteilles au total. Votre colis et le jus d'orange en poudre qu'il contenait sont arrivés juste à point. »

À propos d'excès de boisson, le capitaine Speirs n'avait donné qu'un seul ordre : il ne voulait pas voir un de ses hommes en état d'ivresse sur la voie publique ; et cet ordre était appliqué très strictement par les sous-officiers qui n'avaient pas envie que des hommes de garde ou des permissionnaires provoquent des incidents parce qu'ils étaient ivres. Dans leurs quartiers, en revanche, les hommes étaient libres de boire jusqu'à plus soif et la plupart allaient même au-delà.

Le groupe auquel appartenait Webster avait toujours à portée de la main un pichet plein d'un mélange de thé glacé et de gin. « Chaque soir, dès 20 heures, a écrit Webster, Matthews zézayait et bégayait ; Marsh se vantait de la façon dont il savait se faire obéir de son groupe ; Sholty était assis sur son lit et souriait béatement ; Winn riait et criait en parlant de Bastogne ; McCreary se vantait de son courage : "Personne dans cette section n'est plus gonflé que moi, les copains !" Ce n'était pas très modeste, mais absolument vrai ; Gilmore démontrait sa joie de vivre de manière très particulière, mais très sympathique : il repassait à tour de bras son linge et celui des autres ; Hale bavait et se resservait à boire ; Chris, qui ne se laissait jamais aller, était assis sur son lit et gardait le silence ; Rader était écroulé dans un fauteuil ; quant à moi, qui m'étais effondré le

premier, avec élégance et sans chercher à lutter, j'étais déjà profondément endormi. »

Ils soignaient leur gueule de bois en jouant au softball ou en allant se baigner. Winters ne buvait pas, mais se gardait de tout jugement – ses deux meilleurs amis, Welsh et Nixon, étaient de grands buveurs. Il n'a jamais puni personne pour état d'ivresse en dehors des heures de service. Et s'il avait été tenté de le faire, il en aurait été dissuadé par ce qu'il voyait tous les après-midi et qui lui rappelait la raison de ces excès. Lorsqu'ils jouaient au softball, ses hommes ne portaient qu'un short et rien d'autre. Presque tous avaient au moins une cicatrice sur la poitrine, dans le dos, sur les bras ou les jambes ; certains en avaient deux, trois ou même quatre. En abordant ce sujet lors d'une de nos interviews, Winters a conclu : « Et n'oubliez pas qu'à Kaprun je ne voyais que les hommes qui n'avaient pas été blessés grièvement. »

Une célébration est venue rappeler le prix payé par la compagnie E et les autres compagnies, pour parvenir là où elles se trouvaient. Le 5 juin 1945, à 22 heures, les hommes de la 101e ont fêté le premier anniversaire de leur saut sur la Normandie. Webster a été frappé par le contraste : « Une année auparavant, à la même heure, mon cœur battait comme la batterie de Gene Krupa, et mon estomac était noué et vide… Aujourd'hui, je suis assis dans une confortable maison des Alpes autrichiennes. D'une main, je tiens mon stylo, de l'autre, un grand verre de thé glacé au gin. Bon nombre des camarades qui se sont envolés il y a un an de ce terrain d'aviation du Devonshire sont morts et enterrés dans de charmants cimetières à Sainte-Mère-Église, Son et Bastogne, mais moi je suis toujours là, très reconnaissant qu'il en soit ainsi, et ce soir nous devons nous souvenir des absents de la façon qu'ils auraient jugée la plus appropriée : en faisant une bringue à tout casser. »

Les officiers aussi ont fêté ça. Speirs avait volé deux caisses de cognac et il passa la soirée chez lui en compagnie d'une très belle personne déplacée de nationalité polonaise et du petit garçon de celle-ci.

Le colonel Sink donnait des soirées mémorables à l'hôtel Zell, où il avait installé son QG. Un soir, il invita tous les officiers du 506e à rencontrer le général Taylor et son état-major. Une réception vraiment inoubliable. Le colonel Strayer qui, selon le lieutenant Foley, « était capable d'ingurgiter une sacrée quantité d'alcool, est

devenu un peu turbulent ». Au point d'en venir aux mains avec un général. Le lieutenant Foley et deux autres officiers ont eu une idée géniale. Ils sont allés sur le parking de l'hôtel et ont siphonné la plus grande partie de l'essence contenue dans le réservoir de la Mercedes du général Taylor (une voiture qui avait appartenu à Hitler). Ils ont pensé que ce serait drôle si le général tombait en panne d'essence en revenant à Berchtesgaden, au beau milieu de la nuit.

Dans la matinée du lendemain, qui était un dimanche, le colonel Sink convoqua tous les officiers à son QG, les rassembla devant l'hôtel et leur passa un savon. Parlant des querelles d'ivrognes et de la plaisanterie de mauvais goût, il qualifia leur comportement de scandaleux. Il venait de parler au téléphone avec le général Taylor qui avait dû rester assis dans sa voiture pendant des heures en attendant que son chauffeur ramène un jerrycan d'essence. Foley ne s'est pas dénoncé. Il se souvenait que « Sink se moquait pas mal de voir de simples soldats s'arrêter et écouter ce qu'il avait à reprocher à leurs supérieurs ; il était très en colère et se fichait éperdument de savoir qui pouvait entendre les noms d'oiseau dont il nous accablait ».

Sink n'était pas rancunier. Une semaine plus tard, il organisa une fastueuse célébration du 4 Juillet. Mais, au matin du 4, il pleuvait, et la pluie n'a pas cessé pendant deux jours. Tant pis ! Le 6, il faisait un temps magnifique et la fête nationale put enfin se dérouler. Les hommes ont baptisé cela : « Sink le six. »

Il y a eu des compétitions sportives de toutes sortes. Chevauchant les courants ascendants, des planeurs ont survolé le lac. Le *Troop Carrier Command*[76] ayant mis un C-47 à la disposition du régiment pour l'après-midi, douze parachutistes ont sauté sur le lac. Nourriture et boissons abondaient. Dans le parc, des musiciens locaux, vêtus de culottes courtes en cuir, jouaient les flonflons traditionnels. Les GI ont réclamé des airs populaires américains, mais les Autrichiens manquaient de pratique. Tout le monde a dansé. Les jeunes femmes présentes portaient toutes un brassard de personne déplacée, et pourtant le lieutenant Foley se rappelait qu'il n'y avait pas une seule personne déplacée à cette fête (la non-fraternisation ne concernant que les Allemands et les Autrichiens, pas les personnes déplacées, les brassards en question avaient été distribués avec prodigalité aux jeunes Autrichiennes de la région).

L'air de la montagne, une foule d'activités sportives, de l'alcool et des femmes, du gibier en abondance, peu d'heures de service et un colonel intransigeant, mais que tout le monde aimait bien ; le séjour à Zell am See était vraiment, selon la formule de Webster, « la vie rêvée pour un soldat ».

Cet été 1945 aurait donc dû être pour les hommes de la compagnie E le plus bel été de leur vie. Pourtant, au bout de deux semaines, la majorité d'entre eux en est arrivée à le détester. La bureaucratie militaire les agaçait, ils s'ennuyaient, buvaient beaucoup trop et avaient envie de rentrer chez eux.

Seulement, pour être démobilisés, il leur fallait totaliser un certain nombre de points et cette comptabilité est devenue rapidement leur principal sujet de conversation. L'armée avait établi un barème selon lequel chaque homme avait droit à tant de points par mois de service actif, tant par campagne, tant par décoration, et tant de points supplémentaires s'il était marié. Ceux qui parvenaient à un total d'au moins 85 points avaient droit à un billet de retour pour les États-Unis. Les autres étaient condamnés à demeurer avec la 101e, probablement jusqu'au grand saut sur la Chine ou le Japon.

Alors, pour la première fois depuis qu'ils étaient à l'armée, officiers, sous-officiers et hommes de troupe se sont intéressés sérieusement aux décorations, car une *Bronze Star* valait 5 points. Bien évidemment, ceux qui appartenaient à la bureaucratie et étaient au contact des échelons les plus élevés de la hiérarchie partaient favoris dans la course aux points. Le lieutenant Foley se souvenait de « l'adjudant-major du régiment qui avait obtenu la *Bronze Star* pour avoir, selon la rumeur, choisi l'hôtel Zell pour y installer le QG de Sink ».

Les hommes de la compagnie E avaient une autre raison de se sentir floués : les parachutistes n'avaient pratiquement pas obtenu de décorations, si ce n'est le *Purple Heart*. « À la 101e, par exemple, a écrit Wesbster, deux hommes seulement avaient reçu la *Medal of Honor*[77] – un simple soldat [Joe E. Mann] et un lieutenant-colonel [Robert G. Cole] du 502e – et tous les deux avaient été tués au combat. Le commandant Winters était le seul au 2e bataillon à arborer la *Distinguished Service Cross* qu'il avait bien méritée à la suite de son action d'éclat contre une batterie allemande, en Normandie. À la compagnie E, le capitaine Speirs et deux ou trois

autres arboraient la *Silver Star*, tandis qu'une douzaine d'hommes portaient la *Bronze Star*. Les *Purple Hearts* étaient légion, mais il ne s'agissait pas d'une décoration, seulement d'un insigne, celui de l'infanterie. »

La plupart des membres de la compagnie E n'avaient pour toute décoration que les quatre étoiles (une par campagne) qui ornaient le ruban de leur médaille commémorative du théâtre d'opérations européen, rien de plus qu'un secrétaire qui n'aurait jamais quitté le camp de base. « Prenez le cas de MacClung, par exemple, faisait remarquer Webster. Il était discret, dégingandé, si peu impressionnant que personne ne le remarquait ; mais ses camarades de la 3e section juraient que *One Lung*[78] avait tué plus d'Allemands que n'importe qui au bataillon. MacClung pouvait flairer les Boches à distance ; il leur donnait la chasse ; il les traquait à l'occasion des attaques à l'aube et des patrouilles de nuit ; il se détournait de son chemin pour les tuer ; il avait pris plus de risques et s'était porté volontaire pour plus de boulots dangereux qu'aucun autre de la compagnie E. MacClung n'avait pas manqué un seul jour en Normandie, en Hollande et à Bastogne ; et pourtant, il ne pouvait arborer qu'une médaille commémorative du théâtre d'opérations européen, et quatre étoiles. »

Le sergent Shifty Powers faisait partie de la même catégorie. Alors qu'il était l'un des meilleurs éléments de la 101e, il n'avait ni décoration ni *Purple Heart* et ne totalisait donc pas les 85 points nécessaires. Les récriminations ont pris de telles proportions que le général Taylor a décidé de faire effectuer un tirage au sort dans chaque compagnie, les gagnants devant obtenir une permission de longue durée et un voyage aux États-Unis. Powers ne voulait pas participer au tirage au sort. Au sergent Rogers qui s'en étonnait, il répondit : « Bon sang, Paul, je n'ai jamais rien gagné de ma vie ! » Rogers finit par le faire changer d'avis et c'est lui qui fut l'heureux élu.

Aussitôt, un de ses camarades lui offrit 1 000 dollars pour prendre sa place. « J'ai réfléchi un bon moment, se souviendra Powers. Mille dollars, c'était une grosse somme. Mais finalement, je lui ai dit : "Non, je pense que je vais aller chez moi." »

Powers réunit tout son butin, principalement des pistolets, mit à jour son travail de bureau, toucha son arriéré de solde, et s'installa en compagnie de dix autres veinards dans le camion qui devait les

conduire à Munich. Malheureusement, dans un virage, un autre camion vint heurter le leur de plein fouet. Powers passa par-dessus la cabine avant de retomber lourdement sur le bitume ; bilan : plusieurs fractures et une grave commotion cérébrale. Un autre des heureux gagnants fut tué. Lors de son séjour à l'hôpital, Powers se fit voler tout son argent et tous ses souvenirs. Finalement, il fut rapatrié par un navire-hôpital, plusieurs mois après les camarades qu'il avait laissés à Zell am See.

Non seulement ceux qui avaient combattu en première ligne étaient aigris de voir que cuisiniers et secrétaires totalisaient autant de points qu'eux, mais ils se sont rendu compte que leurs états de service n'étaient pas à jour. Ils passaient des heures à compter leurs points, mais l'essentiel était d'être d'accord avec les services du major du régiment. Webster, par exemple, était certain de totaliser 87 points, mais selon ses états de service il en comptait à peine 80.

Pour venir en aide à ses vétérans, le général Taylor a décrété que tous ceux qui avaient combattu en Normandie, en Hollande et en Belgique, ou qui avaient participé à deux de ces campagnes et manqué la troisième pour cause de blessure, se verraient attribuer la *Bronze Star*. Bien sûr, ce geste a été très apprécié, mais dans un premier temps, il n'a fait qu'ajouter au sentiment de frustration parce qu'il s'est écoulé des semaines entre l'annonce de la décision de Taylor et la remise effective des décorations (et l'attribution des cinq points qui y étaient associés).

Toutes ces tracasseries ont fait naître un vif mécontentement envers l'armée et ses façons d'agir. Des recruteurs circulaient parmi les unités, s'efforçant de décider officiers, sous-officiers et hommes de troupe à rempiler, mais n'avaient guère de succès. Webster s'est fait le porte-parole de nombre de ses camarades : « Je déteste tellement l'armée que je n'en dirai plus jamais de bien de toute ma vie. » Il a écrit à ses parents : « Je considère que le temps que j'ai passé sous les drapeaux a été perdu à 90 %. » Il a seulement accepté de reconnaître qu'il y avait « appris à vivre avec les autres ». Quand Sink a proposé à Winters de devenir officier d'active, celui-ci a réfléchi un instant avant de décliner son offre.

À la colère et à la frustration provoquées par le système des points s'ajoutait le mélange potentiellement détonnant de la consommation

excessive d'alcool et de l'abondance d'armes et de véhicules. En Autriche, les accidents de la route ont causé presque autant de pertes à la 101e que la Wehrmacht ne lui en avait infligé en Belgique. Au cours des trois premières semaines passées en Autriche, il y a eu soixante accidents ; et plus encore durant les six semaines suivantes. Vingt hommes ont été tués et près de cent autres blessés.

Une nuit, le sergent Robert Marsh et le soldat John Janovec roulaient dans un camion allemand sur une petite route ; ils revenaient de monter la garde à un barrage routier. Janovec était appuyé contre la portière lorsque le camion a heurté un rondin. La portière s'est ouverte malencontreusement, Janovec a perdu l'équilibre, il est tombé du camion et sa tête a heurté le bitume. Marsh s'est dépêché de le transporter à l'infirmerie du régiment, à Zell am See, mais il est mort d'une fracture du crâne durant le trajet. Le capitaine Speirs a rassemblé les affaires personnelles de Janovec – une montre, ses « ailes », son portefeuille, son foulard en toile de parachute – et les a envoyées à ses parents. « Il avait sauté sur la Hollande et combattu à Bastogne, a écrit Webster. Il détestait l'armée et voilà qu'aujourd'hui, alors que la guerre est finie et que la merveilleuse perspective de rentrer au pays s'offrait à lui, il est mort. »

Marsh n'avait pourtant pas bu. La compagnie E était fière de ses états de service. Jamais il ne conduisait en état d'ivresse et, quand il était de garde à un barrage routier, ses hommes et lui restaient sobres et se montraient responsables. Beaucoup d'autres ne pouvaient pas en dire autant. Le soldat O'Keefe se souvenait d'une nuit où il était de garde à un barrage routier en compagnie du soldat Lloyd Guy, à mi-chemin entre Saalfelden et Zell am See. « Une voiture découverte ayant appartenu à un officier supérieur allemand est arrivée à tombeau ouvert, comme si elle n'avait pas l'intention de s'arrêter. Guy et moi, on s'est mis au milieu de la route, et on l'a forcée à stopper. À l'intérieur, il y avait deux hommes en uniforme de la Wehrmacht ; ivres tous les deux. "Bon sang, qu'est-ce qui vous prend de nous arrêter ? On est des vôtres." Il s'agissait de deux parachutistes de la 101e, mais d'une autre compagnie. On leur a dit : "Nom de Dieu ! On a bien failli vous faire sauter la cervelle !" Ils nous ont finalement promis de rouler plus doucement. On leur a signalé que le prochain barrage routier était à une quinzaine de kilomètres de là et qu'il ferait mieux d'ouvrir l'œil et de ralentir jusqu'à rouler au

pas. Ils nous ont juré qu'ils allaient lever le pied. Mais après notre tour de garde, on a appris que ces deux imbéciles avaient foncé sur le barrage suivant où se trouvait Welling. Welling avait hurlé : "Halte ! Halte !" Et après la troisième sommation, il avait tiré, blessant le conducteur. » Plus tard, Welling a rendu visite au blessé, à l'hôpital, et celui-ci lui a dit qu'il ne lui en voulait pas, qu'il aurait fait exactement la même chose.

Le sergent « Chuck » Grant faisait partie de la compagnie E depuis Camp Toccoa ; c'était un Californien blond, souriant et athlétique que tout le monde appréciait et respectait (en Hollande, il avait mis hors d'usage un canon de 88). Cette nuit-là, il conduisait deux de ses hommes jusqu'à un barrage routier pour une relève de la garde. En route, ils sont tombés sur un attroupement.

Un GI ivre se tenait au milieu de la route, un pistolet à la main, et deux civils allemands gisaient à ses pieds, apparemment morts. Le GI avait arrêté leur voiture pour leur demander de l'essence car il était en panne sèche, seulement, comme il ne parlait pas l'allemand et qu'eux ne parlaient pas l'anglais, il en avait conclu qu'ils faisaient de la résistance et les avait abattus.

Un commandant anglais, appartenant au service de renseignement, et son chauffeur, un sergent, qui passaient par là, s'étaient arrêtés et étaient descendus de leur jeep pour voir de quoi il retournait, mais le GI ivre avait braqué son pistolet sur eux, les obligeant à reculer.

C'est alors que Grant est arrivé. Au moment où il descendait de sa jeep, le GI ivre lui a tiré dessus, mais l'a manqué. Le commandant et le sergent anglais en ont profité pour tenter de désarmer le forcené, qui s'est retourné vers eux et les a étendus raides morts. Comme Grant intervenait à son tour, le GI ivre lui a tiré une balle en pleine tête avant de prendre la fuite.

Speirs estimait beaucoup Grant. En apprenant la nouvelle, il a sauté dans une jeep avec le lieutenant Foley, ils ont foncé jusqu'au lieu du drame, ont installé Grant sur une civière, et sont revenus en trombe jusqu'à l'infirmerie du régiment. Le médecin qui se trouvait là faisait honte à voir, il était hirsute, pas rasé, et portait une chemise couverte de taches. Il a ausculté Grant très superficiellement et a déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir.

« Vous dites des conneries ! » a rétorqué Speirs. Foley et lui ont réinstallé Grant sur la civière et sont repartis en trombe ; en

direction de Saalfelden cette fois-ci. Speirs avait entendu dire qu'il y avait là une clinique où exerçaient des chirurgiens allemands réfugiés. L'un d'eux était un spécialiste du cerveau venu de Berlin. Il a opéré Grant sur-le-champ et lui a sauvé la vie.

Entre-temps, la nouvelle de la fusillade ayant fait le tour de la région, les hommes de la compagnie E s'étaient lancés sur la piste du coupable et l'avaient retrouvé alors qu'il tentait de violer une jeune Autrichienne à Zell am See. Il s'agissait d'une nouvelle recrue qui avait rejoint récemment la compagnie I. Au grand dégoût de la plupart des hommes de la compagnie E, il est arrivé vivant au PC de la compagnie. Alors, ils ont commencé à lui tourner autour, le menaçant, lui donnant des coups de pied, jurant de se venger. Le capitaine Speirs est revenu de la clinique avant que les choses ne dégénèrent ; il a crié au prisonnier :

— Où est l'arme ?

— Quelle arme ?

Speirs a dégainé son pistolet, l'a pris par le canon et s'est mis à frapper le prisonnier à la tempe, avec la crosse, en hurlant : « Quand on s'adresse à un officier, on lui dit : "monsieur" ! »

Étourdi, le prisonnier s'est effondré sur une chaise. Le soldat Hack Hansen, qui appartenait à la 2e section comme Grant, et était très copain avec lui, est entré brusquement dans le bureau et a dégainé son pistolet en injuriant le prisonnier : « Fils de pute, j'ai tué des gars qui valaient beaucoup mieux que toi ! »

Il lui a braqué son arme en pleine figure, mais quatre hommes l'ont empoigné et l'ont forcé à reculer, lui criant que la mort était un châtiment trop doux pour un lâche pareil. Hansen a tout de même appuyé sur la détente, mais son arme s'est enrayée.

« Vous auriez dû voir le regard du gars », m'a dit Gordon Carson.

Ils l'ont frappé jusqu'à ce qu'il perde connaissance, puis ils l'ont transporté à la prison du régiment et remis au sergent-prévôt. Quand le prisonnier est revenu à lui, le prévôt l'a frappé jusqu'au sang.

Sink s'est rendu au PC de la compagnie E. Il est entré à grandes enjambées, et a demandé au sergent Carson :

— Où est Speirs ?

— Au deuxième étage, monsieur.

Sink est monté, et Speirs lui a expliqué les faits. Cela a pris presque une heure. Quand Sink est reparti, Speirs est descendu sur ses talons.

— Comment ça s'est passé ? lui a demandé Carson.
— Dur, dur !
— Qu'est-ce qu'il a dit ?
— Que j'aurais mieux fait de descendre cet enfant de salaud.

Il est effectivement étonnant que Speirs ne l'ait pas fait. Selon plusieurs de ses hommes, il aurait eu un doute : l'homme arrêté était-il bien le coupable ? Quand j'ai posé la question à Speirs, il m'a répondu : « À propos du sergent Grant, vous avez raison. Il devait y avoir un doute dans mon esprit, car la justice expéditive ne m'a jamais posé de problèmes de conscience. »

Je me suis tout de même demandé si un autre facteur n'avait pas joué. Speirs n'a pas été le seul à avoir la possibilité d'abattre le prisonnier. Grant lui-même aurait pu tuer le vrai coupable dès le début. Quand il est arrivé sur les lieux et l'a vu tirer sur les deux Anglais, il pouvait l'abattre sur-le-champ, et la quasi-totalité des membres de la compagnie E que j'ai interviewés auraient souhaité que cela se passe ainsi. Pourtant, beaucoup d'entre eux se trouvaient au PC de la compagnie à l'arrivée du prisonnier, et tous étaient armés, mais un seul a tenté de le tuer, et quatre de ses compagnons d'armes ont essayé de l'en empêcher.

Presque tous les hommes présents avaient déjà tué. Ils étaient furieux, et pourtant ils ont fait preuve de retenue. Il faut croire qu'ils en avaient assez de tuer.

Peu après cet incident dramatique, le capitaine Speirs a envoyé une longue lettre au sergent Forrest Guth qui était hospitalisé en Angleterre et lui avait écrit car il craignait d'être transféré dans une autre division. Speirs aimait bien Guth ; il pensait que c'était un bon soldat et appréciait ses qualités d'armurier. Guth savait limer le crochet de chargeur d'un M-1 afin de transformer ce fusil en une arme automatique. (Winters possédait un de ces « *special* » Guth. Il l'a gardé après sa démobilisation et l'a emmené par la suite en Corée. Malheureusement, Guth a perdu le tour de main.)

Dans sa réponse, Speirs montre une autre facette de sa personnalité. Le style est familier, et la lettre dresse la liste des faits et gestes des membres de la compagnie E depuis l'hospitalisation de Guth ; exactement ce que Guth avait le plus envie de lire : « Luz a eu un accident de moto ; il s'est blessé au bras, mais pas grièvement. L'adjudant Talbert n'aimait pas être adjudant de compagnie, je lui ai

donc confié la 2e section et j'ai nommé l'adjudant Lynch (2e section) adjudant de compagnie. Le sergent Alley a pris une nouvelle cuite et il a fallu le rétrograder. Le lieutenant Lipton est en permission en Écosse ; il en est très heureux. J'attends impatiemment d'avoir une permission, moi aussi, pour aller en Angleterre voir ma femme et notre bébé. Le sergent Powers était en route pour rentrer chez lui, mais le camion dans lequel il se trouvait s'est retourné ; il a eu une fracture du crâne et il est encore à l'hôpital. Le sergent Strohl (3e section) est sur le chemin du retour vers les États-Unis. Chuck Grant s'est trouvé malencontreusement sur la trajectoire d'une balle tirée par un Américain ivre ; sa tête est en piteux état ; il est soigné dans une clinique allemande proche d'ici et se remet lentement. Le sergent-chef Malarkey est sorti de l'hôpital où il a effectué un long séjour. Le sergent Rhinehard vient de rentrer de la Riviera. McGrath ne veut pas partir en permission ; il préfère mettre son argent de côté. »

Speirs continuait en donnant à Guth tous les détails concernant la *Bronze Star* qui allait lui être décernée en récompense de sa participation aux campagnes de Normandie, de Hollande et de Belgique. Il promettait de le tenir informé de la suite des événements. Et la lettre s'achevait par un post scriptum : « Clark est armurier-artificier à présent – j'ai renvoyé Burlingame à sa section –, mais il a été incapable de faire marcher ton générateur boche ! Heureusement, ici, en Autriche, nous avons l'électricité et l'eau chaude. Au fait, même si tu es affecté à une autre unité, tu peux porter le ruban, avec bouquet de feuilles de chêne, de la citation présidentielle, tu l'as bien mérité dans les rangs de la 101e division aéroportée. »

La compagnie E commençait à se disperser. Le général Taylor a ordonné que tous les hommes dont le total de points était élevé mais insuffisant pour permettre leur démobilisation soient transférés au 501e RIP, stationné à Berchtesgaden. Le 501e était sur le point d'être mis en inactivité et se contentait d'assurer le transport des heureux élus de la 101e, ceux qui totalisaient les 85 points fatidiques et regagnaient donc les États-Unis. Les autres vétérans de la compagnie E étant hospitalisés ou ayant déjà été démobilisés, les recrues qui avaient rejoint Mourmelon ou Haguenau faisaient désormais figure d'anciens.

Le général Taylor effectua un voyage aux États-Unis et, quand il revint à la fin du mois de juin, il annonça que la 101e allait être redéployée dans le Pacifique, après s'être vu accorder une permission générale aux États-Unis. En attendant, le ministère de la Défense insistait pour que la division reprenne un entraînement intensif, indispensable si elle devait retourner au combat, dans la mesure où plus des trois quarts de ses effectifs étaient constitués de jeunes recrues.

Alors, exercices de rang serré et gymnastique ont été de nouveau à l'ordre du jour, en plus du démontage et du remontage du M-1, du BAR et de la carabine. Sans oublier les marches sur route, les signaux de la main et du bras, la tactique de groupe, les revues de casernement, la discipline et les marques extérieures de respect, l'hygiène et les premiers secours, les inspections en tout genre, la lecture de carte, les courses en tenue d'assaut, les séances de tir au stand, et une bonne semaine consacrée à la détermination d'une position par recoupement et triangulation. « Ainsi vont les choses, a écrit Webster, et moi avec, de plus en plus écœuré. »

Le lieutenant Peacock est réapparu, plus *chickenshit* que jamais. « Il s'est montré tellement excessif à l'entraînement, a écrit Webster, que ceux qui l'avaient connu en Hollande ou à Bastogne ne pouvaient plus le supporter. J'étais tellement furieux, tellement exaspéré que, si je n'avais pas totalisé plus de 85 points, je me serais porté volontaire pour aller directement au Japon plutôt que d'avoir à supporter un jour supplémentaire d'instruction élémentaire sous les ordres de Peacock. »

À la mi-juillet, tous ceux qui avaient sauté sur la Normandie étaient rentrés dans leurs foyers, à l'exception du très patient Webster qui n'était toujours pas parvenu à persuader les services du major du régiment qu'il totalisait effectivement 87 points. Afin de saluer le départ des vétérans, le colonel Sink avait prononcé un discours d'adieu :

« En vous voyant partir, vous tous, excellents officiers, sous-officiers et soldats, votre commandant d'unité éprouve des sentiments mêlés. Il est content pour chacun d'entre vous. Vous avez travaillé et combattu, et gagné le droit de rentrer chez vous, de revoir vos parents et vos amis. Mais il est désolé de vous voir partir, parce que vous êtes des amis et des compagnons d'armes. La plupart

d'entre vous ont eu à subir ses foudres, mais j'espère qu'elles ne vous ont jamais paru excessives ni injustes. Ce n'était pas dans ses intentions. Je vous avais demandé de décrocher ces citations présidentielles et vous les avez obtenues. Tout le mérite et l'honneur vous en reviennent. Que Dieu vous accompagne tout au long de votre voyage. Que le compagnon qui vous a guidés par la main en Normandie, en Hollande, à Bastogne et en Allemagne, veille sur vous et vous garde jusqu'au dernier grand saut ! »

Fin juillet, la 101e division a été transférée en France par train et la compagnie E s'est retrouvée cantonnée dans une caserne, à Joigny (Yonne). Winters, Speirs, Foley et d'autres sont partis en permission en Angleterre. Le 6 août, une bombe atomique fut larguée sur Hiroshima, apaisant les craintes de ceux qui redoutaient une campagne dans le Pacifique. Après cela, les troupes aéroportées ont connu une période de totale réorganisation. Les recrues les plus récentes ont été transférées à la 17e ou à la 82e. *The Screaming Eagle* « l'Aigle hurleur », la revue de la 101e, s'en plaignait : « L'unité ressemble désormais davantage à un camp de transit qu'à une division prête à combattre[79]. »

Le 11 août, le colonel Sink fut promu commandant en second de la 101e. Le 22 août, le général Taylor quitta le commandement de la division, ou du moins de ce qu'il en restait, pour devenir directeur de West Point. Peu après, le 506e rejoignit la 82e division aéroportée à Berlin. On a dit que le colonel Sink aurait pleuré en voyant son ancien régiment gagner la gare de Joigny. Webster trouvait cela tout à fait logique, car Sink s'était dévoué « corps et âme » à son régiment. En 1946, Webster écrira : « Notre magnifique drapeau régimentaire en soie bleu foncé, sur lequel est brodé Mount Currahee, un éclair et six parachutes, a été roulé et rangé dans son fourreau, et prend désormais la poussière aux Archives nationales, à Washington. »

Le 30 novembre 1945, la 101e division aéroportée fut mise en inactivité[80], et la compagnie E cessa d'exister.

La compagnie E était née en juillet 1942, à Camp Toccoa. On peut donc dire que son existence effective a pris fin trois ans plus tard à Zell am See. Durant ces trois années, ceux qui la composaient ont vu,

supporté et accompli plus de choses que la plupart des hommes au cours de toute leur existence.

Ils jugeaient l'armée ennuyeuse, insensible, lâche et ils la détestaient. Pour eux, la guerre était synonyme de laideur, de destruction, de mort, et ils l'ont également détestée. Rien ne pouvait être pire que le sang répandu et le carnage, la crasse et les immondices, les épreuves physiques insupportables qui leur étaient imposées ; rien, sinon laisser tomber les copains.

C'est à la guerre qu'ils ont connu la fraternité la plus étroite. Ils y ont fait l'expérience de l'altruisme. Ils ont découvert qu'ils étaient capables d'aimer le gars qui partageait leur trou plus encore qu'eux-mêmes. Ils ont aussi découvert qu'à la guerre, des hommes qui aimaient la vie étaient prêts à mourir pour eux.

Ils ont eu la chance d'avoir trois hommes remarquables comme commandants de compagnie : Herbert Sobel, Richard Winters et Ronald Speirs. Tous les trois les ont marqués, mais Winters, qui a été associé à la compagnie E du 1er au 1095e jour, leur a fait la plus forte impression. Pour ceux qui ont servi sous ses ordres, la compagnie E était la compagnie de Dick Winters.

Les sous-officiers lui étaient tout particulièrement attachés. Pendant trois ans, ils n'ont pas quitté la compagnie E, contrairement aux officiers qui, à l'exception de Winters, n'ont fait que passer. Plusieurs officiers sont restés en relation avec la compagnie E en tant que membres de l'état-major du 2e bataillon ou du 506e régiment, mais seuls Winters et les sous-officiers ont été présents du début à la fin (exception faite des séjours à l'hôpital). Ce sont eux qui ont assuré la cohésion de la compagnie E, surtout pendant les terribles bombardements qu'elle a subis dans les bois près de Bastogne, ou lors de l'attaque contre Foy, avant que Speirs ne remplace Dike au pied levé. Sur le papier comme dans les faits, les leaders des sous-officiers ont été les adjudants de compagnie successifs William Evans, James Diel, Carwood Lipton et Floyd Talbert.

Le 30 septembre 1945, l'adjudant Talbert était hospitalisé à Fort Benjamin Harrison (Indiana) quand il a écrit à Winters. Il n'avait pas le talent d'écrivain de Webster, mais il a rédigé sa lettre avec son cœur, et il y exprimait l'opinion de tous ceux qui avaient servi à la compagnie E. Il souhaitait pouvoir rencontrer Winters car il avait un tas de choses à lui dire. « La première chose que j'essayerai de vous

expliquer, c'est que tous les soldats qui ont servi sous vos ordres – je devrais plutôt dire à vos côtés, puisque c'est ainsi que vous conceviez le commandement – vous aiment et ne vous oublieront jamais. Vous êtes pour moi le plus grand soldat que j'aie rencontré. Un homme peut trouver à la guerre ce qu'il ne trouvera nulle part ailleurs. Il m'a toujours semblé qu'elle avait renforcé ma confiance en moi. Mais je ne sais pas pourquoi je vous dis ça. Vous le savez très bien. Je vais donc m'en tenir là pour le moment. Vous êtes le meilleur ami que j'aie jamais eu, et j'aurais seulement souhaité vous rencontrer dans d'autres circonstances. Vous avez été mon idéal et ma motivation au combat. Le petit commandant que nous connaissons tous les deux vous a résumé en deux mots : "Le soldat le plus courageux, le plus brave que j'aie connu." Je respecte énormément son jugement. C'était lui aussi un grand soldat et je lui ai dit que vous étiez le plus grand de tous. Vous savez à présent pourquoi je vous aurais suivi jusqu'en enfer. Quand j'étais à vos côtés, je savais que tout se passerait bien. »

Winters éprouvait pour les membres de la compagnie E les mêmes sentiments que ses hommes éprouvaient pour lui. En 1991, il a résumé l'histoire de sa compagnie et ce qu'elle représentait pour lui : « La 101e division aéroportée était constituée d'un grand nombre de bonnes, de solides compagnies, mais la compagnie E du 506e RIP se distinguait parmi toutes les autres par la qualité des liens qui unissaient ses membres. Cette intimité si particulière, tellement exceptionnelle, est née sous la pression imposée par le capitaine Sobel à Camp Toccoa. Pour survivre à cette pression, les hommes ont dû se serrer les coudes. Les sous-officiers ont même fini par être contraints de fomenter une mutinerie. Au stress de l'entraînement a succédé, en Normandie, celui provoqué par la participation à la mission décisive qui devait permettre de prendre le contrôle d'Utah Beach. À la guerre, la récompense pour un travail bien fait consiste à se voir confier une autre mission difficile. La compagnie E a continué à bien faire son travail, en Hollande, à Bastogne, en Allemagne. Le fait de partager tout ce stress, à l'entraînement puis au combat, a tissé entre les hommes de la compagnie E des liens qui dureront éternellement. »

19
Carrières d'après-guerre

1945-1991

Quarante-huit membres de la compagnie E ont donné leur vie pour leur pays. Plus de cent autres ont été blessés, gravement pour plusieurs d'entre eux, deux fois pour certains, trois fois pour quelques-uns, quatre fois pour l'un d'eux. La plupart ont connu des périodes de grande tension. Tous ont donné à cette guerre ce qu'ils considéraient comme les plus belles années de leur vie. Ils avaient été entraînés à tuer, s'étaient accoutumés au carnage et avaient l'habitude de réagir avec vivacité et violence. Très peu d'entre eux avaient suivi des études supérieures avant la guerre et la plupart ne possédaient qu'une seule formation, celle qu'ils avaient reçue à l'école des troupes aéroportées et au combat.

Une fois démobilisés, ils étaient bien décidés à rattraper le temps perdu. Profitant des aides et avantages que leur accordait la *GI Bill of Rights*[81] – que tous les vétérans tenaient pour la meilleure loi que le gouvernement des États-Unis ait jamais promulguée –, ils se sont rués dans les universités. Puis ils ont entrepris de refaire leur vie, se sont mariés et ont eu des enfants.

Ils ont remarquablement réussi grâce à leur détermination, à leur ambition et à leur travail acharné, mais aussi grâce à ce qu'ils avaient retiré de positif de leur expérience dans l'armée. Ils y avaient appris à avoir confiance en eux, à s'autodiscipliner, à obéir, à travailler en équipe, et ils s'étaient découverts capables de supporter plus de choses qu'ils ne l'auraient cru possible. Ils s'étaient engagés dans les troupes aéroportées parce qu'ils souhaitaient être parmi les meilleurs et tirer le meilleur d'eux-mêmes ; et ils avaient réussi. Ils ne désiraient rien d'autre pour leur vie civile, et, dans ce cas-là aussi, ils y sont parvenus.

Tous ces hommes de la compagnie E, nés entre 1910 et 1928, étaient solides comme des rocs. Enfants de la crise de 29, combattants de la plus grande guerre de l'histoire, ils ont été les

bâtisseurs et les acteurs du boom économique de l'après-guerre. Ils ont accepté les aides et les avantages que leur accordait la *GI Bill of Rights*, mais ont toujours refusé l'aumône. Ils ont fait leur chemin. Quelques-uns d'entre eux sont devenus riches, d'autres puissants, presque tous ont fait construire leur maison ; ils ont fait leur travail, élevé leurs enfants et bien vécu, profitant pleinement de cette liberté qu'ils avaient aidé à sauvegarder.

Il me semble normal de commencer par ceux qui ont été le plus gravement blessés. À Bastogne, le caporal Walter Gordon a reçu une balle dans le dos et il est resté paralysé. Alors qu'il était depuis six semaines dans un hôpital anglais, désespérément prisonnier de ses *Crutchfield tongs*, ses extrémités ont commencé à redevenir peu à peu sensibles. Le Dr Stadium l'a beaucoup aidé. Il venait s'asseoir au pied de son lit et le provoquait : « Gordon, vous n'êtes qu'un satané tire-au-flanc ! » Gordon se raidissait, répondait d'un ton sec, se mettait en colère. Stadium n'ayant jamais renoncé, Gordon n'a « jamais pensé qu'il pourrait rester invalide ».

Quand on lui a retiré ses *tongs*, Stadium a réussi à le faire marcher ou du moins avancer en traînant les pieds. Au printemps de 1945, porté comme « blessé pouvant marcher », Gordon est rentré par navire-hôpital aux États-Unis où il s'est lentement rétabli au Lawson General Hospital d'Atlanta. Il s'y trouvait encore quand la guerre a pris fin. Son dos le faisait souffrir quand il marchait, quand il s'asseyait, quand il dormait. Il était totalement incapable d'effectuer le moindre travail physique et, de toute évidence, ne pouvait plus être d'aucune utilité pour l'armée. Vers la mi-juin, son père a voulu savoir quand il serait démobilisé. Gordon n'a pu que lui répondre : « Je ne sais pas ! »

Le 16 juin, un jeune médecin est venu l'examiner et lui a fait savoir qu'il l'estimait capable d'effectuer un travail limité et qu'il allait le faire transférer à Fort Benning. Gordon ne voyait qu'une seule raison à cette décision : « Quand les nerfs sont touchés, les blessures sont très lentes à guérir, et libérer un vétéran atteint d'une invalidité comme la mienne aurait coûté une substantielle somme d'argent. En me gardant quelques mois de plus, mon état ne pouvait que s'améliorer. »

Gordon a téléphoné à son père pour lui apprendre la nouvelle. Celui-ci s'est alors lancé dans un long monologue : « Il m'a fait

remarquer que j'avais été blessé deux fois, et que j'étais à présent, selon lui, un invalide. Il pensait que j'avais fait ma part et qu'il était temps pour moi de rentrer à la maison. »

Puis il lui a ordonné de transmettre un message au médecin militaire. Un peu embarrassé, Gordon a finalement obéi. Il a commencé par s'étendre sur le fait que ce message émanait de son père, et qu'il n'avait rien à y voir.

— Venons-en au fait ! a aboyé le médecin, indiquant par là qu'il était très occupé.

— Mon père m'a chargé de vous dire que si j'étais envoyé ailleurs que chez moi, il viendrait me chercher, m'emmènerait en avion jusqu'à Washington et, si cela s'avérait nécessaire, me déshabillerait jusqu'à la ceinture dans l'enceinte du Sénat.

Le médecin a accusé le coup. D'après Gordon, il s'est dit : « Oh ! mon Dieu ! la dernière chose dont j'ai besoin c'est bien qu'un sénateur du Mississippi s'intéresse à moi. Je risque de gagner mon billet pour le Pacifique. Mieux vaut laisser ce gars-là se tirer d'ici. »

Il a déclaré tout haut : « D'accord, démobilisation immédiate avec invalidité totale. »

Il a veillé à ce que Gordon obtienne un uniforme neuf, passe chez le dentiste et touche son arriéré de solde.

Gordon s'est inscrit à l'école de droit de l'université Cumberland de Lebanon (Tennessee). Avec sa pension d'invalidité à 100 % qui lui rapportait 200 dollars par mois, et les allocations prévues par la *GI Bill*, Gordon s'estimait « un étudiant riche ». Il était également un étudiant brillant. Il a été inscrit au barreau du Mississippi avant même d'avoir terminé ses études. « J'étais donc déjà avocat alors que j'allais encore à l'université ! »

Après avoir obtenu ses diplômes, il a travaillé pour plusieurs grandes compagnies pétrolières du sud de la Louisiane. En 1951, en vacances au Mexique, à Acapulco, il a rencontré Betty Ludeau. Ils se sont mariés un an plus tard, se sont installés à Lafayette (Louisiane) et la famille s'est bientôt agrandie de cinq enfants dont quatre filles.

« J'ai réalisé que mon salaire était insuffisant pour offrir à Betty le train de vie qu'elle désirait, et je suis devenu indépendant », m'a raconté Gordon.

Il s'est lancé dans des affaires à hauts risques, achetant et revendant des concessions pétrolières, spéculant à terme. Il a bien réussi. Les Gordon possèdent aujourd'hui une maison à Lafayette et

des appartements à Pass Christian (Mississippi), La Nouvelle-Orléans et Acapulco. Gordon souffre toujours, il marche avec quelque difficulté, mais sa femme et lui ont la chance d'avoir des enfants et des petits-enfants merveilleux ; ils sont toujours amoureux et savent rire à leurs dépens ; ils ont eu une belle vie.

Au terme de trois jours d'interview, j'ai demandé à Gordon :

— Qu'est-ce que l'armée représente pour vous ?

— Les trois années les plus importantes de ma vie. Elles m'ont terriblement marqué. Les amitiés que j'ai nouées là-bas restent les plus fortes que j'aie connues à ce jour. J'ai eu la chance incroyable de m'en sortir et plus encore celle d'appartenir à un groupe d'hommes remarquables.

En décembre 1991, Gordon a lu dans le *Sun Herald* de Gulfport un article qui relatait que Jan Ritsema, bourgmestre d'Eindhoven, Hollande, avait refusé de rencontrer le général H. Norman Schwarzkopf, sous prétexte que le commandant des forces des Nations unies durant la guerre du Golfe avait « trop de sang sur les mains ». Ritsema avait dit de Schwarzkopf : « Il a imaginé la manière la plus efficace de tuer le maximum de gens. »

Gordon a écrit à Jan Ritsema : « Le 17 septembre 1944, j'ai participé à une vaste opération aéroportée destinée à libérer votre pays. Avec les autres membres de la compagnie E, du 506e RIP, j'ai été parachuté près de la petite ville de Son. Le jour suivant, nous nous sommes dirigés vers le sud et nous avons libéré Eindhoven. En accomplissant notre mission, nous avons subi des pertes – c'est le mot que l'on emploie en temps de guerre pour parler de ceux qui saignent, des morts et des blessés. Nous avons tenu plusieurs positions défensives pendant plus de deux mois. Comme des animaux, nous avons vécu, de notre mieux, dans des trous, des étables. Le temps était froid et humide. En dépit de ces conditions défavorables, nous avons conservé le terrain que nous avions eu tant de mal à conquérir. En ce temps-là, quand le sang qui coulait était celui de l'occupant allemand, les Hollandais ne partageaient pas votre aversion pour les effusions de sang. Comme on oublie vite ! L'histoire l'a prouvé plus d'une fois, la Hollande pourrait de nouveau être conquise pour peu que ses voisins allemands aient passé un mauvais week-end ou que leurs terrains de golf soient surpeuplés. S'il vous plaît, ne laissez pas le Liechtenstein ou le Vatican annexer

votre pays, car je n'ai pas l'intention de retourner chez vous. À partir de maintenant, vous ne pouvez plus compter que sur vous-mêmes. »

Le sergent Joe Toye résume ainsi les expériences qu'il a vécues : « Après avoir été blessé (mon quatrième *Purple Heart*) à Bastogne, j'ai dû subir un tas d'opérations, la plus importante étant l'amputation de la jambe droite, au-dessus du genou. J'ai été opéré deux fois encore afin d'extraire des éclats d'obus de la partie supérieure de la cage thoracique – pour les retirer, le chirurgien a dû passer par-derrière. Je me suis marié le 15 décembre 1945, alors que je me trouvais encore à l'hôpital d'Atlantic City. J'ai été démobilisé le 8 février 1946. »

Toye s'est vu accorder une pension d'invalidité à 80 %. Avant la guerre, il était mouleur dans une fonderie, mais avec une jambe de bois, il ne pouvait plus faire ce genre de travail. Il a trouvé un emploi dans une fabrique de textile à Reading (Pennsylvanie), puis il a travaillé pendant vingt ans pour les aciéries Bethlehem Steel comme broyeur.

Il a trois fils et une fille. « J'emmenais souvent les garçons pêcher et chasser, mais je n'avais jamais de fusil – j'avais peur de trébucher. Cette jambe artificielle, il suffit que quelque chose la bloque pour que vous tombiez aussitôt. C'est pourquoi je n'ai jamais porté de fusil. Mais j'emmenais les garçons chasser le cerf et pêcher. Tous les ans, je partais camper avec eux au Canada. »

Depuis 1946, de grands progrès ont été accomplis dans le domaine des jambes artificielles. Toye pense que les médecins des hôpitaux du ministère des Anciens Combattants l'ont bien traité et doté des tout derniers équipements. Il trouve cependant à redire sur un point. Il voudrait deux jambes artificielles, une légèrement plus large que l'autre, à l'endroit où elle s'adapte au moignon. Mais les médecins estiment qu'une seule suffit. « Je n'ose ni perdre du poids, ni en prendre de peur que cette maudite chose ne m'aille plus. »

Blessé à Bastogne, le sergent Bill Guarnere a également été amputé d'une jambe, au-dessus du genou. Après avoir été démobilisé à l'été 1945, il a obtenu une pension d'invalidité à 80 %. Il s'est marié, a eu son premier enfant et a travaillé comme imprimeur, vendeur, employé au ministère des Anciens Combattants et menuisier-charpentier, tout cela avec une jambe artificielle.

Certaines confusions dans ses états de service lui ont coûté de l'argent et ont donné lieu à de trop nombreux litiges avec le ministère des Anciens Combattants. En 1967, il a fini par obtenir une pension d'invalidité à 100 % et a pu prendre sa retraite. Il s'est débarrassé de sa jambe artificielle et, depuis vingt-quatre ans, se déplace avec des béquilles. Il marche plus vite que bien des jeunes gens qui ont leurs deux jambes. Il vit à *South Philly*, où il est né, avec Fran, sa femme. Ils ont cinq enfants ; leur fils aîné a combattu au Vietnam dans les troupes aéroportées. Guarnere s'occupe activement de l'Association de la 101e et veille à maintenir le contact entre les hommes de la compagnie E.

Blessé à la tête par une balle tirée par un GI ivre, en Autriche, après la fin de la guerre, Chuck Grant avait été sauvé par un chirurgien allemand. Il s'était lentement rétabli, mais avait conservé quelques difficultés d'élocution et son bras gauche était en partie paralysé. Après avoir été démobilisé, il avait obtenu une pension d'invalidité à 100 % et vivait à San Francisco où il tenait un petit magasin de cigares. Au fil des années, il assistait régulièrement aux réunions des anciens de la compagnie E et participait activement à l'Association de la 101e. Mike Ranney l'ayant proposé comme représentant du 506e RIP au bureau de l'Association de la 101e, il avait été élu et s'était acquitté de sa tâche avec beaucoup de fierté. Il est mort en 1984.

Le lieutenant Fred « Moose » Heyliger, blessé de deux balles par l'un de ses hommes, en Hollande, a été transporté par avion jusqu'à un hôpital de Glasgow, puis a gagné New York sur le *Queen Elizabeth*. Durant les deux ans et demi qui ont suivi, il a été transféré trois fois encore. Il a subi plusieurs greffes de peau et de nerfs avant d'être démobilisé en février 1947. Profitant des aides et avantages que lui accordait la *GI Bill*, il est entré à l'université du Massachusetts et en est ressorti en 1950 avec un diplôme d'horticulteur paysagiste. Durant les quarante années qui ont suivi, il a travaillé pour différentes entreprises d'aménagement paysager et sur des terrains de golf en tant qu'expert-conseil et fournisseur. Il a deux fils et une fille, et continue de se livrer à ses passe-temps favoris : la recherche des pointes de flèche, l'observation des oiseaux et le camping.

Le sergent Leo Boyle a été démobilisé le 22 juin 1945 après avoir passé neuf mois dans des hôpitaux en Belgique, en Angleterre et aux États-Unis. Il a obtenu une pension d'invalidité à 30 %. Il a d'abord travaillé pour une compagnie de chemins de fer en tant que chef de train, mais sa jambe n'a pas supporté cette épreuve. Il a donc trouvé une place dans un centre de tri postal, mais là encore sa jambe l'a empêché de continuer.

« À cette époque-là, j'étais si malade et si désorienté que je me suis rendu à l'hôpital du ministère des Anciens Combattants. Quelques jours plus tard, une équipe de trois médecins m'a accordé une pension d'invalidité à 50 % ; puis ils m'ont laissé partir sans même me conseiller au sujet d'une possible orientation professionnelle. »

Profitant des allocations de la *GI Bill*, Boyle est entré à l'université d'Oregon où il s'est spécialisé en sciences politiques et a obtenu une maîtrise avec mention. Il a été professeur de l'enseignement secondaire avant de se consacrer à l'enseignement pour handicapés.

« Ce métier m'a procuré beaucoup de satisfaction. Il existe toujours des rapports chaleureux entre les handicapés et leurs professeurs. »

En 1979, quand il a pris sa retraite, il s'est vu décerner la *Phi Delta Kappa Service Key*[82] pour ses activités et ses recherches dans le domaine de l'éducation des personnes handicapées.

Deux autres membres de la compagnie E, son dernier adjudant de compagnie et son premier commandant, ont également été des victimes de guerre.

L'adjudant-chef Floyd Talbert avait des blessures et des cicatrices qu'il supportait difficilement et des souvenirs qui le hantaient. Il s'est laissé aller et s'est mis à boire. Pour gagner sa vie, il a fait toutes sortes de métiers : pêcheur, chasseur, trappeur, guide dans le nord de la Californie. Il a eu plusieurs crises cardiaques.

Talbert était l'un des rares membres de la compagnie E à ne plus avoir donné signe de vie à ses anciens compagnons d'armes. En 1980, Gordon a sollicité l'aide de son député et de Steve, le fils de George Luz, pour tenter de retrouver Talbert. Le sergent Mike Ranney a également participé aux recherches. Ils ont fini par le localiser à Redding (Californie) et ont réussi à le persuader d'assister à la prochaine réunion des anciens de la compagnie qui devait avoir lieu en 1981, à San Diego.

Ranney a fait circuler son adresse. Winters et d'autres lui ont écrit. Dans une lettre de trois pages évoquant leurs expériences communes, Talbert a répondu à Winters : « Vous rappelez-vous le jour où vous nous avez entraînés dans Carentan ? Vous voir au milieu de cette route, essayant de nous faire avancer, c'était dingue ! Et quand nous nous sommes repliés, en Hollande ? Le lieutenant Peacock a jeté son fusil sur la route. Il refusait de bouger. Je lui ai dit d'aller récupérer son arme et d'avancer, s'il ne voulait pas que je le descende ! Dieu me damne si je mens ! Il a fait ce que je lui demandais. Je l'aimais bien, c'était un officier sincère et à cheval sur le règlement, mais pas un soldat. Tant qu'il m'a laissé mener les hommes, lui et moi on s'est bien entendus. Dick, je pourrais en raconter encore et encore. Je n'ai jamais parlé de tout ça avec personne d'autre au monde. Toutes ces choses que nous avons en commun sont quasiment sacrées pour moi. » Et il a signé : « Votre dévoué soldat à jamais. »

Talbert avait joint une photo récente à sa lettre. Il ressemblait à un coureur de bois. Dans sa réponse, Winters lui a conseillé de se faire couper la barbe et les cheveux s'il avait l'intention de venir à San Diego. Il l'a fait, mais il est arrivé vêtu d'une vieille tenue de chasse éculée. Le premier matin, Gordon et Don Moone l'ont emmené acheter des vêtements neufs. Il est mort avant que l'année ne s'achève.

Gordon a rédigé son épitaphe : « Presque tous les hommes de la compagnie E ont souffert de blessures plus ou moins graves. Certains d'entre nous boitent, d'autres ont des problèmes de vision ou d'audition, mais tous sans exception, ou presque, nous avons changé de vie pour nous accommoder de ces blessures. Tab a continué à se battre quotidiennement avec un démon qui se cachait dans sa poitrine. Il a payé très cher le service qu'il a rendu à son pays. Il ne pouvait rien donner de plus, sinon sacrifier sa vie. »

Dick Winters lui a rendu un dernier hommage : « Si j'avais dû choisir un seul homme pour m'accompagner dans une mission, j'aurais choisi Talbert. »

Le capitaine Herbert Sobel n'avait aucune blessure physique, mais il était profondément marqué sur le plan psychique. Lui non plus n'a pas donné signe de vie à ses anciens compagnons d'armes. Il s'est marié et a eu deux fils, puis il a divorcé et s'est brouillé avec ses

enfants. Il a travaillé en tant que comptable pour une entreprise d'électroménager, à Chicago. Un jour, au début des années 60, le commandant Clarence Hester s'est rendu à Chicago pour affaires. Ils ont pris rendez-vous pour déjeuner ensemble. Hester a trouvé Sobel amer à l'égard de la compagnie E et de la vie en général. Vingt ans plus tard, Guarnere a essayé de retrouver Sobel. Il a fini par tomber sur sa sœur qui lui a appris que Sobel était dans un triste état mental et qu'il concentrait toute sa fureur sur les hommes de la compagnie E. Guarnere a néanmoins payé les cotisations de Sobel à l'Association de la 101e, espérant l'amener ainsi à s'impliquer dans cette organisation, mais sans résultat. Peu après, Sobel a tenté de se suicider avec une arme à feu. Il s'est raté. Il a fini par mourir en septembre 1988. Son enterrement a été d'une grande tristesse. Ni son ex-femme, ni ses fils, ni aucun des membres de la compagnie E n'y ont assisté.

Obnubilé par ses souvenirs de guerre, le sergent Skinny Sisk a également connu des moments très difficiles. En juillet 1991, il a écrit à Winters : « Après la guerre, j'ai passé mon temps à boire pour oublier les cargaisons de Boches que j'avais descendus en Hollande, et ce nazi bon teint que j'avais poursuivi dans les Alpes bavaroises et abattu. Le vieux Moe Alley m'a dit qu'une nuit tous les hommes que j'avais tués allaient sauter sur mon lit, et ils l'ont vraiment fait. J'étais assailli de flash-back, et je me suis mis à boire. Et puis un jour, ma nièce, âgée de quatre ans, est entrée dans ma chambre (le reste de la famille ne pouvait pas me supporter ; quand je n'étais pas ivre, j'avais la gueule de bois) ; elle m'a dit que Jésus m'aimait, qu'elle m'aimait aussi et que si je me repentais, Jésus me pardonnerait pour tous les hommes que j'avais tués. Cette petite fille m'a donné à réfléchir. Je lui ai demandé de sortir de ma chambre et de rejoindre sa maman. Je me suis agenouillé, j'ai posé le front sur le vieux lit de ma mère et je me suis repenti, demandant à Dieu de me pardonner pour la guerre et pour les autres mauvaises actions que j'avais commises au cours de toutes ces années. J'ai été ordonné pasteur fin 1949 et, croyez-moi, Dick, je n'ai, depuis, châtié qu'un seul homme et il le méritait. J'ai quatre enfants, neuf petits-enfants et deux arrière-petits-enfants. Si Dieu le veut et si Jésus y consent, j'espère vous voir tous à la prochaine réunion. Sinon, je vous reverrai au moment du dernier saut. Et je sais que pas un d'entre vous ne refusera de sauter. »

La contribution de la compagnie E à la défense de la nation ne s'est pas arrêtée avec sa mise en inactivité. Un certain nombre de ses membres sont restés dans l'armée. Le lieutenant S.H. Matheson, l'un des premiers officiers de la compagnie, rapidement propulsé à l'état-major du régiment, est devenu général de brigade et a commandé la 101e division nouvelle manière. Bob Brewer, devenu colonel, a passé la plus grande partie de son temps à travailler pour la Central Intelligence Agency (CIA) en Extrême-Orient. Ed Shames est devenu colonel dans la Réserve.

Le sergent Clarence Lyall a fait carrière dans les troupes aéroportées. Après avoir participé à deux sauts opérationnels sur la Corée, il a été affecté en 1954, en tant que conseiller, au 29e RIP de l'armée française qui combattait en Indochine et se trouvait à Diên Biên Phu. Lyall est parti deux semaines avant la chute du camp retranché[83]. Il est l'un des rares à avoir à son actif quatre sauts opérationnels et il est certainement le seul à avoir participé à la fois à la bataille des Ardennes et à celle de Diên Biên Phu.

Le sergent Robert « Burr » Smith est également resté dans les troupes aéroportées, parvenant jusqu'au grade de lieutenant-colonel. Puis il a été nommé commandant d'une unité de la Réserve des forces spéciales, basée à San Francisco. En décembre 1979, il a écrit à Winters : « Finalement le fait d'être versé dans la Réserve m'a conduit vers une nouvelle carrière au sein d'un organisme gouvernemental, ce qui m'a amené à passer huit ans au Laos en tant que conseiller civil auprès d'une importante unité des troupes irrégulières. J'ai continué à sauter jusqu'en 1974, date à laquelle l'ennui naissant m'a amené à faire du deltaplane. Depuis, le vol libre est devenu une passion dévorante… Pour le moment, je suis l'un des adjoints spécialisés du commandant de la Delta Force, la force opérationnelle antiterroriste stationnée à Fort Bragg. Mes spécialités sont (surprise ! surprise !) les opérations aéroportées, les armes légères et les opérations de commando. Mon bureau est sur Buckner Road, de l'autre côté de la rue où nous nous trouvions avant de partir pour l'Angleterre. Les vieux bâtiments sont exactement comme vous les avez vus la dernière fois et ils servent encore… Dick, j'ai une révélation amusante à vous faire au sujet de "l'armée moderne". Je suis affecté à ce qui est réputé être la meilleure unité de l'armée américaine, la Delta Force, et je pense qu'elle l'est vraiment. Pourtant, de vous à moi, si j'avais à choisir, je préférerais, sans

hésiter, ma compagnie de parachutistes du temps de la guerre ! Pendant trois ans, nous avons fait partie de quelque chose que rien n'égalera jamais. »

En 1980, il a été désigné pour participer à l'opération destinée à libérer les otages de l'ambassade américaine à Téhéran, mais quand la CIA l'a appris, elle lui a interdit de partir car il connaissait trop de secrets militaires.

« J'ai manqué ainsi ce qui aurait certainement été la dernière aventure de ma vie. Dick, j'ai vécu et travaillé, je me suis entraîné chaque jour, pendant près de deux ans, avec la Delta Force, et j'ai détesté rester en arrière. »

Cela a amené Smith à parler de l'aptitude au commandement. Il a écrit à Winters à ce sujet : « Vous aviez le bonheur (certains parleraient de récompense) de jouir du respect et de l'admiration unanimes de cent vingt soldats, essentiellement des civils en uniforme, qui vous auraient suivi jusque dans la mort. J'ai été militaire la plus grande partie de ma vie d'adulte. Pendant tout ce temps, je n'ai rencontré qu'une poignée de grands soldats. Parmi eux, la moitié seulement, peut-être même moins, ont participé à la Seconde Guerre mondiale, et deux d'entre eux venaient de la compagnie E : vous et Bill Guarnere. Nous autres, nous étions, OK…, de bons soldats dans l'ensemble, quelques-uns valant mieux que la moyenne. J'en sais autant que la plupart des hommes, et beaucoup plus que certains, sur "l'état de grâce dans les moments de grande tension". Vous aviez ce don. »

En 1980, alors qu'il essayait un deltaplane expérimental, Smith s'est écrasé au sol et a été grièvement blessé. En l'opérant des poumons, les médecins ont découvert qu'il était atteint d'un cancer. Rader, qui avait tiré Smith d'un pré inondé, le 6 juin 1944, lui a rendu visite à l'hôpital. Ils ont joué à un jeu : l'un des deux proposait le nom d'un homme de Camp Toccoa, et l'autre devait le décrire en quelques mots. Smith est décédé peu après.

Le sergent Amos « Buck » Taylor a travaillé pendant vingt-cinq ans pour la CIA, plus précisément pour la division Extrême-Orient de la direction des opérations secrètes ; parfois à Washington, mais plus souvent à l'étranger. Il n'a pas voulu donner beaucoup de détails sur ses activités si ce n'est que « la Chine communiste et, bien sûr, l'URSS représentent la grande menace pour notre pays, dans cette

partie du monde. Cela vous donnera une idée de la nature de mon travail. Je ne peux pas en dire plus ».

Quand le capitaine Speirs est retourné en Angleterre, à l'été 1945, il a découvert que la « veuve » anglaise qu'il avait épousée et qui lui avait donné un fils n'était pas veuve. Son premier mari était revenu d'un camp de prisonniers et elle l'avait préféré à Speirs ; le couple a gardé tout le butin amassé par Speirs en Allemagne et envoyé par ses soins. Speirs a décidé de rester dans l'armée. Il a sauté sur la Corée et a commandé une compagnie d'infanterie en première ligne. En 1956, il a pris des cours de russe à Monterey (Californie) et a été affecté à Potsdam, en Allemagne de l'Est, en tant qu'officier de liaison auprès de l'armée soviétique. En 1958, il est devenu le directeur américain de la prison de Spandau, à Berlin, où Rudolf Hess purgeait sa peine de prison à perpétuité. En 1962, il a fait partie de la mission américaine auprès de l'armée royale du Laos.

Quand des anciens de la compagnie E l'appellent et commencent par lui dire : « Vous ne vous souvenez certainement pas de moi, mais nous étions ensemble pendant la guerre… » Speirs répond : « Quelle guerre ? » Son fils, Robert, né en Angleterre pendant la guerre, et devenu commandant dans le *King's Royal Rifle Corps*, les *Green Jackets*, fait « sa fierté et sa joie ».

David Webster ne pouvait concevoir qu'on puisse rester dans l'armée. Il désirait être écrivain. Il s'est installé en Californie où il a fait un tas de petits boulots tout en écrivant des articles et un livre sur ses expériences de guerre. Il a placé beaucoup de ses articles, certains même au prestigieux *Saturday Evening Post*, mais n'a jamais réussi à trouver un éditeur pour son livre. Il est devenu journaliste pour le *Daily News* de Los Angeles, puis pour le *Wall Street Journal*. En 1951, il a épousé Barbara Stoessel, artiste peintre et sœur de Walter J. Stoessel Jr., qui a été ambassadeur des États-Unis en Pologne, en URSS et en Allemagne de l'Ouest.

Webster avait toujours été fasciné par les requins. Barbara m'a écrit : « Pour lui, le requin était le symbole de tout ce que la mer a de mystérieux et de féroce. Il a commencé par réunir une importante documentation pour un livre qu'il voulait écrire. Ses recherches ont duré plusieurs années. Il a étudié les requins de près, en nageant parmi eux ; il en a attrapé beaucoup, en les pêchant à la ligne depuis

son petit canot pneumatique de 3 m qu'il avait baptisé *Tusitala*, ce qui signifie "conteur". » Il a écrit son livre et l'a proposé à vingt-neuf éditeurs sans réussir à en convaincre un seul que les requins pouvaient intéresser les lecteurs.

Le 9 septembre 1961, Webster a quitté Santa Monica à bord de son canot en emportant des calmars comme appâts, une solide ligne et un hameçon pour pêcher les requins. Il n'est jamais revenu. Le lendemain, on a retrouvé le *Tusitala* flottant entre deux eaux, à 8 km du rivage. Il manquait une rame et le gouvernail. Le corps de Webster n'a jamais été retrouvé.

Barbara a réussi à faire publier son livre sur les requins (*Myth and Maneater*, W.W. Norton & Co., 1963). Il existe une édition anglaise et une édition de poche australienne. En 1975, après la sortie du film *Jaws* (*Les Dents de la mer*), l'éditeur américain Dell a publié une édition de poche.

Trois des sergents de la compagnie E sont devenus riches. Profitant des allocations octroyées par la *GI Bill*, John Martin a fréquenté l'université de l'État de l'Ohio, puis il a repris son travail dans une compagnie de chemins de fer. Il est devenu directeur, avec voiture de fonction, secrétaire et plan de retraite, tout en gagnant parallèlement de l'argent grâce à la spéculation immobilière. En 1961, malgré les vives protestations de sa femme et de ses enfants, alors lycéens, il a tout abandonné pour s'installer à Phoenix (Arizona) où il a créé une entreprise de bâtiment. Son capital de départ ne se montait qu'à 8 000 dollars et tout le monde a pensé qu'il était devenu fou. À la fin de la première année, il a payé plus d'impôts qu'il n'avait gagné d'argent aux chemins de fer. Il s'est ensuite lancé dans la construction d'ensembles d'appartements et de maisons de santé, de convalescence et de retraite. Il a étendu ses activités au Texas et au Montana. En 1970, il a acheté un ranch dans les Rocheuses, dans l'ouest du Montana. Il est à présent multimillionnaire. Bien qu'il ne saute plus en parachute, il aime toujours prendre des risques. Malgré des offres alléchantes, il a toujours refusé de céder son affaire. Aujourd'hui, le président de la Martin Construction est John Martin ; Patricia, sa femme, en est la vice-présidente et la trésorière. Ils en sont également les directeurs et les seuls actionnaires.

Don Moone a utilisé ses allocations pour aller au Grinnell College, puis s'est lancé dans la publicité. Il a grimpé rapidement les échelons. En 1973, il est devenu président de Ketchum, MacLeod & Grove, Inc., une importante agence de publicité de New York. Quatre ans plus tard, à l'âge de cinquante et un ans, il a pris sa retraite et s'est fait construire une maison en Floride où il vit depuis, dans un certain luxe.

Carwood Lipton a fait des études d'ingénieur au Marshall College (qui est à présent une université), tandis que sa femme, Jo Anne, donnait naissance à trois fils. Il a travaillé pour Owens-Illinois, Inc., et a fait son chemin dans l'entreprise. En 1971, il est allé à Londres en tant que directeur de fabrication pour huit verreries situées en Angleterre et en Écosse. En 1974, il s'est installé à Genève, en Suisse, en tant que directeur pour l'Europe, le Moyen-Orient et l'Afrique. En 1975, Jo Anne est morte, victime d'une crise cardiaque. L'année suivante, Lipton a épousé une veuve, Marie Hope Mahoney, dont le mari avait été l'un de ses amis intimes, tout comme Marie était une amie intime de Jo Anne. À la demande du directeur général de United Glass, Ltd., il a écrit un opuscule sur les meneurs d'hommes – un sujet qu'il connaissait bien – intitulé *Leading People*.

Lipton a pris sa retraite en 1983. Il m'a écrit : « Actuellement, je profite d'une confortable retraite à Southern Pines (Caroline du Nord), où j'avais décidé que je vivrais un jour, quand nous nous entraînions à Camp Mackall. Mes passe-temps favoris sont les voyages (à travers le monde), le golf, les modèles réduits, le travail du bois et la lecture. »

Lewis Nixon a toujours été riche. Il a succédé à son père à la tête du vaste empire industriel et agricole familial, et l'a dirigé tout en voyageant de par le monde. Aujourd'hui, son passe-temps favori est la lecture.

Le lieutenant Buck Compton est entré dans la fonction publique, et il est donc devenu plus célèbre que riche. De 1947 à 1951, il a travaillé pour les services de police de Los Angeles, puis a été, durant vingt ans, adjoint au procureur de la République, chargé des poursuites pénales et a fini par devenir premier substitut du procureur de la République. En 1968, il a dirigé les poursuites pénales et conduit l'instruction dans l'affaire Sirhan Sirhan[84]. En

1970, le gouverneur Ronald Reagan l'a nommé juge-assesseur à la cour d'appel de Californie. Donna, sa femme, et lui ont deux filles et une petite-fille. Il a la réputation d'être resté le meilleur athlète de la compagnie E. C'est, dit-on, un joueur de golf émérite.

Le sergent Mike Ranney a obtenu son diplôme de journalisme à l'université du Dakota du Nord, puis a commencé une brillante carrière de journaliste, est devenu rédacteur en chef et conseiller en relations publiques. Julia, sa femme, et lui ont cinq filles et sept petits-fils. En 1980, il a entamé la publication de ce qu'il a appelé *The Spasmodic Newsletter of Easy Company*[85]. En voici quelques extraits :

Mars 1982 : « Le contingent de Pennsylvanie s'est réuni chez Dick Winters pour une soirée surprise en l'honneur de Harry Welsh. Fenstermaker, Strohl, Guarnere, Guth ont passé un bon moment. »

1980 : « La participation à la réunion de cet été, à Nashville, s'annonce comme l'une des plus importantes de l'histoire de la compagnie E. Voici la liste partielle de ceux qui ont annoncé leur venue : Dick Winters, Harry Welsh, Moose Heyliger et Buck Compton pour les officiers ; Chuck Grant, Paul Rogers, Walter Scott Gordon, Tipper, Guarnere, Rader, Heffron, Ranney, Johnny Martin, George Luz, Perconte, Jim Alley, et rien moins que Burr Smith en personne. »

1983 : « Don Moone a abandonné la publicité et pris sa retraite. Il mène à présent la grande vie en Floride. Gordon, Carwood Lipton et lui se sont retrouvés à La Nouvelle-Orléans. »

À une ou deux exceptions près, ces hommes n'avaient ni liens professionnels ni relations d'affaires. Ils ne vivaient pas dans la même ville, quelques-uns seulement habitaient le même État (à l'exception de la Pennsylvanie). Pourtant, ils restaient en contact. En janvier 1981, Moone a écrit à Winters pour le remercier du cadeau qu'il lui avait envoyé à la Noël et des informations qu'il lui avait communiquées : « J'ai été très heureux d'apprendre qu'on avait enfin pu retrouver Talbert. Je lui ai téléphoné aussitôt et, après avoir échangé quelques insultes, nous avons discuté. J'ai toujours bien aimé Tab. Il s'est beaucoup occupé de moi au bon vieux temps. Le Jour de l'An, à 6 heures du matin (pour moi), il m'a appelé pour me souhaiter une bonne année. Il était bourré mais cohérent. Il a reconnu qu'il avait un problème avec la bouteille, comme nous nous

en doutions, mais il m'a dit qu'il s'était mis au régime sec, à l'exception de certaines grandes occasions. Je suppose que le réveillon de la Saint-Sylvestre en faisait partie. Don Malarkey m'a également appelé le jour de la Saint-Sylvestre, à 3 heures du matin et lui aussi était bien parti. »

Ranney a pris sa retraite avec l'intention d'écrire des poèmes et ses mémoires, mais, au mois de septembre 1988, il est mort avant d'avoir pu mettre ses projets à exécution.

En plus de Heyliger, Martin, Guarnere et Toye, un certain nombre d'anciens de la compagnie E ont eu une activité en relation avec le bâtiment, les travaux publics. Le capitaine Clarence Hester a créé une entreprise de couverture, à Sacramento (Californie). Le sergent Robert « Popeye » Wynn s'est spécialisé dans la charpente et les structures métalliques pour les immeubles et les ponts. Le soldat John Plesha a travaillé pour l'administration des Ponts et Chaussées de l'État du Washington. Le sergent Denver « Bull » Randleman a été directeur d'une importante entreprise de bâtiment en Louisiane. Le sergent Walter Hendrix a exercé pendant quarante-cinq ans le métier de polisseur sur granit. Le sergent Burton « Pat » Christenson a travaillé pendant trente-huit ans à la Pacific Telephone and Telegraph Company, à installer de nouvelles lignes, finissant chef de service, chargé de la formation. Le sergent Jim Alley a été charpentier, puis a travaillé à la construction d'un grand barrage à la frontière entre le Canada et l'État du Washington. Il a ensuite créé sa propre entreprise de bâtiment, en Californie.

D'autres, à l'image de Leo Boyle, ont choisi l'enseignement. Après vingt ans passés dans l'armée, le sergent Leo Hashey a donné des cours de secourisme à la Croix-Rouge de Portland (Oregon). Puis il est devenu directeur des services d'hygiène et de sécurité. Pendant plus de trente ans, le sergent Robert Rader s'est occupé de l'éducation des handicapés, au lycée de Paso Robles (Californie). Dès son retour aux États-Unis, le capitaine Harry Welsh a épousé sa fiancée, Kitty Grogan, qui portait pour l'occasion une robe coupée dans la toile du parachute de secours qu'il avait le jour J, et qui ne l'avait plus quitté jusqu'à la fin de la guerre. Il a fréquenté un établissement d'enseignement supérieur, a lui-même enseigné, a obtenu une maîtrise, est devenu conseiller d'éducation puis proviseur. Le sergent Forrest Guth a enseigné l'imprimerie, le travail

du bois, l'électricité, l'électronique et a été chargé de l'organisation des spectacles scolaires à Norfolk (Virginie) et Wilmington (Delaware), jusqu'à sa retraite. Le soldat Ralph Stafford m'a écrit : « Diplômé en 1953, j'ai commencé à enseigner à une classe de CM2, à Fort Worth (Texas). J'ai été instituteur pendant trois ans, puis directeur d'une école primaire pendant vingt-sept ans, et j'aimais réellement ça. C'était vraiment ma vocation. J'ai été élu président du district V de l'Association des enseignants de l'État du Texas (Dallas-Fort Worth, 20 000 membres). En 1950, je suis allé chasser avec quelques gars de la brigade des sapeurs pompiers. J'ai tiré un oiseau et, quand je l'ai vu par terre, j'ai éprouvé du remords. Il ne m'avait fait aucun mal et en était bien incapable. Je suis retourné au camion et j'y suis resté jusqu'à ce que les autres reviennent. Depuis, je n'ai plus jamais chassé. »

Le sergent Ed Tipper est allé à l'université du Michigan où il a passé une licence, puis à celle du Colorado pour obtenir une maîtrise. Ensuite, pendant presque trente ans, il a enseigné dans des établissements d'enseignement secondaire de la banlieue de Denver. Il m'a écrit : « Après avoir pris ma retraite, je suis allé au Costa Rica rendre visite à l'un de mes anciens élèves. Là, j'ai rencontré Rosy, qui avait alors trente-quatre ans. Je lui ai fait la cour comme on faisait autrefois, pendant un an, puis nous nous sommes mariés contre l'avis de toutes les personnes que je connaissais, à l'exception de Dick Winters. Il était difficile de ne pas leur donner raison, surtout lorsqu'ils me faisaient remarquer que j'avais soixante et un ans, et que ma femme devrait probablement renoncer à avoir des enfants, sacrifice très important pour une Latino-Américaine. Kerry, notre fille, est née presque dix mois après le jour de notre mariage. Rosy a suivi les cours d'une école de médecine de Guadalajara et elle a passé son doctorat en 1989. »

Ed Tipper a été opéré récemment d'un cancer. « Ma femme, ma fille et moi venons juste de nous installer dans une nouvelle maison. Il peut paraître étrange qu'un homme de soixante-dix ans achète une maison, mais la devise de notre famille a toujours été : "Il n'est jamais trop tard." »

Diplômé en 1950 du Western Washington College (devenu depuis une université), le sergent Rod Bain s'est marié cette même année. Il a quatre enfants et a été pendant vingt-cinq ans professeur et

directeur d'école à Anchorage (Alaska). Il passe ses étés à pêcher à la senne les insaisissables saumons *sockeyes*[86].

Est-ce un hasard si tant d'anciens parachutistes ont choisi de devenir enseignants ? Ed Tipper a répondu ainsi à cette question : « Peut-être certains hommes éprouvent-ils le besoin de compenser une période de leur vie où ils n'ont connu que la violence et la destruction par la recherche de quelque chose de plus créatif. Comme nous pouvons le constater à l'occasion de nos réunions, il semblerait également qu'il y ait parmi nous un nombre disproportionné de bâtisseurs, de constructeurs. »

Le soldat Bradford Freeman a repris ses activités d'agriculteur. En 1990, Winters lui a écrit qu'il venait souvent dans le Sud voir Walter Gordon et qu'il aimerait bien s'arrêter chez lui, pour visiter sa ferme. Freeman lui a répondu : « Ce serait un *grand* honneur pour nous si vous veniez nous voir au Mississippi. Il y a un coin ombragé où se reposer l'été et un bon chauffage l'hiver. Mes activités se résument à jardiner et à faire les foins en été, et à nourrir les vaches en hiver. Le reste du temps, je pêche et je chasse. La Tombigbee[87] coule non loin d'ici, et je regarde les péniches monter et descendre la rivière. Je vous envoie une photo de la maison et des vaches. Il y a un endroit agréable où s'asseoir sous la véranda. J'espère bien que vous descendrez nous voir un de ces jours. » Winters lui a rendu visite. Ils ont passé un bon moment ensemble. Pour la rédaction de ce livre, Winters a demandé à Freeman d'écrire un résumé de ce qu'il avait fait après la guerre. Freeman l'a conclu ainsi : « Ce que j'ai écrit semble peu de chose, mais j'ai eu vraiment du bon temps, et je ne voudrais échanger ma place avec personne. »

Le commandant Winters a également rédigé un résumé de sa vie après la guerre : « Lorsque j'ai été démobilisé, le 29 novembre 1945, Lewis Nixon m'a invité à venir à New York pour me présenter à ses parents. Son père m'a proposé de travailler pour lui et je suis devenu chef du personnel de la société Nixon Nitration Works, de Nixon (New Jersey). Tout en travaillant, j'ai profité des avantages que m'offrait la *GI Bill* pour prendre des cours de gestion commerciale et de gestion du personnel, à l'université Rutgers. En 1950, j'ai été promu directeur général des usines de Nixon Nitration Works. En 1948, j'ai épousé Ethel Estoppey. Nous avons deux enfants. Tim a

une maîtrise d'anglais obtenue à l'université de l'État de Pennsylvanie, et Jill une licence de lettres obtenue au Albright College. L'armée m'a rappelé au service actif pour la guerre de Corée et affecté à l'état-major de Fort Dix (New Jersey), en tant qu'officier opérations-instruction d'un régiment. Après avoir été démobilisé, je suis retourné en Pennsylvanie pour y fabriquer des produits diététiques et des mélanges vitaminés, et les vendre à des fabricants d'aliments pour animaux. En 1951, j'ai acheté une ferme sur les contreforts des Blue Mountains, à 11 km à l'est d'Indiantown Gap (Pennsylvanie). C'est là que j'ai trouvé le calme et la paix, comme je me l'étais promis au soir du jour J. »

Il vit modestement sur sa ferme et dans une petite maison de ville à Hershey (Pennsylvanie), mais c'est un homme riche qui a connu la réussite en créant et en commercialisant un nouvel aliment révolutionnaire pour le bétail et d'autres produits alimentaires pour animaux.

Winters est également le plus gentil des hommes. En juillet 1990, alors qu'il venait de me raconter comment il avait pratiquement liquidé toute une compagnie d'infanterie allemande, sur une digue de Hollande, le 5 octobre 1944, nous sommes descendus nous promener au bord de son étang. À notre approche, une trentaine d'oies du Canada se sont envolées. L'une d'entre elles est restée au sol, cacardant plaintivement pour appeler ses compagnes. Winters m'a expliqué que cet oiseau avait une aile cassée. Je lui ai dit qu'il aurait dû prendre un fusil et tuer cette oie avant qu'un renard ne le fasse. « Congelez-la pour votre dîner de *Thanksgiving*. » Il m'a regardé, effaré. « Je ne pourrais jamais faire une chose pareille ! » m'a-t-il lancé, horrifié à cette seule pensée.

Il est incapable du moindre geste violent, n'élève jamais la voix, n'a que mépris pour l'exagération, la vantardise ou l'affectation. Il a obtenu exactement ce qu'il désirait dans la vie : le calme et la paix qu'il s'était promis de trouver, cette nuit du 6 au 7 juin 1944, alors qu'il essayait de prendre un peu de repos ; mais aussi l'affection et le respect des hommes de la compagnie E qu'il a commandés durant la Seconde Guerre mondiale.

Dans l'une de ses dernières lettres, Mike Ranney a écrit : « En repensant à l'époque de la compagnie E, je conserve précieusement

le souvenir de la réponse que j'ai faite un jour à l'un de mes petits-fils qui me demandait :

— Grand-père, tu as été un héros pendant la guerre ?

— Non, mais j'ai servi dans une compagnie de héros. »

Remerciements

À l'automne 1988, les anciens de la compagnie E, 506e régiment d'infanterie parachutiste, 101e division aéroportée, se sont réunis à La Nouvelle-Orléans. Accompagné de Ron Drez, mon adjoint à la direction du Centre Eisenhower de l'université de La Nouvelle-Orléans, je me suis rendu à leur hôtel afin d'enregistrer une interview collective consacrée à leur expérience du jour J. Ce travail faisait partie du programme jour J du Centre Eisenhower, qui consistait à collecter tout ce que les soldats ayant participé au jour J avaient à raconter. L'interview des anciens de la compagnie E présentait un intérêt particulier parce qu'ils avaient mené une attaque audacieuse et réussie contre une batterie allemande proche de Utah Beach.

Quand le commandant Winters a lu la transcription de l'interview, il a été contrarié par quelques déclarations inexactes et exagérées, et a manifesté son désir de mettre les choses au point. En février 1990, Winters, Forrest Guth et Carwood Lipton sont venus à Pass Christian (Mississippi) rendre visite à Walter Gordon. J'habite le village de Bay Saint Louis (Mississippi), en face de Pass Christian, juste de l'autre côté de la baie (Saint Louis Bay), et Gordon est donc mon voisin. Il m'a appelé pour me demander si je pouvais accorder un second entretien aux anciens de la compagnie E. Je me suis empressé d'accepter et je les ai invités à venir dîner à la maison. Nous avons passé l'après-midi dans mon bureau, toutes cartes déployées, et j'ai laissé tourner le magnétophone. Plus tard, autour d'un rôti de bœuf, préparé par Moira, ma femme, ils ont évoqué ce qu'ils avaient vécu après le jour J, en Normandie, en Hollande, en Belgique, en Allemagne et en Autriche. Ils avaient tous lu mon livre *Pegasus Bridge*, que le Centre Eisenhower offre à tous les anciens combattants qui nous accordent une interview, et Winters a suggéré que l'histoire de la compagnie E ferait un bon sujet de livre.

À cette époque-là, je travaillais sur le troisième et dernier volume d'une biographie de Richard Nixon. Pour un certain nombre de raisons, l'idée de Winters m'a tout de suite accroché. Une fois mon travail sur Nixon terminé, je désirais revenir à l'histoire militaire. J'avais l'intention de faire un livre sur le jour J, mais je ne voulais pas commencer à l'écrire avant 1992, car je souhaitais le publier à

l'occasion du cinquantième anniversaire, le 6 juin 1994. J'en suis arrivé à un moment de ma vie où je ne suis heureux que si j'écris chaque jour, et je cherchais donc un sujet de livre court sur la Seconde Guerre mondiale, qui puisse avoir un rapport avec le jour J.

Une histoire de la compagnie E me convenait parfaitement. Grâce aux recherches et aux interviews que j'avais effectuées pour *Pegasus Bridge*, je connaissais l'histoire de la 6e division aéroportée britannique qui se trouvait à l'extrémité de l'aile gauche des forces de débarquement, le jour J. Comment ne pas être tenté de connaître celle d'une compagnie de la 101e division aéroportée américaine qui se trouvait, elle, à l'extrémité de l'aile droite ?

Mais il y avait un élément beaucoup plus convaincant encore : il existait entre les quatre anciens de la compagnie E qui étaient assis autour de la table lors de ce dîner une intimité que j'avais rencontrée très rarement en vingt-cinq ans d'interviews. Tandis qu'ils parlaient des autres membres de la compagnie, de leurs diverses réunions au cours des décennies passées, il me paraissait évident qu'ils étaient demeurés des frères d'armes. Bien qu'éparpillés à travers tout le continent nord-américain et outre-mer, ils connaissaient les épouses de chacun, leurs enfants et petits-enfants, leurs déboires et leurs succès. Ils se rendaient visite régulièrement, gardaient le contact en s'écrivant ou se téléphonant, et s'entraidaient en cas de besoin. Ils n'avaient pourtant en commun que leurs trois années de guerre et s'étaient trouvés réunis un peu par hasard.

J'étais très curieux de savoir comment une telle intimité avait pu naître entre eux. C'est quelque chose que toutes les armées du monde, au cours de l'histoire, ont toujours rêvé de créer, mais n'ont réussi que très rarement et jamais aussi bien que dans le cas de la compagnie E. La seule façon de satisfaire ma curiosité était de faire des recherches et d'écrire l'histoire de cette compagnie.

En mai 1990, Drez a assisté à la réunion des anciens de la compagnie E, à Orlando (Floride), et a enregistré sur vidéo huit heures d'interviews. Ce même mois, j'ai interviewé Walter Gordon dans mon bureau, trois jours de suite. En juillet, je me suis rendu en Pennsylvanie où j'ai pu interviewer Winters, chez lui, pendant quatre jours. Le quatrième jour, une demi-douzaine d'anciens de la compagnie E, vivant sur la côte Est, sont venus à la ferme pour une interview collective. Plus tard, cette même année 1990, j'ai passé tout

un week-end chez Carwood Lipton, dans sa maison de Southern Pines (Caroline du Nord), où Bill Guarnere nous a rejoints. J'ai pris l'avion jusqu'en Oregon pour passer un autre week-end avec Don Malarkey et certains des anciens qui habitaient la côte Ouest.

Je me suis entretenu par téléphone avec une douzaine d'autres membres de la compagnie et j'ai échangé une abondante correspondance avec presque tous les membres vivants de la compagnie. Devant mon insistance, dix d'entre eux ont bien voulu écrire leurs mémoires de guerre ; elles comptent de dix à deux cents pages. On m'a confié des copies de lettres, de journaux intimes et de coupures de presse.

En novembre 1990, Moira et moi avons visité les sites où la compagnie E avait combattu en Normandie et en Belgique. Je me suis entretenu avec des Français qui vivaient à l'époque sur les lieux où la compagnie E avait livré bataille. En juillet 1991, avec Winters, Lipton et Malarkey, nous avons fait le tour de tous les théâtres d'opérations européens sur lesquels la compagnie E avait été engagée. Winters, Moira et moi avons passé ensuite un après-midi chez le colonel-baron Frederick von der Heydte, près de Munich.

Mrs. Barbara Embree, la veuve du soldat David Webster, m'a confié des copies de ses lettres à ses parents, ainsi que le long manuscrit de ses mémoires de guerre. Webster était un observateur minutieux et un excellent écrivain. Sa contribution à ce livre est inestimable.

Currahee, l'album-souvenir du régiment, tenu par le lieutenant James Morton et publié par le 506e RIP en 1945, m'a également beaucoup aidé. Don Malarkey m'en a offert un exemplaire, ce qui était très généreux de sa part, ce livre étant extrêmement rare.

Rendezvous with Destiny, l'histoire de la 101e division aéroportée, écrite par Leonard Rapport et Arthur Northwood, m'a permis d'avoir une vue d'ensemble de la situation, mais également de découvrir des faits, des personnages, des détails, une atmosphère, et plus encore. Les autres sources sont mentionnées dans le texte.

Après avoir fini d'écrire *Pegasus Bridge*, j'avais décidé de ne pas faire lire le manuscrit au commandant John Howard, commandant de la compagnie D du régiment d'infanterie légère de l'Oxfordshire et du Buckinghamshire, ni à aucun autre des trente membres des troupes transportées par planeurs que j'avais interviewés. Tenu de

respecter des délais draconiens, il m'était impossible de prendre les mois de retard que ce processus aurait entraînés. Les anciens de la compagnie D s'étaient fréquemment contredits sur des points de détail, très rarement sur des faits importants. Aucun d'entre eux n'aurait donc trouvé ce que j'avais écrit totalement satisfaisant, et je craignais, en leur soumettant le manuscrit, de déclencher des chamailleries sans fin à propos de ce qui était arrivé, de la date à laquelle cela était arrivé et pourquoi.

Je pensais que c'était à moi de déterminer au mieux ce qui était vraisemblable, ce qui n'était que souvenirs erronés, ce qui avait été enjolivé par d'anciens combattants racontant leurs souvenirs de guerre, ou minimisé par un homme trop modeste pour se glorifier d'un acte héroïque.

En résumé, bien qu'il s'agisse de leur histoire, j'estimais que ce livre était avant tout le mien. John Howard a été très mécontent de ne pas pouvoir suggérer quelques modifications et corrections. Après la parution de *Pegasus Bridge*, j'ai été convaincu qu'il avait raison et moi tort. Si j'en avais eu le temps et si j'avais permis à John et aux autres de faire des critiques, des suggestions et des corrections, l'ouvrage aurait été plus fidèle à la réalité et meilleur.

J'ai donc fait circuler le manuscrit de ce livre parmi les anciens de la compagnie E. Ils ont émis pas mal de critiques, proposé des corrections, fait des suggestions ; principalement Winters et Lipton qui l'ont lu avec un soin tout particulier. Ce livre est véritablement le produit des efforts de tout un groupe. Nous ne prétendons pas qu'il présente l'histoire intégrale de la compagnie E, cela est impossible à cause des caprices de la mémoire et de l'absence des témoignages de ceux qui sont morts pendant la guerre, ou ont disparu depuis. Mais nous avons le sentiment que grâce à nos constantes vérifications, nos multiples recoupements, nos innombrables conversations téléphoniques et échanges de correspondance, nos visites des anciens champs de bataille, nous nous sommes approchés le plus près possible de la véritable histoire de la compagnie E.

Ce fut pour moi une expérience mémorable. J'avais dix ans à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Comme bien d'autres Américains de mon âge, j'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour les GI, ou plutôt ils m'intimidaient et j'éprouvais pour eux le plus grand respect. Je pensais qu'il n'y avait pas de mots assez élogieux pour qualifier ce qu'ils avaient fait. Et je le pense toujours. Être amené à

connaître aussi bien quelques-uns de ceux qui appartenaient à l'une des divisions les plus célèbres, celle des « Aigles hurleurs », a été pour moi un grand privilège. Je suis terriblement fier qu'ils m'aient fait l'honneur de me nommer membre honoraire de la compagnie E. Comme je suis également membre honoraire de la compagnie D des Ox et des Bucks, mes deux flancs sont protégés. Je suis vraiment comblé.

Stephen E. Ambrose
Eisenhowerplatz, Bay St. Louis
octobre 1990-mai 1991
The Cabin, Dunbar (Wisconsin)
mai-septembre 1991

Le colonel Robert F. Sink, premier et seul chef de corps du 506e RIP.

Le capitaine Herbert Sobel, premier commandant de la compagnie E.

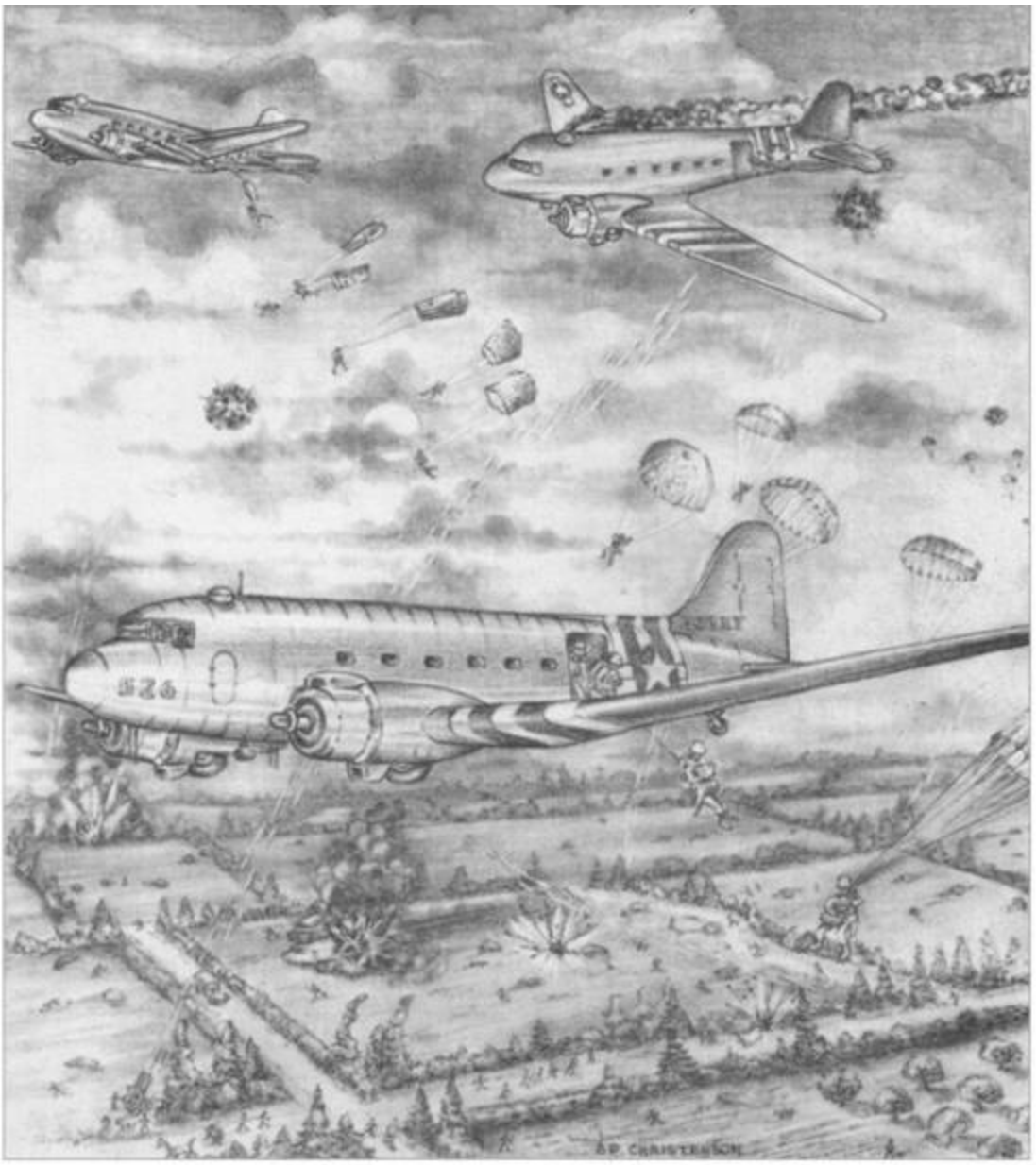
le lieutenant Richard Winters, chef de section à la compagnie E.

Constituée à Camp Toccoa (Géorgie) en juillet 1942, la compagnie E a été entraînée et formée par ces trois hommes. Sink et Winters étaient sévères, mais justes et respectés. Sobel était un officier très exigeant quant à la discipline et détesté par ses hommes. Pourtant le soldat Rod Strohl a déclaré bien plus tard : « Herbert

Sobel a *fait* la compagnie E. » La dureté de l'entraînement a sauvé de nombreuses vies au combat.

En Angleterre durant l'hiver 1943-44, l'entraînement est devenu plus intensif. En mars 44, quand Churchill et Eisenhower ont passé la compagnie E en revue, les hommes étaient prêts et impatients d'entrer en action.

Le 5 juin 1944, en fin d'après-midi, la compagnie a gagné le terrain d'aviation d'Uppottery et embarqué à bord des C-47 pour aller sauter sur la Normandie aux premières heures du jour J. « Le genre de saut où les ennuis commencent après l'atterrissage. »



Le sergent Burton Christenson a dessiné le moment du saut sur la Normandie. Le lieutenant Winters a sauté le premier, suivi de près par Christenson. La nuit est illuminée par le clair de lune, les explosions et les incendies. Les Allemands tirent sur les avions et les parachutistes.

6 juin 1944 ; le soldat Forrest Guth.

Les soldats John Eubanks et Walter Gordon présentent leurs premiers trophées.

7 juin : sur la place de Sainte-Marie-du-Mont, les soldats Guth, Frank Mellet, David Morris, Daniel West, Floyd Talbert et C.T. Smith posent pour le photographe devant trois hommes de la 4e DI arrivés d'Utah Beach.

La bifurcation à l'entrée de Carentan où la compagnie E a combattu pour la première fois en tant qu'unité au complet. Le lieutenant Winters est arrivé à la tête de ses hommes par la gauche, menant une attaque frontale contre une position de mitrailleuse allemande installée dans le bâtiment en ruine que l'on voit à droite.

Après avoir pris Carentan, la compagnie E a occupé des positions défensives à l'ouest de la ville et repoussé plusieurs contre-attaques allemandes. Walter Gordon et Frank Mellet servant une mitrailleuse en première ligne.

18 septembre 1944 ; les habitants d'Eindhoven, aux Pays-Bas, accueillent leurs libérateurs.

Le soldat David Webster à Eindhoven. Diplômé de Harvard (littérature anglaise), Webster voulait être écrivain. Il a été le témoin passionné et sensible du conflit auquel il participait.

Octobre 1944 ; le capitaine Winters photographié devant le quartier général du colonel Strayer. Il est venu préparer l'opération qui va permettre de récupérer près d'Arnhem, dans la nuit du 22 au

23 octobre, des parachutistes britanniques isolés sur la rive nord du Rhin, tenue par les Allemands.

18 décembre 1944, au camp de Mourmelon. Sans prendre le temps de s'équiper pour l'hiver, sans réserves de vivres ni de munitions, la compagnie E (ici la 3e section) embarque dans les camions qui vont la conduire en Belgique. Les Allemands viennent de percer les lignes américaines dans les Ardennes et la compagnie E doit atteindre Bastogne avant eux.

Le sergent-chef Carwood Lipton dans son trou individuel, à Bastogne. Pendant près d'un mois, la compagnie E va résister à l'hiver et aux Allemands, rendant coup pour coup aux SS Panzerdivisions, et finissant par reprendre l'avantage.

La contre-offensive américaine est déclenchée à la mi-janvier. À la suite d'une défaillance du commandant de compagnie, le capitaine Ronald Speirs prend le commandement de la compagnie E et s'empare du village de Foy. Il était encore plus dur qu'il n'en a l'air. C'était un officier d'infanterie hors du commun et très respecté par ses hommes.

Le capitaine Lewis Nixon le matin du 8 mai 1945, au lendemain de la capitulation de l'Allemagne.

Le sergent-chef Floyd Talbert sur le capot d'une des voitures de l'entourage d'Hitler. Avant de la remettre à ses supérieurs, Talbert a pris le temps de vérifier si les vitres étaient bien à l'épreuve des balles – et de constater qu'elles ne résistaient pas aux munitions explosives – puis de vidanger le radiateur.

Quarante-sept ans après, le commandant Richard Winters aux Pays-Bas devant le même portail qu'en octobre 1944.

[1] Université de Californie à Los Angeles. (*N.d.T.*)
[2] *Officer Candidate School*, l'équivalent d'un peloton d'élèves-officiers. (*N.d.T.*)
[3] *Reserve Officers Training Corps*, une organisation correspondant à ce que l'on appelait en France la préparation militaire supérieure. (*N.d.T.*)
[4] Dans les armées des pays anglo-saxons, les subordonnés disent « oui, monsieur » ou « non, monsieur » en s'adressant à leurs supérieurs. (*N.d.T.*)
[5] Kurt Gabel, *The Making of a Paratrooper : Airborne Training and Combat in World War II*, Lawrence, Kansas, University Press of Kansas, 1990, p. 142.
[6] J. Glenn Gray, *The Warriors : Reflections on Men in Battle*, New York, Harper & Row, 1959, pp. 43, 45, 46.
[7] Partie saillante de l'embouchoir d'un fusil de guerre qui permet de former les faisceaux. (*N.d.T.*)
[8] *Silver* étant le nom de la monture du *Lone Ranger* (le cavalier solitaire), le célèbre héros de bandes dessinées et de films à épisodes. (*N.d.T.*)
[9] Littéralement fiente de poulet. (*N.d.T.*)
[10] Paul Fussell, *Wartime : Understanding and Behavior in the Second World War*, New York, Oxford University Press, 1989, p. 80.
[11] *Ibid.*
[12] Journée d'action de grâces célébrée au États-Unis le quatrième jeudi de novembre. (*N.d.T.*)
[13] Bonbons à base de mélasse et de cacahuètes. (*N.d.T.*)
[14] Près de Columbus (Géorgie). (*N.d.T.*)
[15] Tentes militaires destinées à abriter deux soldats. (*N.d.T.*)
[16] De la merde sur un bardeau. (*N.d.T.*)
[17] En fait *The Caissons Go Rolling Along*, de Edmund L. Gruber, qui était alors l'hymne officiel de l'artillerie, et dont les paroles commencent par ces mots : « *Over hill, over dale…* » (Par monts et par vaux…). Pas toujours bien compris, *over dale* avait fini par être prononcé *over there* (là-bas), et l'hymne était devenu une sorte de « chant du départ ». (*N.d.T.*)
[18] Leonard Rapport et Arthur Northwood Jr., *Rendezvous with Destiny : A History of the 101st Airborne Division*, Fort Campbell, Kentucky, 1948, 101st Airborne Division Association, pp. 68-69.
[19] Calibre 11,43 mm. (*N.d.T.*)
[20] Donald R. Burgett, *Currahee !*, Boston, Houghton Mifflin, 1967, p. 67.
[21] Produit par RKO, réalisé par H.C. Potter, et sorti aux États-Unis en 1943. (*N.d.T.*)
[22] Les éclaireurs étaient des volontaires spécialement entraînés qui avaient été parachutés une heure avant le gros des troupes aéroportées afin d'installer au centre des zones de largage des radiobalises destinées à guider les avions leaders. Les éclaireurs de la compagnie E étaient le caporal Richard Wright et le soldat Carl Fenstermaker.
[23] Barres chocolatées. (*N.d.T.*)
[24] Paul Fussell, *Wartime*, *op. cit.*, p. 282.
[25] S.L.A. Marshall, *Night Drop : The American Airborne Invasion of Normandy*, Boston, Little and Brown, 1962, pp. 281-286. À cause des erreurs que contient son ouvrage, Marshall a été l'objet de sévères critiques, plus particulièrement de la part de parachutistes qui se trouvaient sur place. J'ai beaucoup de sympathie pour lui ; écrire avec précision sur une bataille au sujet de laquelle vous disposez des témoignages contradictoires de participants et de témoins oculaires représente une véritable gageure. Les historiens militaires font de leur mieux.

[26] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, p. 106.
[27] En 1990, Winters a écrit : « Quelque temps après, j'ai reparlé de cette action avec le commandant Hester. Il a fait un commentaire qui m'a rendu fier du comportement que la compagnie E avait eu ce jour-là. En tant qu'officier opérations-instruction du bataillon, il avait pu observer une autre compagnie prise sous le feu d'une mitrailleuse. La compagnie en question était restée clouée sur place et avait été décimée. La compagnie E, au contraire, était passée à l'attaque, avait accompli sa mission et n'avait pas été décimée. »
[28] *Washington Star* du 25 juin 1944.
[29] Publiés durant la Seconde Guerre mondiale dans *Stars and Stripes*, le bulletin d'informations de l'armée américaine, les dessins de William Henry Mauldin (né en 1921) ont été réunis en 1945 dans un recueil intitulé *Up Front*, qui a valu à son auteur le prix Pulitzer. (*N.d.T.*)
[30] Cœur pourpre : décoration américaine décernée aux blessés de guerre. (*N.d.T.*)
[31] Grand quartier général des forces expéditionnaires alliées. (*N.d.T.*)
[32] Glenn Miller est mort mystérieusement le 15 décembre 1944, le petit monomoteur qui le transportait ayant disparu au-dessus de la Manche, au cours d'un voyage Londres-Paris. (*N.d.T.*)
[33] Thème fétiche, signature musicale de l'orchestre Glenn Miller, composé par Miller alors qu'il était encore étudiant ; nouvelle version en 1939 avec des paroles de Mitchell Parish. (*N.d.T.*)
[34] 1938 ; paroles d'Andy Razaf, musique de Joe Garland. (*N.d.T.*)
[35] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, p. 269.
[36] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, p. 359.
[37] *Letters to Mamie*, publiées par John S.D. Eisenhower (Garden City, N.Y., Doubleday & Co., 1978, p. 244).
[38] Durant l'été 1990, j'ai interviewé conjointement Strohl et Winters, et nous avons parlé de cet épisode :
Ambrose — Donc, Rod est revenu et vous a dit : « Il y a eu une pénétration à tel endroit. » Et ensuite, que s'est-il passé ?
Winters — Je peux vous dire qu'au moment où il est entré, j'ai compris qu'il venait de se battre. Il était à bout de souffle, et il suffisait de le regarder pour savoir qu'il avait vu la mort de près. Ça ne faisait aucun doute.
Strohl — Je n'avais pas l'air en si mauvais état !
Winters — Il n'y a pas de quoi avoir honte. Quelqu'un venait de te tirer dessus.
Strohl — Il est en train de dire que j'avais chié dans mon froc. Jamais de la vie !
[39] Lewis Milestone, *À l'Ouest, rien de nouveau*, 1930. (*N.d.T.*)
[40] Paul Fussell, *Wartime*, *op. cit.*, p. 282.
[41] Sinon le menacer de mort. En Normandie, par exemple, des sergents de la Wehrmacht surveillaient de près les recrues étrangères. Un Polonais enrôlé dans la Wehrmacht et affecté à Omaha Beach avait réussi à se faire faire prisonnier. Lors de son interrogatoire, on lui a demandé comment les troupes allemandes qui étaient en première ligne supportaient les bombardements aériens et navals. Il a répondu : « Vos bombes et vos obus étaient très persuasifs, mais le sergent qui se tenait derrière moi, son pistolet à la main, l'était encore plus. » L'armée américaine n'employait pas ce genre de méthode.
[42] Glenn Gray, *The Warriors*, *op. cit.*, p. 119.
[43] *Ibid.*, p. 82.
[44] *Ibid*, pp. 17-18.
[45] *Sammy* (pluriel *Sammies*) : surnom des soldats américains de la Première Guerre mondiale. (*N.d.T.*)
[46] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, p. 422.

[47] *Un jour suffit pour tout changer* ; paroles de Maria Grever, musique de Stanley Adams ; créé en 1934 par The Four Aces et l'orchestre des frères Dorsey ; repris en 1944 par Andy Russell. (*N.d.T.*)
[48] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, p. 462.
[49] Ralph Ingersoll, *Top secret*, Harcourt Brace, New York, 1946.
[50] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, p. 545.
[51] On peut voir une photo de ce dîner p. 549 de *Rendezvous with Destiny*. Les officiers ont un air de circonstance, plutôt maussade, mais tous les anciens de la compagnie E ont attiré mon attention sur le luxe (luxe tout relatif, ont-ils admis) du cadre dans le quel s'était déroulé ce dîner. Le lieutenant-colonel Harry W.O. Kinnard (qui a fini général de corps d'armée) était alors l'un des membres de l'état-major de McAuliffe. Vingt ans plus tard, répondant à une interview sur la bataille des Ardennes, il a déclaré : « Nous n'avons jamais pensé que nous pourrions être submergés. Nous étions à l'abri dans des maisons, bien au chaud. Les Allemands se trouvaient en rase campagne, dans la neige et le froid. » Tous les survivants de la compagnie E m'ont envoyé une photocopie de cet article de journal accompagnée de commentaires caustiques dont le moins sévère était : « A-t-il vraiment participé à la bataille des Ardennes ? » Ce soir-là, Winters s'est contenté pour son dîner de « cinq haricots blancs et d'une tasse de bouillon froid ».
[52] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, p. 586.
[53] Cité par John Keegan, dans *The Face of Battle*, New York, Penguin Books, 1976, pp. 335-336.
[54] En 1991, nous sommes revenus sur les lieux, Winters, Lipton, Malarkey, Moira (ma femme) et moi. À un moment, Winters nous a indiqué qu'il avait placé l'une des mitrailleuses de 7,62 à l'endroit où se trouvait Moira. Celle-ci a baissé les yeux, s'est penchée, a ramassé un morceau d'une caisse de munitions de calibre 7,62 mm et le lui a tendu. (La terre avait été labourée récemment.)
[55] « Idiot ! » (*N.d.T.*)
[56] John Keegan, *The Face of Battle*, *op. cit.*, p. 16.
[57] Surnom du lieutenant Norman S. Dike ; à cause de sa tendance à rester à l'abri dans son *foxhole*, son trou individuel. (*N.d.T.*)
[58] Garcia avait gardé un autre souvenir de cette journée : « L'une des choses qui m'a le plus marqué a été de voir un malheureux cheval dont une jambe avait été brisée par un éclat d'obus se traîner dans la neige, impuissant. Heureusement, un des sous-officiers a mis fin à ses souffrances en lui tirant deux balles dans la tête. La brutalité dont l'homme peut faire preuve envers ses semblables est déjà assez tragique, mais il est encore plus tragique de voir des animaux sans défense souffrir par sa faute. »
[59] Glenn Gray, *The Warriors*, *op. cit.*, p. 24.
[60] Respectivement, de Irving Rapper, 1945 ; de William A. Wellman, 1944 ; de Lewis Allen, 1944. (*N.d.T.*)
[61] *Browning Automatic Rifle*, fusil-mitrailleur de marque Browning. (*N.d.T.*)
[62] J. Glenn Gray, *The Warriors*, pp. 28-29.
[63] Jour de fête nationale aux États-Unis. (*N.d.T.*)
[64] J. Glenn Gray, *The Warriors*, *op. cit.*, pp. 43-46.
[65] Cité par J. Glenn Gray, *The Warriors*, *op. cit.*, p. 52.
[66] Association purement fictive ; façon familière et ironique de faire allusion à la fraternité, à la tradition d'entraide qui unit les anciens de West Point. (*N.d.T.*)
[67] L'anneau commémoratif que chaque diplômé de West Point reçoit à sa sortie de l'école. (*N.d.T.*)
[68] J. Glenn Gray écrit : « Devoir exécuter des ordres avec lesquels il est en désaccord et qui lui sont donnés par des hommes souvent très éloignés du contexte dans lequel ces ordres

doivent s'appliquer… est le lot du soldat en campagne… Fort heureusement, la désobéissance est généralement possible en première ligne, dans la mesure où la surveillance est moins rigoureuse quand il y a danger de mort. Beaucoup de bons soldats ont découvert qu'ils pouvaient interpréter les ordres à leur façon avant de les exécuter. » *The Warriors*, *op. cit.*, p. 189.

[69] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, pp. 697-699.

[70] Parlant des relations entre GI et Allemands, et des conséquences du sentiment qu'ils étaient « exactement comme nous », Glenn Gray écrit : « L'ennemi ne pouvait pas avoir changé aussi rapidement. La bête fauve ne pouvait pas être devenue cet être humain sympathique. Donc, la conclusion s'imposait d'elle-même aux GI : ils avaient été aveuglés jusque-là par la peur, la haine et la propagande de leur propre gouvernement. » *The Warriors*, *op. cit.*, p. 152.

[71] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, p. 715.

[72] *Roule-moi dans le trèfle*, chanson anonyme apparue lors de la Seconde Guerre mondiale. Voir Anthony Hopkins, *Songs from the Front & Rear : Canadian Servicemen's Songs of the Second World War*, Edmonton, Hurtig, 1979, p. 135. (*N.d.T.*)

[73] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, p. 723.

[74] Les quartiers sud de Philadelphie : des quartiers difficiles à l'époque. (*N.d.T.*)

[75] Adolf Hitler s'est suicidé le 30 avril ; il avait cinquante-six ans. (*N.d.T.*)

[76] Commandement du transport de troupes par air. (*N.d.T.*)

[77] La plus haute décoration militaire décernée par le Congrès des États-Unis. (*N.d.T.*)

[78] Surnom de quelqu'un qui a la poitrine étroite. (*N.d.T.*)

[79] Leonard Rapport et Arthur Northwood, *Rendezvous with Destiny*, *op. cit.*, p. 775.

[80] Elle avait été créée le 15 août 1942, à Camp Claiborne (Louisiane). Elle a été remise en activité par la suite en tant qu'unité d'entraînement, à Camp Breckinridge (Kentucky), en 1948 puis 1950, et à Fort Jackson (Caroline du Sud), en 1954. En mars 1956, elle a été transférée à Fort Campbell (Kentucky) – où elle est toujours stationnée – et réorganisée de façon à redevenir une unité combattante, puis à devenir une division aéromobile. Depuis cette date, elle a combattu au Vietnam et en Iraq, et a participé à des actions humanitaires ou de maintien de la paix au Rwanda, en Somalie, en Haïti et en Bosnie. (*N.d.T.*)

[81] La déclaration des droits du GI. (*N.d.T.*)

[82] Récompense décernée par une association nationale d'étudiants. (*N.d.T.*)

[83] 7 mai 1954. (*N.d.T.*)

[84] L'assassin de Robert Kennedy à Los Angeles, le 6 juin 1968. (*N.d.T.*)

[85] *Le Bulletin épisodique de la compagnie E.* (*N.d.T.*)

[86] Le *sockeye* (*Oncorhyncus nerka*) est le meilleur saumon de la côte Ouest. Son nom dérive de *suk-kegh*, un mot composé de la langue des Amérindiens Salishs qui signifie « poisson rouge ». (*N.d.T.*)

[87] Affluent de rive droite de l'Alabama. (*N.d.T.*)